HISTOIRE

DES

PRINCIPALES MISSIONS.

HISTOIRE

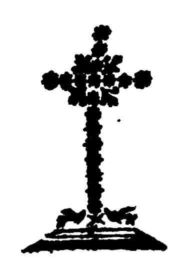
DES

PRINCIPALES MISSIONS,

DONNÉES EN FRANCE EN 1820 ET 1821.

Scribantur hæc in generatione alterâ; et populus qui creabitur laudabit Dominum. *Psalm.* 101.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez Adrien Le Clere, Imprimeur de N. S. P. le Pape, et de Mgr. l'Archevêque de Paris, quai des Augustins, No. 35.

1821.

AVANT-PROPOS.

La France est témoin, depuis quelques années, de l'avidité avec laquelle les peuples recherchent l'instruction religieuse. Cet empressement, qui console la religion de ses longues douleurs, s'est manifesté dans toutes les villes du royaume où les missionnaires ont passé. Il semble que c'est par le seul moyen des missions que la Providence *veut réveiller la foi, ranimer la charité, et confondre l'impiété et la philosophie*. Dans la plupart des villes épiscopales, les prélats s'empressent de former des maisons de missionnaires; partout on demande des missions, et ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'en voir, brûlent du désir de connoître quelque chose de ces saints exercices. Bien des personnes nous ont souvent demandé des détails un peu circonstanciés sur les missions : pour céder à

leur pieux désir, nous réunissons ici les relations exactes des principales missions données en France en 1820 et 1821. Ces relations ne peuvent être suspectes; elles ont été écrites, comme on peut en juger par le style, par différens auteurs qui ne sont ni prêtres, ni missionnaires, et qui n'en étoient pas même partisans avant de les avoir entendus; mais ils ont écouté, ils ont jugé, et ils n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité.

De tous temps les missions ont été regardées, par tous les vrais chrétiens, comme des moyens extraordinaires dont se servoit la Providence pour confirmer les justes, et ramener les pécheurs à la pénitence. La religion, les mœurs, la charité réciproque, la justice, l'union entre les citoyens, toutes les vertus chrétiennes ont toujours eu à se féliciter de ces saintes pratiques. Aussi les amis de la religion, et tous ceux qui désirent avec ardeur et sincérité le bonheur de leurs semblables,

ont constamment attaché un grand prix et une grande importance aux missions.

C'est d'après ce principe qu'elles étoient si multipliées autrefois en France, et que nous voyons tant de grands hommes se donner à l'œuvre des missions dans un temps où elles sembloient être bien moins nécessaires que de nos jours. Les Vincent Février, les François Regis, les François de Sales, les Brydaine, les Beauregard, et l'illustre Fénélon, dont le nom sera *toujours cher à toute ame sensible*, et l'immortel Vincent de Paul, ce héros de la charité, ne se sont-ils pas livrés aux fonctions pénibles de missionnaires? Le bien que faisoient autrefois les missions étoit si sensible, et celui qu'elles produisent encore de nos jours est si évident, qu'on ne peut concevoir comment il arrive que les missionnaires éprouvent des obstacles, trouvent des contradicteurs, aient des ennemis. Que les partisans des reli-

gions nouvelles s'opposent aux missions, cela se conçoit, puisqu'elles arrêtent le progrès des nouvelles doctrines. On conçoit encore que les incrédules, les hommes de mœurs corrompues, doivent trouver mauvais que l'on donne de l'importance à la religion et à la vertu, et que l'on oppose une forte digue au torrent du vice et de la corruption; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que des gens se disant catholiques, prétendant tenir à la religion de nos pères, se permettent de blâmer les missions, osent soutenir qu'elles sont inutiles, quelques-uns même, qu'elles sont dangereuses. A cela, voici une réponse bien simple et bien facile à saisir. Aux ennemis des missions, sous quelque forme qu'ils se montrent, j'oppose les faits : prenez et lisez.

MISSION
DE CARPENTRAS.

Lorsque les Israélites, après une dure et longue captivité en Egypte, échappèrent enfin à l'oppression et à la tyrannie de Pharaon; lorsque, sous la conduite de Moïse, ils eurent miraculeusement traversé la mer Rouge, et vu leurs persécuteurs engloutis dans les flots, leur premier devoir, le premier besoin de leurs cœurs, *fut de célébrer l'éclatante* protection du Dieu d'Abraham et de Jacob, de chanter l'hymne de la reconnoissance, et le désert retentit de ce cantique sublime: *Cantemus Domino: gloriosè enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare.*

Et nous aussi, nous gémissions depuis long-temps dans l'esclavage le plus déplorable, sous l'empire de l'esprit des ténèbres, et sous la tyrannie de nos passions. Le Dieu de nos pères vient d'opérer, en

notre faveur, un miracle non moins éclatant que celui dont l'Egypte fut témoin : de nouveaux Moïses nous ont fait franchir la mer de nos iniquités, et nous ont mis sur la voie de la terre de promission. Pourrions-nous, sans ingratitude, passer sous silence ce prodige de miséricorde ? ne devons-nous pas, à l'exemple d'Israël, publier notre reconnoissance pour cet insigne bienfait, et apprendre à nos neveux les grandes choses que Dieu a faites parmi nous?

Nous n'éprouvons pas, il est vrai, ces sublimes inspirations de l'Esprit divin, qui animoient le législateur des Hébreux ; nous n'avons pas, comme lui, l'heureux don de manier la lyre sacrée : aussi nous n'espérons pas de célébrer dignement les merveilles de notre délivrance. Ne pouvant les chanter, nous nous contenterons de les raconter. Puissions-nous, par un récit simple, mais fidèle, faire passer dans l'ame de nos lecteurs une partie de ce que nous avons éprouvé, de ce que nous avons senti !

La ville de Carpentras avoit, comme les autres villes du royaume, ressenti les terribles secousses de nos tempêtes politiques. Le torrent de la révolution avoit exercé ses affreux ravages dans ces contrées autrefois si heureuses, et y avoit déposé son limon et son infection. Le génie du mal avoit soufflé sur cette masse pestilentielle, et l'on avoit vu l'irréligion, l'impiété, et tous les vices qui forment leur cortége, lever leurs têtes hideuses.

Cette dépravation épouvantable ne fut heureusement ni générale, ni de longue durée. Les *habitans de cette ville*, de tout temps *attachés à la religion et à la légitimité*, furent les premiers à abjurer les doctrines perverses, comme ils avoient été les derniers à en être infectés. Le feu sacré s'étoit toujours conservé parmi eux; le flambeau de la foi ne répandoit plus, il est vrai, que de foibles clartés, mais il n'étoit pas tout-à-fait éteint.

Cependant les funestes influences de ces temps de calamité se faisoient encore ressentir, et avoient fait pulluler une

foule de germes vicieux, qui prenoient chaque jour de nouveaux accroissemens. L'indifférence pour la religion et ses saintes pratiques, l'oubli des biens spirituels, les folles maximes du siècle, les voies injustes de la cupidité, le déréglement des mœurs, les haines, les dissensions, un esprit d'insubordination et d'indépendance ; tels étoient les maux qui affligeoint ces contrées, tel étoit le champ qu'un petit nombre d'ouvriers évangéliques (1), envoyés par la divine Providence, ont été chargés de défricher : champ pierreux, champ hérissé de ronces et d'épines, qui demandoit de pénibles travaux et des sueurs pour être fertilisé. Mais rien ne rebute ces hommes apostoliques : ils ont semé, ils ont arrosé, et Dieu a donné l'accroissement.

A peine arrivés en cette ville, ces zélés missionnaires s'empressent de mettre la main à l'œuvre. Ils savent que chaque jour

(1) MM. Desmarre, chef de la mission ; Paraudier, Rhodet, Hilaire-Aubert, Lewembruck, Jaisson, Saint-Yves, Bach.

de retard seroit un jour de plus passé loin du Seigneur; que l'iniquité s'avance toujours dans ses voies. Ils se hâtent donc d'en arrêter le cours, et d'ouvrir les trésors de la grâce et de la miséricorde divine.

Le 31 octobre 1819, une procession solennelle annonce aux habitans que la mission est commencée. Un chœur de jeunes vierges invite les fidèles à écouter la voix du Dieu qui les appelle; tous ceux qui appartiennent à ces saintes corporations dévouées aux œuvres de miséricorde et de piété ont pris le sac de la pénitence, et font entendre *le chant plaintif du pardon; le clergé, suivi de son respectable chef*, et les envoyés de Dieu implorent la clémence divine et les bénédictions du ciel sur les travaux qu'ils vont entreprendre. Les membres de l'autorité municipale se sont empressés de prendre part à ce premier acte de la mission, et donnent à leurs administrés un exemple bien fait pour les édifier (1). Le signe au-

(1) M. le marquis Desisnards, maire de Carpentras, n'a pas peu contribué à procurer à cette ville la

guste de notre rédemption, qui précède ce cortége imposant, annonce aux pécheurs que ce n'est que sous l'étendard de la croix qu'ils pourront triompher de l'ennemi qui les subjugue : *in hoc signo vinces*.

A ce début d'un si heureux augure, les ames justes tressaillent d'une sainte joie, et bénissent le Seigneur de ce qu'il a daigné visiter son peuple ; les pécheurs qui s'étoient laissés entraîner par le torrent du siècle, mais qui avoient conservé au fond de leurs cœurs les premières impressions d'une éducation chrétienne, et gémissoient sur leur état funeste, voient arriver avec plaisir les temps de propitiation, et forment déjà de salutaires résolutions. L'impiété seule se trouble ; ces préparatifs l'effarouchent ; elle redoute une lumière importune qui vient révéler

bienfait de la mission. C'est sur sa demande et sur celle de M. Justiniany, curé de cette paroisse, que M. l'abbé Rauzan, supérieur des missionnaires de France, nous a accordé cette faveur. Heureux les administrés qui ont de tels magistrats ! heureux les fidèles qui ont un si bon pasteur.

ses turpitudes et son délire, et, pour dissimuler sa frayeur, elle affecte la raillerie et le sarcasme. Dieu puissant, Dieu de bonté! triomphe de ces cœurs rebelles, et, par un prodige de ta grâce, terrasse ces nouveaux Pauls sur le chemin de Damas!

Le même jour, à l'issue des vêpres, M. Desmarre, chef de la mission, prend possession de la chaire de vérité; après avoir fait connoître l'ordre des exercices qui doivent avoir lieu dans l'ancienne cathédrale de Saint-Siffrein, et dans l'église succursale de l'Observance (1), il développe, dans un discours méthodique et plein d'onction, les grands avantages d'une mission pour les ames ferventes, qui y trouvent des consolations ineffables et de puissans moyens de s'élever à la perfection chrétienne; pour les ames tièdes qui ne peuvent manquer de se ranimer et de se réchauffer au foyer de la charité divine;

(1) Les exercices et les fêtes de la mission ont été les mêmes dans chacune de ces deux églises. Ce que nous en dirons doit s'appliquer également aux uns et aux autres.

et surtout pour les pécheurs, à qui ces temps de pardon et de clémence sont spécialement ménagés par la Providence, qui leur présente alors tant de sujets d'édification, tant de frayeurs salutaires, tant de motifs d'encouragement et de confiance, tant de facilités pour opérer leur conversion.

Dès cette première instruction, on put présager les heureux effets de cette œuvre sainte. Déjà l'auditoire étoit nombreux, et prêtoit une oreille attentive à la parole de vie, annoncée par un orateur qui savoit la mettre à la portée de tous; profond dans la science du salut, doué d'une longue expérience dans ce ministère apostolique, et surtout animé d'une ardente charité.

Les collaborateurs de ce respectable chef n'ont montré ni moins de talent, ni moins de zèle. Ils se sont partagés entr'eux les travaux, les fatigues de l'apostolat. Dans cette distribution de rôles et d'emplois, l'amour-propre n'est point écouté; aucun ne murmure de celui qui

lui est assigné. Ils ne cherchent point un vain honneur; ils n'ont en vue que la gloire de Dieu et le salut des ames. Ils savent que tout est saint, que tout est glorieux dans la maison du Seigneur. Aussi chacun accepte avec joie la tâche dont il est chargé, s'en acquitte avec ardeur, avec succès, et se félicite de contribuer à une œuvre si importante et si méritoire.

Les uns réunissent des chœurs pris dans les deux sexes, et les exercent au chant de ces pieux cantiques où les louanges du Très-Haut, les vœux d'une ame qui sent ses besoins, et *les regrets d'un cœur pénitent sont si bien exprimés*: chants célestes et ravissans qu'on ne peut entendre sans émotion et sans attendrissement, qui inspirent des sentimens religieux, et qui, entremêlés dans le cours de chaque exercice, n'en sont pas la partie la moins intéressante et la moins utile.

Les autres, dans des instructions familières qui ont lieu le matin, développent avec clarté les premiers élémens de la science du salut, dont l'ignorance est la

source de tant de maux. Attentifs et habiles à mettre cet enseignement à la portée de toutes les intelligences, ils distribuent le pain de la parole en proportion des tempéramens. Tantôt c'est un lait de facile digestion, destiné à ceux qui sont encore dans l'enfance; tantôt c'est une nourriture plus solide et plus substancielle, pour ceux qui sont plus robustes.

Cette éducation chrétienne, présentée avec tant de bienveillance et de charité, attire un concours prodigieux de fidèles; chacun veut être instruit des vérités qu'il doit croire, et des devoirs qu'il doit remplir. Rien ne rebute, rien n'arrête cet empressement général : ni les rigueurs de la saison, ni le besoin du sommeil, ni l'éloignement des lieux, ni les répugnances de la sensualité, ni la foiblesse d'un sexe délicat. Le laborieux habitant des campagnes, le voluptueux citadin, le vieillard, le jeune homme, la mère et la fille, le magistrat et l'artiste, tous accourent, tous prêtent une oreille attentive, et retournent ensuite à leurs occupations, et plus

instruits, et meilleurs qu'ils n'étoient venus. Admirable réunion, qui rappelle ces heureux temps de l'Eglise primitive, où tous les fidèles ne formoient qu'une seule communauté de frères!

Ceux-ci, destinés à présider aux exercices du soir, prennent tous les tons, emploient tous les moyens, pour éclairer les esprits et toucher les cœurs. Tantôt ce sont des paraphrases pleines d'onction, dont les plus belles strophes des cantiques leur fournissent le texte, et dans lesquelles ils s'abandonnent à toute l'effusion d'un *cœur pénétré de l'amour* divin; tantôt ce *sont de savantes conférences sur* les points les plus importans de la religion, dans lesquelles les objections spécieuses de l'incrédulité et de la mauvaise foi sont victorieusement réfutées; tantôt des gloses instructives disposent l'auditoire à entendre avec plus de fruit les grandes vérités qui vont lui être annoncées dans un discours plus sérieux et plus soutenu.

C'est ici que ces orateurs sacrés frap-

pent les grands coups, qu'ils manient habilement les armes de la véritable éloquence, celle qui part du cœur, et qui va droit au cœur; *pectus est quod disertum facit.* Ils ne s'étudient point à travailler péniblement leur style, à compasser leurs phrases, à cadencer leurs périodes; ils ne cherchent point à briller par d'ingénieuses antithèses, des jeux de mots puérils, des ornemens affectés, vain attirail d'une éloquence profane, qui flatte l'oreille, éblouit l'esprit, et ne parle point à l'ame. *Non in doctis humanæ sapientiæ verbis.*

Mais profondément pénétrés des vérités qu'ils annoncent; nourris depuis longtemps de la parole sainte; puisant à la source des divines Ecritures et des Pères de l'Eglise ces expressions d'une admirable simplicité et d'une rare énergie, ces réflexions profondes, ces paroles d'un grand sens, ces comparaisons si naturelles et si vraies, ces exhortations si touchantes et si pathétiques, ils s'abandonnent à leur inépuisable fécondité et aux inspirations de l'Esprit saint. *Sed in doctrinâ Spiritûs.*

Egalement habiles à démontrer les *vérités* de la foi, et à graver dans les cœurs les préceptes de la morale évangélique, ils confondent l'incrédulité, rendent le vice hideux, et la vertu aimable. Font-ils éclater d'une voix tonnante les menaces d'un Dieu juste, mais terrible dans ses vengeances; une salutaire frayeur s'empare de tous les assistans, des gémissemens, des sanglots se font entendre, et les larmes amères du repentir coulent en abondance. Etalent-ils à nos yeux les magnifiques promesses de la vie future et les trésors de la *grâce et de la miséricorde divine; les cœurs se dilatent et s'épanouissent*, une douce confiance renaît, la plus vive reconnoissance devient un besoin, et des pleurs d'attendrissement et de consolation inondent les visages. Humbles et modestes malgré leurs étonnans succès, ils ne se glorifient point des prodiges qu'ils opèrent. Ils savent, ils déclarent qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes; qu'ils ne sont que les instrumens de celui qui maîtrise les cœurs à son gré, et

filets ne sont point assez forts pour les retirer. Ils ont besoin d'aides; il leur faut des collaborateurs. Eh! pouvoient-ils manquer d'en trouver dans le respectable clergé de cette ville, digne d'avoir à sa tête un pasteur vénérable par ses longs services, ses vertus, ses talens, et surtout par cette charité, cette douceur, cette sensibilité qui commandent la confiance et l'amour, rendent la religion aimable, et le font chérir comme le plus tendre des pères! Aussi, combien de brebis égarées n'a-t-il pas la consolation de ramener lui-même au bercail; et, lorsque son grand âge et ses infirmités ne lui permettent pas de prendre une part plus active aux autres travaux de la mission, il prie pour son cher troupeau, et, comme un autre Moïse, il élève les mains vers le ciel, tandis que d'autres Josués combattent et triomphent.

Que dirons-nous de ces laborieux, de ces charitables ouvriers (1) accourus des

(1) MM. Reboul, curé de Malaucène; Seissaud, curé de Crillon; Jouvenne, ex-professeur de théolo-

communes environnantes pour coopérer à l'œuvre sainte? Tous ont rivalisé de zèle, tous se sont montrés infatigables, tous nous ont édifiés par leurs vertus, comme ils nous ont encouragés par leurs exhortations.

Il étoit juste que ces pasteurs, qui avoient négligé pour un temps leur propre troupeau, obtinssent pour leurs ouailles une part aux bienfaits de la mission. Ce précieux dédommagement leur a été accordé : les envoyés de Dieu se multipliant, pour ainsi dire, par un prodige de la charité, *ont fait de fréquentes excursions; ils ont évangélisé* plusieurs des paroisses voisines, et ont eu la douce satisfaction d'y produire les mêmes fruits que parmi nous.

Les congrégations religieuses, les pieuses associations, les établissemens de charité et de bienfaisance, le collége, les prisons, sont de nouveaux champs ouverts à leur zèle inépuisable. Leur sollicitude

gie, et vicaire à Pernes; Raymond, prêtre de Mazan; Vico, prêtre italien, approuvé dans le diocèse.

s'étend à tout, embrasse tout : ils voudroient que pas une ame ne leur échappât.

Ces chastes épouses de Jésus-Christ, qui, séparées du monde, aspirent à la perfection chrétienne, par la pratique des conseils évangéliques, trouvent en eux des maîtres qui leur en indiquent les voies, et qui leur révèlent les secrets de la vie spirituelle.

Aux corporations dévouées aux œuvres de piété et de miséricorde, ils proposent de nouveaux statuts, de nouveaux réglemens, ou d'utiles réformes, de sages modifications à ceux qui les régissent déjà.

S'adressent-ils à cette jeunesse intéressante, l'espoir de la génération qui s'avance ; à l'exemple de leur divin Maître, ils captivent son affection, sa confiance, par un langage plein de douceur et d'affabilité, par des exhortations paternelles ; ils lui inspirent l'amour du travail et de la vertu, et initient aux sacremens ceux qu'ils jugent bien disposés, et par leur âge, et par leur instruction.

Pénètrent-ils dans ces asiles ouverts aux

aux infirmités, aux misères humaines, dans ces sombres et tristes demeures où gémissent ces malheureux que la sûreté publique commande de priver de leur liberté ; ils y portent des paroles de consolation et d'encouragement, font luire l'espérance à leurs yeux, et, au nom des souffrances d'un Dieu mort sur la croix, ils excitent le repentir, font taire les murmures, et inspirent une sainte résignation.

Pleins de déférence et de respect pour *le pasteur à qui appartient l'autorité et la surveillance sur les établissemens religieux*, ils se font un devoir de le consulter, d'obtenir son assentiment pour toutes les innovations et les améliorations qu'ils cherchent à introduire, et recommandent partout une entière soumission à un directeur, à un chef qui la mérite à tant de titres.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des exercices, des travaux ordinaires et journaliers de la mission. Comme ils ont été suivis sans interruption, nous avons pensé

mécontent de soi-même ; on éprouve un vide, une inquiétude qui laissent une impression de tristesse qu'on ne sauroit s'expliquer. Au retour de nos temples, le cœur est satisfait; la sérénité, l'hilarité se montrent sur les figures, et l'on s'applaudit de se trouver meilleur. Nos fêtes religieuses traînent-elles à leur suite le regret et les remords? quel est celui qui s'est repenti d'y avoir pris part? Mais peut-on rendre le même témoignage des vôtres? Hélas! une triste expérience nous a convaincus du contraire. Nous gémissons, nous nous accusons d'y avoir assisté, et nous allons en demander pardon à Dieu.

AMENDE HONORABLE.

Des chrétiens, qui avoient si long-temps vécu dans l'oubli de leurs devoirs et de leur Dieu, de grands pécheurs, qui avoient si souvent outragé ce Dieu si jaloux de nos hommages, devoient se regarder comme les objets de sa colère et de son indignation. Plus de droit pour eux à ses bienfaits, à ces grâces extraordi-

naires qu'on leur annonçoit. Indignes même de se présenter devant sa redoutable Majesté, ils devoient trembler que leurs vœux et leur encens ne fussent rejetés, comme le fut le sacrifice de Caïn, et que Dieu ne repoussât et ne dispersât la fumée de leurs autels. Il n'y avoit que le repentir et l'abjuration de leurs erreurs et de leurs crimes, qui pussent désarmer le courroux céleste ; il falloit qu'à l'exemple du Roi pénitent ils pleurassent amèrement leurs iniquités, afin de pouvoir, comme lui, s'écrier avec confiance : Mon Dieu, *vous ne rejetterez point un* cœur contrit et humilié : *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Une cérémonie expiatoire étoit donc nécessaire, et devoit tenir le premier rang parmi toutes les autres : elle fut annoncée pour le 12 novembre. Les préparatifs en furent faits avec le plus grand zèle ; chacun s'empressa d'y contribuer ; chacun voulut concourir à l'élévation, à l'ornement de l'autel de la réconciliation.

Au jour marqué pour cette solennité,

les fidèles accourent au temple long-temps avant l'heure prescrite; ils en inondent toutes les avenues; ils se pressent, ils entrent à grands flots, et bientôt la plus vaste enceinte ne peut plus les contenir... Où vont-ils? où courent-ils? pourquoi cette ardeur, cette précipitation? Est-ce pour un de ces spectacles brillans qui charment tous les sens et flattent toutes les passions? non; ils se rendent à une cérémonie humiliante et douloureuse; il s'agit d'un acte de pénitence publique..... O religion, que tu es puissante! qui pourroit méconnoître en toi l'ouvrage d'un Dieu? tu fais trouver dans tes austérités, dans tes rigueurs, plus de charmes que le monde dans ses plaisirs!

Au milieu de cet immense concours, sous une voûte antique et majestueuse, s'élève un autel magnifique, resplendissant de feux, enrichi de tout ce que la piété des fidèles a pu trouver d'ornemens et de parures, et dont la forme décroissante et pyramidale invite la pensée à se détacher des objets terrestres, et à se

porter vers le ciel. C'est du haut de ce *trône* que le souverain des cieux et de la terre va faire un grand acte de clémence.

Déjà les cœurs étoient disposés à cette cérémonie attendrissante; déjà ils étoient émus par les chants de la pénitence, par les réflexions les plus touchantes, par les prières les plus affectueuses. Ils attendoient avec frayeur le moment redoutable..... Tout à coup, du haut de la chaire de vérité, ces paroles se font entendre : Chrétiens, voici le Dieu terrible, le Dieu trois fois saint que vous avez outragé..... Prosternez-vous devant lui; *frappez vos poitrines; faites luire sur son* passage le *signe* de votre *repentir*..... A l'instant un morne silence règne, tous les fronts sont courbés dans la poussière, et des milliers de langues de feu s'élèvent sur ces pécheurs anéantis.

Cependant le ministre du Seigneur, revêtu des habits sacerdotaux, précédé de ses assistans et de ses lévites en tunique blanche, s'avance d'un pas lent, portant dans ses mains tremblantes la radieuse

» sincèrement; nous faisons à vos pieds
» le sacrifice de nos haines, de nos ini-
» mitiés. Chrétiens, sont-ce là vos senti-
» mens et vos résolutions? — Oui, s'écrie-
» t-on en poussant des sanglots et en
» versant un torrent de larmes... — Chré-
» tiens, pardonnez-vous à vos frères, à
» vos ennemis? — Oui, répond une voix
» unanime »; et les échos du temple répè-
tent ce OUI énergique.

« Vous les entendez, ô mon Dieu! re-
» prend le ministre du Seigneur; ils pro-
» mettent de faire pénitence, ils s'enga-
» gent à garder vos préceptes, ils par-
» donnent!.... Votre justice leur par-
» donne-t-elle? Aurai-je la consolation de
» leur annoncer, du haut de cette chaire,
» que vous leur faites miséricorde »? A
ces mots, il se tait, il se recueille, pour
écouter les oracles de la sagesse éternelle,
tandis que les coupables, toujours pros-
ternés et sanglottans, attendent dans une
terrible incertitude l'arrêt qui va décider
de leur sort. Mais bientôt le ministre du
Très-Haut se relève; sa figure rayonne

de joie, et, d'un ton d'inspiration, il fait entendre ces paroles consolantes : « Réjouissez-vous, pécheurs, le Dieu des » miséricordes vous pardonne ; votre re» pentir et vos larmes ont désarmé sa » colère, il vous reçoit au nombre de ses » enfans. Soyez-lui désormais fidèles ». A ces mots les cœurs se sentent soulagés du poids qui les oppressoit ; tous les regards se portent vers ce Dieu de miséricorde, pour lui témoigner amour et reconnoissance : des larmes d'attendrissement succèdent aux pleurs amers du repentir.

Les chants d'allégresse, les chants d'actions de grâces remplacent les plaintives lamentations de la pénitence, et le ministre du Seigneur, au nom de la sainte Trinité, bénit les assistans, et leur donne ainsi une nouvelle garantie de la réconciliation.

RENOUVELLEMENT
DES VŒUX DU BAPTÊME.

Après avoir, par une amende hono-

rable, par l'aveu public de nos égaremens, par notre repentir et nos larmes, appaisé la justice divine, il étoit juste de faire solennellement une abjuration expresse des maximes mondaines, des maximes perfides qui nous avoient égarés ; de proclamer, en face des autels, et notre croyance, et notre soumission à la loi de Dieu ; en un mot, de renouveler hautement ces mêmes promesses que nos parens firent pour nous dès notre naissance, lorsque, par le sacrement de régénération, nous reçûmes le titre glorieux d'enfans de Dieu et de l'Eglise.

Tel fut l'objet de la seconde solennité de la mission qui eut lieu le 24 novembre.

Les mêmes dispositions, le même empressement, la même pompe dont nous avions été témoins dans la fête précédente, se renouvelèrent à celle-ci. Mais cette fois l'autel fut élevé dans le sanctuaire même, comme pour nous faire entendre que nos premières expiations nous avoient rendus plus dignes d'approcher du Dieu des miséricordes, et qu'après avoir obtenu ses

premières faveurs, il nous étoit permis de puiser plus avant à la source de ses grâces. C'est ainsi que le néophyte étoit arrêté pendant quelque temps à la porte du temple, avant d'être introduit dans l'assemblée des fidèles, et de pouvoir s'approcher du Saint des saints.

Nous l'avions rompue cette sainte alliance contractée avec Dieu dès les premiers jours de notre vie ; il falloit la renouveler, et la renouveler d'une manière authentique, solennelle, et qui fût le garant d'une fidélité à toute épreuve. Un nouvel *Esdras a présidé à ce nouveau pacte. Prenant dans ses mains le livre par excellence, le livre de la loi, il le présente* au peuple, qui s'incline devant ce monument de la sagesse éternelle ; et, comme dans notre aveuglement nous avions cherché le bonheur là où il n'étoit pas, il ouvre ce livre admirable, et nous indique les sources de la vraie béatitude.

Adressant ensuite la parole aux fidèles : « Chrétiens, leur dit-il, vous avez vécu » jusqu'à ce jour sous l'empire de l'ange

» des ténèbres ; vous avez connu ses pom-
» pes, vous avez pratiqué ses œuvres ;
» long-temps vous avez sacrifié à Baal.
» Une funeste expérience vous a-t-elle dé-
» trompés de vos folles erreurs? Promet-
» tez-vous de renoncer à cet esclavage, à
» ce culte impie? Répondez, en présence
» du Dieu qui punit le parjure ». *Nous y renonçons*, s'écrie-t-on de toutes parts, d'une voix ferme ; et les sanglots et les larmes attestent la sincérité de ce serment.

« Soumettez donc cette raison orgueil-
» leuse dont les perfides suggestions vous
» ont si long-temps égarés, et répétez
» avec moi le symbole de votre croyance ».
Et chacun prononce avec une foi vive la formule sacrée où sont renfermés les adorables mystères de la religion.

Mais ce n'est point assez de secouer le joug de Satan, et de renoncer aux vanités du siècle ; mais une croyance stérile, une croyance qui n'est point vivifiée par les œuvres ne suffit point au salut : il faut encore embrasser courageusement le culte du vrai Dieu ; il faut marcher d'un pas

ferme et sûr dans la voie de ses saints commandemens. Voilà la dernière promesse que nous devions faire à Dieu; voilà le complément du pacte *solennel* qui nous rassembloit.

Déjà le pontife de la fête s'apprêtoit à proclamer ces augustes commandemens..... Tout à coup un bruyant fracas se fait entendre des profondeurs du sanctuaire. Les sons éclatans de la trompette, la *voix* perçante des clairons, le murmure de certains instrumens lugubres, le mugissement de l'orgue; tous ces bruits réunis et *confondus ressemblent à un orage* qui *gronde sur nos têtes*, et répandent une religieuse terreur. Ainsi, *sur* le mont Sinaï, les tables de la loi furent données à Moïse, au milieu des éclairs et des tonnerres.

C'est avec ce majestueux appareil que le nouveau Moïse nous fait entendre les volontés du Tout-puissant. Chacun de ses divins préceptes est proclamé à haute voix; et nous jurons tous de les garder inviolablement.

Des chants pieux, des hymnes à la gloire du Très-Haut expriment notre reconnoissance et nos transports, et Dieu, répandant sur nous ses saintes bénédictions, ratifie l'alliance que nous venions de contracter avec lui.

COMMUNION GÉNÉRALE

DES HOMMES (1).

Il arrive enfin ce jour désiré, qui devoit mettre le sceau à la nouvelle alliance; ce jour fortuné après lequel ces ames régénérées soupiroient avec autant d'ardeur que les patriarches et les prophètes après la venue du Messie. Oh! qui pourra décrire cette scène ravissante? comment exprimer le contentement, les délices ineffables de ces justes admis au banquet de l'époux? C'est ici que les langues humaines se montrent impuissantes; l'intelligence même se refuse à comprendre

(1) Il y eut deux communions générales des hommes; l'une le 5, et l'autre le 12 novembre.

On peut évaluer à trois mille le nombre de ceux qui y prirent part chaque fois.

ce mystère d'amour ; le cœur seul peut le sentir, mais un cœur dégagé de toutes les affections terrestres. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere.*

Représentez-vous cette foule immense de convives, accourus à la salle du festin long-temps avant qu'elle fût ouverte, y entrant avec recueillement, ravis de joie de rencontrer ceux qui leur sont chers, et se félicitant les uns les autres du bonheur qu'ils vont partager. Voyez cette multitude de frères, parmi lesquels il n'existe plus aucune distinction, se mêler, *se confondre*, oublier toute rivalité de rangs et de préséance..... Mais je me trompe : chacun aspire à l'honneur d'approcher plus près de son Dieu. Admirez ce religieux silence, qui n'est interrompu que par des soupirs, des élans affectueux, et des chants d'allégresse et de bénédictions. Voyez ces nombreux étrangers (1),

(1) Un grand nombre de fidèles de la petite ville de Monteux vinrent processionnellement, par un

qui, précédés du signe de la rédemption, et conduits par leurs pasteurs, arrivent en longue file, chantant les louanges du Seigneur. Ce sont de nouveaux conviés, dont l'empressement à se rendre au banquet n'a pu être arrêté ni par les ténèbres de la nuit, ni par l'inclémence de la saison.

Mais qu'entends-je? la cloche du sanctuaire a donné le signal. Au même instant tous se prosternent, et l'auguste sacrifice de nos autels est commencé. Un ministre du Seigneur, du haut de la chaire, s'unissant d'intention au pontife sacrificateur, suggère aux fidèles les réflexions touchantes, les sentimens d'amour, les vœux ardens que doivent leur inspirer ce grand acte de la religion, et la faveur insigne qui leur est réservée. « Chrétiens, » s'écrie-t-il, détachez votre pensée des » objets d'ici-bas; élevez-la jusqu'au pied » du trône de l'Eternel; unissez-vous avec

temps froid et pluvieux, participer à la communion générale du 5 décembre.

La ville de Pernes donna le même exemple d'édification, le 12 du même mois.

» *les* chœurs des intelligences célestes, » et chantez avec eux les louanges du » Dieu trois fois saint..... Chrétiens, re» doublez de ferveur, ranimez votre foi : » la victime va descendre sur l'autel, et, » par ce prodige d'amour, le ciel et la » terre vont être unis ». A ces mots, un profond recueillement, une extase d'adoration absorbe toutes les facultés de ces ames justes, et se prolonge jusqu'au moment où le ministre du Seigneur les invite à s'approcher de la table sainte.... Ah! racontez-nous vous-mêmes, ames fortunées, *ces grandes* merveilles *qui se* sont opérées en vous; *dites-nous* de quelles voluptés vous avez été inondées, lorsque, intimement unies à votre Dieu, vous éprouviez un avant-goût de la félicité des saints. Il me semble que je les entends me répondre : « Ah! laissez-nous jouir en paix de » notre bonheur; ne venez point inter» rompre notre délicieux ravissement : » vous ne sauriez comprendre les ama» bilités d'un Dieu qui se donne à nous! » *Si scires donum Dei!* Ce n'est plus avec

» mesure qu'il nous accorde ses faveurs : » nous buvons à longs traits au torrent » de ses voluptés ». Puis, faisant un retour sur elles-mêmes, elles s'écrient, avec le roi-prophète, dans un sentiment d'humilité :

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur, et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?

Et vous, hommes de Dieu, qui parcouriez les rangs de ces heureux convives, qui receviez la confidence de leurs derniers scrupules, qui les encouragiez à s'approcher avec confiance du banquet sacré, qui, après leur avoir distribué le pain de la parole, aviez la consolation de leur distribuer le pain des anges ; ah ! sans doute, vous receviez en ce moment la plus douce récompense de vos fatigues ; sans doute vous vous applaudissiez des bénédictions que la Providence avoit répandues sur vos travaux, et en contemplant votre ouvrage, il vous étoit permis

de dire : Ce que nous avons fait est bien. *Et vidit quod esset bonum.*

CONSÉCRATION
A LA SAINTE VIERGE.

Une fête en l'honneur de Marie pouvoit-elle ne pas être célébrée avec le plus vif empressement et la plus grande solennité, dans une ville qui a éprouvé tant de fois les heureux effets de sa puissante protection? La cité toute entière, et une foule de fidèles en particulier, ont reçu de cette reine des cieux des témoignages éclatans de sa bienveillance. Jamais les habitans de cette ville n'oublieront que dans des temps de calamité ils furent miraculeusement préservés, par cette auguste protectrice, des deux fléaux les plus terribles, la peste et la guerre. Aussi le culte de Marie est-il leur culte chéri ; la reconnoissance augmente chaque jour le nombre de ses serviteurs, et chacun s'empresse de lui porter ses vœux et ses offrandes. C'étoit donc nous inviter à une véritable fête de famille, que de nous ap-

peler à une solennité (1) consacrée à l'honorer.

Un des objets de cette fête étoit de réparer les outrages que Marie avoit reçus des ennemis de son culte. L'hérésie, ce monstre qui n'a cessé de ravager l'Eglise depuis les premiers jours de son établissement; cette hydre dont les têtes sans cesse renaissantes sont toujours écrasées; qui, par son acharnement et ses fureurs, accomplit les desseins de la Providence sur son Eglise, et devient ainsi une des preuves nombreuses de la divinité de la religion du Christ, de cette religion dont un des caractères est d'être toujours combattue et toujours triomphante; *oportet esse hæreses;* l'hérésie avoit osé attaquer cette reine du ciel. Elle lui disputoit la plus belle de ses prérogatives, le plus glo-

(1) Prévoyant le concours immense qu'elle attireroit, on arrêta que chacun des deux sexes la célébreroit séparément. Le 8 décembre, jour de la Conception, fut assigné aux hommes, et le jour suivant aux femmes. Les mêmes cérémonies et la même pompe eurent lieu pour les uns et pour les autres.

rieux de ses titres, celui de mère de Dieu. La perfide se flattoit sans doute, en la dépouillant de cette auguste qualité, de porter le coup mortel à son culte. Mais l'Eglise, toujours attentive à repousser les atteintes dirigées contre la gloire de celle que le Sauveur du monde, avant d'expirer, lui avoit donné pour mère; l'Eglise, jalouse de conserver et de perpétuer dans toute sa pureté la croyance des fidèles sur un point si important, s'éleva avec indignation contre cet attentat, et le concile d'Ephèse, foudroyant cette nouvelle *impiété*, *proclama solennellement la maternité divine*.

C'étoit donc pour faire la même profession de foi, et pour nous mettre sous la protection spéciale de cette tendre mère, que les serviteurs de Marie étoient rassemblés. Un trône magnifique, richement orné par la piété des jeunes vierges, étoit élevé à l'extrémité du temple, en face du sanctuaire. Placés ainsi entre la mère et le fils, il nous sembloit que nous n'avions plus rien à craindre, plus rien à

souhaiter; nos cœurs étoient émus des plus tendres affections, et s'abandonnoient à la plus douce confiance. O dévotion à Marie! que tu as d'attraits! que tu es consolante! que tu es suave! Vierge aimable, que tu fais éprouver de délices à ceux qui te sont dévoués! O vous tous qui gémissez, vous tous qui êtes affligés, quelles que soient vos peines, quels que soient vos maux, allez à Marie; jetez-vous avec confiance dans ses bras : vous y trouverez le calme, vous y trouverez la paix, vous y recevrez des consolations ineffables. Non, jamais on ne s'est adressé en vain à cette mère des chrétiens.

C'est au milieu de ces douces émotions, de ces consolantes réflexions, que les louanges de la mère des miséricordes furent célébrées par des chants mélodieux. On se croyoit transporté dans le séjour des bienheureux, et entendre les concerts des chœurs célestes.

L'orateur éloquent qui nous fit le tableau des grandeurs de Marie, fut écouté avec le plus vif intérêt. En nous prouvant qu'elle

qu'elle étoit toute-puissante auprès de son Fils, et que sa bienveillance pour nous égaloit sa toute-puissance, il nous annonça deux vérités bien chères à nos cœurs, et dont notre propre expérience nous avoit déjà convaincus; et, lorsqu'il nous proposa de proclamer sa divine maternité, et de nous consacrer à elle: *Oui*, s'écrièrent tous ses enfans fondant en larmes, *Marie est vraiment la mère de Dieu; oui, nous la choisissons pour notre auguste patronne*. De nouveaux chants de triomphe terminèrent cette solennité, dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire.

CÉRÉMONIE DU CIMETIÈRE.

Quelle sublime conception que la religion émanée du vrai Dieu! Quel autre que celui dont la toute-puissance a créé tout ce qui existe; qui embrasse par sa pensée tous les espaces et tous les temps; qui voit au même instant les rapports de tous les êtres entr'eux, parce qu'ils sont

le résultat de ses lois éternelles; quel autre eût pu coordonner un système religieux qui prend l'homme au moment de sa création, le suit à travers les siècles, et le remet dans le sein de l'éternité? Doctrine admirable, qui se développe à mesure que les âges se déroulent, rapporte à de grandes époques les changemens advenus dans les relations du genre humain avec son auteur, et donne la solution de toutes les difficultés, de toutes les contradictions apparentes, qui, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, étonnent et mettent en défaut la raison abandonnée à elle-même! doctrine toujours une, simple, féconde, universelle, comme la pensée qui l'enfanta de toute éternité!

Quel exemple touchant de cette harmonie, de cette liaison merveilleuse qui unit toutes les parties de cet édifice majestueux, dans cette communauté d'intérêts, dans cette réciprocité de services, établies entre les vivans et les morts! Les uns, triomphans et glorieux, veillent du

haut de la céleste patrie sur ceux qui combattent ici-bas, et qui aspirent à la même couronne : ceux-ci, capables de mériter et pour eux-mêmes et pour leurs frères qui les ont précédés avec le signe de la foi, et qui reposent en Jésus-Christ, demandent pour ces derniers un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Tel est le dogme admirable de la *communion des saints*.

Ce fut pour nous acquitter d'un devoir fondé sur ce point de la croyance chrétienne, que les ministres de la religion nous conduisirent, le 12 décembre, au *lieu où reposent nos pères. Pensée salutaire pour le soulagement des uns, et l'instruction des autres* : *Salutaris est cogitatio orare pro defunctis.*

Dans cette route de douleur, tantôt un morne silence invitoit la pensée aux réflexions les plus sérieuses ; tantôt le chant lugubre du trépas se prolongeoit et sembloit sortir des profondeurs de l'abîme. La nature entière paroissoit être en deuil, et vouloir prendre part à cette triste so-

lennité. Le calme le plus profond, les champs dépouillés de leur verdure, l'air obscurci par des brouillards épais, tout portoit dans l'ame une impression de tristesse et de mélancolie. Enveloppé dans cette vapeur grisâtre, le silencieux cortége sembloit être composé de fantômes.

En arrivant dans le séjour funèbre, les regards sont frappés d'un spectacle qui inspire une religieuse frayeur. Le chef de la mission, debout sur une éminence, apparoît à côté de la croix, comme une ombre sortie des tombeaux. Le frissonnement redouble lorsqu'à sa voix on croit entendre les gémissemens, les cris lamentables de ces ames souffrantes, qui implorent notre secours, et font valoir les droits qu'elles ont à notre pitié et à notre reconnoissance......... Ah! sans doute, les exhortations de ce charitable interprète firent sur les esprits une profonde impression; mais la solitude de ce séjour parloit bien plus efficacement encore. O mort! que tu es éloquente! ô silence des tombeaux! que tu es expres-

sif! quelle foule de souvenirs, quelles grandes leçons, quelles sublimes pensées viennent se présenter !...... Dans cette étroite enceinte, les générations sont entassées sur les générations. Encore quelques instans, et cette immense multitude rassemblée en ces lieux sera engloutie à son tour.... O néant! ô vanité des choses d'ici-bas !.... Ici l'herbe croît sur la tombe de ce jeune présomptueux que la mort a surpris occupé des projets les plus chimériques. Là quelques pieds de terre renferment cet ambitieux qui se trouvoit *à l'étroit au milieu des plus immenses* possessions. Plus loin le voluptueux est étendu sur un lit de cailloux. A côté, l'avare a pris la place de ce métal dont il faisoit son idole. Dans cette fosse, le reptile immonde se repaît des entrailles de l'impie, symbole du remords qui déchiroit son cœur.... Mais pourquoi ce monceau de terre fraîchement remuée? est-ce quelque vieillard, qui, au bout d'une longue carrière, s'est endormi dans le Seigneur? Non. C'est une jeune vierge,

gne auguste de notre rédemption, va terminer l'œuvre sainte, et transmettre à nos neveux le souvenir de cette mémorable époque.

Déjà les rangs innombrables du saint cortége sont formés. Bientôt il s'ébranle, et franchit le seuil du temple. Ce sont de jeunes vierges vêtues de blanc, de chastes épouses en robes noires, des fidèles de tous les rangs et de tous les âges, de saintes corporations distinguées par les couleurs de leur costume religieux, des lévites en tuniques blanches, des ministres du Seigneur en habits sacerdotaux, des magistrats, des guerriers.

La croix, dont les majestueuses dimensions n'avoient pas permis qu'on l'introduisît dans le temple, est bénie par le chef de la mission devant le péristyle du lieu saint. Elle est portée par quatre-vingts fidèles, glorieux de leur charge. Des compagnies égales en nombre sont placées de distance en distance, destinées au même ministère. Ces nouveaux Cyrénéens rivalisent entre eux d'ardeur et de dévoûment.

A chaque station le précieux fardeau est déposé avec regret, et enlevé avec enthousiasme.

Pendant la marche, des chœurs de chant et des concerts d'instrumens se répondent les uns aux autres, et célèbrent le triomphe de la croix. Une foule immense accourue sur le passage de cet imposant cortége ne peut rassasier ses regards d'un spectacle si édifiant. Tous sont émus, tous sont attendris. Malheur à celui dont le cœur endurci resteroit insensible à une si touchante cérémonie!.... De saintes femmes *fondent en larmes*, en contemplant *les* humiliations et les souffrances de l'Homme-Dieu, qui semble leur dire, comme autrefois aux femmes de Jérusalem : « Ne » pleurez point sur moi ; mais pleurez sur » vous-mêmes et sur vos enfans ».

Cependant on arrive au terme de la carrière ; on découvre l'emplacement où doit être élevé le monument triomphal. Qu'on se représente une terrasse exhaussée, au pied de laquelle roule un torrent, dominant un vaste bassin où l'œil découvre le plus

riche paysage, et qui se termine par l'horizon le plus magnifique et le plus pittoresque. Dans le lointain, une montagne majestueuse (1) confond sa tête dans les nues. C'est sur le sommet de ce mont sourcilleux, comme sur le Calvaire, que l'instrument de douleur paroît reposer, lorsque le spectateur s'avance dans l'avenue qui y conduit.

Ce vaste plateau est couvert d'une immense population. On attend en silence le moment où le trophée de la victoire frappera les regards. Peuples, soyez attentifs; peuples, réjouissez-vous : le signe du salut va paroître dans les airs..... Il paroît..... Le voilà ce trône de la miséricorde et de la toute-puissance de votre Dieu. C'est du haut de sa croix que le Sauveur du monde a brisé nos fers, et qu'il a triomphé de nos fiers ennemis : *Regnavit à ligno Deus*. Quelles sublimes leçons! quel grand exemple! quel texte fécond pour ces orateurs sacrés! Aussi,

(1) Le mont Ventoux.

cédant à une inspiration soudaine, transportés d'un saint enthousiasme, ils publient les merveilles de la croix avec une éloquence digne du sujet : ils les publient sur le pied même du monument sacré ; ils les publient du haut d'un tertre ; ils les publient sur les toits. « Hommes de » peu de foi, s'écrient-ils, pourriez-» vous chanceler encore? et le Dieu fort » est pour vous! Pusillanimes, pourriez-» vous manquer de confiance? et tous les » mérites du sang d'un Dieu vous sont of-» ferts!... Cœurs insensibles, cœurs in-» grats, refuseriez-vous d'aimer celui qui » vous a aimés jusqu'à la mort de la » croix?..... Hommes sensuels, oseriez-» vous murmurer aux plus légères at-» teintes de la douleur, à la vue du ca-» lice d'amertume dont votre Sauveur a été » abreuvé?... Chrétiens, méditeriez-vous » des projets de vengeance? et le Christ » n'est point encore vengé!... Heureux ha-» bitans de ces contrées, voyez votre di-» vin Maître pencher sa tête auguste vers » sa tendre mère, qu'il aperçoit au pied

» de la croix (1); entendez ces paroles » consolantes qu'il lui adresse, comme » autrefois sur le Calvaire : *Femme, voilà » vos enfans*. Ah ! n'oubliez jamais tant » d'amour, tant de sollicitude; ne sé- » parez jamais dans vos cœurs *Jésus et » Marie* ».

Telles et plus touchantes encore étoient les réflexions présentées à l'immense auditoire par ces hommes apostoliques. Cette éloquente prédication, ce spectacle attendrissant électrisent tous les cœurs, et une voix formidable fait retentir les airs des cris répétés : *Vive la croix! vive la croix!* A cette acclamation religieuse succède l'élan de la fidélité et de la reconnoissance, et l'on s'écrie : *Vive le Roi! vivent les missionnaires!*

CLOTURE
DE LA MISSION.

Dès l'instant que le trophée de la vic-

(1) La chapelle de Notre-Dame de Santé est située sur le torrent de l'Auzon, au bas du perron où la croix a été élevée.

toire fut élevé, on comprit que la grande œuvre étoit accomplie. On présagea dès-lors la fin prochaine de ces heureux temps de salut et de bénédictions, et l'on parut craindre qu'avec eux ne fussent fermées les sources abondantes des faveurs célestes. Cette triste pensée sembloit avoir augmenté l'empressement des fidèles à profiter des restes précieux d'un bien qui alloit nous échapper, et imprimoit à ces dernières et nombreuses réunions un caractère de mélancolie qui n'étoit pas sans quelques charmes.

L'époque redoutée arriva enfin : *le 19 décembre étoit le jour où, pour la dernière fois,* nous devions entendre la voix de nos amis. Permettez-nous, hommes charitables, de vous appeler de ce nom : nul autre ne sauroit rendre les sentimens affectueux dont vos bienfaits ont pénétré nos cœurs. Jamais le concours n'avoit été plus nombreux : chacun voulut entendre les dernières paroles de ces envoyés de Dieu ; chacun voulut avoir part aux dernières grâces qui devoient couronner cette

œuvre si féconde en prodiges. Le chef de la mission avoit été le premier à nous annoncer la bonne nouvelle ; ce fut encore lui qui nous donna les derniers conseils. Toujours animé de la même charité, de la même sollicitude pour nos seuls véritables intérêts, il tremble qu'un ennemi perfide ne vienne nous ravir le riche trésor que nous avons eu le bonheur d'acquérir, et il nous indique les armes que nous devons employer pour repousser ses violentes attaques, et triompher des nombreux assauts qu'il nous prépare. « Veillez et priez, nous dit-il : c'est le » conseil que notre divin Maître donna » lui-même à ses disciples. Soyez fidèles » à sa voix, et la victoire vous est assurée. » — Recourez souvent à ces sources de » vie que la miséricorde divine nous a » ouvertes : allez chercher le remède à » vos infirmités et à vos foiblesses dans » les eaux de la salutaire piscine ; munis» sez-vous du pain des forts ; et les traits » de votre adversaire seront impuissans. » — Adressez-vous à Marie, mettez-vous

» *sous la* protection de cette tendre mère ; » *et le* lion rugissant n'osera s'approcher » de vous ». Tels furent les principaux moyens de persévérance que nous recommanda ce charitable pasteur. Dès-lors sa mission fut remplie. Cependant le sujet étoit épuisé, et l'entretien se prolongeoit encore : c'étoit à regret que l'orateur quittoit cette chaire où il ne devoit plus remonter. De nouvelles réflexions, de nouveaux avis retardoient toujours le moment de la douloureuse séparation.... Inutile résistance... Il fallut enfin le prononcer ce mot *qui coûtoit tant* à son cœur ; ce mot *si* pénible à entendre... « Adieu, s'écria-t-il d'une voix altérée ; » adieu, chers habitans de cette ville, qui » nous avez tant consolés dans notre pé- » nible ministère !... Il faut nous séparer ; » ainsi l'ordonne la Providence..... ». A ces mots, les sanglots long-temps retenus, éclatent et soulagent tous les cœurs.... Quelle scène attendrissante !... Non, jamais le départ du meilleur des pères n'a fait verser tant de larmes à une famille

chérie... Eh! n'étoient-ils pas nos pères? ne nous avoient-ils pas régénérés en Jésus-Christ? Aimable paternité qui doit nous les rendre bien chers!

Allez, hommes de Dieu, poursuivez votre glorieuse mission : que d'autres contrées deviennent le théâtre des prodiges que vous savez opérer. Publiez partout la folie de la croix; qu'à votre voix elle triomphe de la sagesse du siècle. Puisse le ciel continuer de répandre sur vos travaux ses plus abondantes bénédictions! puisse-t-il conserver long-temps parmi nous ces fruits précieux de salut que ses faveurs y ont fait croître! *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.*

Nota. *Cette Relation ayant été rédigée depuis le départ des missionnaires, nous n'avons pu nous servir de leurs propres expressions, lorsque nous les avons fait parler. Dans cette impossibilité, nous avons tâché de nous pénétrer de leur esprit, et de reproduire leurs idées. Nous ne nous flattons pas d'avoir dit aussi bien qu'eux.*

MISSION
DE MARSEILLE,
EN JANVIER ET FÉVRIER 1820.

Considérations générales sur les missions, et leur utilité après de grands troubles politiques.

S'IL est vrai que les révolutions, pour l'ordinaire sources intarissables de tant de malheurs publics et d'un deuil affligeant pour la patrie, commencent toujours par corrompre le corps social, avant de le détruire; si l'esprit d'innovation ne respecte ni morale religieuse, ni autorité légitime; si l'anarchie enfin, après avoir bouleversé toutes les fortunes, et voulant grossir le nombre de victimes, appelle à son secours le fanatisme révolutionnaire, pour renverser simultanément le trône et l'autel; peut-on douter un instant qu'un aussi épouvantable délire et une aussi funeste succession de crimes

n'aient pris leur monstrueuse origine dans les longs outrages faits à la religion, et que les premiers artisans de tant de troubles n'aient été des hommes profondément pervers? Oui, c'est l'oubli de Dieu; c'est le mépris de ses saintes lois qui, en donnant tant d'audace au crime, et tant de fureur à l'esprit irréligieux, ont toujours rendu plus cruel et plus terrible le génie des révolutions.

Sous ce rapport, nous ne pouvons attribuer les progrès et le cours orageux de la nôtre qu'aux mêmes élémens destructeurs. Placée sous l'influence de la philosophie du 18e. siècle, ses causes n'ont pu avoir une origine différente de celles qui, à diverses époques, ont bouleversé le monde; aujourd'hui, comme alors, des tiges vénéneuses n'ont pu produire que des fruits empoisonnés. Ceux qui ont vécu dans ces malheureux temps, et qui ont eu le rare bonheur de n'en pas devenir les victimes, savent jusqu'à quel point l'irréligion avoit fait des progrès parmi le peuple, et en avoit corrompu les

mœurs. Aussi le culte du vrai Dieu avoit été remplacé par celui d'une idole créée par l'impiété, et fruit monstrueux de quelques cerveaux en délire; les ministres des autels, proscrits et humiliés, étoient tombés, comme les anciens martyrs de la foi, sous la hache des bourreaux; et la France, veuve de son Dieu et de son Roi, étoit livrée à toutes les horreurs de l'anarchie civile et religieuse. Cette funeste absence de la religion et des lois a régné pendant près de vingt ans chez les François : une génération presque toute entière est descendue dans la tombe, au sein de nos troubles politiques, sans intermédiaire sur la terre pour se réconcilier avec le ciel; et une génération nouvelle, imbue de toutes les fausses doctrines, et surtout emportée par le torrent de l'incrédulité, n'a commencé sa turbulente carrière, qu'après avoir été introduite sous les auspices d'une légende jacobite, dans le prétendu temple de la raison. Que l'on juge avec impartialité si, dans de pareilles circonstances, des in-

stitutions purement humaines pouvoient seules rétablir la morale publique; et combien le législateur lui-même est intéressé à appeler à son secours « ces pré» dications apostoliques qui recommen» cent le christianisme dans les lieux où » il est oublié, comme elles le commen» cèrent, il y a vingt siècles, dans les » lieux où il n'étoit pas connu (1) ».

Procession pour l'ouverture de la mission, le dimanche 2 janvier.

Depuis cinquante-six ans, il n'y avoit point eu, à Marseille, de mission générale; aussi le peuple de cette grande ville, naturellement religieux, soupiroit après l'arrivée des missionnaires. Enfin, ces hommes de Dieu ont paru, et la joie et la satisfaction ont été universelles. On put prévoir d'avance tout le bien qu'ils feroient dans une ville qui s'est toujours distinguée par sa piété et par ses vertus

(1) De Bonald.

chrétiennes, lors même qu'il étoit si dangereux pour elle de se montrer amie de la foi et de la légitimité.

La procession, qui a eu lieu le 2 janvier pour l'ouverture de la mission, est une de ces solennités qui feront époque, et qui attachent par leurs souvenirs. Jamais cérémonie n'a été plus imposante; l'ordre public avoit été mis sous la sauvegarde de la religion, et le peuple marseillais s'est fait remarquer, dans cette journée, par un silence et un recueillement dignes de la ferveur et de la piété des premiers fidèles. La force armée n'a été *nulle part*, parce que la religion, la décence et le calme, ont été partout. Comme une mère tendre, cette première avoit réuni tous ses enfans sous l'étendard de la croix. Qui auroit pu troubler le bonheur d'une si nombreuse et si intéressante famille? Jésus-Christ n'a conquis le monde que par la douceur et la persuasion; et ceux qui aujourd'hui s'en montrent les si dignes ministres, n'ont point oublié que la morale évangélique ne veut

commander qu'aux cœurs, et ne soumettre les consciences que par le seul ascendant de la vertu.

A dix heures précises, la procession est sortie de l'église majeure de Saint-Martin. Elle a parcouru les mêmes rues que le jour de la Fête-Dieu; partout la foule étoit immense, et des milliers de spectateurs versoient des larmes de joie, en voyant ouvrir pour eux les portes du temple des miséricordes, après tant d'années passées, depuis la révolution, dans l'oubli de Dieu et des vertus chrétiennes. Ce qui imprimoit encore un caractère tout particulier à cette pompe religieuse, c'est qu'elle étoit regardée comme le prélude et une préparation à cet anniversaire séculaire, où tant d'actions de grâces doivent être rendues à Dieu pour la cessation du fléau qui, en 1720, ravagea d'une manière si épouvantable la ville de Marseille, et dont elle vient d'être encore menacée il y a à peine six mois. Si c'est dans les grandes calamités que l'on doit implorer la bonté divine, ou lorsqu'on veut en

prévenir le retour, quels sont les hommes qui pourroient blâmer l'ouverture d'une mission générale, à l'époque où le peuple en masse se prépare à célébrer religieusement l'anniversaire de cette désastreuse année de 1720, où plus de quarante mille personnes périrent victimes de la contagion? Quel est le Marseillais qui, en voyant à la procession le vénérable archevêque que la Providence vient de nous donner, homme si vraiment apostolique par ses vertus, ne s'est pas rappelé ce héros chrétien qui s'est immortalisé par son courage et sa charité durant la contagion. M. de Belzunce *secourant les pestiférés entassés et mourant sur ce même* Cours où, cent ans après, on a vu M. de Bausset, entouré de tout le clergé de Marseille et de vingt-quatre missionnaires, donner la bénédiction épiscopale à plus de vingt-mille Marseillais, offre un de ces rapprochemens historiques qui, en annonçant la perpétuité de la foi, doit convaincre les incrédules, et leur démontrer que le triomphe de la religion

s'étendra jusqu'à la consommation des siècles.

L'accueil honorable qu'ont reçu les missionnaires de la part des habitans et du clergé de Marseille, l'empressement qu'on montre déjà pour les entendre, la foule qui se presse dans toutes les églises, prouvent que les ouvriers évangéliques cultiveront avec succès la vigne du Seigneur. Leurs travaux sont ouverts, la récolte sera abondante, Dieu couronnera leurs talens et leurs efforts. Oui, je les ai entendus, ces apôtres de la religion; ils ne prêchent que la morale la plus pure, et la soumission aux lois. Le royaume qu'ils annoncent n'étant pas de ce monde, leurs discours n'embrassent que les hautes régions de la morale religieuse, et ne peuvent avoir rien de terrestre : ainsi c'est en vain qu'on leur prêteroit un langage qu'ils repoussent, et qui leur est étranger. Amour de Dieu, oubli des haines, paix, union et concorde parmi les hommes, pratique de toutes les vertus civiles; telle est la morale des missionnaires; morale

qui

qui *est* leur bouclier contre les méchans, et qui les rendra toujours si dignes de nos respects, de notre reconnoissance et de notre admiration. Pour connoître leurs bienfaits, et pour pressentir ceux qu'ils répandront sur cette ville, il n'y a qu'à se rappeler ce qu'ils ont fait à Arles pour la tranquillité publique, et pour la réconciliation générale des habitans, qui, lors de leur arrivée, conservoient encore tant d'anciennes haines de la révolution, et tant d'esprit de parti dans les familles. Depuis la mission, il n'existe plus à Arles de division intestine; la *plus grande* paix règne *dans* la *ville*, *et* l'union et *la* concorde unissent tous ses habitans. C'est là un fait qui ne sauroit être démenti : et c'est pourtant là tout ce qu'ont *fait* les missionnaires!!!

Ordre et commencement des exercices religieux dans les différentes églises; — choix et organisation des chœurs des deux sexes ; — influence des cantiques sur les succès des missionnaires.

Immédiatement après la procession d'ouverture, les missionnaires répartis dans les différentes paroisses par M. l'abbé de Forbin-Janson, leur supérieur, ont commencé leurs travaux apostoliques, en faisant deux fois le jour, le matin à cinq heures, et le soir à six, des gloses ou interprétations et commentaires de l'Ecriture sainte, ainsi que des discours sur les vérités fondamentales de la religion. On a déjà vu quel a été l'empressement du peuple pour se porter dans les églises, et entendre les missionnaires dès leur début. Nous dirons, par la suite, que ce zèle, loin de se refroidir, n'a fait que prendre de jour en jour un accroissement plus extraordinaire.

M. l'abbé de Mazenod, supérieur des missionnaires de Provence, s'étant réuni

avec ses collaborateurs aux missionnaires *de Paris*, a partagé le fardeau de leur apostolat; et les paroisses de Saint-Victor, de Saint-Laurent et de Notre-Dame du Mont-Carmel, ont eu, sous sa direction particulière, des prédicateurs en langue vulgaire, parce que ces trois paroisses sont ordinairement fréquentées par la classe des ouvriers, et celle des marins et des pêcheurs.

Le premier soin des missionnaires attachés à chaque paroisse a été d'organiser les chœurs des deux sexes. Du moment *qu'ils ont parlé, ils n'ont* eu *que* l'embarras du choix, et de suite les cantiques ont été chantés. Le zèle et la piété ont suppléé à l'étude et au tâtonnement d'un premier essai; et c'est ainsi que l'on a pu se convaincre que, pour bien chanter les louanges du Seigneur, la voix n'a qu'à suivre l'impulsion du cœur.

Ils connoissoient, sans doute, tout le mécanisme du cœur humain, ceux qui ont cru, avec juste raison, que les cantiques formoient une partie essentielle des

missions. Osons le dire, nous en avons éprouvé nous-mêmes le plus salutaire effet; nous ignorions encore leur influence, lorsque, le second jour de la mission, nous entendîmes dire à un missionnaire en chaire : « Mes frères, ne soyez point » étonnés de ce que nous faisons beau» coup chanter; nous avons nos raisons » pour cela, et nous savons ce que nous » voulons faire; soyez sûrs que plus nous » chanterons, plus vous recueillerez des » fruits de la mission ». Il dit, et les cantiques commencèrent. A l'intant notre ame, vivement émue, fut frappée comme d'une commotion électrique intérieure; bien des personnes ressentirent la même impression, et Dieu sait ce qu'il en advint pour elles et pour nous... En effet, l'histoire nous apprend que la musique, aussi ancienne que le monde, fut d'abord mise en usage par tous les peuples de la terre, pour témoigner leur reconnoissance à la Divinité. Dans le temple de Salomon, on rendoit grâces au Dieu d'Israël, au bruit des cymbales, des trom-

pettes et des clairons; et dans les fêtes solennelles du christianisme, on a cru ajouter à la majesté de l'Eternel, en réunissant aux saints cantiques les sons harmonieux des instrumens. La musique, en élevant l'ame, fait naître, entretient et ennoblit les sentimens religieux. Le prophète-roi ne nous paroît jamais plus grand que dans ses sublimes cantiques. Peut-être même que, sans la musique, David n'eût jamais connu le repentir! Les missionnaires de la Chine ont toujours fait leurs prosélytes parmi les hommes les plus *sensibles, et dont le cœur étoit le plus facile à s'attendrir.* Aussi le premier apôtre qui débarqua en Angleterre s'avança au son des hymmes et des cantiques, et gagna les habitans de cette île, alors demi-sauvages, par les doux charmes de la mélodie.

Ne sait-on pas encore que Moïse chanta après le passage de la mer Rouge; son hymne est le plus ancien que l'on connoisse; et que les prophètes ne recevoient l'esprit d'inspiration qu'au son des ins-

trumens? Ainsi Saül ayant rencontré une troupe de musiciens est agité par l'esprit prophétique; et Elisée, avant de faire entendre la parole de Dieu, demande à être excité par la musique.

Il est facile de conclure de ces différens exemples, tirés soit de l'antiquité, soit des temps modernes, que le chant des cantiques dans les missions dispose d'une manière favorable les esprits à entendre avec respect et avec fruit la parole évangélique, et qu'on parvient d'autant plus promptement à toucher les cœurs, que l'on a cherché pendant plus long-temps à les remuer par tout ce qui peut les attendrir. Il n'est donc pas étonnant que les impies, qui connoissent toute l'influence que les cantiques exercent sur les conversions, les blâment avec autant de fureur, et s'obstinent à les bannir des solennités du christianisme. Mais leurs cris seront impuissans; tant qu'il y aura des fidèles sur la terre, ils *béniront le Seigneur dans ses bienfaits*.

De l'éloquence des missionnaires, et de ses avantages sur les prédications écrites.

« Le véhément Brydaine a déchiré plus » de cœurs et fait couler plus de larmes, » que le savant et profond Bourdaloue, » et j'ose le dire, que le sublime Bossuet». C'est ainsi qu'un écrivain célèbre du dernière siècle a peint, en quelques mots, les grands avantages qu'obtiennent les missionnaires sur les prédicateurs étudiés. « L'abondance du sentiment, ajou» te-t-il, n'est pas fatigante comme celle » de l'esprit; aussi n'y a-t-il que les su» jets pathétiques sur lesquels il soit pos» sible de parler d'*abondance*, expression » qui peint vivement cette sorte d'élo» quence, où, sans préparation, comme » sans ordre et sans suite, une ame pleine » d'un grand sujet, et profondément pé» nétrée, répand avec impétuosité les » sentimens dont elle est remplie, et fait

» passer dans toutes les ames ses rapides » émotions (1) ».

C'est par là sans doute que l'on explique les effets surprenans du pouvoir de cette éloquence. Simple, naturelle et quelquefois sublime, elle va toujours au cœur et au sentiment. Suivant les temps, les lieux, et l'émotion de l'auditoire, elle subjugue, elle émeut, elle touche, elle entraîne tout comme un torrent irrésistible. Si l'on ajoute encore qu'indépendamment des grâces particulières attachées aux missions, qui agissent si souvent d'une manière surnaturelle, il existe de plus des causes toutes humaines qui influent puissamment sur les succès des missionnaires, telles que le respect qui les entoure, l'esprit de curiosité qui les recherche, et la grande réunion de fidèles qui les écoute; alors on ne sera point surpris que le peuple marseillais, si ardent dans ses émotions, si passionné pour les idées re-

(1) Marmontel, *Élémens de Littérature*, tom. I, pag. 17.

ligieuses et les cérémonies du culte extérieur, se soit précipité en foule dans les églises, pour entendre les missionnaires, et ait montré un empressement digne de ces premiers chrétiens, qui suivoient en si grand nombre les apôtres dans leurs premières prédications. Aussi nous avons vu que rien n'a pu arrêter la multitude; hommes, femmes, vieillards, enfans des deux sexes, tous ont bravé l'intempérie de la saison, et la rigueur d'un climat devenu momentanément aussi rude que celui de Sibérie, par ses glaces, ses neiges et l'intensité d'un froid insolite, et pour ainsi dire hyperboréen (1).

Retraite des hommes à Saint-Martin.

Les ouvriers évangéliques travailloient

(1) Le thermomètre de Réaumur est descendu, les 9, 10 et 11 janvier dernier, à neuf et dix degrés au dessous de zéro; ce froid, extraordinaire pour Marseille, n'a empêché aucun fidèle de fréquenter la mission; cependant des matelots de quelques bâtimens russes stationnés dans le port ont eu les pieds gelés et sont morts à l'hôpital.

depuis huit jours avec une ardeur infatigable ; le calme et la décence régnoient dans toutes les églises, malgré le concours extraordinaire des fidèles qui y pénétroient, et des places particulières avoient été assignées sans tumulte et sans réclamation à chaque sexe, lorsqu'une retraite pour les hommes fut indiquée le 11 janvier, à l'église de Saint-Martin. M. l'abbé de Forbin-Janson en fit l'ouverture par un discours sur la mort. Cette éternelle et toujours si nouvelle vérité ne pouvoit que frapper vivement l'auditoire, lui inspirer une sainte frayeur, et le disposer conséquemment au grand œuvre de la pénitence, avec les sentimens de la plus vive componction. Aussi cette église, la plus vaste de Marseille, ne put bientôt plus contenir les fidèles qui y accouroient en si grande foule, et l'on fut obligé d'y ajouter, pour annexe, l'église de Saint-Cannat.

Le 13, jour de l'anniversaire du baptême de Notre-Seigneur, par le plus heureux à propos, M. de Forbin-Janson

prononça le panégyrique de Jésus-Christ. Ce sujet, le plus vaste et le plus beau que présente la chaire évangélique, fut traité avec une supériorité et un talent bien remarquables; et le panégyriste, le plus humble serviteur du héros, en devint, dans cette circonstance, l'apôtre le plus éloquent.

Le 16, le même orateur prêcha la passion, comme pour nous marquer que Jésus-Christ nous a montré, par son exemple, que nous devons nous détacher des biens de ce monde, puisque nous passons tous les jours *si rapidement* du triomphe de la vie au cercueil de la mort. Cet orateur, en rappellant ici quelques détails sur son voyage en Palestine, et sa visite au saint Sépulcre, et à tous les autres lieux sacrés où s'est accompli le mystère ineffable de la rédemption, a excité un puissant intérêt, et il a obtenu de son nombreux auditoire une attention plus qu'humaine.

Adoration de la Croix.

Le lendemain 17, le même missionnaire, dans un moment d'émotion et de cette éloquence qui entraîne, propose l'adoration de la croix : la voûte du saint temple retentit alors des acclamations de plusieurs milliers de fidèles. Les ames que des intérêts terrestres retiennent encore attachées au monde, ou qui sont encore coupables de sales désirs ou de passions criminelles, et n'ont pas la ferme résolution de se convertir, sont invitées à se séparer des vrais chrétiens, et à s'abstenir d'une cérémonie qui deviendroit pour elles un véritable sacrilége, d'autant plus irrémissible et plus grand qu'il auroit été dicté par l'hypocrisie et le respect humain. Les acclamations redoublent, et des cris unanimes répètent : *Nous sommes tous chrétiens, nous voulons adorer la croix*. Monseigneur l'archevêque, prenant alors le bois sacré sur l'autel, le porte en triomphe dans l'église, et, le tenant étendu sur ses bras, donne le premier exemple

ainsi que son clergé, de l'adoration de la croix. Les fidèles procèdent ensuite, chacun à leur tour, à cette touchante cérémonie avec un recueillement, un ordre et un respect qui consolent les ames justes, et qui donnent les plus belles espérances pour les résultats de la mission.

Il est digne de remarque que c'est la veille du jour où l'église fête la chaire de saint Pierre à Rome, que cette cérémonie a eu lieu. Ce rapprochement n'a point été oublié par le digne missionnaire qui, après avoir dit, le lendemain 18, que *tous les mystères de la religion sont dans la croix*, et que le premier apôtre dont nous venons de parler est la pierre angulaire de l'édifice du christianisme, a retracé, avec une éloquence admirable, le bonheur dont jouissoit la France, lorsqu'une *foret sacrée* la couvroit de son précieux ombrage, et rappeloit continuellement aux hommes leur dernière destinée; tandisque, lorsqu'une hache impie et sacrilége, poussée par la main féroce de

l'athéisme, eut coupé l'arbre de vie dans sa racine, notre malheureuse patrie fut livrée à toutes les horreurs dont nous avons été les témoins ou les victimes, durant notre épouvantable révolution.

Le 19 fut un jour de triomphe éclatant pour les amis de la religion. Une question de dogme, de la plus haute importance, fut discutée avec cette solennité et cet éclat que l'on auroit pu donner, dans les beaux jours de la Sorbonne, à une thèse de théologie. L'affluence fut extraordinaire; on savoit que quelques incrédules avoient provoqué cette discussion, et l'athlète vigoureux qui descendit dans l'arène étoit déjà précédé de la plus brillante réputation. L'heure annoncée sonne, et M. Guyon est en chaire; il aborde la grande question : *hors l'Eglise point de salut*. Il semble qu'après les conférences tenues à ce sujet, entre l'immortel Bossuet et les deux ministres Claude et Jurieu, il n'y avoit plus rien de nouveau à dire, ni plus de coups à porter aux sectes dissidentes; cependant notre célèbre mis-

sionnaire a prouvé jusqu'à l'évidence que le chef actuel de l'église romaine remonte par une chaîne non-interrompue jusqu'au premier apôtre établi par Jésus-Christ; que cette église a toujours été une dans sa foi; et que ses dogmes avoués et reconnus depuis dix-huit cents ans par la tradition apostolique, la succession des évêques et l'autorité des conciles, n'ont jamais changé; tandis que l'histoire seule des variations introduites successivement dans le court espace de deux siècles, au sein de l'église réformée, indique d'une manière bien manifeste qu'en se séparant de l'église romaine les premiers dissidens n'ont pu que s'éloigner de la vérité, par l'unique raison qu'ils ont provoqué et établi de leur propre autorité, et sans mission spéciale, des réformes contraires aux dogmes fondamentaux de l'Eglise à laquelle ils avoient eux-mêmes appartenu, et qu'ils ont ensuite abandonnée. L'histoire a depuis long-temps apprécié les vrais motifs qui ont conduit secrètement Luther, Calvin et Henri VIII dans leurs

réformes; et jamais, sous aucun rapport, rien ne justifiera aux yeux des catholiques leur fameux apostolat et les déplorables effets de leurs schismes.

Un très-grand nombre de protestans, pris dans la haute classe de la société, parmi lesquels on remarquoit S. A. R. le prince Ferdinand de Wurtemberg, ont assisté à cette discussion (1).

M. l'abbé Guyon a raisonné de la manière suivante : 1°. Une religion, pour être vraie, a besoin d'avoir une origine divine ; 2°. Dieu n'a pu donner qu'une religion ; 3°. Dieu en donnant cette religion a pu exiger que l'on s'y soumette.

Si l'on réunit à une dialectique la plus profonde et la plus serrée, à un enchaî-

(1) Il est à remarquer que les protestans et les catholiques ont toujours vécu à Marseille dans la meilleure intelligence ; et que, dans aucune époque de nos troubles politiques, il n'a jamais été question entr'eux de la diversité de leur dogme religieux. Loin de les désunir civilement, les missionnaires ne pouvoient donc inspirer aux uns et aux autres, par leurs discours pacifiques, qu'un plus grand esprit de concorde, d'union et de paix.

nement de preuves irrésistibles, et à la sublimité des pensées, une élocution pure et facile, une éloquence insinuante et persuasive, toute l'onction et le pathétique du sentiment, alors on aura une idée de ce qu'a été M. Guyon dans cette mémorable controverse.

Durant la retraite des hommes, ce missionnaire, qu'on peut regarder à si juste titre comme un de nos premiers orateurs vivans, et qui possède à un si haut degré l'art d'émouvoir tout à la fois les cœurs et de convaincre la raison, a développé un talent extraordinaire dans les différens sujets de dogme et de morale qu'il a successivement traités; dès qu'il a paru en chaire, il n'a jamais cessé d'exciter l'enthousiasme de tout son auditoire, et c'est à lui qu'on doit la conversion éclatante des pécheurs les plus endurcis. Son discours sur le jugement dernier sera toujours pour nous un des plus beaux morceaux de l'éloquence chrétienne moderne.

Amende honorable.

La loi donnée à Moïse sur le Mont-Sinaï, au milieu de la lueur des éclairs et du bruit des tonnerres, nous prouve qu'une grande pompe doit toujours accompagner les cérémonies religieuses et les solennités du christianisme. Il ne faut donc pas être étonné que les missionnaires se réservent de ces coups d'éclat qui remuent les cœurs les plus endurcis, et qu'ils cherchent à pénétrer jusqu'à l'ame, après avoir violemment frappé les sens et l'esprit : c'est sans doute dans cette intention, qu'après avoir annoncé les vérités les plus générales de la religion, ils préparent les pécheurs par une retraite, avant de les admettre à l'imposante cérémonie de l'amende honorable ; et c'est toujours ainsi qu'ils font la clôture de cette retraite.

Un autel de la plus grande dimension, et riche par les décorations le plus agréablement variées, et que bientôt plusieurs milliers de cierges éclaireront au premier signal donné, est dressé au milieu de l'église ;

tous les fidèles portent un de ces derniers à la main. Le silence le plus profond règne au milieu d'une si grande assemblée (trois mille cinq cents personnes étoient réunies dans l'église de Saint-Martin) et il ne sera bientôt interrompu que par les soupirs et les sanglots. Le digne chef des missionnaires monte en chaire, et, prenant pour modèle l'éloquence des Ambroise et des Chrysostôme, il rappelle les outrages faits à la Divinité, et le scandale qu'ont donné, durant la révolution, tant de mauvais chrétiens, devenus les esclaves du péché et les satellites de l'enfer. Mais, à la sainte terreur qu'inspire son discours foudroyant, il fait bientôt succéder des paroles de consolation et d'espérance; il relève les cœurs abattus; il invoque le trésor des miséricordes célestes; il présente le Sauveur du monde comme un père qui se laisse attendrir par les pleurs de ses enfans: ce n'est plus à leurs yeux un juge redoutable, qu'arment la colère et la vengeance; c'est un Dieu bon, un Dieu juste, un Dieu mort sur la croix, pour le salut

de tous les hommes. A l'instant, l'église, qui n'avoit eu jusque là qu'un foible jour d'une teinte lugubre, devient resplendissante de lumière; l'autel brille d'un éclat éblouissant, et des gerbes de feu rayonnent de tous les côtés : tel dans nos beaux jours de printemps, on voit succéder à une nuit sombre qui s'échappe du sein mutiné d'un noir et violent orage, un soleil radieux qui vient consoler la nature, et ramener l'espérance et la vie au milieu de la foule consternée des pâles et tremblans agriculteurs.

Le Saint des saints est placé sur cet autel comme sur le trône de sa magnificence; la voix du salut et du repentir se fait entendre, tous sont émus jusques aux larmes; ils vont réparer, par un aveu public, les outrages faits à Dieu; chaque minute de retard paroît perdue pour l'éternité : on touche à l'heureux moment du pardon; on frémit de componction à son approche; on va le saisir, le missionnaire ouvre la bouche pour prononcer la formule régénératrice; mais à l'instant

ce vertueux apôtre quitte son surplis, en s'écriant : « Qui suis-je moi-même » pour porter la robe d'innocence, et » pour invoquer le ciel? Ne suis-je pas un » pécheur? Comment pourrois-je interc» céder pour les autres, lorsque j'ai tant » besoin pour moi-même de miséricorde; » je dois confondre mes larmes et mes » prières avec celles de tous les pécheurs » qui m'écoutent. Oui, amende honora» ble pour moi; amende honorable pour » vous, mes frères; que le sang de l'A» gneau sans tache lave mes iniquités et » les vôtres, et que la miséricorde di» vine nous accorde la rémission de tous » nos pechés ». Mille voix se réunissent à la sienne; il n'y a plus qu'un sentiment, qu'une douleur et qu'un cri de repentir.

Profitant de ce moment d'émotion générale, M. l'abbé de Forbin-Janson s'est écrié : « Qu'à l'exemple de Dieu, qui a » pardonné à ses bourreaux, tous les » fidèles pardonnent aujourd'hui à leurs » ennemis; plus de haines, plus d'esprit » de parti, plus de discordes parmi vous;

» vivez unis, vivez en frères; le même » Dieu est mort pour vous, la même ré» compense vous attend dans le ciel, rien » ne doit vous désunir sur la terre ». Toute l'assemblée prononce alors instantanément ces paroles consolantes : *Nous pardonnons;* cri d'amour, cri de réconciliation et de salut, cri enfin de triomphe pour la foi chrétienne et pour la religion. On remarquera sans doute que l'époque du 21 janvier, de si lugubre mémoire pour tous les Français, ne pouvoit être mieux choisie par les missionnaires, pour cette cérémonie expiatoire; elle eut lieu en même temps dans toutes les églises, et l'on peut dire que, dans cette circonstance, le deuil de la patrie ajouta quelque chose de plus religieux et de plus pathétique au repentir et aux sentimens douloureux que venoit d'inspirer cette grande solennité.

Durant cette retraite, M[gr]. l'archevêque a assisté à tous les exercices du soir, et a toujours donné la bénédiction du saint Sacrement.

Retraite des femmes.

Cette retraite fut indiquée pour onze heures du matin dans la même église que celle où avoient eu lieu les exercices religieux des hommes. On pense bien que l'édifice saint ne fut jamais assez vaste pour contenir toutes les femmes qui s'y rendoient. Les instructions que leur firent les missionnaires furent toujours mises à leur portée, et spécialement consacrées aux devoirs de leur état.

C'est le 18, à onze heures du matin, qu'eut lieu pour elles, dans l'église de Saint-Cannat, l'adoration de la croix.

La même cérémonie fut répétée dans toutes les autres paroisses avec la même solennité, et durant le cours des retraites qui y furent faites par les missionnaires. Nous ne croyons point devoir les décrire en particulier, parce que ce ne fut partout que les mêmes sentimens, les mêmes témoignages d'amour du prochain et du repentir des fautes passées, et que l'on fut témoin des mêmes traits d'éloquence

revêtu de l'habit de pénitent. Quinze confréries s'y trouvèrent ensemble: qu'on se figure le coup-d'œil frappant et nouveau que durent présenter à l'orateur qui étoit en chaire trois mille hommes cachés sous une robe de pénitence de différente couleur, et qui lui étoient tous inconnus. Dans aucune ville de France on ne pourroit jamais former un pareil tableau: aussi M. l'abbé de Forbin en fut un moment tout interdit et étonné. Son discours roula sur l'art de la pénitence et les qualités du pénitent. On présume d'avance tout ce qu'un sujet semblable peut prêter à l'éloquence et à l'imagination d'un orateur si fécond: les larmes abondantes qui furent répandues dans cette assemblée prouvent que ce ne fut pas en vain qu'il chercha à la toucher et à l'attendrir.

Cette réunion eut lieu le 23 janvier, et ce jour-là on vit dans l'église de Saint-Martin, cinq exercices religieux, dans lesquels on calcule qu'il y eut plus de vingt mille fidèles qui entendirent successivement la parole de Dieu.

Retraite des militaires.

Ce fut à la messe de midi qu'une instruction annonça la retraite qui devoit avoir lieu à l'église de Saint-Ferréol pour les militaires. On borna les exercices à trois par semaine. MM. de Forbin et Polge firent les gloses et les sermons; ils ne les terminèrent que le 4 février.

Cette retraite fut constamment suivie par beaucoup de militaires; les officiers donnèrent le premier exemple aux soldats, et ceux-ci y furent aussi exacts et aussi fidèles que lorsqu'ils reçoivent un commandement pour remplir leurs devoirs. Le discours d'ouverture, qui fut prononcé par M. l'abbé de Forbin, avoit pour objet l'immortalité de l'ame. Ce missionnaire, en choisissant un sujet si approprié à l'état particulier de ses auditeurs, eut dans l'histoire ancienne et moderne de nombreux modèles à citer, pour prouver que l'héroïsme et la valeur s'allient très-bien avec la pratique de la religion, et qu'un Judas-Machabée, un

Clovis, un saint Louis, un Charlemagne, un Montmorency et un Bayard, sans parler des guerriers que nous avons vu s'illustrer dans ces derniers temps, peuvent être cités avec quelque honneur parmi les héros chrétiens.

Les autres instructions furent toutes relatives aux plus importantes questions de la morale, et cette semence évangélique ne fut point jetée dans un champ stérile ; on la vit fructifier avec beaucoup de succès. Plusieurs distributions de cantiques furent accueillies avec empressement, et un grand nombre de militaires commencèrent à se préparer à leur première communion, qui fut renvoyée au temps pascal.

Renouvellement des vœux du baptême dans toutes les églises.

Cette cérémonie eut le même éclat que celle de l'amende honorable. L'autel nouveau qu'on éleva dans les différentes églises eut partout la même magnificence, et il varia seulement dans ses formes élé-

gantes, et dans le plus ou moins d'étendue de ses dimensions. Tous les fidèles eurent également un cierge à la main ; et, à un signal convenu, tout fut éclairé de manière qu'en un instant chaque église parut transformée en une voûte brillante de diamans.

Comme M. le supérieur de la mission avoit pressenti que l'affluence seroit extraordinaire, il avoit consacré le jeudi 27 janvier à la cérémonie des hommes, et le lendemain 28 à celle des femmes. Le premier jour, Mgr. l'archevêque et tout le clergé assistèrent à Saint-Martin, et *ils* furent le lendemain à l'église de Saint-Cannat.

Tous les missionnaires qui prêchèrent dans cette circonstance, ou qui furent officians, divinement inspirés, se surpassèrent eux-mêmes. Il est vrai que la pompe d'une pareille cérémonie, la solennité des sermens qu'on y prononça, la renonciation aux plaisirs d'un monde corrompu, l'engagement de se consacrer au culte de Dieu, de rejeter Satan et ses œuvres, et

de promettre enfin qu'on sera fidèle jusqu'à la mort aux nouvelles obligations contractées, non plus par l'entremise de parens ou d'amis, mais en prononçant soi-même la formule sainte du nouveau baptême régénérateur; tout cet appareil, disons-nous, en pénétrant l'ame des orateurs de cette éloquence muette qui exalte le sentiment, n'a pu que leur susciter des élans admirables et sublimes, puisque tout naissoit chez eux de l'abondance du cœur et du langage du sentiment.

Quête pour les pauvres.

Comme une des premières vertus du christianisme est la charité, et que les pauvres sont particulièrement les enfans de Jésus-Christ, ceux auxquels le royaume des cieux est promis; tandis que les mauvais riches, qui voient expirer de misère et de faim tant de Lazare à leurs portes, sont dévoués, nous dit l'Ecriture, aux tourmens de l'enfer, les missionnaires ne pouvoient manquer de fournir aux fidèles l'occasion de soulager l'infortune.

Cet appel aux Marseillais n'a point été infructueux. Leur bienfaisance est connue, et ils peuvent le disputer à toutes les autres villes de France par leurs établissemens de charité.

Le 1er. février une quête générale fut faite dans toutes les églises, et le produit versé entre les mains de MM. les grands vicaires, pour être réparti entre tous les curés de la ville.

Réunion des portefaix dans l'église de Saint-Ferréol, le 2 février.

Il étoit juste et naturel de penser qu'une classe d'hommes qui, depuis le retour du Roi, s'étoit montrée si amie de la légitimité, et à laquelle les bons citoyens ont été redevables de leur repos et de leur tranquillité dans le temps le plus désastreux; que cette classe qui forme enfin dans la ville la population la plus nerveuse de l'honneur et de la probité, pût acquérir, s'il étoit possible, de nouveaux droits à la confiance publique, par la manifestation de ses principes reli-

gieux. Les vœux de tous les gens de bien à cet égard ont été accomplis, et l'église de Saint-Ferréol a vu plusieurs milliers de ces hommes puissans prosternés aux pieds des autels.

M. l'abbé de Mazenod, supérieur des missionnaires de Provence, leur a fait un discours très-touchant en idiome provençal; M. l'abbé de Forbin leur a prêché ensuite sur la confession et la nécessité du salut. L'émotion a été générale, et, chose étonnante, mais qui annonce bien le triomphe et la vérité du christianisme, on a vu ces modernes Goliath, non point terrassés par la fronde d'un nouveau David, mais par la voix persuasive d'un simple missionnaire, modèle de foiblesse, mais dont le cœur est embrasé d'une si brûlante charité.

C'est en sortant de l'église de Saint-Ferréol, que M. de Forbin fut, en l'absence de Mgr. l'archevêque, qui se trouvoit alors à Aix pour les affaires de son diocèse, présider à la mémorable procession du 2 février de Notre-Dame de la

Vierge de la Garde, et dont on aimera sans doute à retrouver ici la description que nous en avons déjà faite et publiée dans le *Journal de Marseille*, si connu par ses bons principes (1).

Procession de la Vierge de la Garde, le 2 février, jour de la Purification.

C'est une coutume suivie de temps immémorial à Marseille, que, dans toutes les grandes solennités religieuses, l'on descende la statue de la Vierge de la Garde, cette protectrice si vénérée des marins, et que le jour suivant on la remonte processionnellement et avec beaucoup de pompe au milieu d'une foule immense, qui se distingue toujours par son recueillement et son éminente piété. Sous ce rapport, on n'auroit jamais pu trouver, sans doute, de circonstance plus favorable que celle d'une mission qui a déjà produit de si merveilleux effets, en reportant, pour ainsi dire, les habitans de

(1) Cet hommage est public et universel.

Marseille aux premiers siècles du christianisme, époque fortunée où la ferveur des fidèles étoit si ardente et si expansive. Nous pouvons dire avec vérité, et pour la consolation des amis de la religion et du trône, que les succès des missionnaires, dans notre ville, vont toujours croîssant; chaque jour ils ramènent dans le bercail du Seigneur une infinité de brebis égarées; et, pour connoître l'influence salutaire qu'ils exercent sur les consciences, il n'y a qu'à voir la foule qui se précipite dans les églises et les remplit, plus de quatre heures avant les exercices religieux, ou qui reflue sur toutes les places et rues adjacentes, lorsque l'édifice saint n'est pas assez vaste, pour la contenir, et recevoir les nombreux fidèles qui ne craignent pas, au grand scandale des impies, de se montrer durant cette mission si affamés du pain évangélique. C'est en répandant des bienfaits de cette nature sur la population entière de la ville; c'est en la réconciliant avec le ciel par des paroles de charité, d'union et de concorde, que les mission-

naires, animés d'un véritable zèle apostolique, répondent à leurs calomniateurs. En effet, rien ne sauroit jamais les arrêter ; plus leurs travaux se multiplient, plus ils développent de talent et d'activité : le repos leur est inconnu, et on les voit à toute heure du jour vaquer aux fonctions importantes de leur ministère, sans éprouver même les fatigues qui sont inséparables de la nature humaine, ou les maladies de la saison, parce qu'à chaque instant Dieu leur donne de nouvelles forces pour être partout et suffire à tout.

On peut juger d'avance quelle a dû être la splendeur et la pompe religieuse d'une procession faite à la Vierge de la Garde dans des circonstances aussi propices, et lorsque tous les esprits avoient été depuis long-temps si bien disposés aux choses saintes, par les éloquentes prédications des missionnaires. Aussi, je ne crains pas de le dire, jamais solennité n'avoit excité à Marseille autant d'admiration, ni jeté un plus brillant éclat. La plume la plus exercée ne pourroit jamais rendre ou peindre

piers avoient été commandées pour y assister en grand cortége; leur présence n'avoit d'autre destination que celle de grossir la marche triomphale, parce que, dans une cérémonie pareille, le calme, la décence, l'ordre et la paix, sont de tout temps confiés à la piété et au bon esprit des Marseillais. Enfin, le clergé des différentes paroisses, les vingt-quatre missionnaires, la statue de la Vierge, ses marguilliers, et un grand concours de fidèles, terminoient la procession. Tel étoit l'ordre et la marche des corps qui y avoient été admis : le nombre en avoit été beaucoup restreint, afin que cette procession, qui se seroit augmentée des habitans de toute la ville, s'ils avoient eu la liberté de s'y rendre, ne fût point éternelle dans sa durée.

Mais c'est ici que commencent les émotions inspirées par l'éclat de cette cérémonie religieuse. Comment décrire le magnifique tableau du Cours, et le coup-d'œil ravissant qu'il offroit à l'observateur? Ses rues, ses fenêtres, et jusqu'à ses arbres si

élancés dans les airs, étoient garnis de spectateurs, comme nous l'avions déjà vu dans les beaux jours d'enthousiasme et de joie universelle, qui suivirent l'annonce de la première restauration. Mais ici, au lieu des cris d'une folle ivresse, les chants religieux des pénitens et des choristes des deux sexes, remplissoient toutes les ames des jouissances ineffables que peut seule procurer la religion, et que relève encore plus, au sein de la multitude, un silencieux recueillement? Que dirai-je de cette incomparable rue de Rome, où étoient également accourus tant de milliers de fidèles et de curieux, et dont la vue, projetée dans un si grand *lointain*, pouvoit à peine en mesurer l'immense étendue, et en contempler les merveilleuses décorations. Une cérémonie aussi majestueuse par sa pompe, aussi brillante par l'éclat de son cortége, et aussi digne de vénération par son objet, se représentant tout entière dans un local aussi favorable que la superbe rue de Rome, ne pouvoit que rappeler des souvenirs chers à tous les

chrétiens; et, malgré le laps de près de vingt siècles, la solennité actuelle, consacrée à la gloire de Marie, retraçoit agréablement à tous les yeux une image nouvelle de l'ancien triomphe décerné à son Fils bien-aimé lors de sa première entrée publique dans Jérusalem.

Sera-ce par une narration historique, même la plus animée et la plus dramatique, que je pourrai donner une idée du beau coup-d'œil religieux qui s'est présenté sur le Cours Bourbon? Comment y décrire la réunion de plus de dix mille spectateurs, tous aussi élégans et recherchés dans leur parure, que variés dans leurs costumes, lorsque la procession a défilé lentement et avec la plus grande majesté, au milieu de cette belle allée qu'embellissoient encore la musique de la garde nationale et les chants les plus mélodieux. C'est ici qu'a commencé, au sortir de la ville, l'attrayant aspect d'une fête qui alloit avoir une pompe champêtre, jusqu'à ce jour inconnue à nos yeux. Le soleil qui s'étoit montré, dès le matin, aussi radieux que dans les plus

belles journées du printemps, a concouru à *lui* prêter de nouveaux rayons de gloire, en resplendissant sur l'horizon, avec un éclat inaccoutumé, surtout au cœur de l'hiver, et en jetant des gerbes de lumières sur l'éclatante dorure des croix, des bannières et des riches ornemens de la procession; ce qui a fait dire, avec vérité, que le ciel s'étoit empressé d'embellir, à son tour, dans cette brillante journée, la fête à jamais mémorable de la mère de Dieu.

Parvenue au pied du jardin Bourbon, la procession a franchi les barrières qui en défendoient l'entrée aux simples spectateurs, qui alors se sont trouvés agglomérés par milliers sur les chemins et les tertres environnans; plusieurs même se sont perchés jusque sur les murs les plus élevés, et, mariant leurs voix à celle des choristes, faisoient entendre des chants qui sembloient descendre de la plus haute région des airs. C'est alors que les fidèles qui composoient les congrégations, et qui ouvroient la marche, ont grimpé sur cette

montagne avec une agilité et un empressement qui ont été remarqués, et qui sont néanmoins conformes à l'usage suivi en pareille occurence; car on dit vulgairement, et c'est une maxime populaire, que l'on marche vîte alors, pour marquer combien la Vierge est impatiente de retourner à sa chapelle, afin d'y protéger plus efficacement les marins Marseillais qui, battus par la tempête, courent de grands dangers sur le vaste sein des mers. Quel homme de bon sens voudroit détruire l'empire d'une opinion qui ne peut servir ici qu'à affermir le peuple dans sa confiance et dans sa foi!

Rien n'égale le coup-d'œil enchanteur qu'a présenté la procession au moment où les spectateurs, réunis sur le plateau qui est au pied de la montagne Bourbon, en face du portique qui décore si bien cette belle promenade, que l'autorité municipale vient d'embellir avec tant de goût et de soin, et à laquelle la fête de ce jour venoit, pour ainsi dire, de servir d'inauguration triomphale, ont vu tous les in-

dividus qui composoient l'imposant cortége de la procession, si remarquables par leurs costumes divers, marcher circulairement sur des lignes parallèles au-dessus de leurs têtes, en faisant retentir les échos de leurs pieuses acclamations; tableau admirable qui nous représente assez bien tout l'antique merveilleux que nous rapporte l'histoire au sujet des fameux jardins de Babylone qu'on voyoit suspendus dans les airs.

Cependant, la montagne de la Vierge de la Garde se couvroit à chaque instant d'un plus grand nombre de curieux; une foule immense et réunie par torrens se pressoit d'y aborder par toutes les avenues; et, long-temps avant l'arrivée de la procession, tout le vaste terrain qui couronne ce mont sacré étoit occupé par une armée de fidèles. Si l'on se figure que la montagne de la Vierge de la Garde, réduite même à son simple roc stérile, est néanmoins un des sites les plus pittoresques de l'univers; que l'on peut y jouir tout à la fois du coup-d'œil admirable que

nous offre au lointain et à nos pieds une mer tranquille et toujours azurée, source de tant de richesses commerciales; un port où affluent les bâtimens des quatre parties du monde, et qu'on diroit être une forêt que l'hiver a dépouillée de ses feuilles; une ville si étendue et si admirablement dessinée sur le tertre, qui semble la faire toucher à l'horizon, et que tant de souvenirs historiques ont rendue à jamais célèbre; enfin, une campagne qui ressemble à une ville par le grand nombre de ses *bastides*, et où l'art et l'argent, en subjuguant la stérilité de la nature, ont créé tant de terrains fertiles ou des séjours enchantés; quel magnifique tableau a donc offert la réunion de cinquante mille fidèles, qui ont paru de loin tous perchés sur la pointe des rochers! Où trouver des couleurs assez vives pour peindre ces groupes, tantôt réunis et sédentaires, tantôt divisés et ambulans? Quel mouvement, quelle joie saintement religieuse les anime! Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous ont

escaladé la montagne du salut. La Vierge va paroître. Quelle dévotion! quel silence! quel profond recueillement! Point de tumulte, point de confusion; tout le monde s'agite, mais c'est pour chercher l'immobilité et le repos; aucune idée profane ne vient troubler le calme et l'innocence des ames justes; on ne s'occupe que de Dieu, en attendant le retour de sa divine mère. Enfin, la cloche qui sonne et se balance dans les airs, les pavillons de toutes les couleurs qui pavoisent le fort et flottent au gré des vents, l'airain qui tonne, la musique et les chants qui retentissent *jusque sur le rivage de la mer*, annoncent l'arrivée de la procession.

Pour marquer encore cette fête d'un souvenir plus durable et plus touchant, les missionnaires ont voulu profiter de cette belle journée pour relever la croix qui avoit été abattue durant le règne de l'athéisme révolutionnaire; et c'est au moment où l'on alloit procéder à l'exaltation de cette croix, à laquelle est attaché tout le mystère de la rédemption

du genre humain, que M. l'abbé de Forbin-Janson, chef des missionnaires, électrisé par l'aspect des lieux, et par ce concours innombrable de fidèles, qu'il auroit été presque aussi difficile de compter que les grains de sable de la mer, a improvisé un discours des plus éloquens sur les douleurs de Marie, pleurant au pied de la croix la mort de son Fils.

Nouveau Brydaine, on l'a vu faire planer une voix sonore et retentissante sur toute cette nombreuse assemblée; et, un vent favorable la reportant jusqu'au pied de la montagne, l'ame de tous les spectateurs en a été violemment émue ou brisée. Comme autrefois l'envoyé de Dieu sur le mont Sinaï, ses paroles n'avoient plus rien de terrestre; c'étoit un apôtre inspiré par la vue sublime de la croix. Hommes vains et incrédules, auriez-vous pu assister à une pareille cérémonie sans vous convertir? Il n'appartient, sans doute, qu'à la religion de faire, par le secours de ses missionnaires, un tel miracle; mais rappelez-vous long-temps la procession

de la Vierge de la Garde, et tout espoir de miséricorde et de salut pour vous n'est point encore entièrement perdu. Pénétrez-vous bien de cette consolante idée, que le christianisme ne combat l'erreur, le vice, et surtout l'orgueilleuse philosophie, que pour apprendre aux hommes à devenir vertueux, et qu'il se borne à marcher paisiblement à la conquête des cœurs.

Enfin nous touchions au moment où la bénédiction du ciel va se répandre sur tous les fidèles habitans de la ville et de la campagne, que la piété a rassemblés sur *la montagne*. A un signal donné par le missionnaire éloquent, que tout le monde brûle d'entendre dans les églises, et qui fait, chaque jour, preuve d'un talent si supérieur dans ses savantes discussions (1), on a vu plus de cinquante mille personnes tomber simultanément à genoux. Quel beau moment que celui où M. l'abbé de Forbin-Janson, apparoissant

(1) M. Guyon.

éclairés des premiers rayons du christianisme, lors du débarquement, à Marseille, de Lazare et de ses saintes compagnes; là ils avoient célébré les premiers mystères de la religion de Jésus-Christ, et versé leur sang pour les défendre et les soutenir contre les persécutions du paganisme. Mais jetons loin de nous le souvenir de cette malheureuse époque : que l'autel de l'oubli remplace celui de la profanation, et que la vue de la croix nous inspire toujours des sentimens de concorde et de paix, même envers nos ennemis.

C'est sur les dessins recueillis sur le Calvaire de Jérusalem, par M. l'abbé de Forbin-Janson, lors de son voyage en Palestine, dont le souvenir lui rappelle toujours de si beaux mouvemens d'éloquence et de traits d'inspiration, que celui de Marseille sera construit. On peut juger, par le frontispice qui est représenté sur la première gravure, ce que sera ce monument, lorsque la piété généreuse des Marseillais, et les talens de l'architecte

qui en dirige l'exécution, l'auront rendu digne d'être admiré (1).

On pense avec raison que les premières autorités administratives ont favorisé de

(1) Le Calvaire établi sur le sol de l'ancienne église des Accoules présentera la forme d'une figure irrégulière mixtiligne. La croix sera plantée sur un rocher. Au-dessous de ce rocher, on creusera trois chapelles. Au fond de celle du milieu ou de l'Ange se trouvera le saint Sépulcre dans les proportions et dimensions de celui de Jérusalem. La porte d'entrée des chapelles est incrustée dans le rocher qui se prolonge en avant sur la place. La place sera dans une enceinte fermée d'une claire-voie en fer, posée sur un soubassement en pierre de taille; il y aura deux portes, une dans le milieu de la face visant au levant, et une porte de secours sur la même face. Sur cette face seront quatre oratoires d'une forme variée, et les intervalles seront en claire-voie. La face du midi contiendra trois oratoires, et les intervalles de même en claire-voie de fer. Les autres oratoires, pour faire le complément des quatorze, seront adossés aux murs du couchant et du nord, d'une forme également variée, et ils présenteront une face décorée par des colonnes, avec leur entablement et corniche. Les murs latéraux et celui du fond seront enrichis de peintures à la fresque, et l'on conservera avec soin les fragmens de l'ancien monument sacré, avant sa destruction par la barbarie de nos Vandales modernes.

tout leur pouvoir le projet de M. l'abbé de Janson, et qu'elles ont recherché avec empressement toutes les occasions de lui en faciliter l'exécution, pour le choix du lieu, la pose de l'édifice monumental, et l'agrandissement du sol qui doit le renfermer, ainsi que tous les accessoires, et notamment les quatorze stations.

Commission d'une quête pour la construction du Calvaire.

Dans une assemblée composée d'environ deux cents personnes, et réunies chez M. le supérieur de la mission, il fut résolu qu'il seroit fait un appel à la générosité des fidèles, et qu'on établiroit une commission permanente du Calvaire, pour exercer une surveillance sur les travaux, et diriger l'emploi des fonds qui proviendroient de la quête et des souscriptions volontaires.

Deux commissaires et un marguillier de chaque paroisse furent désignés pour procéder à cette quête. Dans quelques jours leur mission fut remplie; et ils recueil-

lirent en abondance; tant l'opinion publique est fortement prononcée, parmi les Marseillais, pour tout ce qui tient au rétablissement du culte et à la splendeur de la religion. Il n'est aucune classe de citoyens qui ne se soit empressée de donner; mais bien souvent les pauvres se sont montrés très-généreux. Ainsi un homme peu fortuné, qui n'avoit que deux couverts en argent, en a donné un, en disant qu'un seul lui suffiroit. Beaucoup de femmes du peuple ont aussi donné leurs bijoux. Une quête faite parmi les pauvres de l'hôpital a produit 80 francs (1).

Les personnes les plus distinguées de la ville ont été mises à la tête de cette commission permanente du Calvaire; et tout fait espérer que, grâces à leur zèle, ce monu-

(1) La quête générale s'est élevée à plus de 25,000 francs, monnoie métallique, sans comprendre les dons volontaires faits par différentes administrations, ceux de divers cercles et de plusieurs corps d'arts et métiers; enfin la valeur des bijoux et autres objets de luxe, donnés par des ames pénitentes, comme premier sacrifice fait au pied de la croix, est un gage assuré de leur conversion.

ment sera bientôt terminé. Les travaux commencèrent dès le 4 février, et ont toujours été continués depuis cette époque.

Le 9, il y eut un acte de contrition dans toutes les églises. La cérémonie fut des plus imposantes; et, au silence et au recueillement qui y régnèrent, on put juger que tous les cœurs y étoient profondément *contrits et humiliés*.

La communion générale des femmes fut indiquée pour le 10 février, répondant au jeudi gras, jour autrefois de folie et de plaisir pour Marseille, et, cette année, jour de pénitence et d'édification publique. On calcule que, dans cette seule journée, quinze mille femmes approchèrent de la sainte table, dans les sept différentes églises désignées pour cette cérémonie. On ne compte point ici les communions particulières qui avoient été déjà très-nombreuses, depuis l'ouverture de la mission.

Le dimanche gras et les trois derniers jours de carnaval furent entièrement nuls pour les amusemens profanes; aucun mas-

que ne parut dans les rues. Les réunions particulières et les bals de société furent également suspendus ; on n'aspiroit qu'au désir d'entendre les missionnaires, et de suivre leurs éloquentes instructions. Tout à Dieu et à l'accomplissement de ses devoirs, telle a été la règle de conduite de l'immense majorité des Marseillais durant les saints exercices de la mission.

Exercice pour le chemin de la croix, fixé à trois heures après midi, le jour des Cendres.

La promenade d'Arenc, qui est pour Marseille ce que celle de Long-Champ est pour Paris, fut entièrement déserte : quelques étrangers y parurent, et ce fut la seule multitude de curieux qu'on y vit ; tandis que les autres années une population immense s'y rendoit à pied, à cheval, et dans les voitures les plus élégantes, et traînées par les plus superbes coursiers. La foule s'étoit précipitée dans les églises, et l'on voyoit bien, qu'à la voix des missionnaires, le chemin de la croix l'a-

voit emporté sur l'appareil pompeux et si vain d'un plaisir éphémère.

L'exercice religieux relatif à cette touchante cérémonie se prolongea jusqu'à la nuit; et, dans toutes les églises, les instructions des missionnaires furent écoutées avec le vif intérêt et l'attention respectueuses qu'elles pouvoient inspirer. Les quatorze stations différentes qui eurent lieu furent coupées par des réflexions adaptées à chacune d'elles. M. Guyon prêcha avec son succès ordinaire à l'église de Saint-Théodore; et M. l'abbé de Forbin-Janson profita de cette cérémonie pour rappeler le beau dévoûment des croisés, marchant à la conquête de la Terre-Sainte, pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ de la possession des infidèles, et quittant leur patrie, les manoirs antiques de leurs pères et leur famille, pour aller rétablir le triomphe de la croix sur les lieux mêmes où elle avoit été arborée depuis plus de douze cents ans, et qui avoient été les premiers témoins des miracles de la rédemption.

Consécration générale à la sainte Vierge.

Cette cérémonie est encore une de celles qui, durant le cours d'une mission, ont une influence des plus marquées sur l'esprit des fidèles. Il est juste que ceux qui aiment le Fils reportent leur amour sur sa divine mère; et, si le culte de la Vierge n'est pas aussi universel que celui de Jésus-Christ, ce n'est que parce que l'Eglise romaine a toujours rejeté de son sein des sectaires qui, en altérant la tradition des apôtres et des conciles, ont refusé à Marie le tribut de vénération et de louanges qui lui est légitimement dû, et que le vrai christianisme lui a consacré dans différentes fêtes publiques.

D'ailleurs le nom de Marie a quelque chose de magique aux oreilles du peuple, et l'on parviendroit plutôt à faire crouler l'édifice éternel de la religion, que de condamner son culte à l'oubli. Marie est dans toutes les circonstances de la vie la protectrice des chrétiens; et les Français savent que le royaume des lis est sous la

Dans l'âge présent de leur tendre innocence, leurs cœurs ne s'ouvrent qu'à la religion et au bonheur; le monde et ses faux appas leur sont inconnus, et l'esprit de Dieu anime encore, dans toute sa pureté, cette jeune milice chrétienne. Il importe donc de l'initier de bonne heure à la participation du pain de vie, et aux préceptes de l'Evangile, afin qu'elle croisse promptement en sagesse et en vertus.

Cependant l'heure sonne, et les enfans des deux sexes s'acheminent vers leur paroisse respective. Ils sont les uns et les autres dans leur plus brillante parure; l'attente de ce beau jour a raccourci leur sommeil; n'importe, c'est le plaisir qui les éveille, ils ne sauroient être mécontens ou chagrins. Leur joie se manifeste par la vivacité de leurs yeux et la prestesse de leurs mouvemens. Qu'on se représente donc ces nouveaux Joas envahissant le saint temple, et tous fiers d'être déjà comptés pour quelque chose devant Dieu. On n'a pu considérer cet intéressant spectacle, sans penser à la réunion des anges dans

le ciel, occupés journellement à contempler *la* majesté divine, et à chanter les éternelles louanges du Créateur. Leur voix enfantine répète ici leur consécration à Marie; un discours approprié à leur âge leur fait connoître leur heureuse destinée, et leurs devoirs envers les auteurs de leurs jours. L'histoire de l'Enfant-Jésus leur est présentée pour modèle; et ils doivent l'imiter en tout pour faire la joie et le bonheur de leurs parens. Les cris de *vive Marie! vive son cher Fils!* retentissent à l'instant dans toute l'église, et sont encore répétés, de loin en loin, par tous les spectateurs, ravis d'être témoins d'une scène aussi attendrissante, et de pouvoir admirer le beau tableau de l'innocence mise en contact direct avec le ciel.

Mais nous ne devons point oublier ici que, dans l'église de Saint-Martin, les petits enfans demandèrent pardon à leurs parens, et firent ensuite la prière de l'innocence.

Ce pardon avoit été également demandé le 27 janvier, lors de la rénovation des

vœux du baptême, à Saint-Martin, et tous les parens s'étoient levés, à leur tour, en promettant de pardonner à leurs enfans.

La procession qui eut lieu immédiatement après la consécration des enfans, le 18 février, ne fut point générale dans toutes les églises; on n'en compta que cinq dans la ville, quoique toutes remarquables par l'intérêt qu'elles inspiroient, à raison de l'âge, du maintien et des chants des jeunes processionneurs; cependant celle de Saint-Théodore offrit le plus beau développement dans les rues du Tapis-Vert, et sur le Cours. Ce n'étoit plus ici l'espérance de la patrie que l'on pouvoit considérer avec des yeux profanes, mais une semence de vrais chrétiens, et conséquemment une pépinière future de bons citoyens, propres à devenir également un jour l'orgueil et l'espoir de la France, sans cesser d'être les défenseurs et les amis de la religion.

Dans l'instruction du soir de la même journée, M. de Forbin s'appliqua à résoudre quelques difficultés relatives au dé-

luge et à la Genèse. Il réfuta les sophismes de l'incrédulité et des déistes, qui se fondent sur de prétendues observations géologiques incompatibles, selon eux, avec les récits de Moïse. C'est avec les armes même du plus savant naturaliste de notre siècle, que ce célèbre prédicateur attaque sur ce point et terrasse l'ignorance présomptueuse ou la mauvaise foi déhontée. Il prouve que c'est dans la Genèse même que l'on trouve la véritable histoire de la terre, et non dans les rêves creux de certains esprits en délire, pour qui tout est éternel, excepté l'éternité même.

Le 19, quelques instructions dogmatiques furent faites aux femmes; la grande question de *hors l'Eglise point de salut*, leur fut reproduite, et reçut tout le développement nécessaire, quoique très-succinct, pour mettre en garde les personnes du sexe contre les premiers prestiges de l'erreur ou les assertions mensongères de quelques novateurs perfides et égarés.

La communion générale des hommes

vendredi 18, à six heures du soir, agita tellement les esprits, et répandit une si grande consternation, que plus de quatre mille personnes appartenant à toutes les classes de la société se trouvèrent hors d'état de pouvoir participer à la communion générale du 20. Une seule pensée les occupoit, celle du malheur de la famille royale, et des maux qui pouvoient pleuvoir sur la France, et jeter un si grand voile funèbre sur son avenir.

Les missionnaires, en annonçant ce funeste événement, ajoutèrent encore, il est vrai, à la douleur publique; mais, loin d'aigrir les passions, d'exalter les esprits, comme les impies l'ont dit, ces anges de paix assurèrent la tranquillité de la ville par leurs discours, et ne prêchèrent que la résignation aux volontés du ciel et aux décrets de la Providence qui châtie si souvent les peuples coupables, en frappant la famille des bons rois (1).

(1) On sait que, dès le premier moment que l'affreuse nouvelle de l'assassinat de Mgr. le duc de Berri fut parvenue aux premières autorités, elles arrêtèrent

Le même jour, à trois heures, M. Polge fit un sermon sur l'incrédulité, dans l'église de Saint-Martin; Mgr. l'archevêque y assistoit. Ce discours, fort de rai-

et prescrivirent d'un commun accord les mesures qui furent jugées les plus utiles et les plus propres à maintenir la tranquillité publique, qui auroit pu être si facilement ébranlée par l'annonce d'un événement aussi fatal. La garde nationale et la troupe de ligne firent de fréquentes patrouilles dans les rues; mais tout y fut calme et dans l'ordre le plus parfait; la stupeur et la consternation régnèrent seules dans la ville. Une proclamation des plus énergiques et des plus éloquentes de M. le maire peignit à grands traits l'indignation générale et le deuil de la patrie. La voix courageuse et si pacifique de ce digne magistrat retentit dans tous les cœurs; et, chose étonnante! c'étoit par elle qu'on alimentoit sa douleur, lorsqu'on vouloit en calmer l'effervescence. Nous ajouterons ici que l'administration a été puissamment secondée par MM. les missionnaires dans cette pénible circonstance, et qu'elle n'a pas laissé ignorer au gouvernement les services signalés que ces vénérables ministres des autels avoient rendus à la chose publique dans leurs pieuses exhortations dans les églises, et la salutaire influence qu'ils avoient exercée, au nom de la religion, sur tous les esprits, pour les porter à la concorde et à la paix, dans ce jour funeste de malheurs et d'éternels regrets pour la France.

sonnement et très-riche en belles pensées, fit la plus vive impression, et le public s'aperçut ostensiblement de la satisfaction intérieure qu'en éprouva Monseigneur lui-même.

Plusieurs autres missionnaires avoient également réfuté, dans leurs églises respectives, les sophismes des incrédules, et combattu pour la sainte cause de Dieu avec la vigueur des plus redoutables athlètes. Mais, en combattant les fausses doctrines de ces philosophes du dernier siècle, qui ont empoisonné la génération présente de leur funeste venin, ils ont toujours eu la main levée vers le ciel, pour sacrifier sur l'autel de la concorde, et ramener dans les bons principes, par la voie pacifique de la raison et de la charité chrétienne, leurs imprudens et nombreux disciples que l'effervescence des passions et la légèreté du premier âge ont si malheureusement égarés.

Les 21 et 22 furent consacrés aux instructions d'usage, et le concours des fidèles étoit toujours extraordinaire dans

toutes les églises, quoique la mission eût déjà presque duré deux mois.

La seconde communion générale des femmes eut lieu le 23 dans les églises de Saint-Martin, Saint-Victor, Saint-Laurent, la Trinité et Saint-Ferréol. On y vit la même affluence que lors de la première cérémonie du 10.

Monseigneur l'archevêque administra le 24, dans l'église cathédrale de Saint-Martin, la confirmation à un très-grand nombre de fidèles. Cette cérémonie, toujours si imposante par elle-même, reçut un nouvel éclat de la présence des missionnaires, et de l'esprit de recueillement et des sentimens de piété que manifestèrent ceux qui reçurent l'onction sainte, à laquelle ils avoient été précédemment si bien préparés par les prédications apostoliques qu'ils avoient déjà entendues avec tant de fruit.

Le vendredi 25 on célébra une messe solennelle dans toutes les églises pour le repos des ames du purgatoire des parens et des amis de ceux qui avoient suivi la

mission. Le but de cette messe étoit trop conforme à l'esprit du christianisme, pour qu'un grand nombre de fidèles qui y ont assisté n'ait pas été considérable. En effet, les prières pour les morts, et le respect qu'on porte aux tombeaux, ont été toujours regardés, même chez les infidèles, comme les deux premiers fondemens de la morale publique.

Le 26, Monseigneur fit une ordination solennelle à Saint-Martin; trente-deux jeunes ecclésiastiques furent promus aux ordres de la prêtrise ou du diaconat, et un grand nombre d'autres aux ordres mineurs. Cette cérémonie avoit attiré beaucoup de fidèles; chacun désiroit assister à l'initiation de ces jeunes lévites aux saints mystères, et voir les nouveaux ouvriers évangéliques destinés à travailler à la vigne du Seigneur, dans un moment où l'âge et les infirmités privent les anciens ministres des autels, sinon de zèle, du moins de toutes les forces physiques nécessaires pour cultiver avec succès l'héritage confié jadis à leur vigilance, et qui

fut pour eux, jusqu'à ce jour, un dépôt si sacré.

Monsieur le supérieur des missionnaires parla, dans cette circonstance, de la dignité et de l'excellence du sacerdoce et des vertus qu'il exige, en orateur qui peut encore beaucoup plus instruire par son exemple que par ses discours. Mgr. l'archevêque, en sortant de l'église, et revêtu de ses habits pontificaux, fut reconduit jusqu'à son palais par la procession du petit séminaire et de tous les ecclésiastiques qui venoient d'être ordonnés, et qui chantoient, en actions de grâce, l'hymne de saint Ambroise et divers cantiques de la mission.

Mais de toutes les cérémonies religieuses que nous venons de décrire, il n'y en a jamais eu de plus touchante, et qui ait produit plus d'effet sur le peuple, que celle qui a eu lieu le 27 février pour la plantation de la croix de la mission.

La lettre que nous avons déjà publiée à ce sujet contient des détails trop importans, pour que l'on ne désire pas de la

voir consigner de nouveau dans un précis qui contient, jour par jour, l'historique de la mission.

Procession générale et solennelle pour la plantation de la croix de la mission.

Si le peuple marseillais est naturellement porté à célébrer, avec pompe, les fêtes religieuses qui ne sont pas même les plus solennelles, quel a dû être son enthousiasme le jour d'une cérémonie qui lui rappellera, d'âge en âge, des souvenirs aussi touchans, et qui renferme en elle seule tous les mystères de la foi et le triomphe le plus éclatant du christianisme! Une mission commencée sous de si heureux auspices, et accompagnée de tant de miraculeux effets, ne pouvoit avoir une procession de clôture plus magnifique et plus digne à tous égards des vœux sincères des amis de la religion, de la concorde et de la paix, dans une ville qui fut de tout temps si fidèle à son Dieu et à son Roi.

C'est en vain que nous voudrions retracer

cer ici cette auguste cérémonie; voir et admirer le beau tableau qu'elle a présenté dans tous ses détails et dans son ensemble, appartient sans doute à tous ceux qui en ont été les simples spectateurs : mais l'art de le peindre et de donner même une légère idée des sentimens profonds et sublimes qu'elle a inspirés, n'est au pouvoir d'aucun mortel. Aucune fête religieuse, aucun spectacle profane n'a jamais pu être comparé à cette pieuse solennité. Marseille, chrétienne et moderne, n'a plus rien à envier à l'ancienne Grèce et à Rome païenne, sous le rapport de la pompe et de l'éclat de leurs fêtes publiques; tout souvenir de l'antiquité doit disparoître aujourd'hui devant la marche triomphale de la croix de Jésus-Christ....

Cependant, depuis neuf heures du matin, la foule se rassemble dans les rues; des tentures ornent indistinctement les fenêtres de tous les citoyens; des pavillons aux diverses couleurs flottent suspendus dans les rues, et des arcs de triomphe sont dressés sur toutes les places publiques;

tout se dispose enfin à la plus belle cérémonie; le soleil seul semble se refuser pour un instant à l'éclairer; mais la pluie abondante qui tombe ne servira qu'à prouver de plus en plus, aux yeux des incrédules, combien est grande la ferveur des fidèles qui accompagnent la procession, et qui marchent avec le même recueillement, le même silence, le même ordre, le même nombre, et chantent avec le même élan de dévotion et d'amour que dans les autres processions, faites les jours les plus sereins et les plus beaux.

Dix heures sonnent, et la procession est en mouvement. La marche s'ouvre par un piquet de gendarmerie à cheval; et la garde nationale et la troupe de ligne en grande tenue bordent la haie, qu accompagnent le cortége. Les congrégations des pénitens de la ville et de la campagne; celles des deux sexes, toutes précédées de leurs bannières, prennent leur rang accoutumé. Il en est de même de toutes les jeunes demoiselles des différentes paroisses; elles sont recouvertes d'un voile blanc et

de la robe d'innocence, et font entendre les *doux* accens d'une voix angélique, en chantant les divers cantiques de la mission. Par un contraste frappant et si analogue à la douleur publique, les dames de la Congrégation de la bonne Mort, qui les suivent, portent lugubrement un grand voile noir et la robe traînante de deuil. Les musiciens de la garde nationale et les choristes de la mission rivalisent à l'envi de zèle pour faire entendre leurs chants et leur mélodieuse harmonie. Le clergé de toutes les paroisses de la ville, renforcé des jeunes lévites du séminaire d'Aix, dont trente-trois avoient été ordonnés la veille, diacres ou prêtres, par Mgr. l'archevêque, précédoient immédiatement la croix. Venoit ensuite le grand cortége de la procession. Mgr. l'archevêque, assisté du supérieur de la mission, de ses grands-vicaires et de plusieurs chanoines étrangers, suivoit la croix, ainsi que toutes les autorités militaires, civiles et judiciaires; le brillant état-major de la garde nationale et de la troupe de ligne, enfin, un nom-

breux concours d'officiers, de fonctionnaires et des personnes de la plus grande distinction attachées aux administrations diverses de la ville. La croix, placée en plan incliné, sur un palanquin revêtu de draperies cramoisies, et dont le sommet avoit pour appui une boule représentant le monde, étoit portée par cent vingt hommes, pris alternativement parmi la garde nationale, les pénitens, le corps des portefaix et les choristes. De distance en distance, et à chaque station, où étoient élevés des arcs de triomphe, se trouvoit une nouvelle compagnie de porteurs. Il n'est aucune classe de citoyens et de fidèles qui n'ait brigué cet honneur; et les missionnaires, embarrassés dans leur choix, vu la multiplicité des demandes, ont été obligés de les faire représenter par des députations.

La porte d'Aix, le Cours et la rue de Rome, si favorables au développement des grandes cérémonies publiques, et si remarquables par les tentures et les pavillons qui les décoroient, ont offert encore un coup d'œil ravissant par cette espèce

de voûte de soie si diversement colorée, que la pluie a subitement fait apparoître au-dessus de toutes les têtes, et briller comme un nouvel ornement. On n'exagère point en portant à vingt mille le nombre des spectateurs rassemblés aux fenêtres, ou sur le pavé de ces trois rues. Qu'on se figure conséquemment la scène attendrissante et magnifique qu'a dû offrir une semblable réunion! Qui pourroit décrire les frémissemens de douleur, d'amour et de componction qu'a inspirés la première vue de la croix, où Jésus crucifié et mort pour le salut du genre humain sembloit encore agonisant sur l'arbre de la passion. Cet appareil, si lugubrement magnifique, a déchiré tous les cœurs; et les pécheurs les plus endurcis n'ont pu en supporter l'aspect, sans songer sérieusement à leur conversion. La présence de la croix a excité sur tout son passage les mêmes sentimens d'émotion; mais le pas de charge, qui étoit battu par tous les tambours, a porté un ébranlement général dans toutes les ames, et vous auriez dit que la croix, victorieuse

du démon et de ses satellites, marchoit hardiment à la conquête de la ville, et alloit consommer, parmi les fidèles habitans de Marseille, le grand œuvre de la rédemption publique.

On a pu voir avec un nouveau plaisir la procession, lorsque, quittant la rue et la place de Rome, elle s'est dirigée sur le boulevart d'Angoulême. Le monticule qui le forme a permis aux spectateurs qui se trouvoient réunis en si grand nombre au bas de la rue des Bergers de jouir tout à la fois du coup d'œil lointain du cortége et de l'ascension si majestueuse de la croix, s'avançant par échelons vers le sommet escarpé de ce boulevart.

Bientôt la plaine Saint-Michel est venue offrir, à son tour, une de ces cérémonies qui consolent les justes, et deviennent la terreur des méchans. On sait que le crime et l'impiété avoient souillé cette terre durant les troubles de la révolution. Depuis long-temps la patrie et la religion s'accordoient pour qu'elle fût sanctifiée. Déjà, dès huit heures du matin, Mgr. l'ar-

chevêque y avoit célébré une messe, afin d'en commencer la purification; lorsque la croix a été placée en face de l'autel, et avant de la bénir, M. de Forbin-Janson a prononcé quelques paroles très-éloquentes et très-pathétiques, en rappelant que c'est sur cette terre même où repose la croix que le sang de plusieurs prêtres, martyrs de la foi, a été versé: que c'est de cette place que leurs ames sont montées au ciel, où elles prient actuellement, de concert avec celle du Roi-martyr, pour les Marseillais fidèles que la mission vient d'engendrer en Jésus-Christ; et pour que rien ne manquât au bonheur de ce beau jour, à l'instant où ce digne missionnaire alloit parler, la pluie, qui tomboit en abondance depuis trois heures, a cessé subitement, et le soleil a paru à travers une gaze légère de nuages, comme pour marquer que la justice divine agréoit cet hommage solennel d'expiation publique, et que le sang du juste n'avoit pas crié en vain oubli et pardon dans le ciel.....

Nous ne suivrons pas la procession

dans la rue des Petits-Pères, aux grandes Allées et à la place Noailles. On peut juger que tout y a été digne de cette auguste cérémonie. Mais comment peindre le tableau admirable qu'a offert la Cannebière, la plus belle rue qui existe, sans contredit, dans l'univers! Plus de trente mille spectateurs ont dû s'y trouver réunis. Quels sentimens, quelles émotions la vue de la croix n'a-t-elle pas excités dans toutes les ames! Que pourroit-on dire de l'influence des saints cantiques qui ne soit déjà connu? Au mouvement général d'admiration répandu parmi tous les fidèles, ravis par l'aspect de ce beau lieu, l'artillerie du fort de la Vierge de la Garde, du fort Saint-Nicolas, et du quai MONSIEUR, est venue faire naître de nouvelles et de plus fortes sensations. La foule a été alors agitée par des murmures d'enthousiasme et des balancemens en sens divers, semblables à ces vagues tumultueuses de l'Océan, qui sont mues par une force invisible, et auxquelles on peut attribuer, avec juste raison, ce passage d'un poète ancien:

mens agitat molem. C'est encore ici où M. l'abbé de Forbin-Janson, s'élevant à toute la hauteur de l'éloquence évangélique inspirée, a ému tous les cœurs, en demandant au nom de la croix, au nom de Jésus-Christ, mort en priant pour ses bourreaux, le pardon des injures et l'oubli du passé. C'est sur le lieu même où l'on a vu fumer le sang de tant de malheureuses victimes immolées durant les orages de la révolution, par le fanatisme politique, que cet apôtre du Dieu des miséricordes a prêché la paix, l'union et la concorde à tous les habitans de Marseille, et exigé d'eux la promesse d'une réconciliation générale. « Plus de bourreaux, plus de victimes, la mission a tout confondu; par la piété ou le repentir, tous sont devenus frères en Jésus-Christ, et la haine et la vengeance que repousse le christianisme ne doivent plus être, après la mission, dans le cœur d'aucun Marseillais ». Les cris de *vive Jésus! vive sa croix! vive le Roi! vivent les Bourbons!* qui se sont fait entendre avec le plus grand enthousiasme, ont

prouvé alors que le peuple avoit ratifié, par ses pieuses acclamations, ce bienfaisant traité de concorde et de paix.

Mais quel spectacle nouveau se présente à nos regards! La mer va participer à son tour aux honneurs de cette brillante fête. Des pontons réunis forment une vaste pleine au sein des eaux; et comme elle est mouvante, ce sera sur elle que seront portés la croix et son pompeux cortége, au milieu de ce bassin, source de tant de richesses pour Marseille, et sur lequel Dieu a déjà répandu tant d'éclatans bienfaits. Sans doute le départ de cette flotte sacrée, au milieu des plus vives acclamations, a dû être bien attendrissant! Sa paisible navigation, à travers deux rangées de bâteaux chargés de spectateurs, de la foule qui étoit sur les quais ou sur les bâtimens stationnés dans le port, a ajouté un nouvel intérêt à cette imposante cérémonie; mais, disons-le sans crainte d'être démentis, il n'y a jamais eu de coup-d'œil plus magique dans le monde que lorsque, du haut des maisons qui avoisinent l'hôtel-de-ville, on

a vu ce magnifique cortége, composé de plus de trois mille personnes, et la croix portée en triomphe sur un char si insolite, s'avancer majestueusement, au son de la musique et des saints cantiques, vers la place et le quai destinés à leur débarquement. Telle on vit jadis, sans doute, la flotte du valeureux saint Louis, cinglant vers les côtes d'Afrique et marchant à la conquête de la Terre-Sainte, toute fière de porter une armée de preux chevaliers et de héros chrétiens. Mais l'admiration et le ravissement publics ont été à leur comble lorsqu'on a entendu un nouveau saint Pierre, prêchant sur sa barque, en langue provençale, aux pêcheurs et aux marins du port. L'éloquence simple et si persuasive de M. l'abbé de Mazenod, chef des missionnaires de Provence, a fait la plus vive impression. Debout et en chape rouge sur le pied de la croix, il en a développé les saints mystères avec cette chaleur et cette énergie qui appartiennent aux orateurs nés sous notre brûlant climat; et, en recommandant la concorde et la paix, comme

venoit de le faire M. l'abbé de Forbin-Janson, il a eu le bonheur d'entendre, comme lui, répéter par les plus bruyantes acclamations, les cris de *vive Jésus! vive sa croix! vive le Roi et sa famille!* cris consolans que lui-même avoit le premier prononcés avec une si grande émotion, et qui, n'en doutons pas, auront quelque chose de prophétique, au sujet de la naissance future d'un nouveau duc de Berri.

Le débarquement s'est opéré avec le plus grand ordre, sous la direction de M. le chevalier de Ruitter, capitaine du port, et par l'intelligence de nos braves capitaines marins. La croix et son cortége se sont alors rendus processionnellement sur la place de Notre-Dame des Accoules. Des ouvriers, aussi habiles que remplis de zèle, ont procédé de suite à l'érection de la croix, au milieu des chants du clergé, des cantiques des choristes, et des sons harmonieux de la musique et des tambourins. A cinq heures précises, la croix a été plantée sur le Calvaire que la piété des fidèles vient d'élever, à l'imitation de celui de Jé-

rusalem. L'infatigable M. l'abbé de Forbin-Janson a prononcé alors un discours analogue à la cérémonie, et rempli de cette éloquence qui, en éclairant l'esprit, pénètre si profondément le cœur; mais ce qui a ajouté un caractère particulier à cette fête, et dont le souvenir vivra éternellement dans l'esprit de tous les Marseillais, c'est l'ascension qu'a voulu faire Mgr. l'archevêque au haut du clocher des Accoules, afin de donner de ce point élevé la bénédiction à toute la ville, imitant, en cela, son immortel prédécesseur, Mgr. de Belsunce, qui, après la cessation du redoutable fléau de la peste de 1720, bénit pareillement, du haut de ce clocher, cette infortunée cité pour lors couverte d'un voile funèbre, et dont nous pouvons concevoir une idée par celui qui vient d'être répandu cent ans après sur notre ville, par la nouvelle du plus horrible des attentats, qui a plongé la France entière dans la consternation et dans le deuil, en frappant, par un si lâche assassinat, le cœur d'un Bourbon.

27 février, qui a donné, pour ainsi dire, le dernier coup de grâce à l'incrédulité. Le souvenir en est encore plus profondément gravé dans nos cœurs que dans nos yeux; et, s'il offre pour l'enfance le gage assuré et l'espérance d'une heureuse vie, ce sera pour le vieillard la consolation et l'avant-coureur d'une bonne mort.

Mais les travaux des missionnaires, qui devoient être terminés immédiatement après la plantation de la croix, ont été encore prolongés d'un jour, et ce ne pouvoit être là qu'un nouveau bienfait du ciel, en récompense de la sainte ferveur apportée si généralement à tous les exercices religieux.

Mais, pour couronner tous les bienfaits de cette mémorable mission, M. l'abbé de Forbin a créé deux institutions qui peuvent être de la plus grande utilité par le but philanthropique et religieux auquel elles tendent. Prêter un appui à la vertu chancelante; fermer l'abîme du vice sur les pas des jeunes personnes qui s'y sont précipitées à la suite d'une première faute,

et ouvrir leur cœur au repentir, sont les trois bases principales du réglement des dames charitables qui constituent l'Œuvre de la Providence pour le Refuge. L'ancien édifice de ce nom vient d'être rendu à sa destination première, et doté par d'abondantes souscriptions volontaires.

Le zèle de M. l'abbé de Janson a été puissamment secondé dans cette circonstance par M. le comte de Villeneuve, préfet, qui n'a jamais cessé de favoriser de tout son pouvoir le triomphe de la religion et le succès des missionnaires, dans un département qu'il administre avec des *soins si éclairés* et *si paternels*.

Les demoiselles qui se sont réunies sous le nom de l'Œuvre de la Providence pour les jeunes orphelines, sont aussi appelées à faire un grand bien, en favorisant l'éducation chrétienne et industrielle de ces infortunées créatures qui, privées du premier appui et de la surveillance de leurs parens, ont besoin d'être enlevées de bonne heure aux angoisses de la misère et à la contagion des mauvais exemples, afin

de se maintenir dans le sentier de la vertu, et d'éviter les piéges si trompeurs de la séduction.

A la tête de cette première association de bienfaisance, on a la satisfaction de voir les respectables épouses des premiers fonctionnaires du département et de la ville, ainsi que les autres dames de la cité les plus distinguées par leurs vertus, leur piété et leur fortune.

L'OEuvre de l'Association des jeunes demoiselles pour les orphelines offre aussi une heureuse réunion de talens aimables, et de ces rares qualités du cœur qui doivent faire prospérer un établissement qui est sous la protection spéciale de l'innocence et de la vertu.

Le 28 février, à dix heures du matin, une messe solennelle fut chantée à l'église de la Major; M. l'abbé de Forbin y fit la consécration des dames du Refuge à la sainte Vierge; il prêcha sur cette auguste cérémonie avec une onction et une chaleur d'expression si en harmonie avec l'esprit charitable qui animoit son brillant

auditoire, et qu'on est toujours sûr de rencontrer là où les vertus chrétiennes relèvent et ennoblissent les sentimens qu'inspirent si naturellement dans notre ville la bienfaisance et l'amour de l'infortune et de l'humanité.

La consécration à la sainte Vierge des jeunes demoiselles de l'OEuvre de la Providence pour les orphelines, eut lieu le 3 mars à l'église de la Mission. Par la plus heureuse des circonstances, M. l'abbé de Rauzan, supérieur général des missions de France, se trouvant depuis quelques jours à Marseille, voulut bien dire la messe, et présider à cette intéressante cérémonie. Il improvisa même un *discours* de quelques minutes, qui fit assez connoître son rare talent pour la chaire, et la juste célébrité qu'il s'y est acquise depuis longtemps.

Ce fut par un sermon sur la persévérance que tous les missionnaires firent la clôture de leurs travaux apostoliques dans leurs églises respectives. Dans toutes il y eut une foule prodigieuse, et six heures

avant les exercices religieux toutes les places étoient occupées. L'empressement des Marseillais étoit bien naturel et bien légitime, puisque c'étoit la dernière fois qu'ils alloient entendre ces hommes vénérables qui, consacrés nuit et jour aux intérêts du ciel, avoient répandu sur eux tant de bienfaits, et qu'ils leur devoient ce témoignage public de leur reconnoissance.

Tout comme un père qui part pour un long voyage laisse à ses enfans des règles de conduite et des instructions qui doivent assurer jusqu'à son retour le bonheur domestique; de même les missionnaires, pères spirituels de tous ceux qu'ils avoient eu le bonheur de régénérer en Jésus-Christ, et de réconcilier avec l'Eglise, ont dû leur tracer un réglement de vie après la mission. C'est par la persévérance seule que ce réglement pourra se maintenir et fructifier; le port du salut est ouvert à tous les fidèles, mais ils ne doivent jamais s'écarter de la route de l'éternité. Le voyage est long et difficile, mille écueils se présentent, les dangers se multiplient, des

guides perfides sont sans cesse à épier le moment d'entraîner le vaisseau dans l'abîme; mais, sous la bannière de la persévérance dans la foi, on brave tous les obstacles, et l'on parvient heureusement à la Jérusalem céleste, dernier terme de tous les désirs et de toutes les espérances d'un chrétien.

Mais ici ces terribles et redoutables *adieux*, qui doivent produire un effet si accablant sur l'auditoire, vont être prononcés par les missionnaires; l'instant d'une cruelle séparation approche. Déjà les sanglots éclatent, et un torrent de larmes coule en abondance de tous les yeux. En vain ces dignes apôtres redoublent de fermeté, et veulent résister à l'émotion générale. Ils parlent encore avec une éloquence vraiment inspirée des mystères de la religion, et du bonheur que cette fille du ciel nous procure. Ils ne sont point seulement touchans, ils deviennent sublimes; Dieu leur avoit donné en ce moment à tous cet ardent esprit de charité et de lumières surnaturelles qui vivifie,

qui éclaire et qui transporte tous ceux qui sont frappés de son précieux et bienfaisant éclat. Mais à peine laissent-ils échapper le mot de reconnoissance, d'adieu et de regrets pour le troupeau qu'ils vont quitter, et qui fut toujours si digne de leur tendresse et de leurs soins, que leur voix s'affoiblit par degrés, s'altère et s'éteint subitement : tout est dit et consommé pour eux ; leur esprit retourne à Dieu ; la mission est finie, et *les chants ont cessé*.....

Qui pourroit jamais peindre avec des couleurs assez vives l'état d'abandon et de long accablement dans lequel les fidèles sont restés après cette scène attendrissante! On n'entendoit plus dans toutes les églises que l'éloquence muette des pleurs, et l'écho douloureux du sentiment. Les missionnaires avoient eu la prudence, en descendant de la chaire, de se dérober à la foule et à ses affectueux embrassemens, qui auroient pu leur devenir très-dangereux, au milieu d'un enthousiasme aussi universel, et d'une ad-

miration qui ne reconnoissoit plus de bornes. Cependant, MM. Fauvet et Deblieux ne purent éviter une espèce d'enlèvement triomphal, à leur sortie des églises de la Major et du Mont-Carmel.

Nous ne pouvons terminer l'historique de cette mission sans offrir notre respectueux hommage et notre reconnoissance à tous les missionnaires en général et à chacun en particulier. Ils ont parcouru leur noble carrière avec ce zèle que Dieu seul peut inspirer, lorsqu'il suscite de nouveaux apôtres pour prêcher son Evangile, éclairer les nations, ou ramener les peuples égarés à son culte. Nous connoissons leurs talens et leurs succès, et nous aurions voulu assister à toutes leurs instructions et aux discours qu'ils ont prononcés avec le plus de solennité, afin d'en pouvoir donner ici une courte analyse; mais comment aurions-nous pu suivre les exercices religieux qui avoient lieu en même temps dans onze paroisses différentes, au milieu des fonctions pénibles et journalières que les devoirs de notre état nous imposent pour

sans. Leurs exercices religieux dans les trois églises de Saint-Victor, de Saint-Laurent et de Notre-Dame de Mont-Carmel, ont été les mêmes que ceux qui ont eu lieu sous la direction des autres missionnaires, excepté que l'amende honorable n'a été faite que le 23 janvier, après la procession sortie de cette dernière église, et où Mgr. l'archevêque porta le saint Sacrement.

Des effets généraux de la mission sur les mœurs et l'esprit public des habitans de Marseille: éloge du clergé de cette ville, et des restitutions importantes qui ont été faites.

Il faudroit être bien aveugle ou de bien mauvaise foi pour révoquer en doute l'influence salutaire que la mission a exercée sur le moral des habitans de cette grande ville. La bonne harmonie s'est rétablie dans beaucoup de ménages désunis; les enfans sont devenus plus respectueux et plus soumis à leurs parens. Des liaisons

dangereuses ont été rompues, et des conduites scandaleuses publiquement réformées. La justice n'a eu à punir que de légers délits; aucun grand crime n'a été commis durant la mission. Dans les halles, les fabriques, les auberges, et jusque sur les chemins publics, on n'a plus entendu de ces blasphêmes et de ces juremens qui faisoient frémir les oreilles de tous les amis de la religion; le vice même est devenu moins audacieux, et n'a plus fait rougir la vertu et l'innocence de ses insolentes provocations. Enfin on a vu plus de bonne foi et de probité dans les affaires, et plus d'indulgence et de sociabilité dans les réunions.

Mais un autre bienfait de la mission est sans contredit le retranchement chez les femmes de ce luxe effréné qui étoit naguère la ruine de tant de maris, et la cause de tant de corruption et de tant de troubles dans des ménages peu fortunés ou mal assortis. Mieux instruites de leurs devoirs, les femmes seront désormais moins livrées aux plaisirs frivoles, vivront plus

retirées dans l'intérieur de leurs familles, et s'occuperont partout plus soigneusement que par le passé de l'éducation chrétienne de leurs enfans. Déjà elles se sont empressées de leur distribuer à tous des croix de la mission ; elles s'en sont décorées elles-mêmes, et l'on calcule que, soit à Marseille, soit pour les autres villes ou villages de la Provence, il s'en est vendu au-delà de cent mille.

Nous ne parlerons point de ces conversions éclatantes, et de ces retours solennels aux pratiques du christianisme ; de l'abjuration de ces maximes pernicieuses et de ces fausses doctrines qui ont corrompu et égaré l'esprit et la raison de tant d'adeptes de la philosophie moderne ; de ces ouvrages licencieux ou impies qui ont été condamnés au feu ou à l'oubli : ce sont là de ces actes et de ces sacrifices que l'on rencontre dans toutes les missions. Mais ce qui distingue principalement la nôtre, ce sont les dispositions remarquables de l'un et de l'autre sexe. Leur retour à Dieu a été des plus sincères et des mieux éprou-

vés; et tout annonce qu'ils seront persévérans dans la voie du salut, parce qu'ils trouveront dans les nouveaux directeurs spirituels qu'ils choisiront attachement, lumières, zèle et ferveur.

En effet, nous devons ici un hommage public à la vérité, et cet hommage réunit déjà un assentiment universel. Si la mission de 1820 a été suivie avec tant de fruit; si le peuple a toujours conservé à Marseille les grands principes de morale, et cet amour de la religion qu'il laisse éclater dans toutes les grandes solennités, et surtout aux processions, il faut reconnoître ici l'heureuse influence d'un clergé qui joint aux talens les plus rares vertus de son ministère, et le plus grand zèle pour ses ouailles. Il faut y voir de plus les soins assidus et vigilans de ces dignes pasteurs qui ont continuellement fait paître leurs troupeaux dans le vrai héritage du Seigneur, et se sont toujours montrés les défenseurs si courageux du trône et de la légitimité; ce qui achève de nous convaincre que ce sont les bons prêtres

qui ont toujours fait les citoyens vertueux.

Nulle autre ville offre sans doute autant de ressource que Marseille, pour y maintenir pendant long-temps l'esprit religieux, et faire fructifier les semences de vie qui viennent d'y être jetées par la mission. Dans toutes les paroisses, il existe différentes congrégations des deux sexes. On compte onze confréries de pénitens (1), et un cercle pieux qui s'organise et se compose des membres qui ont *gagné* la mission, sans parler de cette nombreuse société religieuse, dirigée par M. l'abbé Allemand, qui compte dans son sein un si grand nombre de jeunes gens vertueux, et de pères de famille es-

(1) On ne trouve dans aucune autre ville du royaume un aussi grand nombre de pénitens; c'est sans doute à l'esprit religieux qui anime les Marseillais que cette ville doit ces nombreuses confréries qui, dans les cérémonies religieuses, concourent avec tant de lustre à leur pompe et à leur éclat, et qui, durant les exercices de la mission, ont donné de si grandes preuves de recueillement et de fervente piété, que nous regardons cet Historique comme d'un intérêt tout particulier pour chacun des fidèles qui appartiennent à ces pieuses congrégations.

timables, que les exercices religieux retiennent, pour ainsi dire, dans une mission permanente pendant toute l'année. C'est là une de ces congrégations aussi précieuses aux yeux de la morale que de la religion, et dont les fondateurs et les sociétaires doivent trouver partout de zélés imitateurs. C'est le 9 janvier que M. de Janson prêcha et dit la messe dans l'église de cette congrégation. Comme c'étoit le jour de la fête de cette dernière, ce prédicateur voulut l'honorer d'une offrande qui est sans prix aux yeux de tous les chrétiens. Il donna à la congrégation un chapelet fait avec le bois d'un arbre sous lequel se reposa la sainte Vierge en allant à Bethléem, et une croix d'un bois d'olivier pris par ce missionnaire dans le jardin des Olives.

Les journaux ont déjà parlé des restitutions plus ou moins considérables qui ont été faites; mais les plus importantes sont restées jusqu'à ce jour inconnues: nous savons cependant, d'une manière positive, qu'il y a eu une restitution de

40,000 fr. divisée entre deux seules personnes; qu'une autre s'est élevée à 12,000 fr. et qu'il a passé par les mains du seul curé d'une paroisse de la ville la somme de 39,000 fr. pour être distribuée à titre de restitutions. Il est vraisemblable que les autres curés auront reçu des sommes équivalentes, sans compter l'argent remis par les propres mains des missionnaires; et alors on conçoit que des sommes très-importantes ont dû être distribuées dans toute la ville.

On compte environ quinze familles cophtes qui sont retournées dans le sein de l'église catholique; elles ont été converties par M. le supérieur de la mission. Un juif et deux musulmans reçurent le baptême, le 28 février, à l'église de la Major, et ce sacrement leur fut administré par Mgr. l'archevêque. Ce vénérable pontife, pour accélérer les travaux des missionnaires pour les confessions, avoit appelé à Marseille environ trente prêtres de secours, choisis parmi les curés ou recteurs des différentes paroisses de

son diocèse. Rien n'a pu égaler leur zèle; et, si leurs travaux et leurs noms sont moins connus, il n'est pas moins vrai de dire qu'ils ont tous coopéré, quoique dans le silence, d'une manière bien digne d'eux, aux grands succès de la mission.

Les paroisses ont commencé, à dater du 29 février, leurs processions respectives et leurs stations au pied de la croix. Elles ont toutes été des plus nombreuses et des plus édifiantes. Ni le vent, ni la pluie, ni la neige même n'ont pu retarder leur marche, ni troubler leur bon ordre et la douce harmonie de leurs chants. On a vu la procession de Saint-Martin sortir avec calme et silence, dans un moment où il tomboit une pluie par torrent; et Mgr. l'archevêque, entouré de son respectable clergé, la suivoit lentement, n'ayant sa tête abritée que d'un simple bonnet carré. Le 3 mars un mistral des plus violens et le même qui a renversé le clocher de Saint-Loup, plusieurs vieilles maisons, arraché et fendu plusieurs arbres des allées, ne trouble en aucune ma-

Quelques mots sur une Notice biographique de MM. les Missionnaires.

Paroisse de Saint-Martin.

M. DE FORBIN-JANSON, supérieur de la mission. — Zèle apostolique extraordinaire ; prédicateur éloquent. Il improvise avec la plus grande facilité, et il possède à fond l'Ecriture sainte. Ses discours les plus remarquables sont le panégyrique de Jésus-Christ ; la passion ; les miracles ; la nécessité de la révélation ; le triomphe de la religion chrétienne ; l'origine de la confession, et les sacrifices. Ce dernier discours a été prononcé devant le Roi et la famille royale. Le style de ce missionnaire est pur, élégant et rempli de chaleur.

M. DESMARES. — Il excelle surtout dans les conférences et dans les gloses. Ses raisonnemens réunissent la clarté à la profondeur. Il terrasse son ennemi avec le

bras nerveux d'un homme puissamment armé. Il a prononcé un très-beau discours sur l'éternité.

M. POLGE. — Ce missionnaire parle au cœur, et son éloquence est entraînante et persuasive. On a distingué ses discours sur l'immortalité de l'ame; les devoirs des parens envers leurs enfans; les causes et les effets de l'incrédulité. C'est ce dernier discours dont Mgr. l'archevêque parut si satisfait, en l'entendant prononcer dans l'église de Saint-Martin.

Paroisse de Saint-Ferréol.

M. FERRAIL. — Distingué autant par son éloquence que par son érudition. Il a passé quinze ans dans les missions du Levant. La langue arabe lui est très-familière; ses discours principaux sont l'enfant prodigue; le péché; l'amour de Dieu.

M. LOWEMBRUCK. — On trouve dans ce missionnaire beaucoup de chaleur et de véhémence réunies à une logique serrée et à une grande maturité de raison,

Son discours sur l'établissement du christianisme est plein de beautés évangéliques. Son enfer est aussi horriblement beau que son jugement dernier est pompeusement effrayant. Ce jeune missionnaire donne les plus hautes espérances.

Père CHARLES, missionnaire auxiliaire. — Cet homme de Dieu est trop connu à Marseille par ses prédications, ses retraites, et l'établissement de ses Sœurs Grises, pour que nous parlions de son zèle et du genre de son éloquence. Nous croyons le peindre d'une manière assez fidèle en disant qu'il suit les traces des hommes le plus ardemment dévoués à la cause de Dieu.

Paroisse de Saint-Cannat.

M. RODET. — Ses raisonnemens sont profonds, et ses conférences pleines du plus haut intérêt. Il possède l'art de captiver l'esprit de ses auditeurs, et de les entraîner ensuite par le sentiment. Ses discours sur la mort, l'incrédulité, et la

connoissance de Jésus-Christ, ainsi que tous les autres qu'il prononça journellement dans la même église, avec un si rare succès, produisirent toujours une très-grande impression sur tous ceux qui les entendirent.

M. Saint-Ives. — Il instruit et il touche dans ses instructions familières. Ses gloses sur les commandemens de Dieu ont été très-suivies. Il étoit facile de reconnoître en lui le caractère du bon pasteur qui ramène avec douceur ses brebis égarées, et qui les rappelle au bercail avec une voix pleine de tendresse et de bonté.

Paroisse de Saint-Théodore.

M. Guyon. — Ce célèbre missionnaire réunit en lui toutes les qualités qui constituent l'orateur éloquent et l'homme apostolique. Le son de sa voix enchante; son débit séduit; son érudition plaît; ses raisonnemens ébranlent; son zèle entraîne; enfin le tout ensemble chez lui enlève, transporte et ravit.

M. Bourgin. — Il a fait preuve d'un grand talent dans ses conférences et dans les explications qu'il a données des divers dogmes de la religion. Il raisonnoit avec autant de force que de justesse ; et tout ce qu'il a dit sur la confession, dont il s'est long-temps occupé, a eu les plus heureux résultats : aussi le peuple faisant allusion à son nom homonyme avec celui d'un instrument de pêche appelé vulgairement *bourgin*, a dit avec raison que ce missionnaire avoit pris dans son filet beaucoup de poissons. Il a prononcé un très-beau discours écrit sur la rechute, qui annonce un très-grand talent oratoire.

Paroisse de Saint-Vincent de Paule.

M. Hilaire Aubert. — On a entendu avec le plus grand plaisir ses discours sur la royauté du chrétien, et sur les dispositions qu'il faut apporter à la communion. Dans ses conférences il plaît, il instruit.

M. Menoust. — Facilité d'élocution

étonnante, profondeur dans les idées, érudition immense, raisonnemens qui partent d'une tête fortement organisée; telles sont les qualités admirables qui distinguent ce missionnaire dont nous ne pourrons jamais dire assez de bien. Il a surtout montré un talent supérieur et des plus remarquables dans les gloses et les explications des mystères; mais rien ne peut être comparé à ces trois gloses sur la Trinité; tout y fut sublime et digne d'un des Pères les plus éloquens de l'Eglise.

Paroisse de Saint-Lazare.

M. Fauvet. — L'enthousiasme que ce missionnaire a excité parmi les habitans de cette paroisse, dépose en faveur de son zèle infatigable et des succès qu'il a obtenus. C'est en parlant le langage du cœur, qu'il est parvenu à opérer tant de conversions éclatantes. Son nom n'est prononcé par le peuple de cette paroisse qu'avec la plus grande vénération; et il

y vivra autant que le souvenir inappréciable de ses incompréhensibles bienfaits.

M. Jaisson.—Il a toujours possédé le talent d'émouvoir son auditoire dans les explications des cantiques et des commandemens de Dieu. Ce qu'il a dit sur le signe de la croix est une instruction des plus remarquables, et qui est sublime par son étonnante simplicité. Il a combattu la philosophie moderne avec véhémence; mais sur tous les autres points de dogme ou de morale, il a parlé avec cette douceur de caractère et de sentiment qui annonce l'harmonie si naturelle qui existe entre son cœur et la figure angélique dont le ciel l'a si heureusement favorisé.

M. Back.—Les raisonnemens de ce missionnaire sont pleins de force et toujours appuyés sur les passages les plus concluans de l'Ecriture et des saints Pères. C'est par des preuves irréfragables qu'il combat l'incrédulité et les sophismes des prétendus esprits forts. Son éloquence est mâle et nerveuse; et l'on peut dire que l'énergie de son caractère et de ses

sentimens se peint encore par celle de sa voix de Stentor. Par un contraste frappant, il est admirable dans ses instructions familières : il passe alors au ton le plus doux et le plus touchant.

Paroisse de la Trinité.

M. Paraudier. —Chez lui la plus vaste érudition est accompagnée d'une très-forte logique. Il s'est montré très-éloquent dans ses conférences et dans l'explication des symboles. On ne peut donner que les plus grands éloges à ses discours sur la persévérance et sur la confession (1).

M. Guerin. — Ce missionnaire s'est déjà placé, dès son début, sur la ligne de quelques-uns de ses premiers maîtres. Son éloquence est alimentée par son zèle et par son instruction, qui est solide et

(1) Le zèle brûlant de la gloire de Dieu et du salut des ames l'a fait passer au-delà des mers pour y prêcher Jésus-Christ; il a quitté la France depuis plusieurs mois.

bien ornée. On peut lui prédire de grands succès, s'il continue à suivre la carrière apostolique. On distingue déjà ses discours sur le jugement dernier, le monde, la dignité du chrétien, la nécessité de la contrition et l'importance du salut. Tant de fruits, dans la saison des fleurs, ne peuvent manquer d'annoncer par la suite une heureuse fécondité.

Paroisse de Notre-Dame-du-Mont.

M. Montanier. — Ses cheveux blancs imposent le plus grand respect. Il touche et il attendrit. Son langage est celui du cœur, et ses discours respirent la charité chrétienne, et une ame bienfaisante qui n'est pénétrée que de l'amour de Dieu et du désir de convertir les pécheurs. Dépouillé par la révolution d'une belle fortune, il a cherché à oublier ses malheurs et le monde, en se consacrant à Dieu et au service des missions. Ce vénérable vieillard produisit le plus grand effet dans la cérémonie de l'amende honorable.

M. REGNET. — Ce jeune missionnaire donne les plus hautes espérances, et annonce un grand fonds de connoissance en tout genre. On peut dire qu'il promet dès aujourd'hui de réaliser tout ce que peuvent désirer de lui les amis de la religion et des saines doctrines. Ses sermons sur la grâce et le salut ont été très-goûtés.

Missionnaires Provençaux.

MM. DE MAZENOD, supérieur; DEBELIEUX, MIE, TAMPLIER, AUBERT et MAUNIER. — Ces missionnaires se sont tous distingués dans leurs instructions en langue vulgaire. Leurs talens ont égalé leur zèle. Ils ont tour à tour excité l'enthousiasme de la multitude, et adapté leurs discours aux différentes classes de leurs auditeurs avec un art admirable. Aussi tous ont été successivement touchans et sublimes.

Nous ne saurions terminer cette notice biographique sur MM. les missionnaires de Marseille, sans faire mention des deux

beaux discours que M. l'abbé DE RAUZAN, supérieur-général des missions de France, prononça dans cette ville à son retour de la mission de Toulon, où cet éloquent missionnaire avoit opéré tant de merveilles. Ces deux discours roulèrent sur l'enfant prodigue, et sur la création et la fin de l'homme. Jamais sujets n'avoient été traités avec cette force de raisonnemens, cette sublimité de pensées, cette richesse d'expressions, et ce torrent d'idées variées et de grands mouvemens oratoires, qui constituent les hommes les plus célèbres dans le genre de la haute prédication. On regrettera toujours qu'une légère indisposition ne lui ait pas permis, avant son départ pour Paris, de prononcer son discours sur le ciel, discours auquel rien, d'après ce que l'on dit, ne peut être comparé parmi les modernes.

Noms de MM. les Prêtres appelés extraordinairement à Marseille, par Mgr. l'Archevêque, pour entendre les confessions pendant la mission de 1820.

MM. Bonnaud, vicaire de la métropole (Aix).
Christol, vicaire de Saint-Jean *intrà muros* (Aix).
Laty, vicaire de la Magdelaine (Aix).
Colombi, vicaire de Saint-Jérôme (Aix).
Teissier, vicaire de Saint-Jean *intrà muros* (Aix).
Gaudion, vicaire de Saint-Jean *extrà muros* (Aix).
Martin, ancien vicaire de la Magdelaine (Aix).
Chaix, curé d'Istres.
Alliez, vicaire de Rians.
Valière, ancien recteur de Belgentier.
Flayols, curé de Roquevaire.
Toche, curé d'Orgon.
Paris, recteur de Gemenos.
Figuière, vicaire de Barjols.
Tardieu, vicaire de Sainte-Marthe (Tarascon).
Basse, aumônier de l'hôpital (Tarascon).
Michel, vicaire de Brignolles.

Lettre de Mgr. l'Archevêque d'Aix, à l'auteur de la Relation de la mission de Marseille.

Aix, le 4 avril 1820.

MONSIEUR,

J'ai vu avec bien de la satisfaction que vous avez exécuté le projet que vous aviez formé, de faire un précis historique de la mission de Marseille. Pénétré d'admiration et de respect pour nos zélés missionnaires, vous avez rendu justice, avec autant de vérité que de talent, à leurs travaux et à leurs succès.

Votre intéressant ouvrage est un hommage solennel rendu à la Religion, ainsi qu'à la loyauté et à la piété des habitans de Marseille; il a des droits bien assurés à leur reconnoissance et à la mienne; et c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé, ✝ PIERRE-FERD., *Arch. d'Aix et d'Embrun.*

A M. Robert, médecin du Lazaret et du collége royal de Marseille.

Les

Les adieux des Marseillais aux Missionnaires.

Marseille, le 27 février 1820.

MINISTRES DU SEIGNEUR,

Si la calomnie de quelques impies vous a précédés dans l'honorable mission que vous venez de remplir, tous les gens de bien ont couvert de leur mépris vos infâmes calomniateurs.

C'est avec fierté que les Marseillais s'honorent de ne compter parmi eux qu'une poignée de ces impies étrangers à la ville fidèle; c'est avec fierté qu'ils publient le succès éclatant de vos travaux évangéliques, et proclament leur amour et leur respect pour la morale sainte que vous leur avez prêchée.

Dans sa fureur aveugle, l'impie prétendit nous persuader que la vertu étoit le vice, et, dans l'excès de sa rage, il nous dit *que la chaire évangélique alloit être*

transformée, par vous, en tribunal politique; que nous ne connoissions pas le danger de vos sinistres prédications; que les lois du royaume alloient être en butte à vos commentaires insolens; que vous alliez nous conduire du mépris du Roi à l'esclavage; nous prêcher la rébellion et la discorde; arracher de nos bras nos épouses et nos enfans; troubler tous les cœurs; tourmenter toutes les consciences; effrayer le vieillard sur son lit de mort, et nous laisser toutes les semences de la guerre civile avec les grains de vos chapelets.

L'insolence de ces clameurs étoit seule un outrage pour nous, car le siècle des lumières, si fortement vanté par vos détracteurs, ne brille pas seulement pour eux; et, s'il brille réellement, c'est autant pour eux que pour nous: l'impiété ne conféra jamais de droit exclusif à l'intelligence, l'amour de Dieu et du Roi ne fut jamais un obstacle au discernement; le fol orgueil d'une philosophie perverse a seul pu le prétendre.

C'est donc parce que la foi n'efface pas

dans l'homme son intelligence, que nous n'avons aperçu dans ses clameurs que le dessein coupable d'égarer encore l'opinion publique, de provoquer les massacres des prêtres et des nobles, de détruire les temples, et de renverser les autels du vrai Dieu.

C'est à l'aide de ces clameurs que nous vîmes naguère le signe sacré de la rédemption ignominieusement traîné dans nos rues; notre Roi conduit à l'échafaud, sa tête sacrée, celles de nos respectables pères rouler sur le pavé, et former le grand chapelet révolutionnaire.

Ces monstres altérés du sang de nos rois, ces exécrables ministres de l'anarchie pleurant la mort de la liberté du crime, regrettant les beaux jours de la ville *sans nom*, venoient, comme à Brest, nous inviter à la révolte, nous conjurer d'accepter gratuitement leurs pamphlets.

Mais à l'école des malheurs dont ils nous ont accablés, et dont nous frémissons encore, nous avons appris que les ennemis de Dieu et du Roi, des prêtres

et des nobles, étoient des monstres qui dévoroient tout ce qui aimoit la vertu, tout ce qui détestoit le vice.

Nous avons appris à cette école que les novateurs du dix-huitième siècle, avides d'une gloire qu'ils feignoient de détester, ne prêchoient contre la tyrannie des rois que pour se constituer les plus cruels tyrans de leurs égaux; qu'ils ne prêchoient l'égalité que pour usurper des titres qu'ils jalousoient, et qui ne leur étoient point dus : qu'ils ne prêchoient la liberté que pour ériger en loi la licence, légitimer l'adultère (1), autoriser l'usure (2), donner aux concubines et aux enfans du crime le rang et les honneurs réservés à la chasteté conjugale et aux fruits de l'union sanctifiée par Dieu.

Nous avons appris à cette école que les prêtres n'avoient été outragés, calomniés, massacrés, que parce qu'ils étoient les dépositaires et les défenseurs de la charte éternelle qui retrace les devoirs des rois

(1) Loi sur le divorce.

(2) Loi qui déclare l'argent marchandise.

et des peuples ; de cette charte qui ne reconnoît de véritable distinction que dans la vertu, de véritable liberté que dans la volonté de faire le bien, d'aimer son Dieu et son roi, son père et son épouse, ses enfans et ses concitoyens, et de composer ainsi une société heureuse qui, imitant celle du ciel, se rit du vice, abhorre le crime, et désarme par une inébranlable fidélité la fureur insensée des plus cruels tyrans.

Nous avons appris à cette école que les monstres produits par la philosophie du dix-huitième siècle, ne voudroient déchirer l'Evangile que pour lui substituer le Contrat *anti-social du citoyen de Genève;* que pour exhumer et aiguiser le poignard de Brutus, le faire briller aux yeux de l'Europe, et commander l'assassinat de tous les rois, parce que, selon elle, *le nom de roi* est synonyme avec celui *de tyran des peuples*, quelque juste que soit la tête ornée d'un diadême (1). Ils viennent encore de nous prouver les

(1) Contrat social de J.-J. Rousseau.

effets de leur philosophie sanguinaire, en faisant tomber sous un fer assassin le précieux rejeton de nos rois, l'espoir de la France.

Nous savons enfin que, si ces novateurs détestent les rois, c'est parce qu'ils ne peuvent l'être eux-mêmes; que, s'ils abhorrent la religion, c'est parce qu'elle condamne à des flammes éternelles le crime persévérant; et voilà pourquoi dans leur fureur aveugle, pour devenir rois, ils veulent métamorphoser les sujets en souverains, et les rois en sujets : pour éviter le courroux du ciel, ils veulent exiler la religion et proclamer l'athéisme.

Nous détestions déjà leurs sinistres clameurs, lorsque la Providence a conduit vos pas vers nous.

Vous êtes arrivés, hommes célestes, et tous les temples de la ville fidèle ont été remplis de Marseillais.

Vous êtes arrivés, et toutes les bouches ont chanté les louanges du Seigneur; les voûtes des temples en ont retenti, la ville entière en a répété l'écho, et le blas-

phème épouvanté a fui pour faire place aux chants joyeux du ciel.

Vous êtes arrivés, et plus de soixante mille Marseillais abrégeant leur sommeil, hâtant la fin de leurs travaux, ont accouru pour recueillir de vos bouches éloquentes ces discours divins qui font chérir la vertu et détester le vice.

Vous êtes arrivés, et l'usure a rougi, les haines se sont appaisées, le larcin a cherché à réparer ses torts, le crime s'est épouvanté.

Vous êtes arrivés, et les mœurs se sont épurées, les unions illicites ont été légitimées, beaucoup de femmes ont été rendues à l'honneur, et le cachet de la bâtardise a été effacé du front d'une infinité d'innocens.

Que les sectateurs d'une philosophie corruptrice nous disent à présent *que le poison des missionnaires emprunte les organes de l'innocence, se couvre du masque de la piété, pour diviser les familles et inviter à la sédition.* Dans l'horreur que ces méchans nous inspirent, nous leur

répondrons par les fruits de vos travaux apostoliques.

Recevez-donc, ministres du Seigneur, amis de l'humanité, protecteurs de l'innocence, consolateurs des malheureux, dignes et zélés défenseurs de la morale la plus pure, la plus sainte, le tribut de reconnoisance que les Marseillais vous offrent.

Ce tribut sera la persévérance dans les résolutions que votre sagesse leur a inspirée; l'attachement le plus inviolable à la foi de leurs aïeux.

Pour gage de ces promesses, nous vous donnons cette fidélité qui résista à tous les genres de séduction employés par les ennemis de Dieu pour nous pervertir.

Oui, dignes et vertueux ministres, la fière Phocée plongée dans les erreurs du paganisme abjura presque aussitôt que les faux dieux eurent été chassés du Capitole; elle embrassa la cröix presque aussitôt qu'elle eut été teinte du sang du divin Rédempteur.

Cette croix plantée par Lazare résista à

la tempête révolutionnaire, et, par l'un de ces effets merveilleux que la Providence dérobe toujours à la vigilance de ses plus cruels ennemis, la croix plana toujours sur la ville sainte (1).

Pour gage de notre fidélité, nous vous donnons la constance de nos nouveaux martyrs qui aimèrent mieux répandre leur sang que de souscrire aux lois destructives de la hiérarchie des pouvoirs ecclésiastiques (2).

Nous vous offrons l'héroïsme de ces vierges chrétiennes qui bravèrent les dangers les plus périlleux, pour arracher le corps sacré du divin Rédempteur des mains sacriléges qui s'en étoient emparés (3).

(1) La rage des Jacobins n'a jamais pu renverser la croix qui surmonte le clocher des Accoules.

(2) Les pères Nuirate et Tassy, Minimes, furent pendus et traînés dans les rues, le 23 juillet 1792.

Le vénérable curé de la paroisse Saint-Ferréol, M. Olive, fut pendu au mois d'octobre 1792. Le père Donnadieu, prêtre du Sacré Cœur, et le père Beaudin, son compagnon, furent fusillés le 17 mars 1798.

(3) La modestie de ces personnes, qui vivent encore, ne nous permet pas de les nommer.

les princes sont catholiques, le Roi est catholique; la Charte reconnoît et protège la religion catholique.

Ne craignez pas, ministres du Seigneur, que les Marseillais abandonnent jamais une religion si bien cimentée dans leurs murs. Ne craignez pas qu'ils en rougissent jamais, et qu'ils pâlissent devant le sarcasme de quelques hommes sans Dieu, sans morale, sans principes; de quelques hommes qui ne tiennent à aucune secte, et dont l'impiété les rend méprisables aux yeux de tous les sectaires, parce que toutes les sectes abhorrent l'athéisme et l'impiété.

Non, les Marseillais ne rougiront jamais de la religion des Constantin, des Clovis, des Charlemagne, des Bourbons.

Ils ne rougiront jamais de la religion des Origène, des Tertulien, des Augustin, des Chrysostôme, des Athanase, des Bossuet, des Fénélon, des d'Aguesseau.

Ils ne rougiront jamais de cette religion dont le signe vénéré brille sur la poitrine de nos guerriers, et décore le diadême des rois.

Qu'importent aux braves Marseillais les sarcasmes de quelques hommes matériels, qui, ne pouvant comprendre l'essence et les attributs de Dieu, en dénient l'existence; de ces hommes orgueilleux qui prétendent mettre des bornes à la puissance du Créateur; de ces beaux esprits qui ne peuvent expliquer aucun des mystères du monde physique, et qui se moquent de nous, parce qu'à notre tour nous ne pouvons expliquer les mystères du monde moral.

Ceux-là doivent rougir qui refusent de courber leur front devant la majesté de Dieu, de l'adorer, et de soumettre leur foible raison à sa sagesse infinie.

Les efforts des pervers n'auront donc aucun empire sur les Marseillais, pour toujours attachés à la foi de leurs pères.

Suivez donc vos glorieuses destinées, illustres propagateurs de la foi, et, allant distribuer à nos frères le pain de la parole divine, dites-leur que les Marseillais, fidèles à la voix des Lazare, des Cannat, des Belzunce, n'ont point dégénéré.

Nous dirons qu'il ne doit pas être permis à un simple particulier de s'élever ainsi contre la croyance d'une population de cent vingt mille ames.

Nos réclamations seront un jour écoutées, et les ennemis du repos public seront enfin condamnés à se taire.

Puissiez-vous, dignes apôtres de l'Évangile, voir renaître les beaux jours de la religion en France! puissiez-vous changer tous les cœurs, et ne faire qu'un peuple de frères de ces François si naturellement portés à la vertu; de ces Français qui depuis si long-temps résistent à la séductions des doctrines impies et révolutionnaires!

Que le plus brillant succès couronne vos travaux! Que le ciel, satisfait de ce saint zèle qui vous dévore pour sa gloire, répande sur vous toutes ses bénédictions! Que la milice sainte accompagne vos pas, et vous garantisse des mains sacriléges qui osent menacer des jours si précieux aux François!

Puissiez-vous, enfin, trouver partout

des peuples qui, comme nous, soient aussi reconnoisans, aussi profondément pénétrés du respect qu'inspirent vos sublimes vertus et vos talens distingués !

Gloire à DIEU, *vive le* ROI !

R. M. O. E. V. Z. B. S. J. Q. D. H. T. A. N. L. P. G. C. I. E. K. X. U. Y., Marseillais catholiques.

MISSION D'AIX,

EN 1820 (1).

Aix, 28 avril 1820.

Votre curiosité au sujet de notre mission et des missionnaires qui la composent, est fort louable, mon cher ami. (L'auteur écrit à un ami). Vous habitez forcément la campagne; alors il vous est impossible de pouvoir profiter des bienfaits que répandent ces dignes successeurs des apôtres de Jésus-Christ, et de vous former une idée véritable du miraculeux entraînement qu'ils font naître partout où ils prêchent la parole de Dieu.

L'obligation que vous m'imposez dans votre lettre m'est agréable, et je tâcherai, dans ma narration, d'être aussi précis qu'il me sera possible; je ferai en sorte de me

(1) Les missionnaires qui ont donné la mission d'Aix sont MM. Desmarres, chef de la mission, Bourgin, Ferail, Fauvet, Guyon, Jaisson, Montannier, Menoust.

préserver de cette prétention qui seroit si peu en rapport avec la simplicité apostolique qui distingue ces bienfaiteurs de la France.

Ces hommes vertueux se consacrent au ministère le plus beau et en même temps le plus pénible que l'on puisse imaginer. Toujours occupés des autres, toujours étudiant, priant, instruisant, ils n'ont souvent pour se reposer que les parois d'un confessionnal, continuellement assaillis par des êtres assez heureux pour connoître le remords, pour avoir une conscience.

Ces gardiens courageux de la vérité sont encore occupés de mille soins divers qui ont rapport aux églises, aux œuvres de charité, à la consolation des malades, à celle des prisonniers, à la fondation des hospices pour les repentans, enfin à tout faire pour le bien public et rien pour eux, absolument rien; aussi leurs exemples prêchent-ils autant que leurs instructions, et, lorsqu'on leur fait observer qu'ils ne pourront résister long-temps à de pareil-

les fatigues, ils répondent, en montrant le ciel, qu'ils se reposeront *là haut*. Ah! nous devons croire, mon cher ami, qu'ils obtiendront cette récompense céleste; car, autrement quelle espérance aurions-nous en partage?

J'imagine que la plupart des fidèles n'auront pas éprouvé d'autres sensations que les miennes. Le premier jour, je me crus transporté au temps de la primitive Eglise; la réunion immense des chrétiens déjà soumis, sans s'en douter, à la puissance d'un prêtre, encore inconnu, n'ayant pour tout ornement qu'un simple surplis; le chant des cantiques, les voix des femmes et celles des hommes se répondant tour-à-tour; ce silence respectueux observé par intervalle; tout ce qui m'entouroit enfin fit sur mon ame une impression que je ne saurois vous exprimer. Cette espèce d'enchantement fut loin d'être affoibli, lorsque j'entendis la parole de celui dont je devois suivre chaque jour les instructions. M. l'abbé Guyon, avec cette douceur qu'il unit si bien à une

énergie peu commune, à cette éloquence entraînante qui dérive du cœur, ou, pour mieux dire, qui émane de la Divinité, s'adressa à toutes les classes dont se composoit son immense auditoire, et il s'attacha surtout à ébranler le cœur de cette jeunesse en proie à toutes les séductions mensongères des systèmes nouveaux, éblouie par les lumières perfides qu'une philosophie cruelle fait briller à ses yeux, et qui ne sont en effet que des torches incendiaires, préparées pour ravager à la fois l'autel, le trône et la patrie.

Vous devez penser, mon cher ami, que le temps que dure une mission doit changer les occupations journalières de toutes les personnes qui y assistent. Les instructions commencent le matin dans chacune des paroisses à cinq heures et demie, et à six et demie le soir. Un missionnaire monte d'abord en chaire, et explique familièrement les devoirs qu'impose notre religion; c'est une espèce de catéchisme à la portée des auditeurs auxquels il s'adresse. Cela s'appelle *la glose*, et demande

un genre de talent qui doit provenir d'une grande habitude et de beaucoup d'instruction, car le moindre incident conduit à une nouvelle discussion. Après *la glose*, un second missionnaire remplace le premier, et prononce un discours sur un des sujets les plus élevés de la religion et de la morale. Ces discours sont écrits quelquefois, mais généralement ils sont prêchés d'abondance, et font admirer dans ces orateurs chrétiens les inégalités même que quelques hommes voudroient faire servir contre eux. Ces oppositions sont toujours malheureuses ; il est même impossible de ne pas admirer cette merveilleuse facilité ; elle étonne toute personne de bonne foi. Il faut donc plus que de l'instruction, pour remplir d'une manière aussi satisfaisante un pareil ministère ; et, sans nul doute, ces nouveaux apôtres ont reçu, comme leurs prédécesseurs, une portion de cette flamme divine qui métamorphosa de simples pêcheurs en hommes de génie ; ce que je vous dis là n'est point une exagération. Et d'où

peut dériver cette persuasion miraculeuse qui porte à s'approcher du tribunal de la pénitence, des chrétiens qui s'en étoient éloignés depuis vingt, trente et quarante ans? D'où vient cette force supérieure qui commande des restitutions, qui sépare des êtres que la débauche réunit, qui rétablit la paix dans les familles, qui fait que deux amis brouillés se rencontrent, s'embrassent, et ne se doutent plus d'avoir eu des torts mutuels?

Plusieurs cérémonies religieuses interrompent le cours ordinaire des exercices (1). Elles servent à entretenir un zèle qu'il ne faut pas laisser refroidir, et à conserver cette ferveur qui doit perfectionner encore le fruit des instructions.

Une procession publique commence la mission; la nôtre a été très-nombreuse, et

(1) Les églises de Saint-Sauveur, du Saint-Esprit, de la Magdelaine, de Saint-Jean et du Faubourg, ont eu les mêmes cérémonies et les mêmes succès. Je vous parle plus particulièrement de ce qui s'est passé à la Magdelaine, parce que c'est dans cette paroisse que j'ai suivi la mission.

honorée par la présence de Mgr. Ferdinand de Bausset, notre respectable archevêque.

La seconde cérémonie fut l'*amende honorable* en réparation des outrages faits à la religion, pendant le cours de nos discordes civiles; elle a été la même à peu près dans toutes les églises : l'on avoit dressé un autel magnifique à l'entrée de la nef principale et en face du maître-autel; le saint Sacrement, porté par un de nos bons missionnaires, traversa nos rangs pour se rendre à ce reposoir. Arrivé devant la chaire de vérité, M. Guyon adressa à Dieu la prière la plus fervente et la plus éloquente que son ame vertueuse pût lui inspirer; alors plus de quatre mille fidèles élevèrent leurs cierges allumés au-dessus de leurs têtes, en répétant avec lui les actes d'usage. Pardonnez-vous à vos ennemis, s'écria-t-il dans le transport de son zèle? *Oui, nous le jurons! nous pardonnons!* répondit l'assemblée tout entière, avec le plus grand enthousiasme. Cet élan fut admirable. Il

a

a déterminé la conversion de plusieurs personnes que la curiosité seule avoit entraînées dans le temple où se faisoit cette auguste cérémonie. La bénédiction du saint Sacrement termina cette importante soirée.

La troisième cérémonie fut célébrée le vendredi-saint. L'*enfer* fut le sujet de l'instruction. L'orateur chrétien profita avec le plus grand avantage de tous les moyens que le tableau des supplices éternels pouvoit lui fournir, pour frapper l'imagination de son auditoire. Il présenta dans le moment le plus intéressant de son discours, l'image du Christ rédempteur; et, ayant béni les fidèles avec la croix, chacun fut invité et admis à l'adorer : tous remplirent ce devoir avec le plus pieux recueillement. Cette cérémonie, moins brillante que les autres, porte cependant avec elle quelque chose de sévère qui impose et qui touche en même temps.

La quatrième cérémonie eut pour objet *le renouvellement des vœux du baptême.* L'église étoit ornée encore plus magni-

fiquement que pour l'amende honorable, mais toute en blanc. Le texte du discours préparatoire fut que le bonheur et l'espérance ne peuvent se trouver que dans la religion. Après l'instruction, tous les fidèles ayant allumé leurs cierges, Mgr. l'archevêque porta processionnellement le saint Sacrement au reposoir préparé à cet effet. Alors les prières d'usage furent commencées. L'on nous fit répéter les commandemens de Dieu et de l'Eglise, sur lesquels M. Guyon faisoit de courtes réflexions. Ensuite les vœux furent renouvelés, et tout le public jura avec les plus vives acclamations, sur l'Evangile que tenoit dans ses mains Mgr. l'archevêque, d'observer toujours les préceptes de ce livre divin. Cette cérémonie fut terminée, ainsi que les autres par la bénédiction du saint Sacrement. Le lendemain toute la matinée fut consacrée à dire des messes, où les pères et mères des jeunes enfans vinrent aussi leur faire renouveler les vœux du baptême.

Ces diverses cérémonies sont fort belles.

Toutes les églises s'efforcent d'en augmenter à l'envi la pompe; mais il en existe une autre bien plus admirable, et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire; mon ame en est encore ravie! Cependant, cher ami, vous le savez, je ne me laisse aller à aucun genre d'exaltation; mon récit ne sauroit donc vous être suspect en aucune manière: c'est de *la communion générale* dont j'ai à vous rendre compte. Je ne vous parlerai point de celle des femmes, à laquelle je n'ai pas assisté. Elle ne peut être du même intérêt, ni avoir surtout un aussi grand résultat que celle des hommes. L'on est accoutumé à voir les femmes s'approcher souvent de la sainte table; leurs cœurs plus sensibles, plus aimans, leur fait de la religion une douce habitude, et la piété est une vertu qui leur est naturelle, comme la pudeur et la bonté.

Notre église de la Magdelaine, que vous connoissez, étoit entièrement remplie par les fidèles. Les chapelles des bas côtés l'étoient pareillement. Le supérieur

de la mission, M. Desmares, étoit dans la chaire, récitant les actes et ensuite le chapelet auquel nous répondions; de temps à autre il nous adressoit des instructions sur le sacrement auguste que nous allions recevoir. Le chant des cantiques, soutenu par l'orgue, interrompoit ces différens exercices; M. Guyon et ses respectables confrères surveilloient cette immense réunion. A six heures et demie notre archevêque fit son entrée, entouré de toute la pompe ecclésiastique, et commença bientôt le saint sacrifice de la messe. Enfin le moment tant désiré arriva; des hommes de tout âge, de toute condition, furent admis à la table sainte. C'étoit un spectacle attendrissant de voir s'approcher avec le plus grand recueillement et la plus parfaite humilité, des personnes dont la présence attestoit si heureusement les effets miraculeux de la mission. Toujours le même empressement, le même ordre, le même silence, et cependant quatre mille hommes recevoient à la même heure l'hostie sacrée; cet en-

semble étoit admirable. Il nous a rappelé la devise si connue des premiers chrétiens : *Cor unum et anima una.* Nos missionnaires avouèrent qu'ils n'avoient jamais assisté à une communion générale plus édifiante, et qu'ils avoient bien recueilli le prix des soins qu'ils nous avoient donnés ; mais que ne doit-on pas attendre des habitans de la ville d'Aix? Il n'existe pas une population meilleure ; et, quand je songe à ce qu'elle a fait de bien dans tous les temps, je me sens heureux d'en faire partie. Après la communion, Mgr. l'archevêque nous donna la bénédiction du très-saint Sacrement ; ensuite nous entendîmes une messe en action de grâces, et chacun rentra dans sa famille pour en faire ou en augmenter le bonheur.

La fête de *la consécration à la sainte Vierge* a succédé à cette communion générale. Un très-grand nombre d'hommes et de femmes ont également reçu l'Eucharistie, le dimanche suivant, des mains du vénérable évêque de Digne, M. de Miolis.

nouveauté, et leurs sens étoient soumis à cette influence divine qui impose à bien d'autres qu'à des enfans.

La cérémonie commença par le saint sacrifice de la messe, après lequel un missionnaire adressa une exhortation toute paternelle à ce singulier et si intéressant auditoire; et, lorsqu'il fallut le vouer à la Vierge, et répéter la formule d'usage, vous auriez été le témoin du spectacle le plus touchant : le cœur de ces bonnes mères étoit incapable de suffire aux émotions qu'elles éprouvoient; elles ne pouvoient répondre pour leurs enfans que par des sanglots qu'elles n'avoient pas la force d'étouffer.... Ah! mon cher ami, la religion est grande! toujours grande! mais elle l'est surtout dans de pareils momens. Enfin la procession se forme en sortant de l'église; les missionnaires et les respectables prêtres des paroisses dirigent avec douceur ce troupeau de petits anges; la croix de Jésus-Christ décore leurs poitrines; le plus tendre intérêt les accompagne; les chœurs des cantiques se font

entendre par intervalle. La bannière du sacré cœur de Jésus-Christ, entourée de jeunes filles, arrive à son tour; les unes portent le voile de la Vierge déployé, d'autres sa couronne et les riches bouquets qui lui ont été offerts; enfin paroît la statue sainte soutenue par huit d'entre elles toutes vêtues de blanc, ainsi que leurs compagnes, et marchant sous un dais. Le curé et son clergé terminoient cette procession, et je vous assure que je n'en ai jamais vue qui m'ait laissé de plus agréables souvenirs : au retour et à la porte de l'église, chaque missionnaire fit un discours, et ce fut alors que M. l'abbé Guyon présenta, sans s'en douter, un effet des plus pittoresques. Il étoit monté sur le tronc d'un arbre renversé, ayant d'un côté le baldaquin composé de roses, sous lequel étoit la statue de la Vierge, de l'autre un groupe formé de la croix et de plusieurs bannières; la place couverte de cette multitude d'enfans et de leurs parens qui écoutoient la voix du missionnaire, de douces larmes qui s'échappoient

cée sur un appareil très-simple, mais capable de supporter cet énorme fardeau, car il s'agit d'un poids de 90 quintaux. Chaque compagnie, formée de 140 hommes, s'emparoit de cet appareil, qui n'étoit autre chose qu'une sorte d'échelle composée de quatre parallèles supportées par des pieds très-solides, et assez élevés pour que les porteurs pussent, sans trop se baisser, présenter une épaule à la place indiquée; la position de la croix sur cette machine formoit une ligne inclinée d'à peu près 8 pieds partant des croisillons à l'extrémité inférieure; enfin, tous les hommes étant à leur place, un chef de compagnie commandoit le mouvement comme à l'exercice.... *Garde à vous! portez croix! en avant, marche.* Les tambours battoient le pas de charge, et le signe de notre rédemption enlevé d'un seul temps parcouroit sa station avec un mouvement égal et rapide. Vous ne pouvez imaginer l'effet admirable que produisoit la marche triomphale de ce Christ magnifique et de proportion co-

lossale, porté sur les épaules de 140 hommes serrés les uns près des autres, marchant le même pas, et faisant retentir les airs des chants des cantiques et des cris de *vive Jésus! vive la croix! vive le Roi!* Partout l'aspect imposant de cette croix de Jésus-Christ inspiroit le plus grand enthousiasme; et, je le répète, il est impossible de se former une idée d'une pompe aussi sainte et aussi merveilleuse.

Vous voyez que j'ai anticipé malgré moi sur l'ordre que je croyois pouvoir suivre, mais vous devez sentir que de pareilles relations ne peuvent être soumises au froid calcul que l'on emploie souvent, en faisant la description des fêtes qui n'ont pour objet ni le Dieu de nos pères, ni la religion de la France.

La garde nationale réunie et dans la plus belle tenue s'étoit rendue, dès le matin, à l'école de dessin pour escorter et rendre honneur aux six enseignes de la croix faites sur le modèle antique du *Labarum de Constantin*, et portant pour de-

vise ces mots : *In hoc signo vinces*. Ces saints étendarts, précédés de la musique de la garde, paroissoient au commencement de la procession; toutes les congrégations de femmes et de filles vêtues de blanc avoient arboré des guidons de taffetas blanc et bleu, ornés au centre du signe de la croix. Imaginez l'effet que devoit produire plus de quatre mille personnes, presque toutes jeunes et bien mises, marchant sur quatre de front, et dans un ordre au-dessus de tout éloge. Les pénitens venoient ensuite; ceux des villes et villages voisins s'étoient réunis aux nôtres précédés comme eux de croix, de bannières et de riches fanaux. Des chœurs de musiciens venoient ensuite; ils étoient séparés de distances en distances par MM. les administrateurs des différentes œuvres de bienfaisance : arrivoit, après, la division de jeunes gens qui avoient porté la croix. Leur réunion générale étoit composée de douze à quinze cents hommes pris dans toutes les classes de la société, sans distinction; ce qui formoit un en-

semble véritablement édifiant. Enfin arrivoit la croix, dont l'aspect produisoit une sensation qu'il m'est impossible de pouvoir vous exprimer. Votre imagination et votre cœur devront suppléer à ce défaut de mon récit, puisque nous ne pouvons nous rendre compte à nous-mêmes de ce spectacle admirable, dont toutefois nous avons été les témoins. La croix étoit précédée du grand et du petit séminaire; l'on portoit auprès d'elle les globes d'azur fleurdelisés et couronnés, que l'on devoit adapter aux extrémités des croisillons; venoient enfin le chapitre de Saint-Sauveur, M. l'évêque de Digne et Mgr. l'archevêque d'Aix, bénissant son peuple de cette main pure dont il venoit de consacrer l'image de notre divin Rédempteur.

Mais voilà la croix arrivée à sa dernière station; elle appartient à la garde nationale. Cent vingt hommes s'en emparent avec un transport religieux, et lui font franchir avec rapidité l'espace qui la sépare de la place destinée à la re-

cevoir. Plus de trente mille ames étoient rassemblées sur cette rotonde où viennent aboutir les chemins d'Avignon, de Marseille et de Toulon : tout ce qui avoit contribué à l'embellissement de la procession se trouvoit également réuni sur cette immense place, entourée de beaux arbres au travers desquels l'on découvre le paysage le plus agréable. De l'autre côté, la vue de la ville, une des plus belles de France, les fenêtres, les toits, les clochers couverts de monde, les cris de *vive la Croix! vive le Roi! vivent les Bourbons!* retentissant dans les airs, les chants des cantiques, toutes les musiques militaires, les tambours, le bruit éclatant des boîtes, tout se réunit pour accueillir, aussi dignement que des chrétiens puissent le faire, l'arbre sacré de notre rédemption. Aussitôt l'on se mit à l'ouvrage, et le Christ s'éleva majestueusement dans les airs, aux cris de la joie la plus vive.

L'abbé Guyon termina cette mémorable journée par un discours au pied de la croix. Il produisit le plus grand et le

plus heureux effet, et je craindrois de l'affoiblir, en voulant vous en citer quelques phrases, que je ne pourrois vous rendre d'une manière satisfaisante.

Le lendemain de *la plantation de la croix* a été le dernier jour de cette mission, commencée le 12 mars 1820, et achevée le 25 avril. MM. les missionnaires, après un discours sur la *persévérance*, nous ont fait leurs adieux de la manière la plus touchante. Ils ont mêlé leurs larmes aux nôtres, et chacun s'est empressé de leur donner, jusqu'au dernier moment de leur séjour, des preuves de la plus vive reconnoissance, comme du plus tendre et du plus respectueux attachement. Ces apôtres de Jésus-Christ nous laissent l'ineffaçable souvenir du bien qu'ils nous ont fait, et nous demeurerons surtout très-convaincus de celui qu'ils ont dû produire et qu'ils produiront partout où ils iront remplir leur saint ministère.

Adieu, mon cher ami, je vous em-

brasse, et je vous prie de vous souvenir de moi devant Dieu.

Plantation de la Croix.

« Les absurdes rigoristes en religion
» ne connoissent pas l'effet des cérémo-
» nies extérieures sur le peuple ; ils n'ont
» jamais vu notre adoration de la croix,
» le vendredi-saint, l'enthousiasme de
» la multitude à la procession de la Fête-
» Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-
» même quelquefois.

» Je n'ai jamais vu cette longue file de
» prêtres en habits sacerdotaux, ces jeu-
» nes acolythes vêtus de leurs aubes blan-
» ches, jetant des parfums et des fleurs
» devant le saint Sacrement ; cette foule
» qui les précède et qui les suit dans un
» silence religieux, tant d'hommes, le
» front prosterné contre terre.... Je n'ai
» jamais entendu ce chant grave et pa-
» thétique entonné par les prêtres et ré-
» pondu affectueusement par une infi-
» nité de voix d'hommes, de femmes, de
» jeunes filles et d'enfans, sans que mes

» entrailles ne s'en soient émues, n'en
» aient tressailli, et que les larmes ne
» m'en soient venues aux yeux.

» Un protestant convenoit qu'il n'avoit
» jamais vu le souverain Pontife officier
» dans Saint-Pierre au milieu des car-
» dinaux et de toute la prélature romai-
» ne, sans devenir catholique.

» Supprimez les symboles sensibles,
» et la religion se réduira à un galima-
» thias métaphysique qui prendra au-
» tant de formes et de tournures bizar-
» res qu'il y aura des têtes ».

L'écrivain de qui j'emprunte ce passage (Diderot), qu'on n'accusera pas, je pense, d'avoir été superstitieux, croyoit donc que les cérémonies extérieures sont nécessaires à la religion, et qu'elles contribuent à faire naître et à entretenir la piété.

Combien les entrailles du philosophe se seroient encore émues! Combien elles auroient tressailli! Que de larmes seroient encore venues à ses yeux, s'il avoit pu voir parmi nous et comme nous, l'exal-

cents dames ou demoiselles des diverses paroisses, toutes vêtues en blanc, tenant à la main une oriflamme bleue avec une croix blanche.

Des voix célestes entonnent les louanges du Seigneur, et font entendre partout des chants mélodieux.

Les femmes pieuses et les jeunes vierges des congrégations religieuses, pareillement vêtues en blanc et portant une oriflamme blanche avec une croix bleue, marchent sur deux longues files, sous la bannière des filles de la congrégation de M. de Mazenod, avec les dames de Grenoble et leurs nombreuses pensionnaires, dont le costume uniforme et modeste est agréablement relevé par une ceinture lilas et une couronne de même couleur.

Les dames du Sacré Cœur, en costume noir, ferment la marche du sexe pieux.

Les administrateurs et les dames des prisons suivent l'édifiante congrégation des hommes de M^r. de Mazenod, et le chœur choisi dans cette association.

Plusieurs confréries de pénitens, ve-

nues en pélérinage des paroisses voisines, marchent, suivant leur couleur, avec les confréries de la ville. Le nombre des pénitens s'élève à cinq cents soixante-huit. Tous, par l'ordre de leur marche, par l'harmonie de leur chant, non moins que par leur costume religieux, concourent à l'ornement de la procession.

Un chœur de jeunes gens précède MM. les administrateurs de la Miséricorde, et MM. les fabriciens administrateurs des paroisses.

Les Frères gris et le petit séminaire ouvrent la marche du clergé ; MM. les curés et les prêtres des paroisses sont sous leurs croix respectives ; vient ensuite le grand séminaire.

Mgr. l'archevêque, accompagné de M. l'évêque de Digne et de MM. les vicaires-généraux, sort de la métropole, et s'arrête auprès de la croix pour la bénir. Il a à sa droite M. Desmares, supérieur de la mission d'Aix, et à sa gauche, M. de Mazenod, chef de la mission de Provence, l'un et l'autre en étole.

Pendant que le vénérable pontife chante les prières de la bénédiction, les assistans gardent un religieux silence et sont dans un profond recueillement.

On tire les boîtes : les détonnations annoncent au loin que la croix est bénie. Les acclamations d'une sainte allégresse se font entendre. Les cris, *vive la croix! vive la religion!* mille fois répétés, retentissent et se prolongent dans toute la procession.

Les larmes d'un saint attendrissement baignent tous les yeux au moment où le pontife vénéré, s'étant pieusement incliné, s'approche de la croix pour l'embrasser et la baiser.

Il est imité dans cet acte religieux par M. l'évêque de Digne, par les chefs de la mission, les vicaires-généraux et les chanoines, par M. le premier président de la cour royale, par M. le président du tribunal de première instance, par M. le maire, par MM. les présidens des chambres, et plusieurs autres membres de la cour.

Le

Le clergé de la paroisse et de l'église de Saint-Sauveur se mettent en marche, et après eux les disciples de la croix, qui doivent la porter.

Le chœur attaché à la paroisse de la Magdelaine entonne les saints cantiques auprès de la croix.

Le signal est donné par M. Guyon. Les porteurs empressés élèvent le bois sacré, et s'avancent en triomphe vers la porte Notre-Dame.

Mgr. l'archevêque, M. l'évêque de Digne et les deux chefs de la mission, marchent immédiatement après la croix.

M. le premier président de la cour royale est à la tête du grand cortége composé de toutes les autorités. M. le président du tribunal de première instance et M. le maire sont à ses côtés; viennent ensuite tous les membres de la cour, le tribunal, MM. les adjoints, le corps municipal, le chef de l'Académie, les juges de paix, et plusieurs officiers en activité ou en retraite.

Un corps de chasseurs à pied et un dé-

tachement des gardes nationaux à cheval ferment la marche de la procession.

Il seroit impossible de retracer tout ce qu'a offert de ravissant cette auguste cérémonie.

Comment peindre, en effet, cette vive et profonde impression produite par l'aspect de la croix dans sa marche triomphale, par l'image du Sauveur attaché sur l'arbre du salut, élevé entre la terre et le ciel, comme pour réconcilier le ciel avec la terre. Que ce spectacle est touchant! Quelles émotions il excite dans toutes les ames!

Pendant que la croix s'avance sur le Cours Notre-Dame, une multitude prodigieuse, et dans l'attitude du respect, remplit en amphithéâtre les deux côtés, offrant une perspective prolongée, également édifiante et animée.

Un tableau non moins intéressant et plus varié se reproduit aux approches de l'arc de triomphe préparé pour la station, à la porte des Cordeliers.

La croix, après avoir parcouru les rues

Villeverte, du Saint-Esprit, de la Miséricorde et des Quatre-Dauphins, sort de la ville par la porte d'Orbitelle.

La grande et superbe promenade dite *la Cheminée du roi René* se prêtant à tout le développement de la procession, la marche religieuse, parfaitement bien ordonnée partout, est devenue ici plus majestueuse et plus belle.

La procession rentre dans la ville par la porte d'Italie. Après avoir passé dans la grande rue Saint-Jean et par le Pont-Moreau, elle arrive à la place Sainte-Magdelaine.

Qui pourroit dire tout ce que le triomphe de la croix a présenté ici d'édifiant et d'auguste aux yeux des spectateurs attendris? qui pourroit dire les saints transports de tous les cœurs?

Après avoir circulé dans cette enceinte par divers contours, la procession s'écoule par deux rues latérales et reparoît sur la place. La croix y arrive; elle repose sous l'arc de triomphe préparé pour la station.

C'est le moment du spectacle le plus magnifique.

Tout à la fois et en même temps s'offrent aux pieux regards des fidèles l'image du Sauveur et le vénérable Pontife, le signe du salut et le cortége imposant qui accompagne et qui suit.

On voit défiler les saintes filles de Sion, les pénitens et le clergé.

Toutes les voix chantent les bienfaits de la croix et la gloire du Sauveur.

La belle rue de la Plate-Forme, par la déclivité du terrain, permet à l'œil d'étendre la vue au loin sur la procession qui s'avance en montant; c'est ici qu'on peut mieux jouir du bel effet que produisent toutes ces petites oriflammes, sans nombre, que portent les dames et les demoiselles. Il est impossible de rendre et d'imaginer combien cette longue perspective est agréable.

Bientôt la foule s'empressant de tous les points inonde la place des Carmélites et le Cours.

Ce Cours si beau par lui-même fit tou-

jours l'admiration des justes appréciateurs; mais, dans ce jour, sa beauté est entièrement éclipsée par la pompe de la marche religieuse, par la majesté de la cérémonie, par la beauté, la richesse et l'élégance des tentures qui décorent les murs de toutes les maisons.

Pendant que la procession défile dans la vaste allée du milieu, une multitude innombrable remplit les allées latérales; des groupes brillans et animés occupent les balcons et les fenêtres, et varient agréablement le tableau.

Cependant tous les cœurs sont dans l'attente, tous les yeux sont avidement fixés vers le haut de la rue de la Poste, d'où la croix peut être aperçue, à une grande distance, dans un alignement prolongé.

La croix paroît : les acclamations de la piété se mêlent aux saints cantiques, et retentissent de toutes parts.

L'allégresse qui anime tous les cœurs se peint avec une vive et touchante expression dans les yeux et sur le visage de ces

jeunes gens si distingués et si justement admirés, qui doivent bientôt se charger du bois sacré. Une sainte impatiente agite leur ame. La croix arrive ; leurs vœux sont exaucés.

A la voix de M. Guyon, qui préside au remplacement des divisions, et qui commande les mouvemens, cent vingt jeunes disciples de la croix, presque tous étudians en droit ou avocats, s'empressent, se placent à l'appareil, élèvent le signe du salut, le portent avec transport en glorifiant le Sauveur, en chantant le triomphe de la croix.

« Vertueux et jeunes disciples, quel heureux moment pour vos cœurs! Quel beau jour pour votre vie! Que vous êtes intéressans sous le précieux fardeau que vous avez embrassé! Vous êtes le grand exemple et l'admiration de trente mille spectateurs qui vous contemplent dans un saint ravissement : que de biens vont découler sur vous de l'arbre sacré que vous portez ; vous serez bénis du ciel ».

Mais les braves gardes nationaux atten-

dent à la station d'honneur, au milieu du Cours, que la croix leur soit déposée par la division d'élite.

Aux saints empressemens, aux ferventes acclamations, aux chants religieux, à la belle tenue militaire, on reconnoît les généreux défenseurs du trône et de l'autel.

La procession rangée sur la place de la Rotonde y forme une vaste enceinte. Quatre cent quarante-deux ecclésiastiques en surplis, parmi lesquels on remarque plusieurs prêtres des paroisses voisines et de Marseille, s'avancent sur deux files, et vont se placer auprès du Calvaire.

L'étendard du salut, religieusement salué par les braves, et aussitôt élevé, est porté glorieusement et en triomphe au pas de charge. Précédé par les couronnes royales qui doivent le décorer, il a déjà franchi la grille de fer; il arrive dans l'enceinte religieuse aux saintes acclamations d'une multitude innombrable de fidèles; il est déposé à l'endroit préparé pour la plantation.

Le bois sacré, par sa grande dimension,

est d'un poids énorme. Mais les précautions combinées avec sagesse, mises en œuvre avec une prudente lenteur, sont exécutées avec une parfaite sûreté.

La croix, ornée des marques de la royauté, s'élève majestueusement, et bientôt l'arbre du salut, planté au milieu du Calvaire, offre à tous les regards attendris et consolés l'auguste image du Sauveur.

Les accens de la piété se font entendre de nouveau. Mille et mille voix entonnent les saints cantiques. Tous les cœurs sont émus et en extase.

O crux, ave : Tout le monde se prosterne, l'air retentit de l'hymne de la croix; le chant de son triomphe s'élève jusqu'au ciel.

Le saint pontife, voyant autour de lui, aux pieds de la croix, cette multitude d'adorateurs religieusement inclinés, qui, à son exemple, adressent avec tant de ferveur leurs supplications et leurs actions de grâces à Jésus-Christ, bénit le Seigneur. Son cœur est inondé de consolation et de joie. Il ne peut retenir ses larmes.

L'adoration de la croix est terminée. M. Guyon paroît sur un banc élevé. Le désir de l'entendre impose et fait garder le plus profond silence. Nous avons retenu ces paroles de l'envoyé de Dieu :

« Chrétiens, tournez vos regards sur la » croix. Elle parlera à vos cœurs plus » éloquemment que mes discours. Contemplez l'image du Sauveur. Entendez » Jésus crucifié, accordant le pardon à » ses bourreaux, et souvenez-vous que » vous devez, à l'imitation du divin Sauveur, pardonner à vos frères.

» Le Seigneur, du haut de sa croix, le » monarque, du haut de son trône, vous » commandent de vous aimer, de pardonner. Au nom du Roi, au nom de » Dieu, qu'il n'y ait plus ni haines, ni » dissensions parmi vous; oubliez tout; » soyez unis; aimez-vous comme le Roi » vous aime, comme Jésus vous a aimés.

» En joignant les ornemens de la majesté royale au signe auguste de notre » rédemption, nous avons voulu vous » rappeler que la fidélité au trône des

...

» Bourbons, et la fidélité à la croix de
» Jésus-Christ, doivent être inséparables
» dans vos esprits et dans vos cœurs; nous
» avons voulu vous dire que vous devez
» être bons chrétiens et bons françois;
» mais que vous ne sauriez être bon fran-
» çois, sans être bons chrétiens.

» Écoutez la voix du vénérable pontife,
» digne et fidèle image du Sauveur; sui-
» vez sa foi, imitez sa charité.

» Aimez Dieu, aimez le Roi, aimez la
» religion, aimez les Bourbons, aimez
» vos pasteurs, priez pour les pauvres
» missionnaires. Vivez en paix, et le ciel
» répandra sur vous ses abondantes bé-
» nédictions. Soyez saints, et vous serez
» heureux ».

Le cri général du pardon se fait entendre. Les accens de la reconnoissance et d'une sainte ferveur retentissent partout: *Vive la croix! vive la religion! vive le Roi! vive Monseigneur! vivent les missionnaires!* Tous les cœurs sont émus. Les yeux sont baignés de larmes.

La cérémonie est finie à sept heures.

L'enceinte est rompue, la vaste place de la Rotonde est à l'instant couverte de spectateurs empressés de contempler la croix dans ses beaux ornemens et dans ses belles dimensions. On admire le Christ, dont les traits expriment avec tant de naturel la douleur, la résignation, la majesté, la bonté.

Pendant qu'une foule prodigieuse, et serrée sur tous les points, circule péniblement pour approcher du Calvaire, des groupes nombreux couvrent les toits des maisons, et ajoutent un intéressant lointain au tableau.

L'ordre le plus parfait a régné dans toute la procession et parmi tous les spectateurs. Mais comment n'auroit-il pas régné? La piété et le recueillement étoient partout; les saints missionnaires présidoient à tout.

La garde nationale, commandée par son digne et estimable colonel, bordoit la haie sur tous les points, aidoit à la régularité des mouvemens, et contribuoit, par sa présence, à l'éclat de la pompe religieuse,

Dans ce beau jour si digne de mémoire, dans cette solennité du triomphe de la croix, les habitans de la ville d'Aix, aussi recommandables par leur sagesse que distingués par leurs lumières, ont manifesté un zèle édifiant et un grand respect pour la religion.

Quinze cents hommes pieux et fervens, de tous les âges et de toutes les conditions, s'étoient fait inscrire pour être admis à l'honneur de porter la croix.

Partout où la procession devoit passer les fenêtres étoient parées, et les rues richement ou artistement tapissées dans toute leur longueur. Des arcs de triomphe avoient été élevés sur les divers points désignés pour les stations de la croix.

On a admiré la tenture élégante de la rue de la Miséricorde. On a distingué l'arc de triomphe aussi grand que magnifique de la place Saint-Honoré. On a remarqué ceux de la place des Carmélites, du Cours, de l'hôtel d'Albertas et de la place des Augustins. Celui de MM. les étudians, au bas de la rue de la Miséri-

corde, attiroit les regards par son élégance, et par cette belle inscription qu'on lisoit sur chaque face :

« Les rois n'ont point de trône où Dieu » n'a point d'autel ».

Telle a été cette auguste cérémonie, qui a gravé dans les esprits des souvenirs si consolans, et dans les cœurs des impressions si profondes et si précieuses.

Puisse notre fidélité envers l'auteur de tout bien persévérer à jamais! Puissent notre respect et notre amour pour notre vénérable pontife égaler sa charité! Bénis soient ceux que le ciel daigna nous envoyer dans sa miséricorde! Reconnoissance éternelle à ces dignes apôtres du Seigneur, qui, après nous avoir réconciliés avec Dieu, nous ont laissé toutes les semences du bien, l'union et la paix!

Mission des prisons d'Aix, en 1820.

La semence évangélique répandue à Aix a fructifié avec abondance. Les conversions opérées dans les esprits et dans

les cœurs attestent le fruit que la mission a fait dans cette ville. L'éloge des envoyés de Dieu est déjà dans tout ce qu'ils ont opére pour nous. Il sera long-temps dans ce que nous sommes devenus par eux.

L'ébranlement des consciences ne s'est point arrêté à une certaine classe. Il a été général. Les hommes simples et les hommes éclairés, les conditions obscures et les conditions élevées, ont également offert des exemples aussi édifians que nombreux.

Les opinions, triste cause de tant de maux, ont pris une direction meilleure et plus sage. On est devenu plus raisonnable en devenant religieux; et tel qui au commencement se répandoit en invectives contre la mission, aujourd'hui déposant les préventions et les erreurs, se déclare sincèrement pour la vérité, et proclame les bienfaits de l'œuvre sainte.

La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée parmi nous. Elle nous a appris à renoncer à l'impiété, aux passions

mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice, avec piété (1).

Dans ces jours de salut, la divine miséricorde, qui embrasse tous les hommes, a permis que le pardon fût annoncé à tous les pécheurs.

M. le maire d'Aix, dont la sollicitude s'étend à tout, MM. les administrateurs, dont la vigilance a établi un régime admirable dans les prisons; les dames chrétiennes, dont la charité toujours active opère tant de biens en faveur des prisonniers, ont voulu ajouter un plus grand bienfait à tous leurs bienfaits.

Une mission particulière pour les prisons a été demandée au vénérable pontife. Aussitôt les apôtres du Seigneur ont accouru vers les brebis perdues de la maison d'Israël. L'œuvre sainte a pénétré dans les prisons; la mission a commencé pour les prisonniers.

Combien la religion est consolante

(1) Saint Paul à Tite, ch. II, ℣. 11 et 12.

dans le séjour du malheur! combien elle est précieuse dans ces demeures où sont retenus, et ceux que la justice doit séquestrer, et ceux qu'elle est réduite à punir!

Le jour de l'ouverture de la mission dans les prisons (1) fut un jour de joie et de bénédiction. Les prisonniers occupoient dans la chapelle la place qui leur est destinée. Les femmes étoient séparées des hommes. Dans le reste de l'enceinte se pressoient en grand nombre les fidèles qui étoient venus des diverses paroisses pour participer à l'édification de la pieuse cérémonie. On entonna bientôt les saints cantiques. Les prisonniers, exercés d'avance, chantoient à leur tour. Leur chant étoit entendu avec attendrissement; il intéressoit, il pénétroit tous les cœurs. L'émotion étoit déjà dans toutes les ames.

La cloche annonce l'arrivée de l'envoyé de Dieu. M. Guyon paroît en chaire. Après avoir adoré le souverain Juge, il

(1) Avril 1820.

jette un regard touchant de commisération sur les prisonniers, et, à l'instant, d'un cœur plein de charité, et d'une voix angélique qui semble se faire entendre du ciel, il adresse aux malheureux ces paroles du divin Rédempteur : *Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous consolerai*. Quelle douce émotion, à cette invitation annoncée par le ministre des bienfaits du Seigneur !

Mais l'auditoire fut surtout profondément ému, à ce passage d'une inspiration céleste :

« Innocens ou coupables, vous tous » qui êtes malheureux, jetez-vous dans » les bras de la religion ; elle seule peut » adoucir vos peines, elle seule peut di- » minuer vos maux. L'intérêt de la so- » ciété ne permet pas à la justice de vous » accorder la liberté des enfans des hom- » mes. Recourez à la religion ; elle vous » procurera une liberté plus précieuse, » celle des enfans de Dieu. Combien » nous regrettons de ne pouvoir vous » rendre à vos familles ! Mais que nous

» serions consolés, si nous pouvions vous
» ramener à Dieu ! Nous n'avons pas le
» pouvoir de briser les chaînes qui vous
» retiennent dans cette demeure ; puis-
» sions-nous vous aider à rompre les liens
» qui vous ont retenus dans le péché !
» Courage, chrétiens malheureux, c'est
» Dieu qui vous appelle ; c'est Dieu lui-
» même qui veut vous consoler ; c'est son
» amour qui vous presse de revenir à
» lui, etc. etc. etc. etc. ».

Le discours de M. Guyon, prononcé d'abondance, fit verser des larmes à tous les auditeurs. M. l'abbé Jaisson produisit le plus grand effet.

Les saints exercices ont continué dans la chapelle des prisons, jusqu'à la dernière semaine de la mission générale. Chaque missionnaire venoit à son tour instruire les malheureux, les exhortant à la pénitence, leur annonçant la rémission des péchés et les consolations de l'Evangile.

Le Dieu de clémence a fait abonder sa miséricorde où le péché avoit abondé.

Parmi les prisonniers de l'un et de l'autre sexe, ceux qui déjà condamnés n'ont ni plus à craindre, ni mieux à espérer, et ceux qui ne sont point encore jugés, tous se sont montrés empressés à écouter la parole de Dieu. Aussitôt la voix des remords s'est fait entendre dans les consciences, le désir de la conversion a été excité dans tous les cœurs. Les saints gémissemens, les larmes du repentir ont accompagné la déclaration des péchés au tribunal de la pénitence. Des hommes et des femmes, après avoir confessé que pendant toute leur vie ils étoient restés éloignés de la table sainte, ont demandé à se préparer pour faire leur première communion.

Bientôt la grâce opérant de nouvelles merveilles, et la lumière s'étant levée sur ceux qui étoient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, un jeune idolâtre, et une jeune fille, née au sein de l'erreur, se sont présentés pour être admis au rang des catéchumènes.

Ainsi la vérité et la miséricorde se sont

rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées partout où la mission a pénétré.

Dans cet affreux séjour, où naguère on n'entendoit que des blasphêmes, des juremens et des imprécations, où le vice sembloit avoir fixé sa demeure et son empire, où la corruption et la malice des cœurs renouveloient sans cesse des disputes cruelles et des scènes de douleurs; déjà on n'entend plus que les cantiques du Seigneur; on adore, on prie Dieu, on bénit la mission, on chante ses bienfaits. Que ce spectacle est touchant! qu'il est glorieux pour la religion!!!

En effet, l'œuvre de consolation et de salut commencée dans les prisons, sous les plus heureux auspices, a été couronnée par les plus édifians succès.

Les saints exercices pour les prisonniers, suspendus pendant quelques jours, à cause des dernières solennités de la mission générale, furent bientôt repris et continués avec autant de charité que de zèle, par le digne chef de la mission de Provence (1),

(1) M. l'abbé de Mazenod.

et ses fervens coopérateurs. Ces saints apôtres, l'édification de nos contrées, s'empressent partout où la religion peut trouver un chrétien à instruire, un pécheur à convertir, un malheureux à consoler.

Ceux qui gémissent dans la captivité participeront aux bienfaits de la rédemption.

Le jour de propitiation arrive enfin (1). La chapelle où doivent s'opérer les prodiges de la grâce, et où doivent être célébrées les plus touchantes cérémonies, a été proprement décorée. Le préau de la prison où la croix de la mission doit être plantée, est orné, tout autour, d'une tenture blanche, et de festons de verdure. On accourt en foule pour assister à la solennité.

Le pontife, dont la présence console, sera lui-même le dispensateur des miséricordes du ciel. Il paroît : une sainte allégresse pénètre tous les cœurs. Les prisonniers entonnent le cantique de l'in-

(1) Le vendredi après l'Ascension, 12 mai 1820.

vocation. Toutes les voix implorent l'esprit consolateur.

Mgr. l'archevêque, revêtu des ornemens pontificaux, est assis devant l'autel. Deux jeunes catéchumènes s'avancent. Ils se prosternent, et font leur abjuration solennelle entre les mains du premier pasteur. A l'instant, présentés par leurs parrains, M. le comte de Villeneuve-Bargemont, maître des requêtes, préfet du département des Bouches-du-Rhône, et M. Pin, ancien conseiller; et par leurs marraines, Mme. la comtesse de Villeneuve-Bargemont, née de Prades, et Mme. la marquise de Valbelle, ils demandent à être admis dans l'Eglise et dans la foi du Rédempteur.

Le pontife est touché de leurs ferventes dispositions. Il tourne sur eux des regards pleins de charité, et commence les prières pour les catéchumènes. Il est assisté de MM. les vicaires-généraux, des saints prêtres de la mission de Provence, de M Rey, chanoine de la métropole, et de M. Janin, aumônier des prisons,

dont le zèle et la piété ont si dignement coopéré à l'œuvre de sanctification.

Tous les assistans attendris prient dans un profond recueillement.

Le renoncement au démon, à ses pompes et à ses œuvres, est prononcé par les catéchumènes.

L'esprit impur a fui devant l'onction sainte consacrée par le signe de la croix.

Chacun des catéchumènes est interrogé par le pontife :

Croyez-vous en Dieu le Père, en Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit?.... Je crois.

Croyez-vous la sainte église catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection des morts, la vie éternelle !..... Je crois.

Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu?...Le saint baptême de Jésus-Christ.

Le grand prodige de la régénération spirituelle va s'opérer. L'émotion est dans toutes les ames; les larmes d'une consolation céleste baignent tous les yeux; tous les regards sont tournés sur les fervens

catéchumènes. Leurs religieux parrains, leurs pieuses marraines les entourent dans un saint ravissement.

Le vénérable archevêque, au nom des trois personnes divines, versant trois fois l'eau baptismale sur chaque catéchumène, le baptise, et lui confère, avec la grâce de la régénération, le caractère ineffaçable d'enfant de Dieu et d'héritier des promesses de Jésus-Christ.... Quel partage plus précieux!!!

Toutes les ames bénissent le Seigneur. Toutes les voix entonnent ses louanges et chantent ses bienfaits.

Le saint pontife est monté à l'autel. Il offre à Dieu l'auguste sacrifice.

Les heureux néophytes que les eaux saintes du baptême ont régénérés, les chrétiens pénitens que les eaux de la piscine salutaire ont purifiés, tous établis en grâce ou réconciliés avec Dieu, sont appelés au banquet sacré; tous sont reçus au festin de l'agneau. Le pain des anges devient le pain des malheureux. Jésus-Christ, l'auteur de toute consolation, devient

vient la nourriture de ceux qui doivent encore souffrir dans la vallée des larmes.

Parmi les trente-sept prisonniers qui ont été admis à la table sainte, on a compté onze femmes, une fille et vingt-cinq hommes, dont sept hommes et une fille ont fait leur première communion.

Quelle vive ferveur dans ces ames pénitentes! Quelle tendre dévotion dans ces cœurs contrits et consolés, devenus des tabernacles saints où réside le divin Rédempteur! Avec quelle allégresse ces voix, animées par la présence de Jésus-Christ, entonnent le cantique d'action de grâces!

L'esprit sanctificateur va bientôt ajouter de nouvelles grâces et la plénitude de ses dons aux premiers gages de l'amour du Dieu sauveur. Vingt prisonniers (dix-huit hommes et deux femmes) reçoivent la confirmation.

La voix paternelle de Mgr. l'archevêque se fait entendre. C'est Jésus qui parle au bon larron pour le consoler ; c'est le père de famille qui exprime la joie dont son cœur est inondé par le retour de l'en-

fant prodigue; c'est le bon pasteur qui a retrouvé la brebis égarée.

Dans une allocution toute pleine d'onction, toute inspirée par la charité, le pontife, après avoir retracé aux pauvres prisonniers qu'il daigne appeler *ses chers enfans*, les grands bienfaits qu'ils viennent de recevoir, et les grâces abondantes dont ils ont été comblés, leur montre la religion comme l'unique source de tout bien. Il les exhorte à fuir, à jamais, les piéges et les chaînes du démon, à conserver la liberté des enfans de Dieu, et à persévérer dans la paix du Seigneur.

Les prisonniers vont jouir de l'auguste cérémonie du triomphe de la croix.

Monseigneur l'archevêque a béni le bois sacré. Il se prosterne pour l'adorer et le baiser. A son exemple, tout le clergé, M. le préfet, M. le maire et ses adjoints, les administrateurs et les dames des prisons se présentent à l'adoration de la croix, et après eux les prisonniers de l'un et de l'autre sexe qui ont été admis à la table du Sauveur.

La procession est en marche et circule dans la cour de la prison. La croix est portée par une division composée des prisonniers qui, dans ce saint jour, ont fait leur première communion. L'arbre du salut est planté sur cette terre heureusement régénérée, et qui ne fut pendant si long-temps qu'une terre de perdition.

La bénédiction du saint Sacrement a terminé ces touchantes cérémonies. Rien n'a manqué à l'édification de la fête; tout a concouru à sa solennité. On se plaisoit à y voir le premier magistrat du département, en qui la religion, les sciences et les arts trouvent toujours un noble appui et un protecteur éclairé.

Ce jour de miséricorde et de joie fut couronné par la cérémonie du renouvellement des vœux du baptême, qui eut lieu, le soir, dans la chapelle des prisons, au milieu d'un concours aussi édifiant que nombreux. Comme les promesses de ces pieux infortunés étoient expressives! qu'ils étoient heureux de leur retour à Dieu! Combien ils étoient pénétrés en renouvelant leurs saints engagemens avec le Seigneur!

Pendant que ces pauvres prisonniers nous édifioient ainsi par leur piété; pendant que la voûte du temple retentissoit des saints cantiques, et que toutes les voix chantoient les miséricordes du Seigneur, combien nous avons regretté que tous les ennemis de la religion, que tous les détracteurs de l'œuvre sainte, que tous ceux qui affectent si bien de redouter les effets de la mission et l'influence des missionnaires, ne pussent être témoins des merveilles qui remplissoient nos ames de si douces consolations! Comme nos yeux, leurs yeux auroient donné des larmes, leurs cœurs auroient été émus et pénétrés comme nos cœurs. Ils n'auroient pu se défendre du saint enthousiasme qui ravissoit tous les assistans. Ils auroient reconnu les bienfaits de la croix; ils auroient rendu hommage à la religion, et peut-être, après avoir entonné avec nous les louanges du Dieu d'Israël, se seroient-ils écriés comme nous : *Bénis soient ceux qui sont venus au nom du Seigneur.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DES

PRINCIPALES MISSIONS.

HISTOIRE

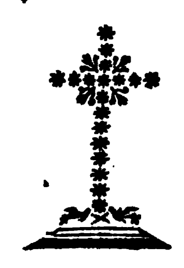
DES

PRINCIPALES MISSIONS,

DONNÉES EN FRANCE EN 1820 ET 1821.

Scribantur hæc in generatione alterâ; et populus qui creabitur laudabit Dominum. *Psalm.* 101.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez Adrien Le Clere, Imprimeur de N. S. P. *le Pape*, et de Mgr. l'Archevêque de Paris, quai *des Augustins*, No. 35.

1821.

qu'elles n'ont cessé de rendre à la religion, parce que quelques personnes les ont regardées comme une institution nouvelle, et, pour cela même, ont paru peu disposées à en suivre les exercices.

L'Eglise de France, dans ses beaux jours, possédoit un grand nombre de prêtres dévoués à la gloire de Dieu et au salut des ames, qui se livroient avec une ardeur infatigable aux pénibles fonctions de missionnaires. Sans parler des Vincent Ferrier, des François Régis, si connus dans quelques-unes de nos provinces par leurs pieux travaux, qui ignore que saint François de Sales donna, tant en France que dans le Chablais, des preuves multipliées de son zèle pour la réformation des mœurs et la sanctification du prochain? Qui ne sait que Fénélon, l'illustre Fénélon, dont le nom commande également l'admiration et le respect, avoit parcouru la pénible carrière des missions, avant son élévation à l'épiscopat. Les évêques trouvoient dans ces temps heureux, au milieu des corps religieux,

nombre d'ouvriers évangéliques qui venoient partager avec les pasteurs les fonctions du saint ministère, et distribuer aux peuples le pain de la parole de Dieu. Les Bridaine, les Vincent Caurette, les Beauregard, la plupart restes précieux d'un ordre célèbre, ont dû à de pieuses fatigues cette grande réputation qui les a distingués dans le siècle dernier, et qui leur survit encore. Ces hommes, d'une vertu sévère, enflammoient les peuples autant par leurs exemples que par leurs discours, et tous leurs pas étoient marqués par d'éclatans succès.

Mais voici ce qu'il y a particulièrement de plus positif sur les missions, dont, il y a quelques années, nous venons de voir se relever majestueusement la salutaire institution :

En 1632, saint Vincent de Paul établit dans le prieuré de Saint-Lazare, à Paris, la Congrégation de la mission. Son objet principal étoit de faire des courses évangéliques pour l'instruction et le salut des pauvres de la campagne. Les pré-

tres de cette maison s'occupoient constamment de missions, surtout aux environs de Paris. Ils en firent plus de sept cents, du vivant même de saint Vincent, qui assista à un très-grand nombre. Après sa mort, ces missions se continuèrent avec le même zèle, le même fruit. Des paroisses éloignées de la capitale en réclamèrent le bienfait. Plusieurs maisons s'en établirent dans les provinces; nous lisons même, dans le Cartulaire de notre cité, qu'en 1667, les prêtres de la mission, appelés à Reims, furent sur le point de s'y établir.

Dans les temps plus rapprochés de nous, de nos jours, on a vu dans nos contrées des missionnaires, des missions, des croix de missions. Il y a environ soixante ans, M. Longcol, curé d'Aubigny, près Corbeny, appela dans sa paroisse trois missionnaires qui vinrent de Paris, et que le renouvellement de la foi dans ce village récompensa de leurs travaux.

Sur la fin du 17e. siècle, le vénérable Grinion de Monfort fonda à Saint-Lau-

rent-sur-Saivre une communauté de prêtres séculiers qui, vivant ensemble comme ceux d'aujourd'hui, et sans aucun fonds que les secours de la Providence, plantoient des croix à la fin de chaque mission. M. Grinion mourut en 1716, et sa communauté a existé jusqu'à l'époque de nos malheurs. C'étoit à cette société qu'avoit appartenu ce respectable ecclésiastique qui vint à Reims, en 1804, à l'époque du Jubilé, soutenir seul, malgré son grand âge, les fatigues d'une prédication journalière, nous édifier par sa piété, et nous habituer aux gloses, aux conférences et au chant des cantiques. Toutes ces institutions périrent à la fois lors de notre désastreuse révolution, et les ennemis du trône et de l'autel commencèrent, en les abolissant, l'exécution de leurs funestes projets.

La restauration est venue fermer cet abîme; mais le temps seul peut réparer le mal fait aux mœurs et à la foi. Les progrès effrayans de l'impiété, l'indifférence des uns, le relâchement et la négligence

des autres, ont fait sentir la nécessité d'opposer une digue aux torrens qui menacent de tout entraîner. Le meilleur moyen étoit le rétablissement de quelques congrégations chargées de venir consoler les églises privées de pasteurs, instruire les fidèles, et ranimer dans leurs cœurs l'amour de Dieu et de sa religion.

Quelle reconnoissance ne devons-nous donc pas au souverain Pontife, qui nous a fait recouvrer le bienfait des missions, et à ces ministres infatigables qui sont venus nous apporter ces trésors de grâce dont le chef de l'Église les a rendus dépositaires? M. l'abbé de Forbin-Janson, prédicateur du Roi, second chef de la Congrégation des missions de France, et que nous venons de voir supérieur de celle de Reims, fit en 1814 un voyage à Rome, dans le dessein de solliciter de Sa Saintеté la permission d'aller annoncer la bonne nouvelle aux peuples qui ne l'avoient pas encore entendue. Notre saint Père vit en lui l'heureux moyen que lui offroit la Providence pour la conversion

des ames dans cette France, où, parmi l'ivraie, le père de famille reconnoît encore tant de bon grain. Il l'engagea donc à retourner dans sa patrie, à y réunir autour de lui un choix d'ouvriers évangéliques, et à la parcourir sans cesse, pour soulager ces pasteurs dont le zèle et les fatigues, non moins que le temps, abrégent chaque jour la pieuse carrière. Il daigna attacher à tous les actes d'une mission des grâces particulières, dont nous avons recueilli, et dont nous devons conserver les fruits précieux.

De retour en France, vers la fin de 1815, M. de Forbin vit ses plans accueillis avec un vif intérêt par le fils aîné de l'Église, et par cette famille auguste, dont le seul bien comme le seul bonheur est l'amour de Dieu et l'amour de la France. Dès ce moment, réuni à M. de Rauzan, chef des missions, et à des coopérateurs animés du même esprit, il n'a cessé de se porter partout où l'appeloit la voix des premiers pasteurs. D'autres congrégations se sont formées pour la propaga-

tion des vrais principes, et ces ecclésiastiques, au nombre d'environ cent trente, annoncent à la France les paroles de la vie éternelle.

Si l'on considère le grand nombre d'églises déjà privées de ministres, le défaut d'instruction pour les peuples, et l'affoiblissement de la foi qui en est le résultat malheureux, ne sentira-t-on pas l'indispensable nécessité des missions; et n'est-ce pas ici le cas de répéter ces paroles de M. Menoust : *Si la vérité n'étoit pas pour nous, un si petit nombre de missionnaires effraieroit-il autant les partisans de la philosophie?*

Elle est donc terminée cette mission de Reims, à laquelle a si pieusement répondu presque toute notre cité! Recueillons nos idées : rappelons-nous ses détails; et, ce récit lu, nous l'espérons, avec l'attention digne de son objet, perpétuera parmi nous un édifiant souvenir.

Ce récit est attendu par nos concitoyens et par cette population précieuse qui nous environne, et que nous avons vue chaque

jour franchir de grandes distances, pour venir aux instructions et aux cérémonies. Nous le devons à ces administrateurs éclairés, à ces pères de notre cité, qui veillent constamment pour elle; à ces magistrats, à ces juges qui, au sortir de leurs fonctions, s'asseyoient assidument parmi nous; à nos vénérables pasteurs, dont les vœux avoient appelé la mission; à nos illustres prélats, auxquels ses succès étonnans vont causer la plus douce satisfaction; enfin, à nosseigneurs les evêques d'Amiens et de Soissons, dont la présence a ajouté tant d'éclat à nos dernières solennités.

Daignez aussi l'agréer ce récit, hommes apostoliques, dont le dévouement au salut des ames surpasse ce que nous pouvions concevoir. Retraçant avec simplicité vos œuvres évangéliques, il sera pour vous un gage de notre reconnoissance, et pour nous un monument durable qui nous rappellera sans cesse vos vertus et vos talens. Ici, que votre modestie ne s'alarme pas, et ne craignez point

des louanges indignes de notre véracité. Des louanges! Nous savons de votre chef que *d'avance un missionnaire a renoncé à toutes*. Et d'ailleurs de quel poids seroient-elles auprès de tant, de si heureux résultats? Qu'elles parlent haut ces conversions frappantes multipliées, ces restitutions nombreuses, ces ruptures publiques de liaisons scandaleuses, le scandale lui-même réparé par un retour éclatant aux lois civiles et religieuses; enfin ces réunions d'époux si long-temps séparés! Qu'elle parle haut aussi cette joie de nos temples, naguère presque abandonnés, aujourd'hui suffisant à peine à nous contenir!

Depuis long-temps, Mgr. le cardinal de Périgord, notre ancien archevêque, et son digne successeur, Mgr. de Coucy, archevêque élu, désiroient pour nous une mission; Mgr. l'évêque de Maux se promettoit d'y concourir avec le zèle qu'on lui connoît.

MM. de Forbin-Janson et Guyon, prêtres des missions de France, y préparè-

rent les voies, lorsqu'ils vinrent en septembre dernier à Reims, et sous le bon plaisir des prélats, ajouter par leurs prédications un nouvel intérêt à la neuvaine de saint Remi.

Nul doute que la pieuse avidité avec laquelle nous allâmes les entendre n'ait convaincu d'avance ces deux éloquens interprètes de la divine parole, du succès qu'on devoit attendre de la réunion d'un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques.

Leurs désirs et les nôtres ont été remplis, et la mission, préparée par des antécédens aussi favorables, également accueillie par nos pasteurs et par nos autorités, qui l'avoient souhaitée, fut ouverte solennellement à Reims, au commencement de cette année 1821, par quinze prêtres des missions de France, parmi lesquels nous revîmes avec plaisir M. de Forbin et M. Guyon.

La première journée de la mission fut solennisée le dimanche 7 de ce mois, en l'église de Notre-Dame, par une proces-

sion générale de tout le clergé de la ville, qui ne put sortir à cause du mauvais temps. Les autorités, les tribunaux, le collége royal, tous les corps enfin qui ont place aux cérémonies publiques, y assistèrent, ainsi qu'un détachement de la garde nationale. La multitude étoit immense, et le recueillement du plus grand nombre fit déjà espérer aux missionnaires de précieuses conquêtes.

Nous entendîmes alors, pour la première fois, ce cri si touchant de repentir : *Parce, Domine*, etc., et ces beaux cantiques où la grandeur des pensées, d'accord avec l'élégante simplicité de la poésie, atteint si souvent le sublime.

Nous dirons, à ce sujet, que, quelques jours avant le commencement de leurs travaux, les missionnaires avoient formé dans les paroisses des chœurs de chant. Des personnes choisies dans les deux sexes se réunissoient à des heures convenues ; elles s'exerçoient, sous leur direction, à cet ingénieux et infaillible moyen de graver sans effort dans nos ames les mystères de la

religion, ses bienfaits, et les douces affections dont elle sait nous pénétrer, et d'obvier aux distractions et au trouble si difficiles à éviter dans les grandes réunions.

Aussitôt la procession, M. l'abbé Menoust, l'un des missionnaires destinés à la cathédrale, monta en chaire, et lut le programme de la mission, auquel il ajouta quelques idées naturellement amenées par la circonstance. Ce peu de paroles, nous l'avons observé, prononcées avec l'éloquence du cœur, fut un début éclatant, et assura pour la suite à nos orateurs un nombreux auditoire.

Le même jour au soir, il fit la première instruction. Comme toutes celles qui la suivirent, elle commença par le chant des cantiques, et se termina par la bénédiction du saint Sacrement. Celle du lendemain matin eut lieu avant six heures. On vit s'arracher au repos des milliers de fidèles de tout âge, de toute condition, pour venir entendre la prière, la messe, l'instruction, et recevoir la benédiction. Nous ne pouvons ici passer sous silence le noble dé-

sintéressement des manufacturiers, commerçans, chefs d'ateliers, qui, servant les premiers d'exemple à leurs ouvriers, leur accordoient le temps nécessaire pour suivre ces pieux exercices, si propres à ouvrir et à fermer saintement la journée.

Celui du soir avoit deux parties distinctes : dans l'une, discours familier, nommé glose dans les missions, l'orateur traitoit quelque point de foi, de dogme, de morale ou de discipline ecclésiastique, dont le plus souvent un cantique donnoit le sujet.

L'autre, plus longue, étoit un discours régulier se rattachant au plan général de la mission, qui, à proprement parler, est un Cours théorique et pratique de religion.

Quelquefois, pour varier le mode d'instruction, c'étoit une conférence entre deux missionnaires, placés dans deux chaires opposées. L'un présentoit à son adversaire les objections, les difficultés et les doutes qui se reproduisent le plus fréquemment sur les diverses parties de

notre croyance; l'autre y répondoit, et les détruisoit avec clarté et précision.

Ainsi commença le cours des travaux de nos missionnaires, qui se partagèrent nos paroisses de la manière suivante : à la Cathédrale, MM. de Forbin-Janson, second chef des missions de France, supérieur de celle-ci, Menoust, Polge, Tarin. A Saint-Jacques, MM. Guyon, Bourgin, Paraudier, et de Scorbiac, qui en même temps donna ses soins au collége royal, dont il emporta la reconnoissance et les regrets, comme il en avoit possédé la confiance. A Saint-Remy, MM. Desmares, Cailleau, Dumesnildot, de Saint-Yves. A Saint-Maurice, MM. Rodet et Beaussé. Enfin à Saint-André, M. Regnier, qui, plusieurs fois, comme M. Tarin, fut envoyé dehors, pour évangéliser nos campagnes. La plupart d'entre eux étoient déjà connus par d'heureux succès dans d'autres missions.

Partout les deux premières semaines furent consacrées à établir les preuves de la religion. Ainsi l'existence et l'unité

de Dieu, celle de la loi naturelle, l'insuffisance de celle-ci, la nécessité d'une révélation, l'authenticité des livres saints, celle de la loi nouvelle prouvée par la vérité et l'application des prophéties, la divinité de Jésus-Christ, celle de sa religion, de ses mystères et de ses dogmes, la pureté de sa morale, toutes ces matières du plus haut intérêt, anneaux précieux d'une chaîne indissoluble, ont été traitées de manière à ne rien laisser à désirer. Cependant plusieurs personnes, sur l'invitation des missionnaires eux-mêmes, ont fait, de vive voix et par écrit, des observations sur certains points qui ne leur paroissoient pas avoir été suffisamment éclaircis : elles ont été discutées, et les difficultés résolues avec le même talent.

Dès-lors ont commencé ces conversions depuis si fréquentes; dès-lors, chaque jour, le pieux auditoire, toujours croissant, réunissoit également l'enfant et le vieillard, le riche et le pauvre, le magistrat et l'artisan; privilége admirable du christianisme, qui, dans la profession

d'une même foi, confond les héritiers du même royaume céleste.

La religion suffisamment prouvée, il est d'usage dans les missions de célébrer plusieurs fêtes solennelles. La première, dite l'amende honorable, est celle dont nous donnerons une description étendue, parce que les autres, différentes dans leur objet, se ressemblent dans les moyens.

Celle-ci a pour but d'expier les outrages faits à Dieu et à la religion. Les missionnaires, pour lui imprimer un caractère plus auguste, avoient dans les églises, du côté opposé au chœur, érigé un autel très-élevé, de forme pyramidale. Une pieuse industrie s'étoit empressée de l'orner; draperies, tresses et couronnes de fleurs, guirlandes de feuillages, arbustes verdoyans, vases de grand prix, candélabres chargés de bougies, rien n'avoit été oublié pour lui donner un brillant appareil.

La cérémonie commença le vendredi 26 janvier, à six heures du soir. Depuis long-temps les églises étoient remplies. D'abord un missionnaire monta en chaire.

A Notre-Dame, ce fut M. de Forbin. Il retraça, dans un discours frappant de vérité, tous les outrages faits au Dieu de nos pères et à sa religion, durant trente années d'impiétés et de crimes. Il en indiqua la source dans les systêmes dévastateurs et désolans d'une philosophie dont l'athéisme est la base, et il en demanda aux assistans l'éclatante expiation.

Après ce discours, prononcé avec véhémence, le saint Sacrement, précédé d'un clergé nombreux revêtu de chasubles, s'avance processionnellement vers l'autel de la mission. Beaucoup de pasteurs du dehors étoient venus se joindre à ceux de la ville. On récite le Psaume *Miserere*, etc.; à l'instant s'allument les bougies de l'autel et les cierges que portoient les fidèles. Une clarté éblouissante forme comme un faisceau d'étoiles brillantes. Au milieu de cette auréole, le Saint des saints, exposé au point le plus élevé de l'autel, reçoit les adorations d'un peuple immense humblement prosterné. Placés sur une haute estrade qui domine l'auditoire, les prê-

tres nous donnent une image vivante de ces vieillards du livre saint, assis sur des trônes d'or autour du Tout-Puissant.

Après quelques instans d'anéantissement religieux, le chef de la mission, toujours en chaire, se dépouille de son habit de chœur. Un cierge à la main, il adresse l'amende honorable à la justice terrible du Dieu trois fois saint, et se recommande à sa miséricorde, lui, et les coupables qui l'environnent. Ici l'émotion générale semble n'être soulagée que quand le célébrant a fait entendre les paroles de grâce, et donné au peuple la bénédiction. Le pécheur attendri sent échapper les larmes du repentir; son cœur s'ouvre à l'espérance, et l'impression fut si vive, que, loin de chercher à se retirer, il sembloit ne s'arracher qu'à regret de la maison du Seigneur. A Saint-Jacques, à Saint-Remi, partout enfin cette belle solennité fut aussi édifiante.

La semaine qui suivit cette fête nous prépara à la seconde, l'adoration de la croix. Une retraite commença. Les deux

sexes séparés reçurent, à des heures différentes, des instructions particulières sur les sacremens, sur les dispositions qu'on doit y apporter, et sur les devoirs principaux de la vie chrétienne, toutes conséquences des preuves et des règles de la foi solidement établies. Tous les jours, pour affermir les fidèles, des lectures leur étoient indiquées dans l'Evangile, dans l'Imitation, etc., et ces lectures se firent soigneusement.

Le vendredi 2 février, à la fin de la retraite, on célébra l'adoration de la croix. Cet acte religieux fut précédé d'un discours tendant à nous y préparer. Celui de M. Guyon, à Saint-Jacques, fut de la plus grande force. Nous ayant pénétrés de la nécessité de recourir à Dieu après tant d'années passées dans l'oubli de son culte, il frappa les derniers coups en s'écriant : *Paroissez, Seigneur, et recevez à l'instant, avec le cri de notre repentir, la protestation de notre hommage.*

Il dit, et, tenant le crucifix élevé, il l'adora d'abord pour tous; puis, quittant

la

la chaire, il vint se placer au pied de l'autel, où il offrit la croix à l'adoration des fidèles. Nous étions présens, et nous pouvons assurer que les larmes coulèrent de tous les yeux. L'émotion fut telle qu'elle ne permit pas même de chanter, comme de coutume, le cantique de la fin.

La même dévotion accompagna partout cette belle soirée; et le temps étoit déjà venu où les effets de la mission et le respect pour les missionnaires étoient tels, que nous avons entendu des personnes des diverses paroisses, poussées par une pieuse rivalité, s'écrier : *C'est nous qui avons les meilleurs !*

Après avoir obtenu de Dieu l'oubli de tous les crimes, et les avoir effacés par une sincère adoration, il falloit lui renouveler des vœux trop long-temps violés. C'est l'objet de la troisième cérémonie de la mission. On prit des précautions pour maintenir l'ordre dans la cathédrale surtout, où ces fêtes, plus brillantes qu'ailleurs, attiroient une affluence grossie encore du peuple de nos campa-

gnes accouru de toutes parts. La garde nationale, dont cette fois et depuis le service fut agréé, contribua, par sa belle tenue et sa conduite, à l'embellissement de nos solennités.

Le renouvellement des vœux du baptême eut lieu le mardi 6 février, à six heures du soir. Depuis long-temps le lieu saint renfermoit une foule immense. Les deux sexes offroient ce que notre cité possède de personnes recommandables par le rang, la fortune et l'éducation. Les classes inférieures rivalisoient aussi de piété. Le pauvre étoit confondu avec le riche, et la religion triomphoit encore dans cette touchante fraternité.

Après le chant des cantiques, un missionnaire monte en chaire, fait une instruction sur la fête du jour, et le saint Sacrement est porté au sommet de l'autel de la mission. Tous les cœurs sont prêts; ils sont éclairés de cette lumière céleste, dont tant de cierges allumés sont le brillant emblème. Après quelques instans d'un silence religieux, le diacre chante

l'Evangile, dans lequel il proclame, au nom du Dieu vivant, les huit béatitudes; puis, il remet le livre au célébrant, qui le présente au peuple, auquel il fait répéter successivement l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres.

Ces prières furent suivies du chant du Symbole de Nicée.

Mais comment exprimer ce que nous avons tous ressenti, quand le célébrant tenant élevé dans ses mains, et présentant au peuple l'Evangile ouvert, lui fait à haute voix les questions suivantes: *Croyez-vous à la foi de Jésus-Christ contenue dans ce livre?* Le peuple répond qu'il la professe et toutes ses vérités. *Promettez-vous d'observer les Commandemens de Dieu, ceux de l'Eglise?* Chacun de ces commandemens, prononcé par le prêtre, est répété par les assistans, qui jurent de l'observer. *Pardonnez-vous à tous vos ennemis?* Oui, nous pardonnons.

Cette dernière partie de la cérémonie fut pour l'auditoire entier le signe irré-

sistible d'une impression trop vive pour n'être pas sincère, et le nouveau Moïse, en descendant de la montagne sainte, ne craignit pas de trouver le veau d'or.

A Saint-Jacques, M. Guyon profita de l'émotion générale, pour prévenir son auditoire qu'il désiroit le lendemain matin la faire partager à cet âge heureux, si propre à recevoir de religieuses inspirations.

Ainsi, le mercredi 7 février, après avoir, à cette intention, célébré le sacrifice auguste, il se porta vers l'autel de la mission, orné et illuminé comme la veille. Là, il appelle à lui le nombre infini d'enfans de tout âge qui remplissoient l'église, et qu'il groupe avec beaucoup d'ordre jusque sur les degrés, où il s'empresse de les mêler et de les confondre avec ces enfans du malheur, qui s'élèvent dans nos hospices sous l'aile tutélaire de la charité et de la religion. Il leur fait une exhortation touchante, qui n'étoit qu'une paraphrase de ces belles paroles de l'Evangile: *Sinite parvulos venire ad me*; et, après

leur avoir fait, comme la veille à leurs pères, renouveler les vœux de leur baptême, il les renvoie attendris de ce qu'ils avoient entendu, et émerveillés du brillant et nouveau spectacle dont ils avoient joui.

Déjà trois cérémonies de la mission avoient eu lieu. Les instructions familières et principales furent depuis lors presqu'uniquement affectées aux dispositions nécessaires pour recevoir dignement les sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, auxquels les fidèles devoient se préparer.

Ce fut alors que le nombre des bonnes œuvres se multiplia de tous côtés. Ici, un vol étoit restitué, une injustice réparée; là, une liaison illicite soudainement rompue; des ennemis, des familles se réconcilioient; un époux, trop long-temps adultère et criminel, venoit revivre sous le toit conjugal. Partout les tribunaux sacrés devinrent insuffisans, quoique les pasteurs de nos campagnes fussent venus seconder par leur zèle celui des nôtres, et que leurs pieux travaux fussent poussés bien avant dans la nuit.

Enfin, les missionnaires jouissoient en tout lieu d'un respect et d'un crédit qu'avoit augmentés encore M. de Forbin, en accédant à la demande qui lui avoit été faite par le vénérable curé de Saint-Maurice, et par des personnes qui tiennent un rang distingué dans la manufacture de Reims, de venir donner dans son église une instruction le jour de saint Blaise, patron de l'industrie rémoise.

Ce fut le lundi 5 février. L'assemblée étoit nombreuse : maîtres, ouvriers, tous étoient accourus, et avoient accueilli l'orateur avec cette religieuse gratitude si justement due à celui qui, malgré tant de soins et de fatigues le jour et la nuit, avoit pu trouver encore assez de temps pour préparer un discours si approprié au genre de personnes qui composoient son auditoire, qu'au sortir du lieu saint, nous avons entendu des ouvriers s'écrier naïvement : *On diroit qu'il a toute sa vie fréquenté nos ateliers.*

Oui, bons ouvriers de la fabrique de Reims, quelque bien disposés que vous

fussiez déjà, comme vos autres concitoyens, nous croyons que l'obligeante condescendance du chef de la mission a plus particulièrement décidé votre empressement unanime à contribuer de vos deniers et de vos bras à l'érection du Calvaire, dont nous allons nous entretenir.

Une des dernières cérémonies des missions, celle même qui semble en faire le complément, c'est la plantation de l'arbre de la croix. M. de Forbin trouva dans les diverses autorités une disposition parfaite à seconder, à prévenir même ses désirs et ses demandes. Pendant plusieurs jours, on discuta sur le lieu, et l'on se décida pour un champ, dans lequel le monument seroit la perspective du centre de la grande allée de nos belles promenades. On ne pouvoit mieux choisir : en effet, ce terrain touche presque à la porte de Mars et à l'arc de triomphe des Romains, qui, suivant le plan projeté, doit succéder à celle-ci, et servir d'entrée à la ville. Il aboutit au cimetière; la grande route

de Flandres le longe horizontalement, et, si l'on peut encore ajouter à tant de convenance, il occupe la place du faubourg Saint-Thomas, ancienne partie de notre ville, détruite il y a environ trois siècles.

Que cette croix réunira de souvenirs! Que de motifs puissans lui apporteront chaque jour de nouveaux, de différens hommages! Tantôt la dépouille mortelle du chrétien, passant près d'elle pour aller à sa dernière demeure, semblera l'implorer encore; tantôt le fidèle viendra gémir à ses pieds sur la perte de ceux qui lui étoient chers; le voyageur, qui n'entrevoit que dans le lointain le terme de sa course, viendra solliciter celui de ses fatigues; l'étranger, admirant le monument romain, ce témoin de notre ancienne grandeur, nos allées, et cette croix, ouvrage de nos mains, verra en un seul lieu, comme d'un seul coup d'œil, Reims ancien et Reims nouveau; enfin, l'homme instruit, l'ami des arts, considérant attentivement l'arc de triomphe chargé des emblêmes du paganisme, verra non loin

de lui, dans notre majestueux Calvaire, le triomphe de la vérité sur les erreurs de l'idolâtrie.

Avant de commencer aucun travail relatif à l'érection de la croix, il falloit compter sur des fonds suffisans. Pour atteindre ce but, M. de Forbin, sous le bon plaisir de la mairie, invita, par lettres à domicile, et dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, des personnes choisies, à venir délibérer sur les moyens. Il leur adjoignit des hommes instruits dans la maçonnerie et la charpente. Le plan fut soumis à cette réunion du 9 février, et adopté dans toutes ses parties : il consiste, comme nous l'avons dit, à élever la croix en perspective de la grande allée des promenades; d'autres allées, partagées en plusieurs sens, doivent faire l'entourage du Calvaire, dont l'ouvrage sera conduit de manière à ce que circulairement on établisse les douze stations du chemin de la croix, et un sépulcre à sa partie inférieure.

Le bois étoit trouvé, acheté, et déjà

mis à la disposition de l'ouvrier. Cette pièce superbe avoit quarante-six pieds de longueur sur quatorze pouces d'équarrissage, sans divergence. On imagina, pour l'exhausser encore, d'y ajouter une ente de plus de dix pieds; ce qui lui donne une élévation de cinquante-six pieds.

Le crucifix en bois, sculpté à Paris par un artiste habile, étoit fini; il alloit arriver.

L'assemblée, dans une réunion subséquente, après avoir approuvé ce qu'avoit fait M. de Forbin, se constitua en commission dite de la Croix, et fut d'avis, afin de mettre à exécution ce qui n'étoit qu'en projet, de se partager, sans désemparer, tous les quartiers de la ville, pour y faire, dès le lendemain, et en un seul jour, une collecte qui procurât les fonds nécessaires. Elle forma aussi dans son sein un bureau spécial composé de quinze membres, pour soigner l'emploi de l'argent, la distribution et le perfectionnement des travaux.

La collecte se fit le 13 février : elle a

été si abondante, qu'elle a de beaucoup surpassé les espérances. Chaque jour, chaque instant encore multiplie nos ressources. Grâces vous soient donc rendues, Rémois de toutes les classes, et qu'il me soit permis ici de citer particulièrement la partie la moins aisée de nos concitoyens. Le monument sacré qui est votre ouvrage sera aussi le témoin de votre attachement à la foi de vos pères, qui, dans tous les temps, vous a éminemment distingués.

Ajoutons ici, pour donner de justes éloges à la pieuse libéralité des personnes attachées au service de nos hospices, et des malades eux-mêmes, qu'ils ont voulu contribuer de leurs deniers à l'érection de la croix, et qu'une somme considérable, en raison de leurs ressources, a été par eux remise au trésorier de la commission.

Mardi matin, 14 février, jour anniversaire d'un attentat déplorable, on célébra dans toutes les églises, à l'autel de la mission, une messe pour le repos de

l'ame d'un prince dont la vie étoit consacrée à la France, et dont la mort, celle d'un martyr, lui commande d'éternels regrets. Son éloge funèbre ne fut pas oublié dans les instructions, et bien des larmes coulèrent.

Pendant que, hors de notre ville, on commence avec tant de zèle les travaux du Calvaire, rentrons dans nos temples, où les fruits heureux de la retraite vont nous donner d'autres sujets d'édification. De nouveaux embellissemens ornoient la cathédrale, qui, seule de toutes les paroisses, devoit contenir l'immense quantité de fidèles préparés à participer aux saints mystères. Cette auguste cérémonie, la communion générale, qui s'étoit faite pour les femmes, le 11, eut lieu pour les hommes le 18 février. Moins éclatante que les précédentes, elle ne devoit pas, comme elles, se recommander par une affluence prodigieuse, par ce clergé pompeusement vêtu, par cette multitude de flambeaux le disputant à la clarté du jour. L'aurore naissoit : sa

douce lumière avoit quelque chose de ce recueillement, de ce silence qui régnoient dans une si grande réunion. Témoin de ce spectacle, je dirai presque divin, je désire et désespère d'atteindre à un sujet aussi sublime. Comment peindre, en effet, surtout ce moment où le chef de la mission, à la suite de l'exhortation la plus propre à entretenir, à augmenter même dans les ames cette ferveur qui anime la sienne, reçut de ses auditeurs, et par trois fois, la promesse de la communion pascale, et d'une vie constamment meilleure !

On compteroit difficilement toutes les personnes des deux sexes qui, pendant plusieurs dimanches de suite, firent partie de la communion générale. Où chercher ailleurs une plus grande preuve des succès de la mission, comme un plus digne prix des travaux des prêtres de la ville et des missionnaires, qui tous étoient continuellement en chaire ou dans le tribunal sacré? La santé de plusieurs en souffrit. Pendant quelques jours, M. Me-

noust fut retenu au lit, excédé de fatigue. M. Polge, dont les talens donnent les plus grandes espérances, également propre aux instructions familières, aux grands discours, et à la science de la direction, éprouva plusieurs évanouissemens. Cependant il falloit entretenir le feu sacré, et M. Parandier, missionnaire de Saint-Jacques, vint faire, le 15 février, à la cathédrale, la grande instruction du soir, avant laquelle l'infatigable M. de Forbin avoit fait la glose.

M. Parandier ne s'attacha point à revenir sur les preuves de la religion, de ses mystères, de ses dogmes, tous sujets déjà complettement traités. Son but étoit de porter le coup d'une conviction inévitable à ces incrédules qui se disent de bonne-foi, si cependant il peut en exister, à ces hommes qui se servent ou qui prétendent se servir de l'histoire pour détruire ce qu'ils appellent l'échafaudage du christianisme. Il démontra donc, et c'étoit son sujet, l'accomplissement des prophéties sur la ruine de Jérusalem et sur la

dispersion des Juifs, miracle toujours subsistant, malgré les efforts que firent d'abord Julien l'Apostat, et de nos jours un conquérant trop malheureusement célèbre qui avoit voulu les rétablir dans sa capitale, après avoir inutilement tenté de pénétrer en Judée, et de faire mentir, s'il l'eût pu, ces mêmes prophéties. Ses preuves pressées l'une sur l'autre, toutes historiques, et prises littéralement dans des auteurs estimés et connus, se succédoient avec une force invincible, et sa conclusion, naturellement amenée, subjugua les esprits droits à qui il restoit encore quelque doute. Ce savant discours sembloit n'être fait que pour les hommes instruits; mais l'ordre et la clarté le firent avidement écouter et retenir par tous ceux qui l'entendirent.

La mission n'étoit pas le seul bien que nous eût ménagé la Providence : les prélats, dont nous avons déjà signalé la charité paternelle, profitèrent des heureuses dispositions du moment, pour remplir, en faveur de notre cité et de nos cam-

pagnes, un vide depuis long-temps déplorable. Seize années s'étoient écoulées, sans qu'on eût administré le sacrement de confirmation. Nosseigneurs de Reims et de Meaux, dont le dernier nous écrivit à ce sujet une lettre pastorale, eussent voulu venir le conférer; mais ne le pouvant ni l'un ni l'autre, ils engagèrent à les remplacer dans cette auguste fonction nosseigneurs les évêques d'Amiens et de Soissons, qui promirent d'arriver les 21 et 22 du courant, pour confirmer les fidèles dans la foi, et pour présider à la cérémonie de la plantation de la croix.

On avoit donné partout avis de leur prochaine arrivée, et de suite MM. les ecclésiastiques de la ville, dont le zèle a si bien secondé celui des missionnaires, avoient réuni à des instructions particulières les adultes qui désiroient recevoir la confirmation.

Cet accroissement de grâces donnoit chaque jour plus d'impulsion à l'élan général, et d'assurance aux triomphes du Christ. En peu d'heures le champ de la

croix fut disponible. M. Legrand aîné, propriétaire du champ voisin, sait à peine que le premier ne suffit pas au dévclop-pement des ouvrages du plan, qu'il s'empresse de venir généreusement offrir au chef de la mission tout ce qu'il sera nécessaire de trancher dans le sien. Les travaux du Calvaire se commencent et se poursuivent avec une activité incroyable, sous la direction des gens de l'art, et sous la surveillance de la commission de la croix.

On construisit d'abord, au centre du plan, un massif de dix-huit pieds cubes en maçonnerie, lequel devoit servir de base à la croix. Aux deux côtés et au niveau du massif on étabit en terre deux rampes circulaires parallèles. Cet ouvrage pénible, qui fut celui de quelques jours, se fit et s'acheva avec un concours et un zèle qu'il faut avoir vus pour le croire, et que la rigueur de la saison ne put ralentir. C'étoit à qui offriroit au Calvaire le tribut de sa force et de son courage : âge, sexe, rang, tout se con-

fondoit dans une pieuse rivalité. On a vu les dames les plus délicates solliciter, l'argent à la main, les ouvriers pour emprunter leurs outils. Les instrumens manquant aux bras étoient remplacés par les bras eux-mêmes. Les habitans recueilloient dans leurs maisons tout ce qui pouvoit servir à la bâtisse, l'exposoient devant leurs portes; des voituriers venoient le charger et le conduire à sa destination. Les missionnaires, dans le peu de liberté que leur laissoit le saint ministère, donnoient l'exemple du travail, auquel prirent part tous les élèves des écoles, comme ceux du collége royal, conduits par leurs chefs. Les propriétaires qui pouvoient disposer de quelques matériaux les amenoient de toutes parts. Les campagnes voisines, celles même dont la position locale devoit leur donner moins d'occasions de passer près de la croix, voulurent, comme la population rémoise, concourir à l'élévation du monument sacré. Celle-ci envoyoit le sable, celle-là les pierres, d'autres, des déta-

chemens d'ouvriers. M. de Forbin reçut de plusieurs maires les lettres les plus favorables pour l'exécution de ses plans. « M. l'abbé, lui écrivoit l'un d'eux (on » nous a nommé celui de Courcy), tous » mes concitoyens réunis me chargent de » vous offrir hommes, chevaux, voitures, » matériaux. Vous n'avez qu'à deman- » der, tout est à vous ».

Avec d'aussi puissans moyens, M. de Forbin n'avoit qu'un signal à donner. Déjà, et bien avant que la croix fût faite, il étoit embarrassé du grand nombre de fidèles qui se disputoient la faveur de la porter en triomphe. Une touchante égalité présida à leur admission. On y voyoit également l'honnête artisan et le propriétaire, le simple militaire et l'officier retiré, décorés tous deux du noble signe de l'honneur. Après avoir calculé le poids énorme du bois, et du brancard qui devoit le supporter, on forma huit divisions, chacune de deux cents quarante hommes, distribués par taille, destinés à se succéder l'une à l'autre dans cette honora-

ble fatigue. M. de Forbin et M. Guyon les exercèrent pendant plusieurs jours, et leur donnèrent des chefs. La première se composoit de personnes prises dans la garde nationale et parmi les élèves les plus grands du collége royal. Le brancard, long d'environ soixante pieds, élargi des deux côtés par vingt appuis en arc-boutans, et partagé de manière à contenir en dedans et en dehors le nombre déterminé de porteurs, étoit disposé en plan incliné; en sorte qu'en marchant il présentoit la croix dans une élévation croissante de la base au sommet, qui étoit haut de plus de quinze pieds, tandis que sa partie inférieure en avoit moins de quatre. Les autorités, pénétrées de l'obligation impérieuse de prévenir, non pas seulement tout accident, mais l'apparence même du danger, furent toujours présentes à ces épreuves, nécessaires pour ôter la crainte, et pour donner l'habitude à ceux qui se destinoient au portage de la croix.

M. de Forbin, quoique certain, par

l'expérience acquise en d'autres lieux, de la possibilité de l'opération, crut devoir faire parcourir au brancard seul, porté par un nombre d'hommes proportionné à son poids, les rues de la ville destinées à la marche triomphale. Quelques passages étroits sembloient, sinon l'empêcher, au moins la rendre très-difficile. La longue et pesante machine que guidoit M. Guyon alla partout sans obstacle, et les pieux porteurs ne cessèrent, pendant la course, de chanter des cantiques, toujours précédés et suivis de ces nobles cris : *Vive la Croix ! vive le Roi ! vivent la France et les Bourbons !*

La veille de la cérémonie, on plaça sur le brancard un poids égal à celui de la croix. Une multitude immense attendoit avec anxiété : au signal donné, une division le soulève, avance, recule, marche et s'arrête sans encombre. A cette vue, un cri universel de joie se fait entendre : *Nous la porterons !*

Dans l'ordre des missions, la fête de la plantation de la croix doit être pré-

cédée par celle de la consécration à la sainte Vierge, qui est la cinquième. Elle fut célébrée le mardi 20 février, à la même heure, et comme les précédentes. Après le chant des cantiques, le clergé vint se placer sur l'estrade de l'autel de la mission, lequel, illuminé comme de coutume, avoit à son sommet l'image de la mère de Dieu. Un missionnaire fit en chaire l'éloge de Marie. Il nous la montra protectrice constante de tous les chrétiens, refuge assuré des pécheurs qui implorent son intercession puissante près de son divin Fils; étoile tutélaire de ces nautonniers destinés aux courses lointaines, qui n'oublient jamais de se la rendre propice; enfin, tendre mère de notre France, que la piété d'un de nos rois lui a dédiée. Rappelant ensuite ces désastreuses époques dans lesquelles elle a si visiblement coopéré à notre délivrance, il nous presse, il nous conjure de nous consacrer à elle sans retour.

Alors tous les fidèles, un cierge à la main, font leur profession de foi en fa-

veur de Marie, en répondant unanimement à la première interrogation du célébrant : *Oui, nous croyons que la sainte Vierge est mère de Dieu.* — Voulez-vous que la mère de Dieu soit aussi la vôtre ? — *Oui, nous prenons en ce jour Marie pour mère.*

Le célébrant ensuite prononce à haute voix, et fait répéter aux fidèles la Salutation Angélique ; et la bénédiction du saint Sacrement est le sceau de cette consécration.

Dès les premiers jours de leurs travaux, les missionnaires nous avoient parlé d'une fête uniquement destinée au premier âge. Les mères et les enfans l'attendoient avec une vive impatience ; et, comme la veille l'avoient été leurs parens, les enfans furent consacrés à la Vierge, le mercredi matin, 21 février.

La fête commença par le saint sacrifice. Nos églises, depuis long-temps, renfermoient nos joies et nos espérances. Quel spectacle attendrissant de les voir tous se presser autour de l'autel, faisant dès

l'âge le plus tendre leur premier essai, leur premier acte de piété!

Après la messe, le missionnaire célébrant, prenant entre ses bras un de ces enfans, prononce sur lui, pour tous, la consécration à Marie. Les jeunes voix la répètent; les mères, de leurs places, la ratifient, et suppléent à la foiblesse de l'âge par l'ardeur de leurs vœux.

La procession se forme ensuite : les enfans défilent deux à deux et quittent l'église. Comme les voûtes de nos temples, les rues, les places qu'ils parcourent, retentissent de l'innocent concert! Ils chantent les cantiques de la mission, et les louanges de celle à qui ils viennent de consacrer leur cœur. Son image auguste devoit être portée en triomphe : trop foibles pour ce fardeau sacré, ils le confient à regret à ces jeunes vierges qui, pendant la mission, ont donné tant de preuves de zèle. On se rend au terrain du Calvaire. Là, nouveau et aussi touchant spectacle : chaque enfant vient apporter au monument son premier travail, en

en ajoutant une pellée de terre à son exhaussement. Alors le chef de la mission s'adresse à son jeune auditoire, et lui retrace le bonheur d'une vie pure, ses devoirs envers Dieu, envers ses parens, envers Marie, sa mère adoptive.

Puisse cette cérémonie, si belle pour l'enfance, ne jamais s'effacer de son souvenir, y graver au contraire de salutaires impressions!

Qu'on nous permette ici de remarquer combien toutes ces fêtes des missions sont de nature à émouvoir, à entraîner les cœurs. En effet, la pieuse adresse qui les a imaginées (qu'on nous accorde cette expression), ne le pouvoit par des moyens plus puissans. Ces draperies élégantes, ces couronnes de fleurs, ces contours grâcieux de tresses et de guirlandes, ce Saint des saints régnant au sommet d'un autel étincelant de clartés; tous ces pasteurs richement revêtus et dominant sur une immense assemblée; cette assemblée elle-même, partout silencieuse et recueillie: assurément, un spectacle aussi im-

posant, en fixant l'œil, frappe l'ame, l'étonne, et lui imprime un mouvement dont elle ne peut se rendre compte. « Oui,
» disoit un de nos rois (François Ier.),
» on a tort de penser que les cérémonies
» ne contribuent pas à la piété : quand
» je vois un saint ministre en habits pon-
» tificaux, je ne puis m'empêcher d'être
» frappé de cet éclat extérieur qui con-
» cilie à la religion je ne sais quelle gran-
» deur particulière qui échappe à notre
» foiblesse. Si mon ame n'étoit pas con-
» vaincue tout-à-fait, les sens me con-
» duiroient à la conviction ». Que sera-ce donc, si vous y ajoutez et l'inspiration de l'orateur, et ces interpellations véhémentes, inattendues, dont l'effet est infaillible, quelque sentiment qu'elles doivent inspirer, l'admiration ou la conviction, la douce affection ou la terreur et le repentir? Ne nous étonnons donc plus de tant de prodiges, naguère si nouveaux pour nous; ne nous étonnons plus même du religieux intérêt que de toutes parts on témoignoit aux hommes de Dieu.

Le jeudi 22 étoit la veille de la plantation de la croix. Il y préluda dignement : le ciel, auparavant nébuleux, devint tout à coup serein. L'enthousiasme étoit général. Au Calvaire l'activité étoit toujours croissante : tout se disposoit. Dans la ville s'élevoient comme par enchantement treize arcs de triomphe, dressés de distance en distance, dans les quartiers qu'on devoit traverser le lendemain, et destinés à figurer les stations de la croix, comme à tracer l'espace dans lequel chaque division porteroit le divin fardeau. De tous côtés accouroient les étrangers désireux de participer à une si grande solennité. Par les soins de la mairie, la voie publique, soigneusement préparée, ne laissoit que les difficultés locales auxquelles il est impossible de remédier.

Nous avions dans nos murs nosseigneurs de Bombelle, évêque d'Amiens, premier aumônier de S. A. R. Mme. la duchesse de Berry, et de Villèle, évêque de Soissons : celui-ci bénit le peuple à l'instruction du soir. Enfin, rien ne manquoit de

croix. La joie pieuse qui brille dans leurs regards, le ruban qui en les parant les distingue entr'eux, les accens religieux dont ils frappent les airs; tout annonce la satisfaction intérieure de leur ame. Ici un nombre infini de bannières et de croix précède le clergé du dehors; nous y remarquons avec édification la plupart des pasteurs de nos campagnes: après, le clergé de la ville. Dans le centre la procession, les missionnaires, placés de distance en distance, règlent la marche et le chant. La musique de la garde nationale précède la croix, et répète par intervalle et avec un touchant accord les airs des cantiques que chante l'immense multitude. Enfin, le crucifix s'avance majestueusement, comme un navire qui vogue à pleines voiles sur une mer calme et sous un ciel sans nuages. Il traverse les rues, les places, ornées de tapisseries et pavoisées du drapeau sans tache. Pas un accident, pas un cri détracteur dans le grand trajet qu'on parcourt, trajet de près d'une lieue et demie. Du haut de chacun des arcs

de triomphe, des couronnes de fleurs descendent sur la tête du Christ, et se mêlent à la couronne d'épines. Des devises tirées de l'Ecriture, d'ingénieux emblêmes décorent ses monumens de la piété publique. Sur tout le passage règne un religieux silence, et du plus loin qu'on aperçoit la croix, l'aspect du corps adorable, étendu sur le bois sacré, inspire à tous le recueillement profond de ceux qui le portent. Les fidèles, les infidèles eux-mêmes, *vaincus par le Galiléen*, se précipitent à genoux, et de douces larmes adorent Jésus dans son auguste image. A la suite de la croix viennent les deux prélats, environnés de MM. les curés de la ville, et suivis de M. le sous-préfet à la tête des autorités, des tribunaux, et de MM. les militaires de tout grade en retraite et en demi-solde. Les chasseurs de la garde nationale et la gendarmerie ferment la marche. On avoit à craindre des passages étroits et difficiles : ils sont franchis avec autant d'adresse que de courage. Le chef de la mission, placé sur le bran-

card, savoit habilement le diriger. Avant quatre heures, on arrive au Calvaire, dont le vaste champ se remplit bientôt, avec ordre et silence, d'une population de plus de cinquante mille ames. Le soleil étincelant semble, avant son coucher, rendre hommage à son Créateur. Tout paroissoit disposé pour élever la croix. La division de la garde nationale, à laquelle on avoit donné les deux postes d'honneur, le départ et l'arrivée, venoit de la monter, avec beaucoup d'efforts, sur la rampe et à la hauteur de sa base. Des obstacles imprévus amenèrent des délais, et la chute du jour arriva avant qu'on parvînt à la fin désirée. On rentra donc en ville, avec la résolution de terminer le lendemain. Il ne fut pas difficile de donner à la croix une garde d'honneur. La garde nationale s'offrit pour faire ce glorieux service; mais on ne put le refuser aux ouvriers-travailleurs des deux compagnies des sapeurs-pompiers, qui, employés eux-mêmes aux travaux du Calvaire, venoient de le réclamer avec in-

stance, et qui le fournirent jusqu'au 28 février, jour où la croix fut solidement établie.

Le samedi 24, vers les trois heures du soir, le chef des ouvrages annonça que l'exaltation alloit se faire : le bourdon sonna. Les demoiselles et les dames, arrivées à l'instant, décrivirent autour du Calvaire une magnifique enceinte. Nombre de gardes nationaux, spontanément accourus, maintinrent l'ordre, et presque aussitôt on vit la commission de la croix, les autorités, le clergé, les missionnaires et nosseigneurs les évêques. Qui pourroit rendre l'enthousiasme de ce moment ? Les ouvriers étoient à leur poste, et en moins d'une heure l'opération fut achevée. On n'entendoit que le chant des cantiques, auquel s'unissoient harmonieusement la musique de la garde nationale, et ces cris mille fois répétés : *Vive la Croix ! vivent le Roi, la France et les Bourbons ! vivent nosseigneurs les évêques ! vive la mission !* Cet enthousiasme fut à son comble, quand M. de Forbin,

...

du haut de la base où les prélats et lui s'étoient placés, s'adressant à son immense auditoire, lui rappela et lui fit renouveler la promesse de veiller à la conservation de la croix, et à sa défense, s'il le falloit jamais. *Oui*, s'écrioit-on de toutes parts, *vive la croix! Nous vivrons et nous mourrons pour elle!*

Mgr. d'Amiens prit la parole, félicita les fidèles de leur amour pour la religion, fit l'éloge des efforts de toute espèce et vraiment étonnans par lesquels ils avoient tous concouru à l'érection du saint monument, comme de leur unanime affection pour leurs princes et leur patrie. On eût dit un père au milieu de ses enfans; et ce vieillard affectueux, qui daigna toujours nous appeler de ce nom, recueillit les témoignages les moins équivoques de notre attendrissement. En terminant, il nous donna sa bénédiction.

Les divisions de porte-croix voulurent reconduire le brancard au chantier de sa construction, et ce fut encore une marche triomphale, de laquelle le chef de la

mission, debout sur cet ouvrage, profita à plusieurs reprises, pour leur faire des exhortations qui précédoient et suivoient le chant des cantiques et le son de la musique avec une allégresse toujours nouvelle. Arrivé au terme de la course, et avant de renvoyer ses auditeurs, il leur parla de la santé souffrante de Mgr. le cardinal, notre ancien archevêque, et réclama en sa faveur d'ardentes prières. Il voulut ensuite se soustraire aux empressemens de la multitude. L'obscurité avoit favorisé son dessein : mais la foule le retrouva, et le reconduisit à sa demeure, au milieu des plus vives acclamations dont s'offensoit en vain sa modestie, et aux accens de ce beau cantique de la mission, qui à Reims a été chanté avec une prédilection telle, que plusieurs fois, à la fin des exercices religieux, on le recommençoit avec un nouvel intérêt, avant de se retirer. Le dernier couplet : *Peuple français, sois un peuple de frères, etc.*, et le refrain : *Vive la France vive le Roi! toujours en France les Bourbons et la foi*,

jouissoient et jouissent toujours d'une préférence marquée.

Le lendemain, dimanche 25 février, jour choisi par nosseigneurs les évêques pour donner la confirmation, les dames et les jeunes personnes qui s'y étoient préparées la reçurent à la cathédrale, et les hommes à Saint-Jacques. Le nombre s'en est élevé au moins à huit mille, et presque tous participèrent à la communion. L'édifiante cérémonie dura depuis le matin jusqu'à trois heures après midi. Dans chacune des deux églises, le prélat qui administra ce sacrement, et qui avoit célébré la messe, fit une touchante instruction.

Cependant la mission alloit se terminer : cette soirée étoit l'avant-dernière. Les chœurs des cantiques, ceux de la cathédrale d'abord, se proposèrent de saisir le premier instant favorable, pour témoigner à MM. les prêtres de la mission la gratitude et les regrets de leur auditoire; un chant pieux leur en parut le moyen convenable.

Ce même jour, à l'instant où M. Menoust parut dans la chaire pour l'instruction du soir, plusieurs dames se levèrent, et lui adressèrent le cantique d'adieux (N°. 1). M. Menoust ne put dissimuler son trouble et son attendrissement si bien partagés par l'auditoire. Il en profita avec beaucoup d'art, pour faire entrer dans son discours, parmi les sages conseils qu'il nous donnoit, les idées et les expressions les plus obligeantes. A peine s'étoit-il interrompu que, du chœur des hommes, plusieurs voix s'élevèrent, et lui adressèrent d'autres adieux (N°. 2). Nouvelle réponse de sa part, danslaquelle il fit ingénieusement l'éloge le plus délicat comme le plus mérité du clergé de la ville.

Dans les autres paroisses on attendit au lendemain : mais les missionnaires, prévenus, se refusèrent à toute espèce d'éloges. Nous joignons ici (sous le N°. 3) le chant que les dames de Saint-Jacques commencèrent à peine, et que M. Guyon interrompit.

Dans la même soirée du 25, Mgr. d'A-

miens se rendit à l'église de Saint-Remi. Il adressa au clergé et aux nombreux fidèles de cette paroisse, un discours qu'il termina en assurant que S. A. R. Mme. la duchesse de Berry n'oublieroit jamais ce qu'elle devoit à saint Remi, dont elle avoit éprouvé la puissante protection, ni ce bon peuple qui avoit prié si ardemment lors de la neuvaine. Il les laissa pénétrés, et répétant à l'envi les cris si connus des bons Français.

Le lendemain 26, M. Menoust, à l'instruction du matin, réitéra ses tendres adieux. Nous ne devions plus le revoir; nous ne devions plus entendre ces conférences, ces instructions familières où, savant et correct, il savoit se mettre à la portée de tous. Profond autant que persuasif, rien ne lui a manqué pour instruire, exhorter et convaincre. Une voix unanime lui a assigné un rang distingué parmi ceux qui annoncent la parole de Dieu: investi de la confiance d'un grand nombre de fidèles, il ne quitta le sacré tribunal que pour monter en voiture.

Le dernier jour de la mission, à huit heures du matin, on célébra un service pour le repos des ames des fidèles décédées pendant nos saintes semaines, et pour les parens de ceux qui l'avoient pieusement suivie.

Mgr. l'évêque d'Amiens chanta la messe à la cathédrale. M. de Forbin y fit une éloquente instruction, dans laquelle, en établissant l'obligation de prier pour les morts, il démontra que ces prières sont au moins aussi profitables aux vivans.

Après la messe, on se rendit processionnellement au cimetière en chantant des psaumes et des cantiques. Le long et religieux cortége, dont la marche étoit bordée par un fort détachement de la garde nationale, s'arrêta dans le champ du repos, autour d'une estrade élevée, où se placèrent nosseigneurs les évêques. M. de Forbin parla de nouveau, et, après quelques prières suivies de l'absoute, on quitta le cimetière, et l'on monta au Calvaire, où Mgr. d'Amiens adressa pour la dernière fois la parole à ses nombreux au-

diteurs avec une affection, une tendresse, auxquelles son affabilité, sa figure vénérable, son âge avancé prêtoient de nouveaux charmes. Il assura tous ceux qui l'entouroient, et desquels il s'éloignoit à regret, de l'amour du Roi et de sa royale famille; noble échange de celui qu'il nous avoit vu tant de fois et si bien exprimer. Il nous fit prier pour le Roi et nos princes; Mgr. le duc de Bordeaux et Mademoiselle ne furent point oubliés. La présence du prélat, qui a si souvent l'honneur de les approcher, doubloit notre ferveur. Appréciant tous nos sentimens, il ajouta : S. A. R. Madame la duchesse de Berri n'a pas besoin de nouvelles preuves, pour savoir combien elle vous est chère, et elle se promet bien d'inspirer à son royal enfant le plus tendre intérêt pour vous tous. Vivement ému, il eut peine à prononcer les paroles de la bénédiction. M. de Forbin lui répondit; et, voulant laisser aux ouvriers employés au Calvaire des souvenirs précieux, il obtint de nosseigneurs qu'ils daignassent leur

distribuer eux-mêmes des chapelets et des croix de la mission. On revint dans le même ordre à la cathédrale, où Mgr. de Soissons confirma nombre de fidèles du dehors, qui n'avoient pu être admis la veille.

La commission du monument de la croix se rendit de suite à l'Hôtel-de-Ville, où elle eut l'honneur de recevoir la visite et les adieux de Mgr. l'évêque d'Amiens. M. Maillefer-Ruinart, son chef, M. Andrieux, premier adjoint, faisant les fonctions de maire, et M. Assy-Villain, son collègue, allèrent recevoir Monseigneur. Le prélat, avec cette élégante facilité qu'on lui connoît, nous cita sur notre ville des souvenirs extrêmement agréables, et nous réitera la promesse de faire, et de répéter au Roi, aux princes, aux deux héroïques princesses, qui, nous le savons, ont beaucoup contribué à nous obtenir la mission, *le récit des merveilles dont Dieu lui avoit accordé la grâce d'être parmi nous l'heureux témoin* : ce furent ses dernières expressions.

Le soir, les missionnaires firent, *dans* toutes les paroisses, leurs discours d'adieux. Ils prirent pour sujet la persévérance, à laquelle ils exhortèrent les fidèles. Attendris comme eux, ils quittèrent la chaire, vaincus par les efforts qu'ils avoient faits vainement pour retenir leurs larmes.

A Saint-Jacques, M. Guyon, particulièrement cher à cette église, qui le voyoit partir avec tant de peine, avoua qu'il n'avoit jamais été si abondant; tant son ame redoutoit le dernier instant. Enfin, ému par les pleurs qu'il entendoit autour de lui, il quitta la chaire tout à coup, en s'écriant: *Adieu, mes frères; mes amis, adieu!*

Mgr. l'évêque d'Amiens avoit parlé avant M. Guyon; il avoit fait l'éloge de la mission, des missionnaires et de leurs inséparables disciples. Ces paroles avoient préparé les ames à la pieuse douleur, et M. le curé de Saint-Jacques l'avoit augmentée par la sienne, dans ce qu'il dit lui-même, et qui servit de complément au discours non achevé de M. Guyon.

A la cathédrale, M. de Forbin nous avoua depuis qu'il avoit eu aussi la plus grande peine à se tenir en garde contre l'affliction générale, qui lui eût ôté toute sa force.

Partout la mission se termina ce même soir par le chant du *Te Deum* en actions de grâces, et par la bénédiction du saint Sacrement. Aussitôt après, les jeunes gens qui avoient formé les chœurs des cantiques suivirent les missionnaires au séminaire, où ils étoient logés. A onze heures, lors du départ, il les accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville, où la voiture étoit attendue par d'autres personnes, et là on se renouvela les plus tendres adieux.

Ce qui a été dit dans notre récit du zèle et des talens de MM. les missionnaires, aux instructions desquels nous avons assisté, doit s'entendre également de leurs dignes collaborateurs. Ainsi, MM. Desmares, Caillot, Dumesnildot, de Saint-Yves, à Saint-Remi; Paraudier, Bourgin et de Scorbiac, à Saint-Jacques; Rodet

de la séparation arrivé, il parut escorté des fidèles, qui ne pouvoient le quitter, et de nombreux indigens qu'il avoit secourus. En s'éloignant : *Mes amis, s'écria-t-il encore, pensez à la croix, allez à la croix, vive la croix !*

Partez, homme intrépide, véritable apôtre; en tout lieu on vous donnera ce titre, quand on saura, comme nous, apprécier le zèle, la vertu et les talens réunis.

La mission est terminée, les missionnaires sont loin de nous; mais le champ qu'ils ont ensemencé répondra à leurs espérances, à leurs efforts. Les associations de la Providence contribuent déjà d'une manière efficace à en assurer les fruits. La ferveur augmente, loin de se ralentir. Chaque jour et à toute heure, de nombreux adorateurs viennent chanter aux pieds de la croix des hymnes et des cantiques, tandis que les ouvriers et d'officieux fidèles s'occupent du transport des terres, de la confection des fossés et de l'achèvement des travaux. C'est un tableau mouvant

mouvant qui touche le cœur et charme les yeux. On a vu déjà plusieurs fois des réunions entières de noces se rendre de l'église au Calvaire, et implorer pieusement la protection divine en faveur des époux. Enfin c'est un concours continuel d'actes religieux et d'exemples d'édification, que provoquent aussi de tous côtés les éloquens et sincères éloges que nos pasteurs ne cessent de faire de la mission et de ses ouvriers évangéliques.

Ici finit notre récit. Habitans de Reims, oui, vous êtes toujours les enfans de saint Remi et de Clovis; puisse la conduite que vous avez tenue dans nos jours de bonheur conserver à votre cité ce nom glorieux que lui donnoit saint Jérôme : *La ville sainte!*

Puisse le respect profond que vous avez témoigné à ces deux illustres pontifes qui sont venus vous apporter de divines grâces, vous obtenir du *Dieu de toute consolation* cet archevêque élu que vous attendez si ardemment, et qui partage pour vous la tendresse la plus vive, avec ce pa-

triarche de l'épiscopat, pour la conservation duquel vous venez de prier!

Puissent enfin ces cris de *vive le Roi! vive la France! vivent les Bourbons!* que vous n'avez cessé de mêler à celui de *vive la croix!* vous perpétuer dans le beau titre d'*habitans de la ville du sacre!*

Et vous, étrangers, à qui il n'a pas été donné d'être les témoins de nos solennités, croyez à ce récit; il est sincère, et n'a d'autre but que l'édification générale.

Si, ne pouvant vous résoudre à le croire, vous nous accusez d'exagération, en vous souhaitant une mission, je vous répèterai ce beau passage de l'Ecriture sainte qui me sert d'épigraphe : *Verus est sermo quem audieram; non credebam narrantibus mihi, donec vidissent oculi mei, et probassem;* et je vous dirai ce que nous disoient les missionnaires à l'ouverture de leurs travaux : *Vous ne savez pas ce que c'est qu'une mission!*

MISSION
DE COUTANCES.

NOMS DE MM. LES MISSIONNAIRES:

MM. de Forbin-Janson, chef; Fauvet, Levasseur, Poncelet; Jaisson, Bach, Guérin, Marius-Aubert.

L'auteur de cette relation, dont on ne peut que louer le zèle, voulut donner quelques analyses des principaux sermons des missionnaires qui prêchoient à la cathédrale; mais ces analyses ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite de leurs instructions, que nous avons entendues plusieurs fois dans la capitale. Nous ne parlons point d'un ouvrage sur la mission de Coutances, en forme de lettres, dont le premier volume nous est parvenu. Le témoignage que

••

nous en rendrions ne pourroit être favorable à l'auteur : les faits sont inexacts, et nous ne croyons pas que les missionnaires aient tenu le langage qu'il met dans leur bouche.

Coutances, 13 mars 1821.

Dimanche, après les vêpres, la mission s'est ouverte dans notre ville par une procession solennelle. Nous appelions cette mission de tous nos vœux, depuis surtout que la renommée nous avoit raconté les merveilles opérées à Valognes, à Cherbourg et dans les campagnes voisines, par les hommes évangéliques que le ciel nous envoie. Les missions de Valognes et de Cherbourg données par les mêmes missionnaires ont eu les plus grands succès. Autour des missionnaires se pressoit une foule immense, au milieu de laquelle on remarquoit toutes les autorités de la ville, le président de la cour criminelle, et notre excellent préfet, venu exprès de Saint-Lo pour assister à cette pompe religieuse. Le plus grand ordre a présidé à la cérémonie. Au retour de la procession, M. Fauvet dans l'église de Saint-Pierre, M. Levasseur à la cathédrale, ont adressé

la première instruction. Ils ont montré combien la mission étoit utile. C'est une grâce spéciale qui fortifie les justes et ranime les pécheurs. Les missionnaires ne viennent pas prêcher une nouvelle morale, mais leur voix ébranlera plus puissamment les ames trop accoutumées à la voix des pasteurs ordinaires. Après avoir montré l'excellence de la mission, il a insisté, en finissant, sur le danger auquel s'exposeroient ceux qui ne profiteroient pas de cette grâce extraordinaire. Il est bien à craindre que ceux qui, durant la mission, refuseront de se convertir, ne se convertissent jamais. Il est presque certain qu'une occasion aussi favorable ne leur sera plus offerte. Le discours de M. Levasseur, écrit avec talent, débité d'une voix sonore et pleine d'onction, a été entendu avec beaucoup d'intérêt. Il a fait une grande impression. Toutes les calomnies que la malveillance invente et propage sont bientôt évanouies. Il y a quinze jours, M[gr]. l'évêque annonça lui-même la mission; il s'exprima de la manière la plus

touchante. Son discours étoit excellent; il fut applaudi par ceux-là mêmes qui ont de fâcheuses préventions contre les missionnaires.

La religion satisfait l'esprit.

Hier, M. Poncelet a fait une fort belle instruction sur la vérité de la religion : *Videte ne quis vos decipiat per inanem philosophiam :* Prenez garde que l'on ne vous trompe par une vaine philosophie.

Jamais il ne fut plus convenable d'adresser aux fidèles ces paroles du grand Apôtre, que dans le siècle où nous vivons. Dans ce beau siècle des lumières et de la raison, une sagesse insensée ose s'élever contre toutes les vérités religieuses. Une foule de prétendus philosophes osent demander à Dieu compte de ses décrets, de ses desseins; ils le citent à leur tribunal, et ils le condamnent avec un orgueilleux dédain, parce que sa loi a révolté leurs passions : leur esprit est impie, parce que leur cœur est corrompu. Arrachons-leur

toute espèce de prétexte, et démontrons que l'on ne peut, sans renoncer à la raison, se dispenser de croire et d'aimer la religion. Il faut croire la religion, c'est-à-dire, il faut la regarder comme vraie et divine, si Jésus-Christ, son auteur, est véritablement le Messie annoncé par les prophètes; si cette religion n'a pu s'établir et se conserver par des moyens purement humains. Or, que cela soit ainsi, c'est ce que ne contestera jamais un homme sensé et de bonne foi. Parcourez l'ancien Testament; presque à chaque page les auteurs sacrés, dont l'œil prophétique perçoit la nuit des temps, annonce le Rédempteur par qui toutes les nations doivent être sauvées. Ils racontent sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection; et bien des siècles après, à l'instant et dans le lieu qu'ils avoient désigné, Jésus-Christ paroît et accomplit ce qui avoit été prédit. Cet homme-Dieu choisit douze pauvres pêcheurs, gens grossiers et ignorans, et il les envoie évangéliser les nations. Sans autres armes que

la croix, honteux instrument du supplice de leur maître, ils paroissent au milieu des peuples révoltés contre eux : foibles agneaux, au milieu de loups dévorans, quel va être leur sort ? quel va être le sort de la religion qu'ils prêchent? Ils attaquent toutes les croyances, toutes les passions ; ils font la guerre aux dieux de toutes les nations. Les empereurs fulminent des édits sanglans ; les prédicateurs et les premiers disciples de la religion du Christ périssent par milliers au milieu des plus affreux supplices. Cependant le paganisme croule de toutes parts ; la croix est arborée dans le Capitole même ; elle luit sur le front des Césars ; l'univers converti s'est prosterné devant elle. Ainsi ce fut en vain que les tyrans cherchèrent à étouffer la religion dès son berceau ; en vain le souffle des passions mugit contre elle. Cimentés par le sang des apôtres et des premiers fidèles, ses fondemens restèrent inébranlables : le sang des martyrs fut une semence féconde de chrétiens.

En vain aussi les schismes et les héré-

...

sies, enfans audacieux et pervers de l'orgueil et des passions, n'ont cessé depuis son origine de la tourmenter et de la déchirer; en vain de nos jours une philosophie délirante a voulu changer de nouveau la face de l'univers; armés des talens et du pouvoir, les impies de ces derniers temps renversèrent le trône et l'autel, et ils s'applaudirent. Leurs acclamations féroces retentirent jusqu'aux enfers, et réjouirent ces lieux d'horreur : vains efforts, espérances insensées! Soutenue par le bras invincible de celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, la religion sort de l'exil, des cachots et de ses obscures retraites, comme autrefois elle sortit du sein des catacombes; et, non moins forte, non moins pure, non moins sublime, elle reparoît aux yeux de ses ennemis étonnés et confondus.

Qu'elle soit attaquée par le glaive sanguinaire des tyrans, par l'orgueil et la vanité des hérésiarques, par les sophismes et les subtilités d'une philosophie mensongère; par les charmes et les illusions

de la poésie, la chaleur et la majesté de l'éloquence; que toutes les sciences, que tous les arts se liguent contre elle; que le vice effronté et puissant l'attaque à découvert, ou que, lâche et perfide, il lui porte ses coups dans l'ombre; impérissable, la religion poursuit à travers les siècles ses glorieuses et éternelles destinées. Toujours elle a pu, toujours elle pourra dire : *Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ; etenim nihil potuerunt mihi :* Depuis mon enfance j'ai eu à lutter contre des ennemis puissans, et je suis sortie victorieuse de tous les combats. Stable depuis dix-huit siècles, malgré tant d'ennemis, établie malgré tant d'obstacles humainement insurmontables, fondée par celui que divers prophètes avoient annoncé comme le Fils du Très-Haut, comme le libérateur du genre humain; divine dans sa durée, divine dans son établissement, divine dans son auteur; oui, la religion entraînera la croyance, l'assentiment de tout homme chez qui le bon sens et la droite raison n'ont pas perdu tout leur empire.

13 mars, au soir.

Le salut.

Aujourd'hui, M. Jaisson nous a entretenus d'une manière fort intéressante sur la nécessité où nous sommes de travailler à la plus importante de nos affaires. Mais quelle est l'affaire la plus importante? C'est, me dira l'ambitieux, c'est de parvenir aux honneurs et aux dignités; c'est, me dira l'homme avide des biens de la terre, d'acheter ce champ, de faire ce gain, d'amasser ce trésor; c'est, me dira le libertin, de satisfaire cette passion, de faire réussir cette intrigue; c'est, me dira le savant, d'achever cet ouvrage sur lequel repose l'espoir de ma fortune et de ma réputation. Illusions que tout cela, s'écrie l'homme vraiment sage, le chrétien : la seule chose nécessaire, c'est le salut, et certes il a raison; car, après tout, que nous importent les dignités et les honneurs, les trésors et les richesses, les sciences et les plaisirs? Hélas! tous ces

biens ne nous suivront pas dans l'éternité; ils s'évanouiront sous la main de la mort. Le seul bien au-dessus des atteintes du trépas; le seul bien qui traversera avec nous la nuit du tombeau, et nous accompagnera devant le souverain Juge, c'est la vertu; ce sont nos bonnes œuvres. C'est pour travailler à notre salut que Dieu nous a appelés à la vie. La nature, la raison, la foi nous le prouvent.

La nature nous montre que tout est créé pour une fin : le soleil, la lumière, les astres du firmament, l'air que nous respirons, les alimens qui nous nourrissent, les animaux qui nous servent, la verdure, les fleurs, les fruits que nous prodiguent les diverses saisons; tout a un objet. L'homme seul seroit-il sans but? Quand tout proclame Dieu et sa gloire; quand tout le bénit, depuis l'insecte de la vallée jusqu'au cèdre du Liban, jusqu'à l'astre roi des cieux, l'homme seul resteroit-il muet?

En nous racontant tout ce que Dieu a fait pour sauver les hommes, les prophè-

tes et les apôtres qu'il leur a envoyés, les miracles qu'il a opérés, certes la foi nous a prouvé toute l'importance de notre salut; elle nous a prouvé que nous devions nous en occuper avec le plus grand soin.

La raison nous dit que nous sommes faits pour le bonheur. Un désir constant, universel, invincible, agite tous les cœurs. Toute ame raisonnable souhaite le bonheur; mais où le trouver ici-bas? Est-ce dans les dignités, les honneurs, les richesses, la santé, la science, les plaisirs? Vaine fumée! perfides illusions, ombres mensongères! Non, vous ne procurez pas le bonheur; j'en atteste tous ceux qui vous possèdent. Mes frères, c'est en travaillant pour Dieu, pour votre salut, que vous atteindrez cette félicité dont vos ames sont altérées; en vain vous la chercheriez ailleurs.

Mais que je me présente dans une place publique, dans une assemblée nombreuse, un vieillard s'offre à moi; les rides qui sillonnent son front, ses cheveux blanchis par les années, tout en lui annonce

la sagesse. Je lui demande : « A quoi songez-vous? de quoi vous occupez-vous? — De mon état, de ma famille, de mes affaires. — Et votre salut? — Oh! mon salut, je n'ai pas le temps; cela est trop difficile ». J'interroge un jeune homme : « Mon ami, à quoi pensez-vous? — A une réunion de plaisir, au bal, au théâtre, à la chasse. — Et votre salut, et votre éternité? — Oh! mon salut, mon éternité! il est trop bonne heure. La jeunesse est la saison des plaisirs; je n'ai pas encore le temps de songer à mon salut. Cela viendra plus tard. — Vous n'avez pas le temps de travailler pour votre salut, et vous avez bien le temps de travailler pour le monde? Et cependant quelle différence! Le monde ne vous offre que de vains fantômes, qui vous caressent un instant et vous échappent pour jamais; et vous trouvez dans le salut des biens réels et éternels. Le salut est trop difficile! Ah! le joug du monde est mille fois plus dur que celui de Jésus-Christ. Quels nombreux, quels pénibles sacrifices ne faites-vous pas pour lui plaire! et cependant

combien il est rare que le succès couronne vos efforts! Oui, il en coûte plus pour se perdre que pour se sauver. Jouir, jouir, dites-vous, c'est le partage de la jeunesse. Eh! qu'est-ce donc que la jeunesse? Demandez-le à ce vieillard foible et chancelant, et que je vois arrosant de ses larmes le tombeau d'un fils. Demandez-le à cette mère éplorée qui serre dans ses bras la froide dépouille d'une fille tendrement aimée. Qu'est devenue cette jeune personne qui, il y a quelques jours, brilloit, riche de tous les charmes de la beauté, de tous les dons de l'esprit, et étaloit avec complaisance tous les raffinemens du luxe? Une foule d'adorateurs se pressoit sur ses pas; la mort l'a frappée. Soulevez cette pierre...; qu'apercevez-vous? Un cadavre exhalant une odeur fétide, un amas de vers et de pourriture! Répondez-moi maintenant, qu'est-ce que la jeunesse?

Jeunes gens, gardez-vous de compter sur votre âge. On n'est jamais trop jeune pour mourir. Ne voulez-vous travailler pour Dieu que quand vous serez lassés

de travailler pour le monde? Vous n'avez pas le temps de vous sauver; vous aurez donc le temps de brûler éternellement dans les flammes de l'enfer. O vous tous, qui m'écoutez, qu'avez-vous fait jusqu'ici pour votre salut? Ne vous faites pas illusion; le salut n'est pas si difficile que vous pensez. Eh! quand il le seroit, ne faut-il pas triompher des obstacles, puisqu'il est absolument nécessaire? Un bonheur éternel ne vaut-il pas bien quelques efforts?

On conçoit, sans peine, que des instructions aussi importantes, faites avec talent et avec zèle, ne peuvent pas être sans fruit.

Les exercices de la mission se font le matin, depuis cinq heures moins un quart jusqu'à six heures; et le soir, depuis cinq heures et demie jusqu'à huit heures. Durant la messe, on chante des cantiques, et par intervalle un des missionnaires fait de touchantes instructions sur les diverses parties du saint sacrifice. Après la messe, M. Marius-Aubert explique les commandemens; le sermon du soir est précédé du chant des cantiques et de ce qu'on appelle

la glose : c'est, ou un commentaire sur quelques cantiques, ou le développement de quelques-unes des vérités de la religion.

MM. Fauvet et Bach prêchent dans l'église Saint-Pierre, les autres à la cathédrale.

Vendredi 16 mars.

La parole de Dieu.

M. Guérin prit pour texte ces paroles d'Isaïe : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum;* ma parole ne revient jamais à moi sans effet. La parole divine convertit ou endurcit le pécheur, éclaire ou obscurcit l'entendement, produit ou des fruits de vie ou des fruits de mort. C'est cette parole qui, de Madelaine pécheresse, fit une humble pénitente; c'est elle qui, sur le chemin de Damas, fit de Paul, l'apôtre du démon, l'apôtre des nations. C'est elle qui peupla les déserts qui fit voler à la mort des milliers de martyrs. Pourquoi de nos jours cette parole sainte ne produit-elle pas d'aussi heureux fruits?

C'est qu'on ne vient point l'entendre, c'est qu'on l'entend avec de mauvaises dispositions.

La plupart des hommes ne montrent aucun zèle pour la parole de Dieu. La multitude et la variété de nos occupations, disent-ils, le soin de notre famille, l'établissement de nos enfans absorbent tout notre temps. Nous avons des livres de piété, nous les lisons, nous en savons autant que le prédicateur : les ministres de la parole débitent de belles maximes, mais elles siégent sur leurs lèvres et non dans leurs cœurs; d'ailleurs, ils ne savent pas revêtir les vérités de l'Evangile des charmes de l'éloquence.

D'abord, mes frères, dites-moi, je vous prie, quelles sont vos affaires? S'élever aux honneurs et aux dignités; briller environné de toutes les grandeurs et de tout le faste du siècle; s'enivrer de la fumée d'un vain nom, du mensonge d'une réputation brillante; satisfaire ses penchans, nourrir des désirs, des passions honteuses; entasser trésors sur trésors, est-

ce là ce que vous entendez par vos affaires? Ah! détrompez-vous, tout cela n'est rien. Votre salut, voilà votre seule affaire. Mais, ô prodigieux, ô inconcevable aveuglement! c'est la seule chose dont vous ne vous occupez pas.... Vous n'avez pas le temps d'entendre la parole de Dieu, et vous avez le temps de satisfaire vos caprices, d'aller aux bals, aux danses, aux spectacles, de vous endormir dans une molle et profonde oisiveté? Non, vous ne sauriez vous sauver sans remplir vos obligations. Comment les remplirez-vous, si vous ne les connoissez pas? Comment les connoitrez-vous, si vous n'entendez pas la parole de Dieu?

J'ai des livres de piété; mais les lisez-vous? Ah! vous les abandonnez à la poussière et aux vers; vous ignorez ce que c'est que la piété; et, quand même vous les liriez, quand même vous seriez plus instruits que le prédicateur, seriez-vous, pour cela, dispensés de venir entendre la parole céleste? Non, mes frères: le prince des apôtres méprisa-t-il les avis

de saint Paul? David n'écouta-t-il pas Nathan? Moïse ne se rendit-il pas aux avis de Jéthro? Enfin l'Eglise n'a-t-elle pas le droit d'exiger qu'on entende ses ministres?

Les prêtres ne pratiquent pas la morale qu'ils prêchent. Hélas! ils sont hommes. Mais, s'il y a parmi eux des mercénaires, des prévaricateurs, il y a aussi, et en grand nombre, de vrais pasteurs, des ministres fidèles; et ne l'a-t-on pas vu dans les temps qui viennent de s'écouler? Quand le vent de la tribulation a soufflé, n'a-t-on pas vu la paille séparée du bon grain?

Les prédicateurs sont secs et dégoûtans; leurs discours déchirent les oreilles; pour peu qu'on soit sensible aux charmes de l'éloquence, on ne sauroit les entendre. A Dieu ne plaise, mes frères, que nous ambitionnions vos vains applaudissemens! ils nous perdroient sans vous sauver. Il faut bien vous faire entendre de dures vérités. Nous ne pourrons pas toujours vous rassurer en vous retraçant le spectacle consolant des miséricordes de Dieu. Il

faut bien aussi vous effrayer en vous racontant sa justice inexorable, ses vengeances éternelles. Ce n'est pas pour vous plaire, c'est pour vous convertir que nous prêchons ; et malheur à ceux qui couvriroient de fleurs les flammes de l'enfer!

Si l'on vient écouter la parole sainte, on y vient sans le désir de se convertir, sans attention. On la méprise, on ne la met point en pratique.

Au milieu de cette foule qui se presse autour de la chaire évangélique, combien ne s'en trouve-t-il pas qui n'y sont amenés que par la curiosité, que par l'esprit de critique ? On veut s'assurer si le prédicateur est habile, s'il parle éloquemment; est-ce là le moyen de se convertir ? Non, mes frères ; pour se convertir, il faut le désirer.

On vient au sermon ; mais s'occupe-t-on des vérités qu'on y annonce? Trop souvent mille projets, mille pensées étrangères, et quelquefois honteuses et infâmes, occupent l'esprit. Des mots frappent l'oreille, mais ils ne pénètrent pas

jusqu'au cœur. Que sert-il d'avertir les habitans de Sodome, s'ils sont sourds et ne font point pénitence?

On vient écouter la parole de Dieu; mais on la méprise, on en fait l'objet de ses sarcasmes et de ses dérisions. Que produira la parole sainte entendue avec de telles dispositions? L'endurcissement et la mort.

La plupart ne la pratiquent point cette parole céleste. C'est une semence qui tombe sur la pierre; elle ne sauroit se développer. C'est une semence qui tombe au milieu des épines, et bientôt elle y est étouffée. Mes frères, que nous servira d'avoir connu nos obligations, si nous ne les avons point mises en pratique? Voulons-nous avoir part à la bienheureuse éternité, écoutons la parole divine, et faisons ce qu'elle ordonne.

La Religion satisfait le cœur.

Hier, M. Poncelet acheva son discours sur la religion.

Le vrai sage, ne marchant qu'à la lueur de la religion, ne sauroit s'égarer. Dieu lui-même est son guide. Mais le prétendu sage du siècle, préférant sa raison à la raison de tous les peuples et de tous les siècles, se perd dans les sentiers obscurs du mensonge. Il n'obéit qu'à la voix des passions. Déjà nous lui avons prouvé qu'il falloit croire la religion; prouvons-lui qu'il faut l'aimer.

Le désir du bonheur se trouve profondément gravé dans tous les cœurs. En vain l'homme voudroit anéantir ce désir, il s'anéantiroit plutôt lui-même. Et ce bonheur après lequel nous courons tous, où le rencontrerons-nous? Dans les richesses, les plaisirs, les honneurs, les biens de la terre? Ah! j'en atteste l'expérience : à ces sources empoisonnées vous pouvez puiser quelques fugitives jouissances qui laissent après elles de longues et cruelles amertumes; jamais vous n'y goûterez un bonheur pur, un bonheur inaltérable. Triompher de ses passions, s'élever au-dessus des souffrances,

jouir

jouir du calme et de la paix; voilà ce qui peut ici-bas apporter à l'homme quelque bonheur et le lui assurer tout entier pour l'éternité. Or à la religion seule il appartient de procurer ces précieux avantages. Abandonnez l'homme à lui-même, ou ne lui donnez pour appui que la philosophie du siècle, et vous l'entendrez gémir : dominé par mille passions diverses, vous le verrez esclave des plus vils penchans, et ces passions s'enracineront de jour en jour et exigeront sans cesse de nouveaux sacrifices. Abandonné de Dieu, méprisé des hommes, silencieux et dévoré des plus sombres réflexions, il s'avance dans le désert de la vie, et quand par hasard il jette un coup d'œil derrière lui, il s'arrête, effrayé de la distance qui le sépare du bonheur. Mais que la religion vienne raffermir son cœur, alors, plein de confiance, il sait attaquer ses passions, et sa foi, lui montrant dans le Dieu de vérité, dans un avenir certain, les récompenses et le bonheur, il triomphe, il est invulnérable. C'est surtout dans le malheur que la re-

ligion est féconde en ressources. O vous à qui la coupe de la vie n'offre que fiel et amertume! ô vous, qui, accablés sous les coups de l'adversité, traînez la plus misérable existence, adressez-vous à la philosophie du siècle; demandez-lui qu'elle essuie vos larmes : Tiens, s'écrie-t-elle, frémissant de rage et de désespoir, tiens, enfonce ce poignard, plonge-toi dans la tombe et dans le néant. Voilà ses affreuses consolations. Ah! mes frères, fuyez, de grâce, fuyez cette science de mort, qui, pour toute espérance, étale à vos yeux toutes les horreurs du désespoir. Qu'il en est bien autrement de la religion! que vous soyez déchiré par les plus cruelles douleurs, que l'adversité s'attache à vos pas; la religion versera dans votre ame un baume salutaire, et sa main charitable déroulera devant vous un avenir plein d'espérances éternelles; dans le sein des peines passagères elle vous montrera un bonheur sans terme; vous ne connoîtrez pas le remords qui dévore l'impie et l'incrédule. L'impie, l'incrédule voit par-

tout sa réprobation. Ces fonts où il fut régénéré, ces tribunaux sacrés où il entendit des paroles de pardon, ces autels où il participa au banquet céleste, cette chaire d'où il entendit d'éternelles vérités, tout lui rappelle ses crimes. La religion seule peut mettre l'homme en paix avec son Dieu et avec lui-même; elle seule peut nous rendre heureux; enfin elle seule est aimable.

Samedi 17 mars.

Le péché et les suites du péché.

En vain votre pensée téméraire sondera les mystères de la misère humaine pour découvrir l'origine de nos maux; toutes les infirmités qui assiégent l'homme découlent du péché. C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde. Le péché est le seul mal véritable. Puissiez-vous, mes frères, en concevoir une sainte horreur! Dieu est l'être par excellence; il exerce sur toutes les créatures un empire souverain; sa bonté est infinie. Au milieu de tous les êtres un seul est indé-

pendant, existant par lui-même, souverainement parfait. Mais quel est cet être? ce n'est pas l'homme, il n'est que poussière et corruption. L'homme né de la femme vit peu de temps et sa vie est abreuvée d'amertumes. Ce sont encore moins les astres qui roulent si majestueusement sur nos têtes; il a fallu une main puissante pour les lancer dans leur carrière. Cet être orné de toutes les perfections, ce créateur de toutes choses, c'est Dieu, et c'est lui que le pécheur attaque; c'est contre lui qu'il dirige tous ses traits. La majesté de ce Dieu est infinie, l'offense qu'on lui fait est donc une offense infinie.

A la voix toute-puissante de Dieu, tout sort du néant; il étend les cieux comme un pavillon, il sème leur voûte de ces globes magnifiques qui nous versent les trésors de la chaleur et de la lumière; toutes les créatures sorties de ses mains proclament sa gloire, célèbrent sa puissance, et marchent vers le but qu'il s'est proposé en les créant. Une seule abuse de ses bienfaits, une seule se révolte con-

tre ses volontés, et cette créature c'est l'homme. L'homme ose troubler l'harmonie admirable de tous les êtres. Cendre et poussière, il refuse d'obéir au Roi de l'univers; il foule aux pieds la raison éternelle et incréée, et érige en souveraine sa raison foible et créée; il ne veut d'autre maître, d'autre Dieu que lui-même.

Dieu est le meilleur et le plus généreux des bienfaiteurs; l'homme lui doit tout ce qu'il est. Si l'homme marche le roi de la création, si son ame brille de nobles et sublimes facultés, c'est que Dieu l'a voulu; il doit donc l'en remercier. La reconnoissance est presque la seule vertu qui soit restée des débris de notre première innocence. Elle est naturelle à nos cœurs. Il se rencontre souvent des hommes qui se vantent de vices honteux et de crimes atroces, mais il n'en est pas un qui se fasse gloire d'être ingrat. L'ingratitude est partout vouée au mépris et à l'indignation. Et qui pourroit exprimer toute l'énormité de l'ingratitude des pécheurs envers Dieu? Ils emploient contre ce Père ten-

dre les bienfaits dont il les a comblés.

Mais Dieu n'est pas une vaine et impuissante idole ; il ne se tient pas renfermé dans ses perfections sans se mêler des affaires de ce monde. Il punit le péché, il le punit indifféremment et éternellement. Dès ici-bas le pécheur commence à subir des châtimens, il tremble pour son sort futur, il est dévoré de remords sur sa conduite passée; quelquefois le désespoir l'accable, et quand même, à force de crimes, il viendroit à bout d'étouffer le cri de la conscience, hélas! il n'en seroit que plus à plaindre. Vide de la grâce, son ame seroit devenue exclusivement la demeure des démons. Quels ravages le péché ne cause-t-il pas dans le monde? Entendez-vous ces trônes s'écrouler, ces sceptres se briser avec fracas? voyez-vous ces guerres cruelles, ces fléaux vengeurs dévorant les nations, et couvrant au loin la terre de lugubres débris? voyez-vous ces révolutions qui renversent et confondent tout, et qui de leur sein font jaillir des fleuves de sang? Eh bien! tous ces maux dont

trop souvent les hommes sont les déplorables victimes, ces maux affreux sont l'ouvrage du péché.

Dieu punit indistinctement grands et pauvres, puissans et foibles, rois et bergers; nul n'échappe à sa vengeance. Anges de l'abîme vous en êtes un exemple mémorable : la perfection, la noblesse de votre origine, la sublimité de votre nature n'ont pu vous préserver de ses coups. Le feu allumé par sa colère est devenu le prix de votre révolte.

Dieu punit éternellement. L'offense faite à Dieu est infinie; le châtiment sera infini. Le pécheur vit et meurt dans le péché; il supportera éternellement la peine due au péché. Dieu le précipitera pour jamais dans les flammes de l'enfer : *Ite, maledicti, in ignem æternum*. Ce feu ne s'éteindra jamais : *Ubi vermis eorum non moritur; et ignis eorum non extinguitur*. Quelle horreur ne devons-nous pas avoir du péché, puisque Dieu ne le laisse pas impuni même dès cette vie, et que dans la vie à venir il le condame à de terri-

bles et interminables tortures! Mais, me dira-t-on, Dieu est bon, il ne m'a pas créé pour me perdre. Sans doute Dieu est bon, mais sa bonté est inséparable de sa justice. Il nous a créés pour le bonheur; mais, en voulant librement le péché, nous repoussons, nous rejetons ce bonheur; nous méritons donc le malheur éternel. Mes frères, il en est temps encore, désarmons la justice divine; arrachons-nous à l'esclavage du péché; réconcilions-nous avec le ciel, nous posséderons l'éternelle félicité.

Mercredi 21 mars.

Le Salut.

Ces derniers jours, MM. Guérin, Poncelet et Jaisson nous ont fait entendre d'utiles vérités sur le salut, l'incrédulité et la confession.

Le salut est offert à tous; il est de tous les temps et de tous les lieux. Cependant il est des momens, des circonstances plus favorables. Ne laissez pas échapper les

jours où Dieu répand plus abondamment ses bénédictions. Le salut approche, il est temps de vous réveiller de votre sommeil létargique; cela est nécessaire, et vous n'y pensez pas. De grâce, mes frères, songez que le salut est votre grande et importante, votre unique affaire.

Rien ne nous touche de plus près que le salut. Il s'agit pour nous du ciel ou de l'enfer : nous serons ou éternellement heureux ou éternellement malheureux. Nous le savons, et cependant, ô inconcevable aveuglement! nous vivons comme si nous ne le savions pas. Pour toutes les affaires du monde, que de soins, que de travaux et de fatigues! Rien ne coûte, rien ne rebute. C'est partout un zèle infatigable. Mais, pour le salut, de quelque côté que je porte mes regards, je n'aperçois que la plus profonde insouciance. Insensés que nous sommes, que nous servira d'avoir gagné tout le monde, si nous perdons notre ame? que nous servira d'avoir été dans le monde, riches, puissans, savans, comblés de gloire et de dignités, si nous brûlons dans

l'éternité? Non, ce n'est pas pour la terre, c'est pour le ciel que nous avons été créés; ce n'est pas pour courir après les plaisirs, les richesses et les honneurs, fantômes mensongers, qui ne font qu'irriter nos désirs, allumer notre soif sans jamais nous satisfaire; c'est pour connoître le Seigneur, l'aimer et le servir. Nous ne sommes point ici dans notre cité permanente : *Non habemus hic manentem civitatem*. Nous cherchons une patrie future, et c'est pour cette patrie qu'il faut travailler. Malheureusement la plupart ne le veulent pas. Voulez-vous votre salut, jeunes gens, vous qui dévorez avec tant d'avidité ces brochures dangereuses, ces romans immoraux? voulez-vous votre salut, vous qui croupissez dans la fange des plus sales voluptés? voulez-vous votre salut, jeunes personnes, ivres de vanité, uniquement occupées de votre luxe, éprises de vos vains charmes, et qui ne travaillez qu'à vous faire des adorateurs et des victimes? et vous qui, avec un front chauve et ridé, un corps usé et près de se dissoudre, portez un cœur non

moins dépravé que celui de ces vieillards lubriques dont parle l'Ecriture, et qui, comme eux, ne respectez pas la pudicité des Suzanes. Non, mes frères, non; pour vouloir son salut, il faut y travailler. Il est impossible d'arriver au ciel par le chemin de l'enfer. Aveugles mortels, votre salut est entre vos mains; il ne dépend que de vous de l'opérer. Si vous n'y travaillez pas, votre perte est certaine, et vous ne pourrez l'imputer qu'à vous-mêmes. Le salut, dites-vous, est difficile. J'en conviens : il faut se vaincre, dompter ses passions; il faut des sacrifices; mais le monde n'en exige-t-il pas et de plus nombreux et de plus pénibles? Le monde est un maître dur, bizarre et injuste : combien de fois on entend les partisans du monde se plaindre de ses caprices! Mais Dieu est le meilleur des maîtres. La moindre action faite pour son service aura son salaire. Il récompense jusqu'à un verre d'eau donné pour l'amour de lui. Ne serez-vous pas assez dédommagés de vos peines et de vos privations, qui, après tout, sont de bien

courte durée, quand, dans le ciel, vous vous enivrerez au torrent des délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Jeunes gens, quittez ces dangereuses occasions; rompez ces liaisons, ces amitiés criminelles; renoncez à ces spectacles infâmes qui remplissent le cercle de votre vie. Jeunes personnes, bannissez ce luxe, cette vanité; que la vertu, que la piété soient votre parure. Vieillards, déracinez ces coupables habitudes; convertissez-vous. Pères et mères, donnez à vos enfans une éducation chrétienne; montrez l'exemple; pratiquez la religion; profitez de ce temps de grâce et de miséricorde.

L'incrédulité.

Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam: Le découragement s'est emparé de moi quand j'ai vu tant de pécheurs abandonner votre loi sainte.

C'étoit la plainte que soupiroit, sur sa harpe inspirée, le roi prophète, lorsque

les hommes de son temps abandonnoient la lumière de la vérité pour se jeter dans les ténèbres de l'erreur. Ils vouloient secouer le joug et devenir incrédules, parce qu'ils avoient intérêt de l'être. Je puis, hélas! exprimer aujourd'hui la même plainte : il semble que les temps marqués par l'apôtre soient arrivés. D'où vient ce désordre, ce bouleversement dans les pensées de l'homme? J'oserai le dire : il prend sa source dans le libertinage et l'incrédulité. Le libertinage enfante l'incrédulité, et l'incrédulité consomme le libertinage. Formé avec une ame naturellement chrétienne, régénéré dans les eaux baptismales, nourri des vérités de la foi, soutenu et encouragé par la grâce qu'il puise dans les sacremens, comment se fait-il que l'homme devienne incrédule? C'est qu'il a des passions qu'il veut suivre, et pour cela il travaille à se débarrasser de la religion qui l'importune. Le libertinage produit l'incrédulité de conduite et l'incrédulité de cœur.

La foi et le libertinage ne sont pas tou-

jours inséparables; souvent les passions balancent la croyance; alors l'homme ne se livre au mal qu'à regret. La foi lui découvre un Dieu juste, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. Cette idée le tourmente et l'accable. Aussi n'est-il rien qu'il ne fasse pour l'arracher de son cœur. Quand Salomon offroit un encens sacrilége aux dieux des femmes étrangères, Salomon avoit-il cessé de croire au vrai Dieu? Non, mes frères, mais sa passion le tyrannise, et il sacrifie à sa passion. Le libertinage ne se borne pas à produire l'incrédulité de cœur dont les ravages sont si affreux. Impies de nos jours, seriez-vous incrédules, si vous n'aviez point d'intérêt à l'être? Lorsque vous étiez dans l'innocence et que vous agissiez avec innocence, étiez-vous incrédules? Alors vous bénissiez cette religion qu'aujourd'hui vous blasphémez. Que l'on me montre l'homme d'une conscience parfaitement pure et qui soit incrédule.

Mais l'incrédulité, à mesure qu'elle fait des progrès, bannit toute crainte, étouffe

le remords, enhardit au vice, et mène à un endurcissement profond. Que ces vérités soient incontestables, c'est ce qu'a complètement démontré une longue et déplorable expérience. Combien d'hommes qui, quand leurs cœurs conservoient encore quelque reste de foi, ne marchoient que d'un pas timide et chancelant dans les sentiers du vice, se plongent aujourd'hui avec une étrange facilité dans toutes sortes d'abominations! On ne rougit plus, parce qu'on auroit trop à rougir. L'incrédulité a endurci les cœurs, mais elle ne sauroit les tranquilliser; elle anéantit toutes les espérances de l'avenir, elle en laisse toutes les terreurs. J'en citerai un exemple: un philosophe et un chrétien étoient liés d'amitié. L'ami philosophe ou incrédule, ces deux mots sont devenus synonymes, tombe malade. L'ami chrétien va le voir; il veut lui parler de religion: « Ne me tenez pas ce langage, » répond avec force le philosophe; ne me » parlez pas de religion ». Quelques jours après l'ami chrétien lui fit une nouvelle

visite. « C'en est fait, lui dit le philosophe, dès qu'il l'aperçoit ; mon ami, je n'attends plus que la mort. Je vous vois pour la dernière fois. — Mais, dit le chrétien, ne craignez-vous rien après la mort? — Ah! répondit le philosophe, avec l'accent de la rage et du désespoir, je crains tout ; mais je me mets un bandeau devant les yeux, et je me jette tête baissée dans l'éternité ». Quelques instans après il y étoit dans cette épouvantable éternité ! exemple effrayant et malheureusement trop commun.

Jésus-Christ sur le tombeau de Lazare versa des larmes, et dit à ses apôtres : Enlevez la pierre, *tolle lapidem*. Les apôtres obéissent. Alors qu'aperçoivent-ils? L'infection, la pourriture, les vers. Jésus-Christ s'écria : *Lazare, veni foras*. Lazare, sortez. A cette voix, Lazare se réveille et sort de la pourriture. Jésus ordonne qu'on le délie et qu'on l'emmène à table. Mes frères, je trouve ici la figure de l'incrédulité. Au commandement de Jésus-Christ, nous avons levé la pierre :

eh ! grand Dieu, qu'avons-nous vu? la corruption et la mort. Mais, ô Jésus! quand ferez-vous entendre votre voix à ces hommes morts à la grâce? quand direz-vous à ces nouveaux Lazares : Sortez de votre pourriture, *Lazare, veni foras?* Mes frères, Jésus-Christ l'a déjà fait entendre cette voix. Il a parlé par notre organe. Il nous ordonne de vous délier; de vous mener à sa table sainte. Lazare est mort une seconde fois; mais vous, vous ressusciterez pour ne plus mourir, pour être assis à la table céleste durant la bienheureuse éternité.

La Confession.

Il n'y a pas de dogme dans le christianisme qui ait plus vivement que la confession excité la haine de l'impiété, du libertinage et d'une vaine philosophie. Mais cette bienfaisante institution, ouvrage de Jésus-Christ lui-même, comme le prouvent si manifestement les saintes Ecritures, a résisté à tous les assauts qu'on lui a li-

vrés ; en vain la honte et le respect humain voudroient enchaîner les fidèles et les empêcher de faire l'aveu de leur fautes. Hé ! quelle honte pourroit-il y avoir à avouer ses égaremens, quand c'est pour en obtenir le pardon ? combien de grands hommes, de héros illustres n'ont pas rougi de se soumettre à la loi de la confession ! Craindroit-on que le confesseur conçût de nous une mauvaise opinion ? Mais c'est un père tendre qui connoît par expérience la foiblesse et les misères humaines. Il prend à notre salut le plus grand intérêt. Dieu et l'Eglise lui imposent le plus inviolable secret. Vous trouverez des confesseurs martyrs du secret de la confession, vous n'en trouverez pas qui l'aient révélé. Vous redoutez les railleries, les sarcasmes que les mondains, que les impies vont lancer contre vous ; mais ces railleries et ces sarcasmes sont-ils plus redoutables que les flammes de l'enfer ? Que vous importent les vains discours d'un monde pervers, pourvu que vous soyez heureux durant l'éternité ? Non, il n'est pas de motif rai-

sonnable de vous éloigner de la confession. Malheur à vous, si vous refusez d'aller à cette source vivifiante puiser la grâce de la réconciliation ! Ou la confession ou l'enfer, il n'y a point de milieu ; ce n'est qu'en déclarant vos fautes que vous pouvez en obtenir le pardon.

Lundi 26 mars.

Mépris du monde.

Il ne faut pas s'attacher au monde, il ne faut pas différer sa conversion, il y a un enfer : ces trois vérités ont été l'objet des excellentes instructions de ces jours derniers.

Fouler aux pieds toutes les vanités du monde, abandonner toutes ses pompes, voilà ce que nous ordonne la religion, voilà ce qu'ont fait les saints. Mais qu'il y a peu de gens de nos jours qui suivent et respectent les leçons de la religion, et les exemples des saints. La riante face du monde enchante tous les cœurs ; le monde est un théâtre sur lequel on se

lance à l'envi; le monde est un maître auquel chacun se voue tout entier. Combien de gens qui ne pensent qu'au monde et ne travaillent que pour le monde! et tous ces esclaves du monde, comment vont-ils accueillir ma voix s'élevant pour condamner le monde? Il faudroit complaisamment exalter l'idole devant laquelle ils se prosternent; mais non, je n'irai pas, ministre lâche et prévaricateur, faire entendre une voix adulatrice. Je m'écrierai: Jeunes gens, amans passionnés de tous les plaisirs, renoncez à tous vos penchans désordonnés. Filles mondaines, renoncez à ce luxe, à ces vaines et séduisantes parures. Riches et grands de la terre, renoncez à tous les désordres dans lesquels vous vous plongez. Servir le monde c'est une vaine et dangereuse chimère. Le monde est le plus aveugle, le plus ingrat, le plus inconstant de tous les maîtres. Il distribue au hasard ses faveurs; chez lui le vice triomphe, et la vertu languit opprimée. Les honneurs souvent sont le prix de mille bassesses, de mille fourberies, de

mille forfaits. Le monde applaudit à l'homme juste et généreux, et souvent il l'oublie sans récompense. Partout on court après les avantages du monde, on se dévoue pour le monde, et partout le monde prodigue les injustices et les dégoûts. Aujourd'hui il vous élève, demain il vous renverse; aujourd'hui il vous loue, demain il vous flétrit. Sa gloire, ses récompenses fuyent et s'évanouissent comme une ombre. Que sont devenus ces héros qui illustrèrent la Grèce et l'Italie, et remplirent l'univers du bruit de leur nom? A peine sait-on le lieu où reposent leurs froides cendres? Et de nos jours, combien de mémorables exemples proclament l'inconstance du monde! Le monde ressemble à un vaisseau sans lest, flottant sur une mer orageuse. Ceux que le monde paroît le plus favoriser sont souvent les plus malheureux. La mélancolie et le désespoir habitent aussi bien sous les lambris dorés du riche que sous le chaume de l'indigence, et les rois sur leurs trônes ne sont que d'illustres esclaves. Pour servir le

monde, il faut fouler aux pieds la vertu, la religion, sacrifier sa conscience, souvent sa santé et sa vie. Se dévouer au monde, c'est reconcer au ciel et se dévouer à l'enfer.

Délai de la conversion.

C'est le comble de la déraison et de la folie que de différer de jour en jour l'ouvrage de sa conversion. Pour se convertir, il faut en avoir le temps, la volonté et la grâce. Vous remettez toujours au lendemain; et qui vous a dit que le lendemain luira pour vous? Compteriez-vous sur la jeunesse, sur la force du tempérament? Hélas! c'est une fleur que le matin voit éclore, qui dès le midi se flétrit, et le soir se sèche et se fane. Ces tombeaux ne renferment pas moins de jeunes gens que de vieillards. Les grâces et la beauté de la jeunesse n'ont pas plus de puissance sur la mort que les rides et les cheveux blancs de la vieillesse. Chaque jour le glaive de la mort moissonne

les jeunes comme les vieux, les puissans comme les foibles, les riches comme les pauvres; souvent il épargne un malade languissant, et immole en un clin d'œil l'homme le plus robuste. A peine avez-vous fait quelques pas dans la périlleuse carrière de la vie, que déjà vous avez à pleurer sur la tombe d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un ami, d'un bienfaiteur. Ainsi, mes frères, convertissez-vous au Seigneur, ne remettez pas au lendemain. Vous ne savez ni l'heure ni le jour de l'arrivée de la mort. Soyez donc toujours prêts. Mais, me direz-vous peut-être, je ne mourrai pas sitôt; peut-être je vivrai encore bien des années. Peut-être, peut-être! Malheureux! c'est donc sur un misérable peut-être que vous risquez votre sort éternel. Répondez: entreprendriez-vous une grande et importante affaire sur la foi d'un peut-être? Peut-être vous vivrez long-temps! mais peut-être dans quelques jours, dans quelques heures vous mourrez, et alors que deviendrez-vous?

Quand même vous parviendriez à une longue vieillesse, vous convertiriez-vous? Il est permis d'en douter, l'expérience ne le prouve que trop. Le pécheur, dit l'Esprit saint, mourra comme il a vécu. Ses habitudes, enfoncées jusque dans la moelle de ses os, descendront et dormiront avec lui dans le tombeau.

Jeune homme qui dans la jeunesse n'avez pas assez de force pour rompre des liens, pourrez-vous dans la vieillesse briser des fers? Vous ne pourrez plus porter vos chaînes, vous les traînerez, et vous arriverez à la mort sans avoir sérieusement pensé à vous convertir. D'ailleurs, est-ce bien à l'heure de la mort, quand la maladie vous accable, que vous pouvez débrouiller le chaos d'une conscience surchargée d'iniquités? Ah! il faudroit des années entières, et le temps presse. Des enfans, une épouse, un père, une mère, ont attendu jusqu'au dernier instant à appeler le ministre du ciel. La mort est là, prête à dévorer sa proie. Déchiré de remords, accablé de douleurs et de désespoir, le moribond

bond s'agite dans d'horribles convulsions, et bientôt, par un dernier effort, son ame s'arrache à regret de ce corps de boue, et tombe dans les bras d'un Dieu juste et vengeur. Le pécheur compte sur la grâce; mais, pour se convertir, il faut une grâce puissante et efficace; et l'obtiendra-t-il cette grâce? Il cherchera le Seigneur, il ne le trouvera pas, et il mourra dans son péché.

Existence de l'enfer.

Malheur à vous! s'écrioit autrefois le prophète Isaïe; malheur à vous qui ne songez qu'à la terre! malheur à vous qui ajoutez maison à maison, verger à verger, propriété à propriété! malheur à vous, car l'enfer a ouvert ses gouffres, et leur profondeur est infinie! *dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque termino!* Ne peut-on pas, mes frères, appliquer ces paroles aux hommes de nos jours? Malheur à vous, impies, incrédules, avares, ambitieux! Malheur à vous, qui, tout entiers aux affaires du temps, ne

faites rien pour l'éternité! malheur à vous, car l'enfer a ouvert ses gouffres! N'attendez pas de moi, mes frères, que j'entreprenne de vous représenter toute l'horreur des supplices qu'endurent les réprouvés. Vous prouver, et par la raison seule, l'existence d'un enfer, tel est le but que je me propose.

Y a-t-il un enfer? Non, me répondent ceux qui s'engraissent de la substance du pauvre, qui s'enrichissent des dépouilles de la veuve et de l'orphelin, qui se plongent dans la fange des passions, qui ne reconnoissent d'autre règle que leur penchant corrompu. Y a-t-il un enfer? Oui, me dit tout ce qu'il y a d'hommes vertueux et intègres, d'hommes dont les cœurs sont purs et les mœurs douces, qui adorent en esprit et en vérité le Dieu qui les créa. Y a-t-il un enfer? Non, disent les impudiques et les voleurs : oui, disent ceux qui ont toujours respecté la pudeur et la justice. O mon Dieu! de quel côté est la vérité? Se trouveroit-elle parmi les vices et les crimes? Mais alors, mon Dieu,

que seroit devenue votre suprême véracité? que seroient devenues vos infinies perfections.

Une opinion importante qui impose un joug à des passions rebelles, une opinion souvent discutée et néanmoins adoptée par toutes les nations, et cela dans tous les siècles, est une opinion manifestement vraie. Parcourez l'histoire, fouillez les annales, interrogez les monumens de tous les peuples, et tout vous attestera la croyance d'un enfer.

Souvent ici-bas le crime triomphe comblé de mille prospérités, tandis que la vertu gémit accablée d'infortunes. Ah! si un pareil désordre n'est pas réparé, non Dieu n'est pas saint, juste et bon. Enlevez donc à Dieu ses perfections; mais alors il n'est plus Dieu. Ainsi donc, en admettant l'existence de Dieu, vous êtes forcés d'admettre l'existence de l'enfer; en niant qu'il y a un enfer, vous êtes forcés de nier qu'il y ait un Dieu. L'existence de l'enfer est une vérité si manifeste que les coryphées de l'incrédulité, du moins pour

la plupart, n'ont pas cru pouvoir la rejeter.

S'il n'y a pas d'enfer, il n'y a pas de religion. Comment pourroit-il y avoir une religion là où le crime ne seroit pas puni, là où la vertu ne seroit pas récompensée, là où celui qui adore son Dieu seroit vu du même œil que celui qui le blasphème, là où celui qui se sacrifie pour sa patrie éprouveroit le même sort que le monstre qui la trahit? Mais, s'il n'y a pas de religion, que devient la société? Pour que la société existe, il lui faut des lois. Et où prendrez-vous hors de la religion la sanction des lois? où trouverez-vous hors de la religion les motifs qui, dans beaucoup de circonstances, nous détermineroient à observer la loi, et nous empêcheront de la violer? Vainement vous les chercheriez. Retrancher l'enfer, c'est donc plonger dans un épouvantable chaos, c'est donc anéantir la société.

S'il n'y a pas d'enfer, tout ce qu'il y a aujourd'hui sur la terre de prêtres du Seigneur, tout ce qu'il y en a eu dans les

siècles précédens, tous les saints qui se sont distingués par tant de vertus, les martyrs qui ont versé leur sang et bravé de cruels supplices, seroient autant d'insensés, d'ennemis furieux du genre humain. O vous, qui osez nier l'enfer, il faut que vous dévoriez cette révoltante absurdité.

Que risque celui qui croit qu'il y a un enfer, et qui fait ce que commande la religion, afin de n'y pas tomber? Il risque de gagner une éternité de bonheur, et même dès ici-bas il est plus heureux. Que risque celui qui croit qu'il n'y a pas d'enfer? Il est moins heureux dans cette vie, et il risque de tomber dans une éternité de supplices. De bonne foi, mes frères, de quel côté est la raison et la sagesse?

Samedi 31 mars.

Réparation des outrages.

Tout le monde parle de la mission, mais tout le monde en parle en bien. Les missionnaires n'ont plus d'ennemis et ne peuvent plus désormais en avoir à Cou-

tances; à de beaux talens ils unissent tous un zèle, une piété, un dévouement au-dessus de tout éloge. Déjà les fruits de leurs travaux sont très-grands; on se rend en foule aux instructions. Mercredi on fit la cérémonie de la réparation des outrages. Quel jour! il sera à jamais gravé dans mon cœur. Qu'on se figure notre vaste cathédrale complètement remplie d'hommes : les femmes occupoient alors l'église Saint-Pierre. Un profond recueillement régnoit dans l'enceinte; un autel magnifiquement décoré s'élevoit adossé à l'orgue, à une grande hauteur. La radieuse Eucharistie, placée dans le superbe soleil, apparoissoit environnée d'une multitude innombrable de flambeaux. Beaucoup de fidèles avoient à la main un cierge allumé. Je ne pouvois sans attendrissement promener mes regards sur tout ce qui m'entouroit. Ce spectacle m'offroit l'image d'un ciel parsemé de brillantes étoiles, et où l'Eternel, sur un trône de feu, se montroit à une des extrémités pour recevoir les hommages de ses créatures.

Un de nos infatigables apôtres, M. Levasseur, nous adressa une touchante instruction. *Le pécheur se révolte contre son Dieu; le pécheur méprise son Dieu; le pécheur est un ingrat envers son Dieu.* Il développa d'abord avec force ces trois vérités; il déplora ensuite avec amertume les suites du péché, pour le temps et pour l'éternité; il nous exhorta de la manière la plus pressante à demander pardon à Dieu de toutes nos fautes; mais, avant, à commencer nous-mêmes par pardonner à nos frères. Après avoir dit pendant quelques instans les choses les plus touchantes sur la nécessité de pardonner : mes frères, s'écria-t-il, avec une douce et vive émotion, mes frères, dites avec moi, et du fond du cœur : Nous pardonnons. Ces mots, *nous pardonnons*, sortent de toutes les bouches; tous les cœurs sont émus; tous les yeux sont mouillés de larmes. Cette cérémonie a fait sur plus de six mille hommes qui composoient l'auditoire, une profonde impression; et voilà ces hommes qu'on voudroit nous repré-

senter comme des apôtres de sédition et de discorde !

On a formé un chœur d'hommes pour le chant des cantiques : leurs harmonieux accords, mêlés à ceux des pieuses filles de Sion, aussi, et dès l'ouverture de la mission, organisées en chœur, secondent merveilleusement les précieuses semences de grâce qui, à la voix des missionnaires, se répandent dans les ames.

Arrivé depuis peu, M. de Janson, quoique malade, prêche tous les jours et souvent plusieurs fois par jour. Il a montré dans deux fort beaux discours, faits surtout pour la partie éclairée de son auditoire, l'influence de la religion sur la société et sur le bonheur de l'homme en particulier.

Nécessité de la Religion.

La société est d'autant plus forte, d'autant plus puissante, que les sacrifices que chaque particulier fait en sa faveur sont plus grands et plus parfaits. Si les hom-

mes ne sacrifioient pas à la société dont ils sont membres, leur volonté, leur amour-propre, leurs intérêts, leurs passions; si chacun n'obéissoit qu'à ses propres idées, qu'à ses désirs et ses caprices, bientôt les liens du corps social s'affoibliroient et se briseroient, et là où les membres ne font ce sacrifice que d'une manière foible et imparfaite, la société languit et chancelle, l'action du pouvoir est incertaine, les abus se multiplient; les vices se développent et se propagent: rien n'est stable; tout menace ruine. Ces vérités, qui osera les contester? Mais les sacrifices de l'individu en faveur de la société qui les exigera? la religion seule; car pour cela la société est impuissante. Où seroit le pouvoir d'une société sans religion? Quelle seroit la sanction de ses lois? De quel droit me commanderoit-elle? En vertu de la souveraineté du peuple? Mais qu'est-ce que cette souveraineté du peuple? Ce n'est, ce ne peut être que l'expression de la volonté générale. Qui m'attestera que cette volonté générale s'est ma-

...

nifestée? D'ailleurs, a-t-on primitivement convoqué tous les membres de la société? Se sont-ils réunis? Quand même ils auroient pu le faire, quand même ils auroient pu céder sur eux des droits qu'ils n'avoient pas, osera-t-on prétendre qu'ils ont pu s'engager pour moi, qui n'existois pas? Je dois être appelé aussi bien qu'eux, tous les hommes doivent l'être aussi bien que moi. Etablissez donc perpétuellement l'assemblée générale de tous les membres de la société, ou au moins à chaque moment interrogez chacun des membres de cette société; car, avant que la société puisse les punir ou les récompenser, il faut savoir s'ils la reconnoissent, s'ils reconnoisent les lois qu'elle a portées; il faut savoir si la société consent à les adopter; et puis l'idée de souverain ne suppose-t-elle pas nécessairement l'idée du sujet, comme l'idée de père suppose celle de fils? Et de grâce, si le peuple est souverain, montrez-moi les sujets de ce peuple souverain? La société ne peut pas obtenir de sacrifices de la part de ses membres sans

les dédommager, sans les récompenser; et où sont les récompenses de la société? Les richesses, les honneurs, les dignités, la gloire?.. Mais ces récompenses vaines et frivoles, impuissantes pour remuer la plupart des cœurs, sont-elles données à ceux qui les ont méritées? à ceux qui ont fait le plus de sacrifices? Si vous l'osiez soutenir, tous les siècles s'éleveroient contre vous. Et qu'importera à mon oreille, glacée par la mort, tout le fracas de la gloire du monde? Que me font à moi les récompenses temporelles de la société, quand la mort m'arrache à l'empire du temps? que peut me donner la société, quand elle exige de moi le sacrifice de ma vie?

De quoi a servi la gloire à tous les fameux héros des siècles écoulés? Allons dans cette Grèce, si fertile en grands souvenirs, dans ces champs où fut Troie; et là, interrogeons les cendres de la gloire humaine. Un vaste et lugubre silence, voilà leur réponse. Oui, l'homme religieux seul acquiert une gloire solide et

durable. Car, après tout, qu'est-ce que cette réputation, cette gloire que le monde fait sonner si haut? Une pierre détachée de la montagne et qui tombe dans le fleuve; elle en agite un instant la surface, mais bientôt le murmure se tait, et le fleuve coule avec le même calme: ainsi passe et s'évanouit la réputation la plus brillante. Que le temps fasse un pas, elle est plongée dans l'oubli. Ainsi donc la société ne peut exiger de ses membres les sacrifices sans lesquels pourtant elle est condamnée à périr. Mais la religion, auguste fille du ciel, me parle au nom de celui par qui règnent les rois, au nom de celui qui est mon premier principe et ma dernière fin, au nom de celui de qui je tiens tout mon être, de qui émane tout pouvoir. Riche et puissante, elle a pour le temps, elle a surtout pour l'éternité des récompenses que n'a pas, que ne peut pas avoir la société. Que je fasse les sacrifices même les plus pénibles, j'ai rempli mon devoir, j'ai obéi au Dieu pour qui je dois faire toutes mes actions. Que les hommes

soient ingrats, que m'importe : ce n'est pas d'eux que j'attends mon salaire ; je l'attends d'un Dieu infiniment parfait. Où est dans la société le motif aussi puissant que celui-là ? Faut-il sacrifier ma vie pour une existence de quelques instans abreuvés d'amertume ? la religion m'offre une éternité de bonheur. Ah ! que seroit une société sans Dieu ? Comme dans une horrible tempête, la mer bouleversée laisse apercevoir au fond de ses abîmes des monstres affreux, de même, quand la tourmente révolutionnaire déplaça, confondit toutes choses ; les fondemens de la société, ébranlés de toutes parts, furent mis à découvert, et l'on vit apparoître du milieu de la fange et de la lie des monstres exécrables. Pleins de rage et de fureur, ils s'élancèrent jusque sur les marches du trône, et bientôt le trône s'écroula sur le cadavre du roi martyr, et un immense fleuve de sang agita ses flots sur le sol de la patrie.... L'audace et l'orgueil sur le front, l'enfer dans le cœur, le crime s'arma du sceptre ; il mar-

cha triomphant. La vertu, la religion allèrent arroser de leurs larmes une terre étrangère, ou gémirent au fond des cachots, ou expièrent sous la hache révolutionnaire leur piété, leur foi, leur fidélité. Ainsi donc la société ne peut vivre qu'à l'ombre de la religion.

2°. L'homme ne peut être heureux si son cœur ne s'ouvre aux bénignes influences de la religion.

La paix et la gloire, voilà les sources d'où peut découler pour le temps et pour l'éternité le bonheur de l'homme. Mais où les trouverez-vous hors de la religion? Essayez tous les biens du monde. Qu'y rencontrez-vous? Des remords cuisans; des peines cruelles, des soucis dévorans, d'accablantes inquiétudes, des combats pénibles et interminables; durant la vie, des espérances toujours renaissantes et toujours trompées; au-delà du tombeau, ou une éternelle horreur, un éternel néant ou un éternel supplice. Hélas! s'écrioit un des plus grands monarques qui se soient jamais assis sur un trône, j'ai vu

tout ce qui se passe sous le soleil ; je n'y ai trouvé que vanité et affliction d'esprit : j'ai bu à la coupe enchantée des plaisirs, j'ai savouré toutesles jouissances, j'ai nagé au milieu de tous les biens du monde, et j'ai vu que tout n'étoit que vanité ; et j'ai dit à la joie et aux plaisirs : pourquoi m'avez-vous trompé? Ainsi, que vous goûtiez de tous les biens de la terre, vous n'y trouverez qu'amertume : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce moriar;* à peine j'ai savouré quelques douceurs, et voilà que je trouve la mort. J'ai cherché la paix hors de la religion et je n'ai pu l'atteindre. Non, il n'y a point de paix pour les impies, *pax non est impiis*.

Et la véritable gloire, où sera-t-elle aussi, sinon dans la religion? La gloire, a dit saint Augustin, est dans la louange méritée. Mais, pour mériter la louange, il faut vaincre des obstacles, et la gloire sera d'autant plus grande, que les obstacles seront plus difficiles. Ainsi, dit le monde, le guerrier qui triomphe sur les champs de bataille, sur le théâtre des dangers et

de la mort, acquiert de la gloire; ainsi le magistrat qui, surtout dans des temps pénibles et désastreux, remplit avec intégrité d'augustes et graves fonctions, acquiert de la gloire; ainsi se couvrent d'une immortelle gloire, et spécialement dans des temps orageux, les princes et les rois qui savent tenir d'une main ferme les rênes de l'Etat, faire briller la vertu et la fidélité, replonger dans la poudre le crime et la révolte. Mais à combien plus forte raison y aura-t-il de la gloire à avoir de la foi, à en faire profession dans ce siècle, dans ces jours mauvais que nous sommes condamnés à traverser.

Que d'obstacles, en effet, ne faut-il pas vaincre? De combien de discours impies, de dérisions, de sarcasmes, ne faut-il pas triompher pour être religieux? Non, non, notre siècle ne compte pas, et ne peut pas compter beaucoup d'hypocrites de religion. Et qu'y a-t-il à gagner à être pieux dans ce siècle de lumières? L'outrage, le mépris, les persécutions. Mais, ô vous, qui suivez encore les croyances religieuses de

nos pères! ô vous, qui jusqu'ici avez résisté au torrent de l'incrédulité, gardez-vous de vous livrer au découragement. Songez que se laisser gagner par la contagion, se laisser entraîner par les exemples, les leçons de l'impiété, c'est une honteuse foiblesse. Le respect humain rend un homme esclave de tout ce qui l'entoure; c'est le vice des lâches. Sans doute de nombreux et redoutables ennemis sont déchaînés contre vous; mais de puissans secours vous sont assurés. Tel que le roc fier et inébranlable, contre qui viennent en vain se briser les efforts et la rage des flots; tels, aidés de la grâce, vous pourrez dire au monde, aux passions : vous viendrez jusqu'ici; ici vos attaques tomberont inutiles. Mais, me dira-t-on, mes triomphes resteront ignorés? Eh quoi! Dieu ne sait-il pas lire au fond de votre cœur? Il connoîtra tout ce que vous aurez fait, et cet illustre témoin, qui tient dans ses mains le ciel et l'enfer, ne vaut-il pas tous les autres? En le servant, en l'adorant, en lui rapportant toutes vos actions, vous

trouverez le bonheur même au sein des revers, vous trouverez la gloire et la paix, non pas cette gloire, non pas cette paix que donne le monde; mais une gloire, une paix durable et éternelle. Ainsi donc la religion, qui seule peut assurer l'existence de la société, est aussi la seule qui peut apporter le bonheur aux hommes.

2 avril 1821.

Sur la mort.

Hier, M. de Janson nous fit une excellente instruction sur la mort. L'homme créé dans un état d'innocence devoit vivre immortel. Roi de la création, tous les êtres habitans de la terre reconnoissoient son empire. Les maladies, les infirmités, les revers, les chagrins ne pouvoient l'atteindre; mais l'homme se révolta contre son Dieu, et l'univers changea de face. Tout s'arma contre lui; il devint la déplorable victime de tous les fléaux: la misère et les larmes assiégèrent de toutes parts ce roi dégradé; la mort devint la solde du péché.

Mais le Créateur, inépuisable dans ses bienfaits, n'abandonna pas son ouvrage. Il voulut que la mort fût une source de vie; que la tombe enfantât l'immortalité; que l'homme dans sa défaite trouvât la victoire.

Nous mourrons, l'arrêt est irrévocable: *Statutum est omnibus hominibus semel mori*. J'ai d'abord hésité à vous prouver cette vérité : mais j'ai vu votre conduite, j'ai entendu vos discours, j'ai connu vos desseins, vos pensées, et je me suis dit : Les hommes marchent dans la carrière de la vie, comme si jamais ils ne dussent en atteindre le terme. Montrons-leur que tout au-dedans d'eux et hors d'eux atteste qu'ils deviendront, et plus tôt qu'ils ne pensent, la proie du trépas. Les douleurs qui les déchirent, les alimens dont ils se repaissent, les connoissances dont ils s'enrichissent, la terre qu'ils foulent aux pieds, les habits dont ils se couvrent, les biens qu'ils possèdent, les meubles, les tableaux qui décorent leurs appartemens, les maisons qu'ils habitent, les temples, les édifices

qui embellissent leurs villes, les funérailles de leurs parens, de leurs amis, de leurs voisins, tout proclame la misère de l'homme et le pouvoir de l'inévitable mort. Quittons ces désolantes vérités, et portons plus loin nos regards. Voyons la bonté divine fécondant le trépas, comme elle avoit autrefois fécondé le néant.

Assurés qu'au moment où la mort brise le fragile édifice de notre corps, nous abandonnons le temps pour aller dans l'éternité recevoir d'éternels châtimens ou d'éternelles récompenses, nous concevons un plus grand amour pour la vertu, une plus grande aversion pour le vice. Nous nous instruisons à l'école de la mort : *O mors, bonum est judicium tuum!* Eh! quelles leçons pour nous que ces victimes que le glaive de la mort ne cesse de moissonner! quelles leçons pour nous que ces tombeaux, où sous un marbre pompeux reposent les cendres des plus illustres héros! qu'ont-ils emporté de leurs grandeurs et de leurs triomphes? Portons nos pas dans ces lieux où la religion dépose les tristes restes des

mortels, dans ces lieux où la jeunesse et la vieillesse, la foiblesse et la puissance, l'indigence et les richesses, les vertus et les crimes dorment ensevelis dans la même poussière. Interrogeons toutes ces cendres confondues; quelles salutaires leçons nous y puiserons! *O mors, bonum est judicium tuum!* Sortis nus du sein de nos mères, nous rentrerons nus dans le sein de la terre. Un illustre guerrier qui s'étoit signalé par une foule d'exploits glorieux, se voyant près de mourir, fit promener au milieu de ses soldats un linceul attaché au bout d'une pique, en faisant crier à haute voix : « Voilà ce que le grand Sa» ladin emporte de toutes ses victoires, » de toutes ses conquêtes ». Leçon bien propre à nous faire sentir toute la vanité des choses humaines. Mes frères, prenons souvent conseil de la mort; elle ne nous trompera pas.

Sur le petit nombre des élus.

Samedi on nous effraya en nous prê-

chant sur le petit nombre des élus : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Vérité terrible qui toujours consterna les esprits et épouvanta les cœurs ; mais vérité bien incontestable et mille fois attestée dans les saintes Ecritures, et prouvée d'ailleurs d'une manière éclatante par une déplorable expérience. Oh! combien la voie qui mène à la perdition est large, spacieuse, et combien sont nombreux ceux qui la suivent! combien peu marchent par la voie étroite qui conduit à la vie! Que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? Craindre Dieu et observer ses commandemens. Mais partout règnent l'oubli et le mépris de Dieu, l'oubli et le mépris des saints commandemens. De toutes parts les vices, les crimes, les débauches, les abominations *souillent* la terre ; comme au temps du déluge toute chair a corrompu sa voie. L'enfant sait à peine bégayer qu'il profère déjà le blasphême ; l'adolescent a déjà vieilli dans le vice ; la jeunesse ne connoît point d'autre Dieu que les passions impétueuses qui agi-

tent et troublent son ame : esclave de l'ambition, dévoré par la soif d'amasser, collé pour ainsi dire aux biens de la terre, l'âge mûr ajoute de nouveaux désordres aux désordres de la jeunesse. Le vieillard, sous les cheveux blanchis par les années, cache d'innombrables iniquités; son cœur, près de se glacer sous la main de la mort, se complaît encore dans ses criminelles habitudes. Où sont ceux qui travaillent sérieusement à leur salut? Occupés de couronnes temporelles, où sont les rois qui songent aux couronnes éternelles? où est le magistrat d'une intégrité, d'une vigilance, d'une piété irréprochable? où est le guerrier qui, en servant le roi de la terre, sert fidèlement le Roi du ciel? où est le commerçant probe, désintéressé? où est l'homme vraiment religieux? Hélas! partout je n'aperçois que prévarications. Ceux qui devroient donner des exemples de vertu, sont devenus des pierres d'achoppement. Combien de pères qui, loin de guider, par leur conduite et leurs leçons, leurs enfans dans le sentier de la

vertu, les entraînent sur leurs pas dans la route du vice! combien de mères n'instruisent leurs filles que dans la vanité, le luxe et l'indifférence religieuse, pour ne rien dire de plus! Malheureux enfans, parens plus malheureux encore, vous tous qui avalez l'iniquité comme l'eau, oseriez-vous vous flatter d'être admis dans le royaume des cieux où rien de souillé ne sauroit jamais entrer? Me direz-vous que le salut est difficile? Sans doute il faut des combats pour obtenir la couronne d'immortalité; elle n'est pas destinée aux lâches. Il en coûte pour se sauver; mais n'en coûte-t-il pas mille fois plus pour se damner? Pour assurer son salut, il suffit de le vouloir. La grâce ne nous manquera pas: mais il faut coopérer à la grâce. Celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous.

A tort on accuse la religion catholique d'être intolérante, de damner presque tout le monde; elle ne damne personne. A Dieu seul il appartient de prononcer d'éternelles sentences. Ceux qui n'auront pas

pas pu connoître la religion ne seront point punis pour l'avoir ignorée ; ils le seront pour avoir violé la loi naturelle gravée dans tous les cœurs. S'il se trouvoit un homme exact observateur de la loi naturelle, dans une ignorance invincible de la vraie religion, saint Thomas pense que Dieu feroit plutôt un miracle que de damner cet homme ; il l'instruiroit lui-même, ou lui enverroit des anges ou des hommes apostoliques. Mais, je le répète, où sont ceux qui observent la religion, qui n'ont à se reprocher ni infractions, ni omissions à la loi de Dieu, ou qui ont fait une vraie pénitence de leurs fautes ?

Lundi au soir.

Sur le jugement dernier.

Si, dans ce moment, un ange, un prophète venoit au milieu de cette enceinte vous annoncer que vous allez être arrachés à la vie ; si une main invisible écrivoit aux quatre coins de cette église cet arrêt formidable : Paroissez au jugement ; si un

nouveau Jonas faisoit entendre ces terribles paroles : « Dans quarante jours, et » avant peut-être, cette ville sera détruite, » et vous périrez tous, si vous ne faites » pénitence », mes frères, de quel effroi ne seriez-vous pas saisis ? Je ne suis ni un ange ni un prophète; cependant, foible et pécheur comme vous, je puis vous assurer que le salut approche, que le monde périra, et que, plus tôt que vous ne pensez, le jour du jugement dernier viendra vous surprendre. Aujourd'hui j'offrirai à vos esprits l'effrayante image des signes qui, d'après nos livres saints, doivent précéder, accompagner et terminer la fin du monde et le jugement universel.

Il me semble voir quelque impie sourire de pitié; il me semble l'entendre se dire au fond de son cœur : Y aura-t-il une autre vie ? y aura-t-il un jugement ? Mes frères, peu de gens sont assez insensés pour douter de l'existence de Dieu; peu de philosophes même ont poussé jusque-là la déraison. Oui, il y a un Dieu; mais ce Dieu est juste, et le seroit-il si le vice

n'étoit puni et la vertu récompensée? Maintenant parlez, incrédules : dites-moi, ici-bas le vice est-il toujours châtié? Hélas! trop souvent je le vois marcher triomphant et audacieux. La vertu est-elle toujours récompensée? Vous en conviendrez, souvent elle gémit malheureuse et persécutée. Il faut donc qu'il y ait un autre monde, où la vertu moissonne ses lauriers, où le vice frémisse accablé de supplices mérités. Il faut donc qu'il y ait un paradis et un enfer. Que l'univers entier soit prêt de tomber dans l'un ou l'autre, c'est ce que semble indiquer, et ce qui s'est passé depuis quelques années, et ce qui se passe encore tous les jours. Quand l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint; quand des crimes, des forfaits inouis épouvanteront le ciel et la terre, que de faux sages apparoîtront pleins d'une haine sacrilége contre Dieu et son Christ; quand des guerres affreuses promèneront partout leurs ravages; quand tous les fléaux tomberont ensemble sur une terre criminelle, dites alors que le

jour des vengeances et des manifestations est près d'arriver. Or, mes frères, vit-on jamais plus d'abomination et de désolation que dans ces jours sinistres que nous avons traversés et que nous traversons encore? D'exécrables blasphêmes vomis contre Dieu, sa religion sainte et ses augustes mystères; tous les crimes, tous les forfaits, l'enfer déchaîné sur notre infortunée patrie, le trône et l'autel disparoissant ensevelis dans un abîme de sang, et entraînant avec eux la vertu et la fidélité; le juste couronné tombant sous la hache impie et révolutionnaire; dix millions d'hommes moissonnés dans des guerres cruelles; le monde presque entier livré au pillage et à la dévastation; quels tableaux! L'agonie du monde peut-elle offrir rien de plus horrible? Et combien de monstres aujourd'hui encore au milieu de la société en dissolution brûlent de l'infernale ardeur de recommencer et de rendre plus barbares, s'il est possible, ces abominables scènes? N'a-t-on pas entendu, il y a quelques années, dans une des

premières villes de notre malheureuse France, des cris, des vociférations qu'aucune langue humaine ne sauroit caractériser, qu'à peine on auroit cru pouvoir sortir de la bouche des démons : *A bas le Christ! a bas la religion! a bas la vertu! vive le crime! vive l'enfer!*.... Mes frères, une société qui porte dans son sein de tels êtres peut-elle vivre? Pour moi, je ne le pense pas.

Au moment où la fin du monde, où le jugement dernier arriveront, la nature sera bouleversée, le soleil retirera sa lumière, la lune se couvrira d'un voile de sang, les étoiles tomberont avec un grand fracas, les anges sonneront de la trompette, et des déluges de maux fondront sur l'univers; les hommes sécheront de frayeur. Malheur! malheur! trois fois malheur aux habitans de la terre! Pour punir des crimes plus grands encore que ceux qui au temps de Noë furent punis par un déluge universel, un vaste incendie s'allumera, et dévorera la terre avec tout ce qui l'habite. Les montagnes se fondront,

et se précipiteront comme des torrens dans les vallées. Alors la figure du monde aura passé ; les siècles seront écoulés, le temps sera fini, et l'éternité aura commencé.

Quand au dernier des jours, environné de tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, accompagné de toute la cour céleste, Jésus-Christ apparoîtra en juge irrité ; ce sera alors que les humains trembleront pâles d'effroi : « Montagnes, tombez sur » nous, s'écrieront les pécheurs! monta- » gnes, écrasez-nous! O terre, ouvre tes » abîmes, engloutis-nous pour jamais » ! Cependant le livre des sept sceaux se présente, nulle créature ne peut l'ouvrir ; les séraphins le tiennent en tremblant. Touché par l'Agneau, le livre s'ouvre et se déroule à tous les regards. Chacun s'y voit tout entier. Alors toutes les injustices, toutes les infamies, toutes les abominations s'offrent n'ayant plus d'autre voile que leur hideuse difformité. Jeune homme, dit Jésus-Christ, en vain tu as caché dans les ténèbres tes débauches, tes turpitudes ; tu les vois dévoilées à la face de l'u-

nivers. Jeune personne, tu vois dérouler les sombres replis de ta conscience. Vieillards, qui traîniez encore dans les sentiers du vice un corps que vos iniquités, autant que vos années, avoient affaissé et rendu chancelant sur ses bases tremblantes, vieillards, de qui le sang près de se glacer, de qui le cœur environné du froid de la mort, brûloit encore de feux, de désirs impurs; magistrats iniques, juges prévaricateurs; vous tous, qui avez péché devant le Seigneur, et qui ne vous êtes pas purifiés dans les eaux de la pénitence, vos iniquités sont manifestées; elles s'élèvent contre vous, elles sollicitent toutes mes vengeances. Alors, Jésus-Christ appelle l'ange armé du glaive; il va séparer les bons des méchans. O mon Dieu! de quel côté serons-nous? Serions-nous à gauche! Pensée déchirante! Je frissonne, mon sang se glace dans mes veines, ma langue s'attache à mon palais, et ma voix expire. La séparation est consommée! Ciel! qu'entends-je? Quels cris! quelles lamentations! Ici un fils réprouvé

adresse ces dernières paroles à un père sauvé : « Malheureux, j'ai foulé aux pieds » la vertu, la religion que vous m'aviez » enseignées et par vos leçons et par vos » exemples. Je me suis perdu, je me suis » damné ». Là une fille dévouée à l'enfer s'arrache des bras d'une mère chérie appelée au bonheur céleste : « O ma mère! » dit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, ô ma mère! que n'ai-je, comme » vous, été pieuse, chaste et vertueuse! » comme vous, je serois heureuse pour » toujours! Je ne l'ai pas voulu, l'enfer » est mon partage, j'y vais brûler pour » jamais. Ah! si du moins, du séjour de la » paix, vous pouviez encore songer à moi! » mais non, votre bonheur en seroit trou» blé, et votre ame sera toute entière oc» cupée de sa félicité. Adieu, adieu pour » jamais ». A cette scène lamentable en succède une plus horrible encore : les élus, en chantant les louanges du Très-Haut, se sont élancés vers les collines éternelles; mais Jésus-Christ va prononcer le dernier arrêt : Allez maudits : *Ite, ma-*

ledicti. Mais, Seigneur, où voulez-vous qu'ils aillent? vous seul êtes la vérité et la vie..... Ils m'ont méconnu, ils m'ont outragé; *ite, maledicti, in ignem*. Mais, Seigneur, ne sera-ce que pour un temps? Non, vous ne voulez pas qu'ils soient à jamais séparés de vous; souvenez-vous de vos mérites, de votre sang, de votre mort, des secours, des sacremens que vous leur avez offerts. — Mes mérites, ils les ont méprisés; mon sang, ils l'ont foulé aux pieds; mon nom, ils l'ont blasphémé; mes sacremens, ils les ont profanés; *ite, maledicti, in ignem æternum*. Alors ils sont plongés dans l'abîme de feu préparé pour le démon et ses anges. Le Très-Haut en ferme l'entrée, il y appose son sceau : l'éternité.

Mes frères, quel seroit votre sort, si dans ce moment la porte de ce tabernacle se brisoit, et si Jésus-Christ venoit, dans cette chaire, vous demander compte de votre conduite? combien y en auroit-il de sauvés? Y en auroit-il cent? y en auroit-il cinquante? Et moi-même, grand Dieu! aurois-je le malheur d'être réprou-

vé? De grâce, ô mon Dieu! oubliez mes iniquités; de grâce, souvenez-vous de vos miséricordes. O majesté redoutable! qui sauvez gratuitement vos élus, sauvez-moi! sauvez-moi, ô source de toute piété! souvenez-vous que c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre : ne me rejetez pas dans le jour des vengeances. Prosterné à vos pieds, le cœur contrit et pénitent, Seigneur, je vous en supplie, prenez soin de ma fin.

Mardi 4 avril.

Sur la confession.

Nous venons d'avoir une instruction solide sur la confession. L'autorité dont elle émane, les bienfaits dont elle est la source, prouvent que la loi de la confession est une loi divine. Jésus-Christ guérit un paralytique en lui disant : Vos péchés vous sont remis. Les Scribes s'en scandalisoient. Afin, leur dit le Sauveur, que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : « Levez-vous, dit-

» il au paralytique, prenez votre lit et » marchez ». Ce n'est pas tout : il avoit promis le Saint-Esprit à ses apôtres, il le leur donna : « Recevez le Saint-Esprit, les » péchés seront remis à ceux à qui vous » les remettrez; ils seront retenus à ceux » à qui vous les retiendrez ». Il confirme ainsi ce qu'il avoit dit antérieurement : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié » dans le ciel; ce que vous délierez sur la » terre sera délié dans le ciel : allez, in- » struisez les nations, les baptisant *au* » *nom du Père, et du Fils, et du Saint-* » *Esprit*. Je serai avec vous jusqu'à la con- » sommation des siècles ». Fut-il jamais commission plus clairement annoncée? Mais, pour que les apôtres, et les évêques, et les prêtres, leurs successeurs, puissent remettre et retenir les péchés, certes, il faut qu'ils les connoissent. Un juge prononce-t-il sans avoir entendu? un médecin prescrit-il des remèdes, si on ne lui indique pas la maladie?

On se confesse de nos jours, on se confessoit dans les siècles précédens : il y a

deux siècles, on refusoit la sépulture chrétienne à ceux qui ne remplissoient pas ce devoir, au moins une fois l'année. Parcourez les annales de l'Eglise; remontez de siècle en siècle, et partout vous retrouverez la confession; vous la voyéz établie même dès le berceau du christianisme. Origène, Tertullien, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, une foule de Pères de l'Eglise et des saints docteurs attestent qu'ils croyoient à la confession, et qu'ils la regardoient comme instituée par Jésus-Christ lui-même.

Si la confession est une invention humaine, qu'on nous dise par qui et comment elle a été inventée; dans quel lieu, dans quel temps. Dira-t-on qu'elle a été inventée par un seul homme? Comment donc tous les autres hommes, tous les peuples, se sont-ils soumis à cette loi? comment le monde qui se seroit endormi le soir, sans avoir l'idée de la confession, l'auroit-il à son reveil accueillie et regardée comme l'ouvrage du ciel? Dira-t-on qu'à une certaine époque tous les hom-

mes se seroient accordés, malgré la différence des lieux, des caractères, des intérêts, pour imposer ce joug à eux-mêmes, et aux autres? Qui n'aperçoit le ridicule et l'absurdité de la supposition?

Depuis sa naissance, l'Eglise s'est toujours vue déchirée par des schismes et des hérésies, toutes acharnées contre elle, et toutes jusqu'au seizième siècle ont adopté la loi de la confession. L'ont-elles reçue de l'église catholique, contre laquelle elles s'élèvent avec tant de haine et de fureur? L'église catholique l'a-t-elle puisée chez ces sectes qu'elle a tant de fois foudroyées de ses anathêmes? La confession, disent les novateurs du seizième siècle, est la torture des consciences : comment tous les catholiques, tous les schismatiques, tous les hérétiques, vous seuls exceptés, se sont-ils volontairement, et sans réclamation, soumis à cette torture des consciences? Non, la confession n'est pas une tor ture, un supplice; nulle part la sagesse et la miséricorde divine n'éclatèrent plus que dans son institution. Quelle différence

entre ce tribunal et celui de la justice humaine! A celui-ci, l'aveu condamne; à celui-là, il justifie; à l'un, le coupable a tout à redouter; à l'autre, il a tout à espérer. Que craindroit-il? Seroit-ce de déclarer ses péchés? Mais doit-on regarder comme une peine ce qui nous décharge d'un poids horrible, et nous réconcilie avec notre Dieu? Seroit-ce la honte? Quoi! vous rougiriez de déclarer à un homme foible et pécheur comme vous des fautes que vous n'avez pas rougi de commettre devant Dieu! Seroit-ce, enfin, la crainte que le confesseur ne divulgue le secret? Ignorez-vous donc avec quelle rigueur l'obligation du secret lui est imposée? Que l'on me cite un exemple de confesseurs qui aient trahi le secret de la confession! Cet exemple, vous ne le trouverez pas; mais vous trouverez des martyrs de ce secret inviolable. Et ce secret, les prêtres prévaricateurs et apostats ne l'ont jamais dévoilé : il ne s'est même jamais échappé au milieu des accès du délire ou de la démence. Le confesseur, dit-on, ne me verra

plus qu'avec horreur et indignation : non, mes frères, les confesseurs ne sont point surpris de voir les plaies profondes des consciences; ils savent combien est grande la corruption de la nature; et si eux-mêmes ne sont pas tombés dans les fautes dont vous vous accusez, ils en trouvent, hélas! le germe au fond de leurs cœurs. Songez-y, mes frères, il s'agit du ciel ou de l'enfer : pourquoi différer? attendrez-vous donc le jour terrible des assises du genre humain? Où seroit le criminel condamné à mort qui refuseroit de faire l'aveu de son crime, quand surtout cet aveu doit rester enveloppé d'un secret impénétrable, si par là il pouvoit obtenir sa grâce? Mes frères, il s'agit pour vous, non d'une vie de quelques instans, il s'agit d'une éternité : par l'humble et entier aveu de vos fautes, par un repentir sincère, vous pouvez la conquérir cette éternité de bonheur; et vous appellerez dès ici-bas dans votre conscience le calme et la paix bannis d'une conscience coupable. Les eaux de la piscine sont agitées : ô vous, qui que vous

soyez, hâtez-vous de vous y plonger. Malheureux paralytique, si vous ne pouvez marcher, souffrez qu'on vous y porte. Eh quoi! resteriez-vous donc toujours lâchement enchaînés par le respect humain? La main du prêtre ne se levera-t-elle que trois fois sur votre tête criminelle? A l'époque d'une première communion, pour premier sacrilége : à l'époque du mariage, pour appeler sur votre union impie les malédictions du ciel : au lit de la mort, pour sceller votre réprobation. Ah! de grâce, jetez-vous dans les bras de Dieu; il vous appelle, il vous presse; hâtez-vous de lui obéir, afin qu'après vous être attachés à son service sur la terre, vous méritiez de le posséder dans le ciel.

Ce sont, disent certains impies, ce sont les prêtres qui ont inventé la confession. Mes frères, il faut en convenir, si les prêtres ont inventé la confession, ils ont été bien sots. Quel intérêts pourroit-il y avoir pour eux? Le beau plaisir que de

passer cinq, dix, douze et quelquefois quinze heures par jour, assis entre deux planches, à entendre le long et fastidieux récit de toutes les misères humaines! Où est l'homme sensé qui, par un motif humain, se soumettroit à un tel supplice, braveroit les fléaux les plus contagieux, pour aller recueillir de la bouche d'un moribond l'aveu de ses fautes? Ah! si ceux qui accusent les prêtres d'avoir inventé le joug de la confession auquel ils se soumettent eux-mêmes, passoient seulement huit jours à exercer de si pénibles fonctions, j'ose l'assurer, ils changeroient bientôt de langage. Non, mes frères, non, les prêtres n'ont point inventé la confession. La gloire de Dieu et le salut de leurs frères ont pu seuls les porter à remplir cet auguste et redoutable ministère, et, sans ces motifs, vous n'auriez jamais trouvé d'hommes assez insensés pour s'assujettir à de si durs supplices.

Jeudi 5 avril.

Divinité de Jésus-Christ.

Ce soir l'instruction a roulé sur la divinité de Jésus-Christ. Après la chute du premier homme la nature dégradée se précipite dans les plus grands désordres : le Créateur est méconnu, les nations même les plus éclairées se prosternent devant de vils animaux et adorent jusqu'aux êtres insensibles, jusqu'aux ouvrages de leurs mains : tout étoit Dieu, excepté Dieu lui-même ; l'univers n'étoit plus qu'un temple d'idoles. Alors Dieu manifeste plus clairement au peuple choisi la révélation qu'il avoit commencé de faire à notre premier père. Quand, pour punir sa désobéissance, il l'exila du paradis terrestre, divers Prophètes apparoissent, l'avenir n'a point de ténèbres pour eux ; ils annoncent au monde un réparateur, ils disent quel sang doit lui donner le jour, quel lieu le verra naître ; ils racontent sa naissance mystérieuse, sa vie pleine de bienfaits et

de miracles, sa mort et sa résurrection plus miraculeuse encore; ils parlent de sa religion, arbre majestueux qu'ils nous montrent étendant ses rameaux aux extrémités de la terre, et couvrant tous les peuples de leur ombre salutaire : et bien des siècles après, au temps et dans le lieu marqués, le Sauveur, annoncé d'une manière encore plus précise par son divin Précurseur, se présente dans la Judée; il prêche le royaume du ciel, il est puissant en œuvres et en paroles; il parle, et les aveugles voient, les sourds entendent, les muets le bénissent, les morts secouent leur poussière et sortent de leurs tombeaux, la nature entière obéit docile à son empire; il prêche une morale pure et sublime, il propose des mystères auxquels n'eût jamais pu s'élever la raison humaine. Pour que tout soit consommé, il expire sur la croix, et le troisième jour il revient à la vie. La mort est vaincue au sein de sa victoire. Douze pêcheurs ont quitté leurs filets, et n'ont pour appui que la foiblesse, l'ignorance et la pauvreté : ils se partagent la

conquête du monde, et ils s'en vont prêchant partout Jésus-Christ crucifié, et partout le monde se convertit. Les nations, endormies dans les ombres de la mort, se réveillent à la lumière de l'Evangile. Cependant les passions révoltées ont frémi, l'enfer a mugi de rage, les échafauds se dressent, les bûchers s'allument, les lions et les tigres affamés sont déchaînés, tous les tourmens que la fureur diabolique peut inventer se préparent; le sang des apôtres et des premiers fidèles coule de toute part, et la religion croît sous le fer des bourreaux; les divinités du paganisme pleurent dans leurs temples déserts. La croix a triomphé de l'opiniâtre et longue persécution de ses ennemis. Calme au dehors, la religion se voit déchirée au dedans par des schismes et des hérésies; mais en vain ils veulent l'engloutir sous leurs flots impurs : comme un fleuve incorruptible, elle roule glorieusement ses ondes, et, toujours les mêmes, elles arrivent à nous sans souillures, à travers dix-huit siècles.

Mais tant de bienfaits de la part de

notre Créateur nous imposent de grandes obligations, de grands devoirs. Mes frères, les avons-nous remplis? Nous sommes-nous montrés dignes du nom de chrétien que nous portons? Un fameux capitaine de l'antiquité, voyant fuir dans un combat un guerrier honoré d'un nom illustre, lui adressa ces paroles remarquables : *Aut muta nomen, aut muta mores :* ou change de nom, ou change de conduite. Mes frères, on peut nous appliquer ce reproche. Nous portons le nom de chrétiens, mais vivons-nous en chrétiens? Hélas! combien d'entre nous ont souillé de mille infamies ce nom glorieux! Que chacun de nous se prosterne aux pieds de Jésus-Christ : que chacun de nous aille l'adorer sur la croix, et solliciter humblement le pardon des outrages dont il s'est tant de fois rendu coupable.

Après cette touchante instruction, une foule innombrable de fidèles ont été, silencieux et recueillis, embrasser l'image de celui par qui s'est consommée notre rédemption.

Vendredi 6 avril.

Rénovation des vœux du baptême.

La cathédrale étoit plus remplie encore que les autres jours, et beaucoup de fidèles n'ont pu y pénétrer. Plus richement décoré que dans la dernière cérémonie, grâce à l'activité des missionnaires et au pieux empressement des fidèles, l'autel de la mission s'élevoit aussi sous de plus vastes dimensions. A sa base d'énormes torches jetoient une flamme légèrement ondoyante; contre la toile, au lieu de tableaux, mille flambeaux, artistement disposés, formoient une magnifique pyramide de feu : au milieu de la verdure, des arbustes qui ornoient les degrés apparoissoient les ministres de l'Eternel, revêtus des ornemens sacerdotaux. Des guirlandes qui pendoient en festons environnoient l'autel et s'étendoient dans une partie de l'enceinte, en glissant le long des galeries qui surmontent les chapitaux de notre belle basilique. Au fond de la scène un nuage,

symbole du mystère, voiloit la divine Eucharistie. Plus loin, dans toute la pompe épiscopale, notre vénérable Pontife se tenoit debout vis-à-vis la chaire évangélique, du haut de laquelle un apôtre annonçoit des paroles de vie. Il nous montroit l'excellence de notre vocation au christianisme, notre régénération dans les eaux du baptême, l'engagement solennel que nous prîmes alors, par la bouche de nos parrains et marraines, de vivre sous la loi de Dieu, et d'en observer les préceptes. « Mais, hélas ! combien de » fois nous avons violé ces saints engagemens ! Renouvelons-les aujourd'hui, prosternés aux pieds du Roi des rois, à la » face du ciel et de la terre ; jurons d'y » être plus fidèles désormais ». Alors un ministre a prononcé les principaux dogmes de notre auguste religion, et tout l'auditoire a fait hautement profession de les croire ; ensuite, prenant le livre de la loi, il en a répété, et tout le peuple en a répété après lui, tous les préceptes. En voyant ainsi aux pieds de cet autel un

prêtre du Seigneur nous parlant au nom de Jehovah, nous transmettant ses volontés saintes ; à l'aspect de l'imposant spectacle qui frappoit mes regards, ma pensée se rappeloit le mont Sina tremblant sous les pas de la gloire divine. Enfin, le cantique sacré par lequel Marie glorifia le Seigneur, chanté par des milliers de voix, perce les voûtes du temple, et va retentir au loin.

Que n'étoient-ils là les ennemis des missionnaires! Non, un cœur où respire l'amour de la vertu, l'amour de la patrie, ne peut s'empêcher d'être pénétré d'admiration et de reconnoissance pour ces hommes apostoliques. Combien j'ai entendu de gens simples, que de perfides calomnies avoient trompés sur le compte des missionnaires, gémir de leur erreur, se reprocher amèrement le mal qu'ils avoient dit de ces hommes de Dieu! Aujourd'hui, qu'on les connoît, on bénit la Providence de nous les avoir envoyés. Le bien qu'ils font est général : de vieux pécheurs, qui depuis long-temps vivoient

dans

dans un profond oubli de Dieu et de leurs devoirs, viennent courber leur front sous le joug de la religion, et puiser dans son sein des consolations qu'ils ont vainement cherchées au milieu des illusions d'un monde trompeur et dans la satisfaction de leurs passions. Sans doute il y aura encore des exceptions. Le jour de la grâce et de la miséricorde n'est pas encore arrivé pour tous : et, comme nous l'a dit un missionnaire, les hommes qui par de révoltantes usures ont amassé une vaste fortune, se sont gorgés du sang de la veuve et de l'orphelin ; les hommes gangrenés par des passions voluptueuses, prostituant tout leur être à d'infâmes idoles ; se plongeant dans les plus sales plaisirs ; en un mot, les usuriers et les impudiques resteront probablement encore endormis dans les ombres de la mort. Si quelquefois ces sortes de pécheurs se réveillent, c'est au moment où la vie leur échappe, où sur les pas du temps qui s'enfuit arrive l'épouvantable éternité. Alors on appelle un prêtre ; mais que peut-il ? Comment

fera-t-il descendre le repentir et la confiance dans ces ames malheureuses? Il est trop tard : il faudroit un long temps pour débrouiller le chaos de leur conscience, et dans quelques secondes la dernière heure va sonner. Le dragon de l'abîme est là, attendant sa proie. L'enfer ouvre ses gouffres, Dieu se présente; mais ce n'est plus le Dieu qui pardonne, c'est le Dieu qui châtie.

Jeudi 12.

Consécration à la sainte Vierge.

Nous eûmes mercredi la cérémonie de la consécration à la sainte Vierge. L'autel de la mission étoit élégamment décoré. La pyramide lumineuse qui s'élève sur l'autel étoit surmontée de l'image de la Vierge, patronne de ce vaste diocèse; et cette Vierge sainte sembloit nous offrir un gage nouveau de sa puissante protection. Plus haut, vers le sommet de l'autel, des flambeaux brilloient semblables à une couronne d'étoiles. Le ministre de l'Evangile

a prouvé que Marie étoit vraiment mère de Dieu; il a célébré sa grandeur et ses exemples. Le Très-Haut dans ses décrets éternels avoit choisi Marie pour renfermer dans ses entrailles virginales le réparateur du genre humain. Les prophètes que Dieu avoit chargés d'annoncer au monde le Sauveur qui devoit arracher à la mort le sceptre qu'elle tenoit du péché, annonçoient en même temps la Vierge sans tache dont il devoit naître. C'est à la demande de Marie que Jésus opère son premier miracle. Exempte du péché, Marie ne fut pas exempte du trépas; mais, portée en triomphe par les anges, elle monta au ciel, et là ses puissantes intercessions désarment la colère céleste, et appellent sur nous mille bénédictions. Nous trouvons dans la mère de Dieu un modèle que nous ne saurions assez imiter; rien n'égale sa pureté : conçue sans péché, elle a su vivre sans péché, et il convenoit en effet que celle qui devoit enfanter le Dieu parfait fût la plus pure, la plus parfaite des créatures. Fuyant le tumulte et les bruyantes

joies du monde, Marie ne cessoit d'adresser au ciel les plus sincères, les plus ferventes prières. Jamais les sentimens de vanité, d'orgueil, d'amour-propre ne s'élevèrent dans son cœur. Toujours l'humilité y régna en souveraine. Après cette instruction, dont je ne retrace qu'une bien légère esquisse, tous les fidèles se sont voués spécialement au culte de la sainte Vierge, et ont promis de l'honorer comme la mère de Dieu.

Miséricorde et justice de Dieu.

Dimanche on nous a prêché la miséricorde et la justice divine : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.* Tremblant j'ai annoncé le jugement du Seigneur, et j'ai cherché à vous effrayer en vous parlant de ces brasiers ardens où tombent les ames malheureuses qui meurent dans sa disgrâce. Aujourd'hui je vais raconter la miséricorde du Très-Haut. Parmi les chrétiens, les uns s'égarent par une folle présomption, les autres se per-

dent en se livrant au découragement. Je dirai à ceux-ci : Vous êtes coupables de trop compter sur la bonté de votre Dieu, et de prendre de là occasion de différer votre conversion : je dirai à ceux-là : Quelles que soient la multitude et l'énormité de vos iniquités, espérez en la miséricorde divine.

Faites pénitence, a dit Jésus-Christ par la bouche de son précurseur ; faites pénitence, ou vous périrez tous. Il ne s'adresse pas seulement à ceux qui se sont rendus coupables d'usures, d'adultères, de forfaits abominables ; il s'adresse à tous. Gardez-vous donc de vous rassurer, sous le dangereux prétexte que vous n'avez à vous reprocher que des fautes légères. Que vos fautes soient peu graves et peu nombreuses, vous n'en êtes pas moins redevables à la justice divine.

Dieu est bon, dites-vous, il ne me perdra pas ; je me convertirai, il me fera miséricorde. Eh ! croyez-vous donc, mes frères, que Dieu vous accordera le pardon, si vous ne le demandez pas, si vous ne re-

venez pas sincèrement à lui, si vous ne faites pas pénitence ? Vous voudriez qu'il vous pardonnât sans qu'il vous en coûtât rien : non, non ! il faut que vous répariez les outrages. Ingrats ! il a tout fait pour vous, et vous ne voulez rien faire pour lui ! il a versé tout son sang pour vous arracher à l'esclavage du péché, il vous a aimés jusqu'à mourir pour vous sur la croix, et vous lui refusez vos hommages ! Occupé de mes affaires, dit le pécheur, je n'ai pas encore le temps de me convertir ; il faudra bien pourtant que j'y songe, mais ce sera plus tard. Quoi ! hommes insensés ! y a-t-il donc des affaires plus pressantes que l'affaire de l'éternité ? Vous mourrez, et quand ? Sera-ce dans un an, dans un mois ? sera-ce demain ? Vous l'ignorez ; mais vous mourrez ; et vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir ! Suspendus entre le ciel et l'enfer par un fil qu'un rien peut rompre, vous vivez tranquilles ! De bonne foi, mes frères, y a-t-il là de la raison ?

Je voudrois bien me convertir, disent certains pécheurs, mais j'ai commis tant

de crimes qu'il n'y a plus de pardon pour moi. Mes frères, un tel langage fait injure à Dieu. Madelaine ne s'étoit-elle pas souillée des vices les plus honteux? Augustin ne s'étoit-il pas plongé dans les plus grands désordres? N'avoit-il pas été le scandale de plusieurs villes? Paul ne s'étoit-il pas déchaîné avec fureur contre l'Eglise naissante? et cependant ils ont ouvert leurs ames aux impressions de la grâce, et ils sont devenus de grands saints. Comme eux, jetez-vous dans le sein de la miséricorde divine, obéissez à la voix qui vous appelle, n'endurcissez pas vos cœurs, demandez à ceux qui naguère étoient pécheurs et criminels comme vous, et plus que vous, peut-être, demandez-leur ce qu'ils éprouvent depuis qu'ils sont rentrés en grâce avec Dieu. « Ah! vous diront-ils, » la joie la plus pure, un contentement, » une satisfaction inexprimables, se font » sentir au fond de nos cœurs; nous sa- » vons maintenant combien le joug du » Seigneur est doux et léger ». Mes frères, à leur exemple, venez vous jeter dans

nos bras, venez faire l'expérience des miséricordes du Seigneur; elles sont grandes, elles sont infinies. Plus vous aurez péché, et plus Dieu fera couler dans vos ames les trésors de sa grâce. Vous vivrez en paix ici-bas, et, quand le jour éternel luira pour vous, vous recevrez la couronne d'immortalité.

Consécration des enfans à la sainte Vierge.

Je ne puis me rappeler, sans une douce émotion, le spectacle de ce matin. Tous les enfans qui n'ont pas encore fait leur première communion ont été réunis dans la cathédrale; on les a consacrés à la sainte Vierge, et remis sous la puissante protection de cette reine du ciel. Ils étoient prosternés au pied du saint autel où notre vénérable prélat offroit la victime sans tache, et appeloit sur cet âge aimable les bénédictions de celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfans*. Le sacrifice achevé, Mgr. l'évêque, accompagné des mission-

naires, s'est rendu avec les enfans, que suivoit une foule nombreuse, sur une des places de la ville. Là, M. de Janson, dans un discours d'une admirable simplicité, a adressé la parole aux enfans et à leurs parens. « Ces enfans, leur a-t-il dit, sont » votre espoir, ils sont aussi le nôtre, ils » sont celui de la patrie et de la religion : » croissez, aimables enfans, pour la vertu, » pour la piété ; croissez pour la gloire de » la France, pour être les fidèles sujets de » cet enfant de miracles que la Providence » nous a donné ». En finissant, il a prié notre digne évêque de bénir cette intéressante jeunesse : alors notre pieux et zélé pontife, avec une tendresse, une affection vraiment paternelles, a fait les plus touchantes exhortations, aux enfans, et aux pères et aux mères ; il a montré avec force combien seroient coupables les parens qui n'élèveroient pas leurs enfans dans la foi et la piété, qui leur donneroient des exemples de vice et d'incrédulité. Toutes les ames étoient profondément émues, tous les auditeurs versoient des larmes ; la bé-

nédiction épiscopale a terminé cette touchante cérémonie : le souvenir de ce jour reste gravé dans les cœurs de tous les enfans, ils se le rappeleront toujours avec joie.

Vendredi 13.

Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

M. de Janson nous prouva hier la divinité de l'Eucharistie. Dans l'ancienne loi le sacrifice d'Abel, le pain et le vin offerts par Melchisedech, la manne qui nourrissoit les enfans d'Israël à la table du désert, étoient autant de figures du sacrifice eucharistique. David l'appelle l'abrégé des merveilles du Seigneur. D'un œil prophétique où se peint l'avenir Daniel voit la semaine au milieu de laquelle il doit se consommer. Un autre prophète, Malachie, s'écrie en parlant du Sauveur : « Son nom sera célèbre du couchant à » l'aurore, partout on lui offrira des sa- » crifices et une oblation sans tache : son » nom est fameux parmi les nations ». Le

prophète n'annonce-t-il pas l'abrogation des sacrifices de l'ancienne loi, sacrifices sanglans qu'on ne pouvoit offrir que dans la seule ville de Jérusalem? Où est donc ce sacrifice, cette oblation pure, sinon dans le sacrement de nos autels?

Combien de fois, dans l'Evangile, Jésus-Christ n'a-t-il pas promis l'institution de l'Eucharistie? « Travaillez, dit-il, non » pour avoir la nourriture qui périt, mais » celle qui demeure pour la vie éternelle, » et que le Fils de l'homme vous donnera, » parce que c'est en lui que son Père a » imprimé son sceau et son caractère ». Deux fois avec quelques pains et quelques poissons le Sauveur du monde rassasie miraculeusement au milieu du désert une multitude nombreuse. Il dit aux Juifs : « Ma chair est véritablement une nour- » riture et mon sang véritablement un » breuvage; celui qui mange ma chair et » boit mon sang demeure en moi et moi » en lui. De même que mon Père, qui est » vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon » Père, celui qui me mangera vivra par

» moi; c'est là le pain qui est descendu » du Ciel ». Voyant qu'une telle promesse scandalise les juifs, le divin Sauveur ajouta (pesez-bien ces paroles) : « En vérité » je vous le dis, si vous ne mangez la chair » du Fils de l'homme, si vous ne buvez » son sang, vous n'aurez point la vie : ce- » lui qui mange ma chair et boit mon » sang, possède la vie éternelle, et je le » ressusciterai au dernier jour. Ma chair » est véritablement nourriture, mon sang » est véritablement breuvage ». *Ailleurs*, Jésus-Christ déclare qu'il parlera désormais sans figures et sans paraboles, et bientôt après il rassemble ses disciples : « Prenez et mangez, leur dit-il, ceci est » mon corps; prenez et buvez, ceci est mon » sang ». Mes frères, je vous le demande, peut-on, dans une langue humaine, s'exprimer d'une manière plus claire et plus précise? Comment soutenir après cela que le pain eucharistique n'est que la figure du corps et du sang de ce Sauveur, mais qu'il ne contient pas ce corps et ce sang adorables? Malgré la fureur qui l'anime

contre l'Eglise, Luther, le fougueux Luther, avoue franchement que la divinité de l'Eucharistie est si manifestement prouvée par les saintes Ecritures, qu'il est presque impossible de la révoquer en doute. Le dogme de la présence réelle étoit si généralement adopté, que les hérésiarques du 16me. siècle conviennent que la croyance universelle s'élève contre eux. Inexplicable contradition! Ils avouent que Jésus-Christ a pu changer l'eau en vin, et ils prétendent qu'il n'a pu changer le pain en son corps et son sang. Que nous remontions aux premiers siècles du christianisme, nous entendrons les Pères et les docteurs de l'Eglise célébrant avec enthousiasme l'ineffable sacrement de nos autels. L'ame, dit Tertullien, est engraissée de Dieu même : saint Chrysostôme exhorte les fidèles à ne faire qu'un seul corps avec Jésus-Christ, non-seulement par la charité, mais dans la réalité; ils les exhorte à se mêler à sa chair. Saint Cyrille déclare que dans la communion on ne fait avec Jésus-Christ qu'un même corps et un

même sang. Durant quinze siècles les églises d'Orient et d'Occident ont proclamé d'une voix unanime leur croyance à cet auguste mystère. De quel droit viendra-t-on nous dire que nous sommes dans l'erreur? Comment démentir de si éclatans témoignages? Qu'on nous montre dans l'histoire la page où il est écrit : *En telle année on inventa l'Eucharistie*. S'il étoit possible qu'après des preuves aussi incontestables ont eût encore quelque doute sur la vérité de la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ au saint sacrement de nos autels, qu'on écoute l'apôtre saint Paul : « Quiconque mangera ce » pain et boira ce calice indignement sera » coupable du corps et du sang de Jésus-» Christ; et quiconque le mange et le » boit indignement, mange, boit et s'incorpore sa propre condamnation ». Mes frères, j'en appelle à votre raison, à votre bon sens : si l'Eucharistie ne contenoit que du pain et du vin, si elle ne renfermoit pas le corps et le sang de Jésus-Christ, si elle n'étoit qu'une figure et non une

réalité, l'Apôtre auroit-il pu s'exprimer de la sorte? O mon Dieu! si nous sommes dans l'erreur en croyant que vous êtes réellement présent dans le mystère adorable de nos autels, c'est vous-même qui nous avez trompés : *Domine, si error est, à te decepti fuimus.* Mais, ô mon Dieu! vous êtes l'éternelle, l'immuable vérité. Nous en sommes donc bien assurés; en croyant sur votre parole, nous ne saurions nous tromper.

Dans une belle et pathétique péroraison, l'orateur a démontré toute la folie des hérétiques et des incrédules, qui, forcés de croire tant de mystères dans tout ce qui les environne, refusent de croire au mystère eucharistique, à ce prodige de l'amour et de la puissance de notre Dieu. Il a démontré combien est affreux le crime de ceux qui, souillés de péchés mortels, viennent s'asseoir au banquet céleste, et recevoir Jésus-Christ dans une ame où habite le démon: comme les juifs, ils crucifient le Sauveur; comme Judas, ils le trahissent sous le masque de l'amitié.

Chemin de la Croix.

Ce soir on a établi, dans la cathédrale, les stations du chemin de la Croix, en mémoire des quatorze endroits où s'arrêta le Sauveur, le jour où il alla sur le Calvaire, consommer le grand ouvrage de notre rédemption. Ceux qui, en état de grâce, iront prier et méditer, prosternés devant les images qui nous retracent ces divines stations, gagneront des indulgences plénières. En nous rappelant ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a souffert pour nous, en portant notre pensée vers cette terre arrosée du sang de l'homme-Dieu, le chemin de la Croix ouvre les cœurs aux sentimens d'une fervente piété, d'une foi vive, et les remplit de zèle et d'amour. Cette cérémonie étoit attendrissante. Le Christ porté lentement, précédé de flambeaux, autour de l'immense auditoire; les ministres du Seigneur élevant au ciel leurs voix suppliantes; le chant doux et plaintif de l'hymne de douleur qui retentissoit en l'honneur de la reine

du ciel; l'Apôtre voyageur qui nous expliquoit les douloureuses stations du Fils de l'Eternel, et nous racontoit les grands et pieux souvenirs de ces lieux saints qu'il a parcourus, de ces religieux au milieu desquels il a prié sur ce tombeau, le seul qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles; tout cela apportoit je ne sais quel charme secret, je ne sais quelle pieuse et tendre mélancolie dans laquelle l'ame se repose avec délices.

Chaque jour voit accroître la multitude, qui, affamée de la parole sainte, se presse dans nos temples toujours remplis longtemps avant les heures marquées pour chaque exercice. On accourt de toutes parts, même de quinze ou vingt lieues, pour entendre les missionnaires. L'ébranlement est universel, même au loin dans le fond des campagnes; les ames tièdes se raniment, les pécheurs se réveillent étonnés de la lumière qui les frappe, et des impressions de grâce qu'ils ressentent. Le sous-préfet, et beaucoup de personnes les plus distinguées de la ville et de la contrée,

suivent la mission avec une édifiante exactitude. Un grand nombre étoient entraînés par le respect humain; elles ont brisé leurs fers. Plus de trente confesseurs, dignes auxiliaires des missionnaires, suffisent à peine: tant est grande la foule qui environne les tribunaux de la réconciliation. Sans doute c'est à la miséricorde divine qu'il faut d'abord rapporter ces prodigieux effets de la mission; mais, après, c'est au zèle immense, à la charité ardente, aux rares talens des missionnaires, à cette douceur, à cette aménité qui les caractérise, qu'il faut rendre grâce du bien qui s'opère dans notre ville; c'est enfin aux exemples qui nous sont donnés. Notre préfet, si dévoué à son Dieu et à son Roi, vient fréquemment ici exprès pour assister aux exercices de la mission. Notre évêque, dont la présence rappelle celle de J.C. sur la terre, acquiert, s'il est possible, de nouveaux titres à notre amour et à nos respects: sa piété, ses vertus, sa conduite, son zèle pour le salut des peuples confiés à ses soins, sont au-dessus de tout éloge.

Les missionnaires ont pour ce digne successeur des apôtres la plus profonde vénération.

Histoire édifiante.

Dans la ville d'Avignon se trouvoit un enfant sur le point de faire sa première communion : ses parens n'étoient rien moins que religieux. Comme tant d'autres aujourd'hui, ils n'observoient nullement les lois de l'Eglise. Le confesseur de l'enfant lui défend d'imiter ses parens, et lui ordonne de faire maigre les jours prescrits par l'Eglise. Au premier vendredi le pieux enfant, fidèle aux avis de son confesseur, refuse de manger de la viande : le père se fâche. « J'entends, dit-il à son fils, que tu » m'obéiras, et que tu feras comme moi. » Mon père, répondit avec douceur cet » admirable enfant, ordonnez tout ce qu'il » vous plaira : en tout ce qui ne sera pas » contraire à la loi de Dieu, je vous obéi» rai toujours ; mais ici il faudroit violer » cette loi, je ne puis le faire ». La colère

du père redouble, il jure, il menace. Le fils avec la même douceur : « Mon père, » vous m'ordonnez ce que l'Eglise dé» fend, je ne puis obéir ». La fureur du père est à son comble, il ordonne à son fils de se retirer dans sa chambre, de n'en pas sortir, de ne manger que du pain sec, et de ne boire que de l'eau. L'enfant obéit avec docilité. Bientôt le père sortit appelé par ses affaires. La mère n'avoit pas plus de piété que son époux ; mais elle aimoit tendrement son fils, sa sensibilité étoit plus grande : elle vole à la chambre de son fils, lui porte quelques nourritures. « Mon ami, lui dit-elle, ton père est ab» sent, mange ce que je t'apporte. Maman, » je vous remercie, mon père m'a défendu » de prendre autre chose que du pain et de » l'eau. Sa défense ici n'est pas contraire à » la loi de Dieu, je lui obéirai. Ma mère, » je ne puis accepter vos offres ». Les entrailles de la mère sont émues, elle sort en pleurant, et s'empresse de raconter à son mari ce qui vient de se passer. La dureté du père est vaincue, l'admirable conduite

de l'enfant a triomphé. On l'appelle; et le père, les yeux mouillés de larmes, le serre dans ses bras : Mon fils, non-seulement nous ne te forcerons pas à faire gras, mais, à partir de ce jour, nous ne te donnerons plus l'exemple de le faire nous-mêmes. Tout le monde dans la maison observa les lois de l'Eglise. Jeunes gens, de qui les parens voudroient exiger des choses contraires à la loi de Dieu, voilà le modèle que vous devez imiter.

Qu'est-ce qu'un préjugé?

C'est la mode aujourd'hui de traiter de préjugés la croyance en Dieu, la religion, ses mystères, ses cérémonies et ses sacremens. L'homme qui croit est un homme à préjugés. La foi, la piété étoient bonnes dans les siècles d'ignorance, mais dans ce beau siècle des lumières cela n'est plus de saison. Aussi voyons-nous tout ce qu'il y a d'impies se glorifier d'être affranchis du joug des préjugés. Les préjugés conviennent à de petits esprits, mais nos beaux

esprits, nos génies spéciaux savent les fouler aux pieds. Un foule de jeunes gens qui ont toute la maturité, toute l'expérience que donnent vingt ans et quelques années d'étude, traitent hardiment toutes les croyances de préjugés. Dans une société un vieillard parloit avec respect de la religion. Oh ! lui dit un de ces jeunes beaux esprits, à quoi bon nous parler de ces préjugés-là ? — Puisque Monsieur ne veut pas de préjugés, voudroit-il me faire le plaisir de m'apprendre ce que c'est qu'un préjugé ? — Notre jeune homme sourit avec un air de supériorité et de dédain. — Sourire n'est pas répondre ; qu'est-ce qu'un préjugé ? — Un préjugé... c'est un préjugé. — Pour moi, dit le vieillard, il me semble qu'un préjugé est une opinion formée témérairement, et sans examen. — C'est là tout juste ce que je voulois dire. — Y pensez-vous, Monsieur ? Il y a bien des années que je travaille à étudier et à méditer la religion, et, plus je l'étudie, plus je la trouve belle, aimable et vraie ; et vous, Monsieur, connoissez-vous seulement les

premiers élémens de cette religion? Moi je la crois après une étude longue et réfléchie; vous, vous la rejetez avant de la connoître, avant de l'avoir examinée : je le demande à tous ceux qui nous entourent, lequel de nous deux est l'homme à préjugés?

Samedi 14.

Conférences de M. Marius.

Rien de plus important que les conférences de M. Marius sur les vérités élémentaires de la religion; il nous explique la loi de Dieu avec une précision et une clarté admirables; il a trouvé l'art si difficile de traiter d'une manière intéressante des matières sèches et abstraites : parfaitement intelligible pour les personnes les plus simples, il plaît aux personnes les plus éclairées; le bien qu'il fait dans toutes les classes de la société est immense; il nous rapelle les obligations que nous imposent les commandemens de Dieu et de l'Eglise, et s'élève avec force contre les

infractions dont on se rend si souvent coupable : ses instructions sur le sacrement de pénitence et d'Eucharistie ont été utiles à bien des consciences.

Retraite à l'Hôtel-Dieu.

Appelé par les vœux ardens des religieuses de l'Hôtel-Dieu, cet infatigable apôtre a fait des retraites dans leur église. A sa voix les pieuses filles du ciel se sont renouvelées dans l'esprit de leur vocation : elles marcheront avec plus de ferveur encore dans le chemin de la piété, elles travailleront avec un zèle nouveau, s'il est possible, à remplir les augustes et pénibles fonctions auxquelles elles se sont dévouées ; et de leur école si justement estimée, et où l'on s'applique avec tant de succès à former l'esprit et le cœur d'un grand nombre de jeunes personnes, sortiront des mères de familles instruites et vertueuses. L'esprit de foi et de piété, ranimé dans le cœur des élèves comme dans celui des religieuses, se propagera ; il passera

sera comme un héritage à celles qui, dans la suite, viendront à la même école apprendre la vertu et la science. Les pauvres recueillis en si grand nombre dans cet asile ouvert par la religion, ont aussi cédé aux impressions de la grâce, et se sont réconciliés avec le ciel. Spectacle digne d'admiration! Un apôtre accourt des extrémités de la France pour évangéliser nos contrées; des filles chrétiennes, qui, dans l'âge des grâces et de la beauté, se sont arrachées à leurs familles, ont renoncé au monde, à tous les avantages, à toutes les jouissances qu'il étaloit à leurs yeux, pour vivre solitaires et porter la croix du Sauveur; des pauvres, des malheureux que le monde a faits, et que la religion nourrit et console. Philosophes impies, ces merveilles sont-elles les fruits de vos doctrines?

Retraite à la prison.

M. de Janson va fréquemment dans les prisons prêcher la miséricorde divine aux

malheureux que la justice humaine a condamnés. Touchés de ses paroles, le cœur contrit et humilié, ils viendront déposer à ses pieds l'aveu de leurs crimes, et recevoir un pardon que le monde ne donne pas. Déjà ils consolent leur captivité par le chant des hymnes et des cantiques. Maintenant, à Coutances, le chant des cantiques retentit de toutes parts dans les églises, dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques et dans les campagnes voisines.

Retraite au séminaire.

Souvent aussi la voix de cet homme évangélique, si plein de zèle et de talent, retentit dans l'église du séminaire; là il développe l'excellence du sacerdoce, la grandeur des obligations qu'il impose; là il tonne contre les abus et la négligence dont pourraient se rendre coupables les ministres du Seigneur. Ces saintes exhortations donnent un nouvel élan au zèle des nombreux élèves du sanctuaire; une

nouvelle énergie à leur foi remplit leurs âmes du feu sacré de la plus ardente charité. Quelles flatteuses espérances la religion et la société doivent concevoir de ces jeunes lévites, que la voix de cet apôtre encourage si puissamment, et qui d'ailleurs sont dirigés avec le plus heureux succès par des mains habiles et vertueuses, par des hommes selon le cœur de Dieu!

Lundi 16.

Culte de la croix.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de mon Sauveur! Nous devons à la croix un culte de respect et d'expiation. Sur la croix se sont consommés des mystères de sagesse et de puissance. A l'aspect des erreurs au milieu desquelles les hommes flottoient incertains, des désordres dans lesquels ils se plongeoient, la sagesse humaine, s'exprimant par la bouche de Platon et de quelques autres philosophes justement célèbres, avoit déclaré qu'il faudroit qu'un

Dieu descendît du ciel pour enseigner aux mortels la vertu et la vérité. Il est venu ce Dieu, mais non pas dans l'appareil où l'auroient attendu les sages du monde, non pas environné de toute la majesté, de tout l'éclat de la Divinité. Il est venu homme comme nous, sujet comme nous à toutes les misères de l'humanité. Dans ce sublime abaissement, il nous a offert un parfait modèle de toutes les vertus, et ce modèle nous devons et nous pouvons l'imiter. Il est venu pour confondre toutes les erreurs, pour détruire tous les vices, pour faire régner partout la vertu et la religion. Mais, pour accomplir ce vaste dessein, qu'a-t-il employé? Des instrumens que la sagesse du monde regarde comme vils et méprisables. Il ramasse dans la Judée des hommes grossiers et ignorans; il les envoie par toute la terre prêcher une morale contraire aux passions auxquelles les hommes se livrent sans frein. Ils n'ont d'autre science que Jésus crucifié, d'autre arme que la croix; et avec cette science céleste, avec cette croix

divine, ils ont bientôt changé la face de l'univers.

Cette croix, instrument auguste sur lequel s'est opéré le grand mystère de notre rédemption, étoit depuis quinze siècles vénérée par tous les peuples fidèles; mais, dans les temps de douloureuse mémoire qui viennent de s'écouler, on s'est élevé contre le signe du salut. Il s'est rencontré des hommes pervers qui abhorroient la religion du Christ, parce que leur conscience coupable leur crioit qu'ils méritoient tous les châtimens dont cette religion sainte menace le crime: leur main sacrilége renversa les croix. On vouloit faire disparoître du sol françois tous ces pieux monumens, témoins sacrés de la foi de nos pères. Je ne viens point ici, mes frères, vous rappeler toutes les horreurs et les abominations qui souillèrent alors notre malheureuse patrie. Que ne puis-je les couvrir d'un voile impénétrable! que ne m'est-il donné d'arracher de l'histoire les pages sanglantes qui les contiennent. Mais ces profanations n'ont pas

été solennellement et universellement expiées. Ah! mes frères, que votre ville répare, autant qu'il est en elle, ces outrages scandaleux faits à la croix du Sauveur! Hélas! nous l'avons tous profanée. Si dans les temps de vertige nous n'avons pas participé aux monstrueux sacriléges, combien de fois n'avons-nous pas outragé par le péché cette croix sacrée? Que désormais notre zèle pour la gloire de la croix, que notre repentir pour nos fautes passées, nous méritent notre pardon, et prouvent que nous sommes véritablement les enfans de Jésus crucifié.

Mercredi 18 avril.

De la prière pour les morts.

Ce jour a été marqué par une cérémonie bien intéressante; c'étoit en quelque sorte une fête de morts. Mgr. l'évêque a offert le saint sacrifice, afin que le Dieu de clémence accorde un lieu de paix et de rafraîchissement aux ames pour les-

quelles les fidèles qui suivent la mission ont l'intention de prier. Un des missionnaires nous a montré combien étoit sainte et salutaire la prière pour les morts : sainte et salutaire pour les ames du purgatoire, puisqu'elle les délivre de tourmens inexprimables ; sainte et salutaire pour nous, puisqu'en arrachant ces ames infortunées aux flammes au milieu desquelles elles expient des fautes légères où des fautes pardonnées, mais dont elles n'ont pas fait une pénitence suffisante, nous nous procurons de puissans intercesseurs auprès du Très-Haut.

Ces consolantes vérités sont incontestablement démontrées. Un Dieu juste, saint, souverainement parfait, ne peut laisser aucune faute impunie. Mais des fautes légères échappées à la fragilité humaine seroient-elles punies par les supplices éternels? Le paradis et l'enfer sont des termes si extrêmes, que la raison conduit naturellement à admettre un milieu qui les rapprochent, et où les ames coupables de fautes peu graves, et qui ne

méritent pas les flammes de l'enfer, achèvent de mériter le bonheur céleste.

De tout temps, et chez tous les peuples, on a rendu des honneurs funèbres aux morts, on a fait pour eux des expiations et offert des sacrifices.

Dans le christianisme, la prière pour les morts remonte à la plus haute antiquité. Tertullien la met au rang des traditions apostoliques; saint Augustin assure que nos prières pour les morts engagent le Seigneur à les traiter avec plus de miséricorde : tous les saints Pères, et l'Eglise toute entière, depuis son berceau jusqu'à nos jours, partagent l'opinion de saint Augustin. Plusieurs conciles l'ont confirmée par leurs décrets, et, avant le 16e. siècle, tous les schismatiques, tous les hérétiques, excepté Aérius, croyoient eux-mêmes à l'existence du purgatoire.

Ce dogme est clairement prouvé par divers passages de l'Ecriture : Judas Macchabée envoie à Jérusalem une somme d'argent pour qu'on offrît un sacrifice pour les morts, et l'écrivain sacré applaudit à

cette action du héros religieux. C'est une sainte et salutaire pensée, dit ailleurs le même livre, que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs iniquités. *Il y a,* dit Jésus-Christ, *des péchés qui ne seront remis, ni dans cette vie, ni dans l'autre.* On a conclu de là qu'il y en auroient qui seroient remis dans la vie à venir. L'Apocalypse, les Epîtres de saint Paul, l'Epître de saint Jean, fournissent de nouvelles preuves de cette vérité.

Après l'instruction, on s'est rendu en procession au cimetière. Des milliers de fidèles prioient dans le champ du trépas où les générations viennent s'engloutir avec une si effrayante rapidité. Ah! c'est là qu'il faut contempler le néant de toutes les grandeurs humaines. C'est dans la demeure des morts qu'il faut venir apprendre à vivre en chrétien, c'est là que l'ame est comme assiégée de pensées qui la détachent de la terre et l'élèvent vers le ciel. Tous ces morts entassés dans ce dernier asile, que leur reste-t-il de leurs honneurs, de leurs richesses, de leurs biens,

de leurs travaux pour le monde? Ah! il leur reste ce qui nous restera à nous-mêmes, le tombeau, la pourriture et les vers. Cette terre que nous foulons, dans quelques jours peut-être nous dévorera. Que voudroient maintenant avoir fait tous ces morts? et que voudrons-nous nous-mêmes avoir fait, quand notre poussière sera confondue avec la leur, quand la mesure du temps sera brisée pour nous, et que nous compterons de la grande ère de l'éternité? Beaucoup d'entre eux peut-être gémissent en proie aux flammes du purgatoire; mais, ô sublime religion! vous avez établi un commerce admirable entre la mort et la vie; nous pouvons, nous devons par nos prières, nos bonnes œuvres, abréger les souffrances de ces ames malheureuses. La reconnoissance du chrétien n'est pas renfermée dans le cercle étroit de la vie; elle franchit le tombeau et embrasse l'éternité toute entière. Ah! c'est ici surtout que la nature applaudit à la religion; car quel est celui qui n'a pas eu à verser des larmes sur une tombe chérie? Hélas! à peine

avons-nous fait quelques pas dans la carrière de la vie, que nous n'apercevons derrière nous que les tombes de nos parens, de nos amis, de nos voisins. Qu'y a-t-il de plus doux pour un cœur sensible que de pouvoir se dire : « Mes prières,
» mes aumônes, mes bonnes œuvres ré-
» jouissent et soulagent au-delà du tré-
» pas ceux que j'ai tant aimés dans cette
» vallée de deuil et de larmes. Il me sem-
» ble que, du milieu des flammes qui les
» dévorent, je les entends s'écrier : *Mi-*
» *seremini mei, miseremini mei saltem*
» *vos, amici mei, quia manus Domini te-*
» *tigit me*. De grâce, ayez pitié de nous;
» vous au moins qui fûtes nos amis ; de
» grâce, ne nous oubliez pas, car la main
» du Seigneur nous a frappés ». Non, non, ames chéries, votre souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs, il y vivra immortel. Mais ce ne sera pas un souvenir stérile comme celui de l'impie : nous ne cesserons d'offrir pour vous la victime sainte, d'adresser pour vous de ferventes prières, de répandre l'aumône dans le

sein du pauvre, et, pour que nos œuvres soient plus efficaces; nous nous efforcerons d'être plus vertueux.

Vendredi soir.

Discours de M. de Forbin-Janson, sur la Passion.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.
Il m'a aimé et il s'est livré pour moi.

Un homme est né dans un coin obscur de la Judée, sa vie s'est passée sur un théâtre étroit. Tout porte à croire que son nom restera ignoré des autres nations et des siècles futurs. Objet de la haine des juifs et de la jalousie des prêtres de la sinagogue, il est livré à la mort; il semble que le temps doit ensevelir sous ses ombres cette injustice particulière comme il y en a enseveli tant d'autres. Cependant il en est bien autrement : cet homme est Jésus de Nazareth, et ce nom glorieux est adoré chez tous les peuples, il retentit dans tous les siècles. Pourquoi, demandera-t-on, pourquoi ce nom a-t-il ainsi vaincu

l'oubli et échappé à ses ravages? Ah! c'est que ce nom est celui du Sauveur de l'univers; c'est que ce crime est un épouvantable déicide, que les conséquences en sont graves, et qu'elles embrassent le temps et l'éternité; c'est que ce Jésus nous a aimés, c'est qu'il est mort pour nous, et que son sang sera le sceau de notre éternel bonheur ou de notre éternelle réprobation.

L'orateur a peint à grands traits les souffrances de Jésus au jardin des Olives, chez le grand-prêtre, chez l'impie Hérode, au tribunal du juge, qui, foible, lâche et ambitieux, livre l'innocence aux bourreaux; ses souffrances sur le Calvaire où il consomme le grand sacrifice de la rédemption du genre humain. Dans ces douleurs ineffables de l'homme-Dieu, il a puisé de sublimes et frappantes vérités. La déchirante agonie du Christ, toutes les horreurs de sa passion ce sont nos péchés qui les ont causées. C'est pour expier ces péchés qui nous eussent conduits aux flammes éternelles, que Jésus boit le calice d'a-

mertume, qu'il s'est fait péché, selon l'expression de saint Paul, qu'il s'est fait l'homme de douleur. La longue chaîne de nos crimes l'écrase, nos iniquités pèsent sur lui comme un océan tout entier; et, chose incroyable! le repentir n'arrive pas jusqu'à nos ames. Quand nos péchés l'accablent d'une douleur profonde, et rendent son ame triste jusqu'à la mort, nous vivons calmes et tranquilles plongés dans nos désordres!

L'éloquent missionnaire a jeté un salutaire effroi dans l'ame de ses auditeurs, sur tout quand, armé de cette croix qui a vaincu le monde, il a défié les impies et les incrédules. « Levez-vous, leur a-t-il » dit, venez avec tous vos plaisirs, toutes » vos passions; appelez à votre secours tous » vos dieux : *Surgant dii vestri, et opitu-* » *lentur vobis*. Venez : que pourrez-vous » contre cette croix devant laquelle les » nations, qui depuis dix-huit siècles ont » couvert la face de la terre, se sont fait » gloire de courber le front? Que me par- » lez-vous d'impiété, d'incrédulité? Oh!

» venez, je vous écraserai sous le poids de
» l'invincible croix. Que dis-je? je la dé-
» pose à vos pieds. Ah! voyez ce Jésus, ce
» Roi de gloire et de majesté qui vous a
» aimés jusqu'à mourir pour vous; il vous
» conjure de quitter le péché, de vous
» donner à lui. Il vous montre son front
» couronné d'épines, ses pieds, ses mains
» déchirés par des clous douloureux,
» son côté percé par le glaive, tout son
» corps couvert de plaies. Qu'ai-je dû faire
» pour vous, vous dit-il, que je n'aie pas
» fait? O mon frère! seriez-vous insen-
» sible à l'appel de cet homme-Dieu? De
» grâce, que ses prières, que ses souffran-
» ces, que son sang ne soient pas perdus
» pour vous. Je me jette moi-même à vos
» genoux, au nom de ce sang adorable,
» au nom de ces ineffables douleurs, de
» ces mérites infinis : ô mon frère, je vous
» en supplie, rompez, rompez enfin avec
» le vice; vivez pour la vertu. Marchez
» sous la bannière du Christ, et un jour
» vous recevrez les éternelles récompen-
» ses ».

Ce beau discours a vivement remué tous les cœurs. Les auditeurs restoient immobiles, ensevelis dans une profonde méditation. M. de Janson ne parloit plus, et l'oreille écoutoit encore, l'ame toute entière sembloit attachée sur le Calvaire.

Plusieurs missionnaires ont été aujourd'hui dans les campagnes, même à de grandes distances, annoncer aux peuples la mort du Sauveur et la rédemption du genre humain. M. de Janson, qui nous a prêché ce soir pendant près de deux heures, avoit aussi prêché ce matin dans la ville de Saint-Lo avec le plus grand succès. Ce que font ces intrépides soldats de Jésus-Christ semble au-dessus des forces humaines. Ils passent une grande partie des jours à nous évangéliser, et le reste, souvent même les nuits presqu'entières, à entendre les confessions; et, s'ils peuvent s'arracher quelques instans à ces rudes et pénibles fonctions, c'est pour aller dans les lieux voisins annoncer la parole sainte, et partout elle produit d'abondans fruits de vie,

Dimanche 22.

C'étoit dimanche dernier la communion générale des femmes; ce jour-là et les jours suivans plus de six mille se sont assises au banquet sacré. Aujourd'hui les hommes ont eu le même bonheur. Longtemps avant l'heure où devoit commencer le saint sacrifice, la vaste étendue de la Cathédrale pouvoit à peine contenir la multitude immense qui venoit pour recevoir son Dieu. Quel doux sentiment j'ai éprouvé, quand, en entrant dans le temple, mon oreille a entendu des milliers de fidèles chantant d'une voix ferme et assurée ce beau refrain :

« Vive Jesus! je crois, je suis chrétien.
» Censeurs, je vous méprise :
» Lancez, lancez vos traits, je ne crains rien;
» Mon bras vainqueur les brise ».

Bientôt, du haut de la chaire de vérité, M. l'abbé de Janson, avec la plus tendre effusion de cœur, a adressé à cette foule religieuse des paroles de paix et de salut,

O le beau jour! ô le spectacle consolant! les voûtes du temple retentissoient de ces touchantes paroles :

« Goûtez, ames ferventes,
» Goûtez votre bonheur;
» Mais demeurez constantes
» Dans votre sainte ardeur.
» Heureux le cœur fidèle
» Où règne la ferveur!
» On possède avec elle
» Tous les dons du Seigneur ».

Des hommes de tout âge, de tout état, de toute condition, des magistrats, des militaires de tout grade, des chevaliers de la légion-d'honneur, des chevaliers de Saint-Louis, s'avancent vers la table sainte. Tous ces vétérans de la gloire, couverts de cicatrices, nobles témoins de la bravoure avec laquelle ils ont servi les majestés de la terre, déposent leurs vaillantes épées, et, prosternés devant la majesté du ciel, ils reçoivent dans leur cœur celui que l'univers ne sauroit contenir. C'est bien là le jour que le Seigneur a fait, c'est bien là le jour de la joie et de l'allégresse.

L'émotion étoit générale ; tous les cœurs palpitoient de bonheur. Des voix pleines de douceur et d'onction répétoient en pleurant ce sublime cantique :

« Un fantôme brillant séduisit ma jeunesse ;
» Sous le nom de plaisir il égara mes pas.
» Insensé que j'étois ! je n'apercevois pas
» L'abime que des fleurs cachoient à ma foiblesse.
» Mais enfin, revenu de mes égaremens,
» Remettant mon salut à ta bonté chérie,
» O mon Dieu ! mon soutien ! après mille tourmens,
» Quand je reviens à toi, je reviens à la vie ».

A ces magnifiques paroles l'apôtre ajoute de magnifiques réflexions : « Comprenez maintenant votre félicité : revenus à la grâce dans ce jour où le Sauveur du monde revint à la vie, le Roi des siècles éternels habite dans vos ames, il les remplit d'ineffables délices. Le ciel vous contemple ravi d'admiration. Ah ! sans doute, votre retour à la vie, votre retour à Dieu, réjouit dans le pieux silence de leurs tombeaux des êtres chéris. Et sur la terre combien de pères, combien de mères sensibles, dont

» le cœur bondit d'allégresse à l'aspect
» d'un fils tendrement aimé, arraché à
» ses désordres, et s'élançant, plein d'une
» noble ardeur, dans la route de la vertu?»
O vous qui n'avez pas encore cédé à la grâce, ô vous, malheureux esclaves du monde et de vos passions, ô mes frères, encore égarés dans les routes sombres et tortueuses du vice, que n'étiez-vous là? Que n'avez-vous vu ces fronts rayonnant de joie! que n'avez-vous vu couler ces délicieuses larmes! que n'avez-vous vu tant de cœurs remplis d'une immense félicité! Ah! ce spectacle digne du ciel auroit brisé vos chaînes et vaincu votre résistance. Oh! pourquoi ne venez-vous pas aussi goûter les douceurs admirables du Seigneur? Et dites-moi, que vous offre votre incrédulité? que vous offre votre philosophie mensongère? Un vaste abîme de douleur, et, au fond, le néant!..... Interrogez l'impiété, interrogez l'incrédule philosophie : que vous fera-t-elle entendre? Une réponse de mort!.... Le désespoir, le néant, voilà l'épouvantable

héritage qu'elle légue à vos cœurs désolés!... Mais nous, nous interrogeons notre foi, et nous entendons une réponse d'immortalité. Nous contemplons la mort, et, depuis que Jésus-Christ l'a goûtée, de son sein jaillissent les torrens d'une éternelle gloire. Nous embrassons la religion, et elle verse dans nos cœurs tous les charmes de l'espérance.

« Sainte cité, demeure permanente,
» Sacré palais qu'habite le grand Roi,
» Où doit un jour régner l'ame innocente,
» Quoi de plus doux que de penser à toi?
» O ma patrie!
» O mon bonheur!
» Toute ma vie
» Sois le vœu de mon cœur ».

Ces belles paroles, chantées par des voix harmonieuses, pénétroient jusqu'au fond de l'ame. Alors l'homme évangélique s'est écrié : « Mes frères, vous venez de vous » nourrir de la manne céleste, du pain » des forts; mes frères, vous êtes à Dieu, » Dieu est à vous!..... vous êtes soldats » de Jésus-Christ!... Mais songez-y bien, » mes frères, furieux et plein de rage,

» l'ennemi de votre salut veille à la porte
» de ce temple. Ce lion rugissant va sans
» cesse chercher à vous dévorer. Votre
» bonheur vient de rallumer sa haine et
» son désespoir, il n'oubliera rien pour
» vous l'arracher, pour vous arracher à
» Jésus-Christ. O mes frères, que ses
» ruses soient vaines, que ses efforts
» soient inutiles : jurez, jurez que vous
» ne céderez pas à ses attaques. Promet-
» tez, ô mes frères, promettez de revenir
» au moins une fois chaque année à Pâ-
» que vous asseoir à ce banquet sacré : —
» Oui, oui, nous y reviendrons, s'écrient
» des milliers de voix. — Jurez d'être à
» Jésus-Christ pour toujours. — Nous le
jurons», repète-t-on de toutes parts, avec
une force qui a dû faire frémir l'enfer;
« nous le jurons, nous serons à Jésus-
» Christ pour toujours. Vénérable pontife,
» homme de vertu et d'humilité, homme
» de la droite du Très-Haut, voilà vos
» enfans, voilà ces enfans pour lesquels
» vous avez tant prié; les voilà fidèles et
» pieux. Ah! que votre main paternelle

» les bénisse. Comme le nôtre, votre cœur
» est heureux de leur bonheur. Aidés de
» la grâce divine, aidés de vos leçons et
» de vos exemples, aidés des leçons et
» des exemples de vos vertueux et zélés
» collaborateurs, ils persévéreront, et au
» dernier des jours, réunis autour de vous,
» vous les offrirez au Seigneur, et avec
» vous ils s'enivreront de l'éternelle fé-
» licité ».

Jamais scène n'avoit été pour moi aussi touchante ; je ne crois pas qu'il soit donné à l'homme de la retracer fidèlement. Comment rendre ces sentimens qui abondent et se pressent dans le cœur? comment exprimer ce bonheur qui n'amène point après lui le dégoût, cette délicieuse satisfaction dans laquelle toutes les ames se reposent? Infortunés esclaves du monde, en vain vous cherchez sur son brillant théâtre, au milieu de ses riantes et menteuses illusions, des joies pures et célestes comme celles que la religion prodigue : cette communion générale des hommes, si nombreuse et si belle, a frappé d'éton-

nement les missionnaires eux-mêmes (1). Ils avouent que jamais ils n'ont vu plus d'empressement, plus d'ordre, de recueillement et de piété. Ils nous l'ont assuré : Coutances leur sera à jamais cher, Coutances leur rappellera à jamais de pieux et touchans souvenirs. La piété est inséparable de la reconnoissance. Aussi, Coutances bénira éternellement les jours où les missionnaires nous évangélisoient ; et le jour de leur départ, qui malheureusement est bien proche, sera éternellement pour nous un jour de regrets.

Dimanche 22 au soir.

De la résurrection de Jésus-Christ.

Que la religion se soit établie avec une inconcevable rapidité au milieu même des plus cruelles persécutions ; que des millions de martyrs l'aient cimentée de leur sang ; tout cela n'est rien, si l'auteur de cette religion n'est qu'un simple mortel, s'il est resté enseveli dans les ombres du tombeau.

(1) Il y avoit 5800 hommes.

beau. La résurrection du Sauveur est le fondement du christianisme : si vous l'ébranlez, l'édifice croule ; si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. Il est donc important de démontrer la vérité de la résurrection.

Certes, ce seroit le comble de la démence et de l'imbécillité que de refuser de croire à des témoins qui n'ont pu être trompés ni trompeurs ; or, les témoins sacrés qui nous attestent que Jésus-Christ a brisé les portes du tombeau et vaincu la mort n'ont pas pu être trompés, et ils n'auroient pas pu nous tromper.

La résurrection du Christ est un fait possible. La puissance sans bornes qui força le néant à donner la vie peut bien forcer la mort à la rendre. La résurrection est un fait de la plus haute importance. Si Jésus est ressuscité, il est Dieu, et la religion est vraie. S'il n'est pas ressuscité, il est un imposteur, et sa religion n'est qu'un tissu de mensonges. Les apôtres, les Juifs pouvoient aisément s'assurer de ce fait. Le sépulcre étoit creusé dans le

roc, une pierre en fermoit l'entrée, le sceau de l'autorité y étoit apposé, une garde romaine l'environnoit ; et il se trouva que les sceaux avoient été brisés, l'énorme pierre renversée, les satellites dispersés ; le cadavre avoit disparu, les linceuls et le suaire étoient étendus dans ce tombeau vide, mais plein de gloire. Jésus apparut souvent à ses disciples, il conversa avec eux, et en présence de plus de cinq cents il monta au ciel. Ces nombreux disciples étoient lens et tardifs à croire, et, malgré les miracles et les promesses de leur divin maître, ils doutoient encore ; l'un d'eux voulut toucher le Sauveur, porter ses doigts dans le côté percé par le glaive, dans les mains déchirées par les clous. Si sur un tel fait et avec toutes ces circonstances, ils ont été trompés, c'est qu'ils ont tous été privés de leur raison et de leurs sens, livrés à un délire constant et universel. Mais qui ne voit qu'un tel délire est contraire à la nature, et seroit un miracle plus grand encore que celui de la résurrection, un miracle impossible;

car un Dieu souverainement parfait ne peut pas faire de miracles pour tromper les hommes.

Nous avouons, disent certains incrédules, que les disciples de Jésus n'ont pas pu être trompés, mais ils ont bien pu nous tromper. Supposition absurde! Comment admettre qu'un grand nombre d'hommes peut tromper, quand le mensonge est inutile, quand il est funeste, quand la liaison nécessaire du fait avec les autres faits offre un moyen sûr et facile de dévoiler la fourberie et d'en faire retomber toute la honte sur les coupables inventeurs? Naturellement et comme malgré lui l'homme aime la vérité. Il n'est fourbe, menteur et vicieux, qu'autant que son intérêt et ses passions le lui commandent. Si la résurrection de Jésus-Christ est une fable, qu'on me dise donc ce qui a pu porter ses disciples à forger une fable aussi absurde, aussi incroyable. Ils ne prêchent que mépris du monde, que renoncement à soi-même, que guerre aux passions, en un mot, tou-

tes les rigueurs de la pénitence. Cette morale sévère, ils la prêchent par leurs exemples aussi bien que par leurs leçons... Non, jamais l'homme ne se fera imposteur, quand, pour l'être, il faudra se dévouer aux plus pénibles travaux, sans pouvoir en espérer d'autres récompenses que les persécutions et la mort. Voilà pourtant ce que devoient attendre les apôtres en annonçant aux Juifs la résurrection et la divinité de celui que ce peuple déicide venoit de crucifier. Et, quand même ils auroient été assez insensés pour se faire d'abord illusion sur les suites de leur fourberie, certes, l'expérience n'eût pas tardé à les détromper. D'ailleurs, ou les apôtres croyoient un Dieu et une vie à venir, ou ils ne croyoient rien. Direz-vous qu'ils croyoient? Mais est-ce donc par des mensonges, par des crimes, qu'ils ont pu se flatter de plaire au Dieu de vérité et de sainteté, et de mériter ses éternelles récompenses? Direz-vous qu'ils ne croyoient pas? Y pensez-vous? A qui persuaderez-vous que des athées auront quitté pa-

rens, amis, fortune, patrie, pour aller, malgré les persécutions et les supplices, annoncer qu'il existe un Dieu qui, dans une vie future, décerne à la piété des récompenses, et à l'impiété des peines éternelles? Ce n'est pas tout, les apôtres et tous les autres disciples qui annoncent avec eux la résurrection du Christ et sa religion, sont dispersés dans les diverses parties du monde; ils ne peuvent se réunir ni se concerter, et cependant ils s'accordent parfaitement sur tous les points. Or, je le demande, des hommes de mensonge, quels que fussent leur adresse et leurs talens, pourront-ils, quand ils seront nombreux, s'accorder dans leurs erreurs? le pourront-ils, surtout, quand ils seront séparés par d'immenses distances? chacun d'eux pourroit-il seulement s'accorder avec lui-même? Pour peu qu'on ait de bon sens et de raison, on sentira combien cet accord est impossible. Enfin, la résurrection de Jésus-Christ est un fait si bien lié avec d'autres faits incontestables, qu'on ne sauroit l'en détacher sans

se précipiter dans un abîme d'absurdités et de contradictions. Les prophètes l'avoient annoncée, Jésus-Christ lui-même avoit déclaré qu'il ressusciteroit le troisième jour. Après sa résurrection il monte au ciel en présence de ses nombreux disciples, il leur envoie son Saint-Esprit; les apôtres opèrent une foule de miracles au nom de Jésus ressuscité : si vous niez la résurrection, il faut nier tous ces faits, il faut nier l'histoire évangélique toute entière.

Ces preuves incontestables sera-ce par de vaines et absurdes suppositions qu'on les renversera ? Des suppositions seront-elles plus puissantes que des faits solidement établis ? On a prétendu que les apôtres enlevèrent le corps de leur maître : mais quel moyen auroient-ils employé ? La force ? Quoi ! ces hommes foibles et timides qui avoient abandonné leur maître pendant qu'il vivoit encore seroient venus l'enlever après sa mort ? et les soldats qui le gardoient ne s'y seroient pas opposés ? et les juifs n'auroient pas puni cet outrage

à l'autorité publique? De bonne foi, sont-ce là des choses croyables? Les apôtres auroient-ils employé la séduction? Ils étoient pauvres et sans crédit; et puis les soldats se seroient-ils tous, sans exception, laissé séduire? Le corps du Sauveur auroit-il été enlevé furtivement et par adresse? Il auroit fallu briser les sceaux, renverser la pierre qui fermoit le sépulcre. Comment les soldats ne s'en seroient-ils pas aperçus? Ils dormoient, dit-on. Qu'est-ce donc qu'ont pu voir des témoins endormis?

Lundi 23.

Plantation du Calvaire.

A peine l'aurore s'est montrée dans l'Orient, que déjà tous les échos de la contrée répètent et propagent le chant des hymnes et des cantiques qu'interrompt par intervalle le cri de grâce et de miséricorde : *Parce, Domine, parce populo tuo* : Pardonnez, ô mon Dieu! pardonnez à votre peuple. Sans doute, ô Dieu bon!

vous les avez accueillies, sans doute vous les avez exaucées les supplications de ces milliers de fidèles qui accourent de toutes les parties de l'arrondissement, et viennent contempler aux pieds du Calvaire vos ineffables souffrances, afin de jouir un jour dans le ciel de votre ineffable félicité. A tous les points de l'horizon l'œil voit flotter la bannière religieuse. De toutes parts les vents apportent à l'oreille les accens de la prière et de la reconnoissance. Toutes les paroisses affluant dans notre ville y apportent un ordre admirable, une piété édifiante, un recueillement profond.

Enfin l'heure du départ a sonné. La procession s'ébranle sur les pavés retentissans. Un cortége immense précède et suit la croix. De pieuses filles de Sion, vêtues les unes de noir, les autres de blanc, et exprimant ainsi le deuil et la joie, la mort et la vie; les nombreux élèves du sanctuaire, plus de quarante curés des campagnes, le clergé de la ville, toutes les autorités, le préfet, la gendarmerie

du département, la garde de la cité, tout ce que la contrée offre de plus distingué; tout cela forme un magnifique spectacle. Jamais Coutances n'avoit joui d'une telle fête. Le vaste Calvaire s'avance majestueusement, environné de chants et de prières. Rien n'égale l'ordre et l'empressement avec lequel les pieuses légions qui portoient la croix se relèvent successivement sous le précieux fardeau. Beaucoup de fidèles qui n'avoient pas pu être enrôlés dans ces légions sacrées, sollicitent vivement qu'on leur accorde au moins le bonheur de toucher quelques instans le signe adorable du salut : sainte ardeur qui nous rappelle la foi de cette femme de l'Evangile qui se croyoit sûre d'obtenir sa guérison, si elle pouvoit toucher le bord des vêtemens de notre divin Sauveur. En mille endroits le zèle des fidèles avoit élevé de beaux arcs de triomphe, des guirlandes en embrassent les contours ornés avec élégance; à leurs cimes pendent des couronnes de verdure. Les rues sont jonchées de feuillages. De superbes tentures

décorent toutes les maisons. De toutes parts l'œil françois se repose, joyeux et satisfait, sur le drapeau à la couleur chérie, et des milliers d'étendards blancs ou bleu-céleste flottent au milieu de l'innombrable multitude. L'image sacrée du Christ brille sur toutes les poitrines. Partout, dans sa longue marche, la croix est saluée par les acclamations unanimes de ces fidèles qui bordent la route et s'élèvent sur les côteaux comme un immense amphithéâtre. A chaque instant on aperçoit de nouveaux Zachées, grimpés sur les arbres, afin de voir aussi leur Sauveur.

Commencée à dix heures du matin, la procession ne s'est terminée qu'à sept heures du soir. Cette longue et pénible journée a prouvé qu'à Coutances le zèle est infatigable. Plus de quarante mille ames étoient là, montrant une patience, une piété et un ordre bien dignes d'éloges. Des précautions mal prises n'ont pas permis d'élever entièrement aujourd'hui le vaste et pesant Calvaire. Demain, il n'en faut pas douter, à l'heure où s'ache-

vera la plantation de cette belle croix, la foule sera encore innombrable.

Erigée sur un massif de maçonnerie, la croix s'élevera à cinquante pieds de hauteur. Environné de belles colonnes et de superbes degrés de ce précieux granit que donnent en si grande abondance les campagnes voisines de Coutances, ce Calvaire sera pour la ville un monument vraiment national : les missionnaires assurent qu'il pourra être compté parmi les plus beaux qu'il y ait en France. On formera au pied une chapelle qui aura les mêmes proportions que la chapelle du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Le voyageur apercevra de loin cette croix magnifique, et de pieuses et saintes pensées naîtront dans son cœur. Elle s'offrira aux regards du laboureur, cultivant nos belles campagnes, et lui dira que nos travaux doivent se diriger vers le ciel. La pensée des souffrances du divin Sauveur allégera ses souffrances. Il songera que cette terre qu'il sillonne bientôt pèsera sur lui, et qu'alors il lui faudra ren-

dre un compte rigoureux de sa conduite au Juge éternel, mort pour nous racheter. Contraste frappant! Le monument de notre piété s'élève sur une place monument de l'impiété. Là, avant une époque de douloureuse mémoire, de pieux cénobites prioient le Seigneur, et célébroient ses louanges; mais, si l'on se rappelle que les Pères ont fait de ce champ que cultivoient les mains des solitaires un lieu profane, on se rappellera en même temps que les mains des enfans y ont placé l'image du Dieu qui pardonne. Si l'on se rappelle ces temps de désastres et d'horreurs, où presque partout une fureur infernale brisoit cette croix qui a vaincu l'enfer, et préludoit ainsi aux plus épouvantables forfaits, on se rappellera aussi cette piété franche, ce repentir sincère réparant aujourd'hui ces sacriléges outrages, et faisant entrevoir à la religion un avenir moins sombre.

Mardi 24 au matin.

Ce matin, au milieu d'un concours immense, et aux cris de *vive Jésus! vive la*

croix! s'est achevée la plantation de la croix. M. de Janson a prêché avec son éloquence accoutumée. « La voilà donc, mes » frères, cette croix, abrégé de la reli- » gion toute entière. Chrétiens, jetons les » yeux sur elle, nous y trouvons toutes » nos espérances, tout notre bonheur. » Plus éloquente que toutes nos paroles, » elle vous rappellera nos instructions, » elle vous rappellera les saintes résolu- » tions que vous avez formées dans le » cours de cette mission. Quelles subli- » mes leçons nous donne, du haut de sa » croix, le Sauveur du monde! Vindica- » tifs, venez contempler celui qui, dé- » chiré de plaies, épuisé de souffrances, » la tête ceinte de la couronne de dou- » leur, expire en priant pour ses ennemis. » Vous qui nourrissez dans vos cœurs l'a- » mour du monde, de ses vaines pompes, » de ses faux plaisirs, venez aux pieds de » cette croix apprendre à mépriser le » monde, à vous détacher de cette de- » meure périssable, et à porter toutes vos » pensées, tous vos désirs vers notre de-

» meure éternelle. Vous avez, il y a quel-
» ques jours, juré d'être à jamais fidèles à
» J. C., d'adorer sa croix divine. Ces cris
» de *vive Jésus! vive la croix!* que toutes
» les bouches répètent avec tant de force,
» me prouvent que votre serment est
» gravé dans vos cœurs. Sans doute, mes
» frères, notre premier devoir est de ser.
» vir le Roi du ciel. Mais nous devons
» aussi amour, fidélité, obéissance aux
» rois de la terre. Que tous nos senti-
» mens, que toutes nos voix s'unissent
» pour le sage monarque que le ciel nous
» a rendu. Braves habitans de cette ville et
» de cette contrée, je n'en doute pas, tous
» vos cœurs lui sont dévoués ». Ici des mil-
liers de voix ont fait entendre le cri de la
loyauté et de l'honneur, le cri françois *vive le Roi! vivent les Bourbons!* « Mes frères,
» le crime s'imaginoit avoir coupé dans sa
» racine la tige de saint Louis. La Provi-
» dence l'a confondu; elle nous a donné
» l'enfant de miracle, l'enfant de l'Europe.
» Les anges veillent autour du berceau
» qui renferme notre avenir; qu'il vive

» cet enfant chéri, qu'il vive pour être
» l'appui de la religion, la gloire et le bon-
» heur de la Patrie! *vive, vive le duc de*
» *Bordeaux!* Ce cri, plusieurs fois répété,
» frappe au loin les airs ».

L'orateur chrétien a terminé en priant de la manière la plus affectueuse notre vénérable prélat d'élever au ciel ses mains suppliantes pour appeler les bénédictions d'en haut sur cette innombrable multitude de fidèles pressés autour de la croix. Alors l'auguste pontife, d'une voix touchante et paternelle, nous a exhortés à conserver précieusement les fruits des éloquentes instructions des missionnaires, à payer avec lui, par nos acclamations, un juste tribut de reconnoissance à ces hommes évangéliques, au premier magistrat de ce département, qui donne tant de beaux exemples de zèle et de piété; aux autorités de la ville, dont la conduite a été si édifiante. A l'instant les cris de *vive le bon pasteur! vivent les missionnaires! vive le bon préfet!* qui déjà avoient été plus d'une fois proférés, retentissent de

toutes parts. La bénédiction épiscopale a couronné cette belle cérémonie.

Clôture de la mission.

Ils vont quitter notre ville, ces hommes apostoliques qui nous ont apporté des paroles de paix et de salut!... Avec quelle rapidité ils se sont écoulés ces temps de miséricorde, ces temps de bénédiction, où nos immenses basiliques étoient devenues trop étroites pour contenir la multitude qui, affamée de la parole sainte, se précipitoit autour de la chaire évangélique!... Que de douces larmes ont été répandues! que de remords appaisés, que de haines calmées, que d'injustices réparées! Non, non, la foi n'est pas morte dans le cœur des François. Des temps malheureux, des passions tumultueuses l'ont endormie; mais, que la voix du ciel parle, et cette foi se réveille. Et comment ne pas s'arracher à son sommeil, quand la céleste et puissante éloquence de nos missionnaires va, brisant tous les obstacles, déraciner jusqu'aux fonds

des cœurs tous les vains prétextes des passions, de l'indifférence et de l'incrédulité ? Oui, ce zèle immense, cette charité sans bornes que Dieu seul peut inspirer, triomphera de tout. Cherbourg, Valognes et la ville épiscopale ont été régénérés. Comme nos cœurs étoient brisés! comme nos larmes ont coulé dans ce dernier jour de la mission! Avec quelle force, quel attendrissement, on nous a exhortés à persévérer dans nos pieuses résolutions, à fuir la société des méchans et à former des liaisons saintes, à nous encourager les uns les autres dans la pratique de la vertu, à venir souvent puiser dans les sacremens les grâces sans lesquelles tous nos efforts s'évanouiroient : « Bons habitans » de Coutances et des campagnes voisi» nes, fidèles accourus de toutes les par» ties de ce vaste diocèse, vous tous qui » par vos prières et vos exemples avez si » puissamment secondé nos travaux, ah! » continuez, continuez votre glorieuse » carrière; la couronne d'immortalité en » sera le prix. Et vous, ames tièdes et lan-

» guissantes, que nos exhortations ont
» ranimées; ames foibles que les presti-
» ges des passions et les illusions d'un
» monde séducteur avoient enchantées,
» et qui, frappées par notre voix, avez
» secoué votre sommeil, conservez cette
» ardeur chrétienne qui maintenant vous
» anime : pleins de foi et de zèle, en paix
» avec vous, avec Dieu, avec vos frères,
» continuez à marcher avec édification
» dans la route de la piété. Dignes minis-
» tres du Très-Haut, vos vertus et vos ta-
» lens sauront bien donner l'accroisse-
» ment aux germes précieux que nous
» avons déposés dans cette terre de salut.
» Heureux fidèles de ce vaste diocèse,
» que ne devez-vous pas à ce bon, à ce
» vénérable pasteur que le ciel vous a
» donné dans sa miséricorde? Ah! si dans
» cette ville nos efforts ont réussi bien au-
» delà de nos espérances, sans doute c'est
» à ses saintes prières, à ses rares vertus si
» justement révérées, à son admirable as-
» siduité à tous nos exercices, que nous en
» sommes redevables. Habitans de cette

» contrée, il continuera d'appeler sur
» vous les grâces et les bénédictions cé-
» lestes, et c'est pour nous un garant de
» votre persévérance. O vous tous fidèles,
» qui avez assisté en si grand nombre et
» avec tant de zèle à nos instructions, dai-
» gnez, je vous en prie, vous souvenir de
» nous dans vos prières, devant le Sei-
» gneur »! Oui, oui, hommes évangéliques, votre souvenir vivra immortel dans nos cœurs, et tant d'ames que votre voix, simple comme celle des apôtres, a si bien éclairées, tant d'ames qu'elle a si bien affermies dans la vertu, ne cesseront d'adresser pour vous de ferventes prières, et de supplier l'Eternel de bénir partout ailleurs vos généreux efforts, comme il les a bénis parmi nous.

Dans le dernier discours, M. de Janson nous a entretenus du bonheur du ciel. Il nous a exhortés à aimer, à désirer le ciel, afin d'y arriver un jour, et d'y posséder ce bonheur parfait et éternel qui n'est point empoisonné par la crainte de le perdre. Les biens dont on jouit dans le ciel satis-

font pleinement les facultés de l'ame et du corps. La terre n'est qu'un lieu d'exil, de larmes et de misères; mais, dans le ciel, on ne connoît ni deuil, ni douleur. Rien ici-bas ne peut remplir l'immense désir de félicité qui domine toutes les ames. De quelques biens que l'homme jouisse dans cette vie, il n'est jamais satisfait; roi de la terre toute entière, il formeroit de nouveaux désirs. Le cœur de l'homme est plus vaste que le monde. En vain il posséderoit tout ce que l'imagination la plus rapide et la plus féconde peut lui représenter; il gémiroit encore. Il faut qu'il se plonge dans le sein de l'Infini; mais là il est rassasié, là il est comblé d'un bonheur si grand, que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que le cœur n'a jamais senti rien qui lui soit comparable : là le corps qui a participé aux misères et aux souffrances de l'ame, participe à sa gloire et à sa félicité; il vole, rapide comme la pensée; il brille, lumineux comme le soleil. Incorruptible, il brave la douleur; spirituel, il est inaccessible à

la mort. Dans les demeures célestes, la félicité est accompagnée d'une profonde sécurité ; rien ne peut l'enlever ou l'altérer. Les élus sont heureux, non-seulement de leur propre bonheur, mais le bonheur et la gloire des uns augmentent encore le bonheur et la gloire des autres, et cet inexprimable bonheur n'aura d'autre terme que l'éternité. L'éternité! qui la comprendra? Eternité! cette idée, à chaque instant, verse dans l'ame des bienheureux de nouveaux torrens de délices. Eternité!... A l'aspect de ce mot, gravé en traits ineffaçables sur les portes de l'abîme, le damné se roule avec une nouvelle fureur dans les flammes dont il est enveloppé. Il exhale avec une nouvelle force son désespoir et sa rage. Auquel de ces deux états voulez-vous être pour jamais en partage? Justes, le ciel vous est réservé ; pécheurs, l'enfer vous attend.

Mes frères, nous allons descendre de cette chaire, d'où nos voix ont proclamé d'importantes vérités. Nous allons nous séparer de vous, emportant le regret d'en

laisser encore quelques-uns assis dans les ombres de la mort. Cœurs endurcis, nous ne vous reverrons plus, nous ne vous reverrons jamais..... Quand même la Providence nous rappelleroit dans cette ville, hélas! nous n'y retrouverions pas tous ceux qui nous écoutent. Pécheurs, si durant le cours de cette mission le glaive de la mort s'est arrêté pour vous, tremblez qu'il ne vous frappe au premier instant. Elle veille à la porte de vos maisons. Dans quelques jours, peut-être, elle vous dévorera et vous ensevelira dans les feux éternels. Toutes les grâces, tous les moyens de salut vous ont été offerts, Dieu a prodigué pour vous tous les trésors de sa miséricorde; ingrats, vous avez tout foulé aux pieds. Malheureux, vous vous êtes ris de Dieu; aussi il se rira de vous, et ne vous montrera plus que son inexorable justice. Adieux donc, pécheurs, adieux pour toujours. Mais qu'ai-je dit, mes frères? je vous ai accusés, hélas! et c'est nous peut-être qui sommes cause de votre endurcissement. Peut-être n'avons-nous pas

assez vivement tonné contre vos désordres : peut-être ne vous avons-nous pas assez effrayés par le spectacle des vengeances divines. Ah! si un saint eût paru dans cette chaire, les grâces de conversion seroient descendues jusqu'au fond de vos cœurs. O mon Dieu ! que notre faute ne retombe pas sur nos frères! que les touchantes leçons, que les saintes prières de ce vénérable prélat ne demeurent pas inutiles! accordez-lui de ramener au bercail toutes les brebis égarées. Et vous, chrétiens réconciliés avec le ciel, adieu, adieu pour long-temps; mais, si vous persévérez, nous nous reverrons dans le ciel. O immense auditoire, flotte richement chargée, je frémis pour vous. Lancée sur la mer orageuse du monde, que de tempêtes, que d'écueils vous attendent! Hélas! feriez-vous naufrage avant d'arriver au port du salut? O pères et mères, ne donnez à vos enfans que de pieux et saints exemples. Jeunesse, demeurez dévouée à la vertu, et pleine d'horreur pour le vice. Pieuses femmes, jeunes vierges, soyez toujours

parées de pudeur, de modestie et de vertu. Prêtres du Seigneur, ravivez encore ce feu sacré dont vous brûlez pour le salut des ames. Jeunesse sacerdotale, la gloire et l'espérance du sanctuaire, élancez-vous impétueuse dans la carrière; courez, volez à la conquête du ciel : emportons avec nous les chrétiens foibles et tièdes, emportons, s'il est possible, les pécheurs rebelles à la grâce, et tâchons d'*amollir* leurs cœurs endurcis. Mais il est temps de mettre fin à cette instruction : adieu donc, pécheurs, adieu pour toujours. Adieu, fidèles, prêtres zélés, pontife vénérable, adieu. Divine Providence, bonté infinie, faites que nous arrivions à ce beau ciel, à ce bonheur ineffable, que nous entrions dans les tabernacles de l'éternelle gloire.

Je n'essaierai pas de rendre le spectacle qu'offroit en ce moment l'église. Les gémissemens s'échappoient de tous les cœurs, les larmes couloient de tous les yeux. Ce rendez-vous donné aux justes dans le ciel, cet éternel adieu adressé aux pécheurs, comme cette scène étoit attendrissante!

drissante ! enfin, la voix des missionnaires a expiré sous les voûtes sacrées. On chante l'hymne triomphal ; mais, cette fois, c'est avec l'accent de la tristesse : en vain les cœurs de cantiques cherchent-ils ces chants qui terminent tous les exercices ; la douleur enchaîne leurs voix. Le silence seul exprime nos sentimens.

A Saint-Pierre, le discours d'adieu n'a pas été moins touchant ; plus d'une fois les sanglots de l'auditoire ont interrompu le missionnaire.

Adieu donc, adieu, hommes apostoliques qui êtes venus répandre dans nos contrées les bienfaits de votre sainte et charitable éloquence. Vous avez promis que quelques-uns d'entre vous du moins reviendront visiter cette terre où vous avez fait si heureusement fructifier la parole divine. Le jour si désiré qui vous verra reparoître dans notre ville sera encore un jour de bonheur, un jour de salut pour nous. Vous nous l'avez promis, vous prierez pour nous. Aidés de vos saintes prières et de la grâce divine, oui, nous

persévérerons dans la vertu; nous mettrons en pratique et vos leçons et vos exemples. Apôtres infatigables, vous vous éloignez de nous, mais votre souvenir, le souvenir de vos bienfaits, vivra toujours profondément gravé dans nos cœurs. Vous partez emportant et nos regrets et notre immortelle reconnoissance.

Mercredi 2 mai.

Il y a aujourd'hui huit jours que nos missionnaires sont partis. Ils ont laissé dans notre ville des regrets et un deuil universels. Au moment de leur départ, on se porta en foule sur leurs pas. Une escorte les accompagna à cheval jusqu'à Saint-Lo. Ce pieux escadron mérita leurs éloges, et édifia cette ville.

Nous ne saurions maintenant exprimer l'indignation et le mépris qu'inspirent les ennemis des missionnaires. Ne faut-il pas être animé d'une rage infernale pour attaquer ces hommes évangéliques? Parmi nous, comme partout ailleurs, ils n'ont

prêché que les bonnes mœurs, l'union et la paix, l'oubli des torts, le pardon des injures, la charité chrétienne, l'amour, l'obéissance et le respect pour l'autorité légitime. Rien n'égale leur zèle et leur dévouement. Ces apôtres ne peuvent compter d'ennemis que parmi les ennemis de l'ordre, de la vertu et de la religion. Afin d'assurer et de propager le bien qu'ont fait leurs éloquentes instructions, ils ont établi plusieurs associations de piété dont la religion et les pauvres recueilleront d'heureux fruits.

La face de notre ville est changée. On s'occupe avec ardeur de remplir ses devoirs et de faire des œuvres de charité. Tous les soirs de nombreux fidèles se réunissent sur la place du Calvaire pour prier et pour chanter des cantiques. Le matin beaucoup de personnes vont y adorer Dieu et invoquer son assistance. On lit sur tous les fronts la paix et le calme qui règnent dans les ames. Quelques-uns de ces cœurs endurcis, qui ont encore résisté aux efforts de la grâce, envient le

bonheur de leurs frères, et gémissent de n'avoir pas profité de ce temps si favorable pour se réconcilier avec le ciel. Puissent leurs regrets n'être pas stériles!

MISSION
DE MONTPELLIER,
EN 1821.

Il est une chose dont on ne peut pas se faire une idée juste avant de l'avoir vue ; tous les rapports, toutes les descriptions qu'on en entend faire, sont au-dessous de la vérité, et ne peuvent en donner qu'une image imparfaite. Voulez-vous savoir ce que c'est, mon cher oncle (1)? *c'est une mission ;* oui, une mission, telle que celle qui a été donnée à Montpellier, est un miracle compliqué, un prodige soutenu de la grâce, dont la plume la plus exercée et la plus éloquente ne saura jamais faire une relation exacte et précise. Pour la faire connoître, il ne suffit donc pas de la dé-

(1) Lauteur avoit intention d'adresser cette relation à son oncle uniquement, lorsqu'on l'engagea d'en faire part au public.

crire, il faut s'écrier : *Venez, et voyez.* Puissiez-vous, mon cher oncle, être venu et avoir vu de vos propres yeux, non pour apprendre des choses que vous savez si bien, ni pour acquérir des vertus que vous pratiquez depuis tant d'années, mais pour être témoin d'une foule de choses surprenantes. Eh! que je l'aurois voulu! que je le désirois ardemment! Mon ame n'aime pas jouir seule; quand elle éprouve quelque doux sentiment, elle aime à le partager, et sa jouissance s'accroît; mais mes regrets sont inutiles; la mission est terminée; il ne me reste, pour satisfaire mon cœur, que la foible ressource de vous transcrire les principaux faits qui se sont passés pendant cette époque à jamais mémorable pour les habitans de cette ville. Je prendrai plaisir à vous retracer aussi quelques fragmens des discours qui m'ont fait le plus d'impression. Puisse le tout vous faire passer quelques momens agréables.

Dieu dispense toujours à propos ses

dons et ses grâces. La ville de Montpellier gémissoit sous l'empire des passions ; on ne peut pas dire qu'elle fût tout-à-fait livrée à la dissolution et au crime, mais elle négligeoit la religion, qui languissoit dans son sein. Quelques grands, quelques riches l'aimoient cependant, ou du moins en pratiquoient l'extérieur ; c'est même leur poids et l'autorité de leurs exemples qui a toujours fait regarder cette ville comme un asile de la religion ; mais la plupart, plongés dans les délices et la volupté, laissoient loin derrière eux les affaires de leur salut, pour sacrifier aux honneurs et aux plaisirs. Le peuple perverti par leur exemple, et toujours attentif à marcher sur leurs traces, s'il ne pouvoit les contrefaire en tout, vouloit au moins les imiter dans leur indifférence. On voyoit accourir une multitude immense aux spectacles, et les églises étoient presque désertes. La piété rougissoit déjà de paroître en public, tandis que le vice osoit montrer partout son front audacieux ; le philosophisme s'étoit

glissé comme un serpent dans toutes les classes; il plaisoit au grand nombre, il étoit accueilli partout. Tout bourgeois distingué, tout jeune homme, de quelque rang qu'il fût, se piquoit d'être philosophe par prinscipe. Mais c'est surtout parmi mes condisciples qu'il exerçoit de terribles ravages! Oh! quel affligeant tableau que cette école de médecine, vouée presque toute entière à l'irréligion et à l'impiété! huit cents jeunes gens élevés pour la plupart dans les maximes de la vertu, foulant maintenant aux pieds tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion et dans la morale, traitant de chimère et de préjugés la crainte de l'enfer et l'espoir d'une récompense future; et qualifiant du nom d'absurdité la doctrine sacrée de l'Evangile! Qu'un seul de ce corps nombreux, récemment arrivé au milieu d'eux, osât professer la foi de ses pères; qu'au milieu d'un cercle où triomphoit l'incrédulité il prît la défense de la religion injustement déchirée, ou que par un maintien inquiet il laissât apercevoir qu'il n'a-

voit pas encore adopté les dogmes impertinens de la philosophie; au même instant des sarcasmes amers, des railleries piquantes lui faisoient vivement sentir qu'il n'étoit pas au courant des lumières : il étoit appelé le *fanatique*, le *dévot*. Ce jeune infortuné avoit d'abord horreur de ce qu'il voyoit et de ce qu'il entendoit; mais, semblable au fils d'Ulysse parmi les Cypriens, il s'accoutumoit insensiblement au désordre. Il ne voyoit autour de lui que licence, que dérèglement; il se familiarisoit avec le vice, qui cessoit de lui paroître odieux. Bientôt, déconcerté de se voir le jouet de tous, il rougissoit de sa vertu, il sentoit de jour en jour ses forces s'affoiblir, il n'avoit plus le courage de résister au torrent qui l'entraînoit. Éloigné de ses mentors, il essayoit quelquefois de se soustraire au joug qu'on lui représentoit comme importun et tyrannique : en attendant, ses passions se réveilloient, et il le secouoit tout-à-fait. Alors, n'ayant plus de frein pour opposer à leur impétuosité, il avoit bientôt at-

teint, dans la carrière de l'iniquité, ses indignes corrupteurs, et ce jeune homme qui étoit sorti de ses foyers, soumis à la religion et muni de toutes les vertus, devenoit bientôt un disciple zélé de l'incrédulité, gangréné de tous les vices. Tel étoit le sort du plus grand nombre, telle étoit la dépravation générale. Dans cet état de choses, il ne falloit rien moins qu'une mission pour arrêter les progrès de nos maux; mais qui osoit espérer cette faveur céleste? qui pouvoit se flatter de la mériter? Ah! mon cher oncle, avouons-le avec joie; parmi ce peuple prévaricateur se trouvoient encore quelques personnes vertueuses et quelques hommes justes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal, et qui demandoient avec ferveur le retour de la foi: leurs prières montèrent vers le ciel comme la fumée de l'encens, et furent accueillies par le Très-Haut; c'est à leur voix, n'en doutons point, que le Dieu irrité déposa son courroux, et qu'il inspira à notre prélat la pensée d'appeler à son secours des mi-

nistres extraordinaires. Ces dignes apôtres écoutèrent la voix qui les appeloit; ils se dirigèrent vers cette cité. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville pour se rendre à la maison de Mgr. l'évêque, et de là à l'habitation qui leur avoit été préparée, un grand concours de peuple se porta au-devant d'eux pour les voir passer. Plusieurs personnes s'attendoient à trouver en eux des hommes arrivés au déclin de l'âge, c'est-à-dire, à cette époque où les passions commençant à s'amortir, on déclame volontiers contre les plaisirs d'un monde qui vous repousse; mais quelle fut leur surprise, en voyant paroître seize jeunes gens, tous dans le printemps de leur vie (1), tous dans cette saison de délire où les yeux ne voient que des fleurs, et où le cœur, entraîné par son impétuosité, suit avec transport la pente aisée des

(1) MM. Guyon, Bourgin, Blassier, Caillau, Menouet, Poige, Pavandier, Le Gay, Hillaire-Aubert, Tharin, Rhodet, Beancé, Regnet, de Scorbiac, Saint-Yves, Dumesmildot, tous âgés de 28 à 32 ans, excepté M. Guyon, le chef, âgé de 36.

illusions séduisantes. On étoit dans l'étonnement; ils s'avancèrent au milieu de la foule qui les observoit, et, arrivés à leur logement, ils s'y occupèrent deux ou trois jours des préparatifs de la mission.

Le lendemain nous vîmes paroître une annonce dans laquelle Mgr. l'évêque adressoit aux habitans de la ville ces paroles remarquables :

« Habitans de Montpellier, une *mission*
» est une époque mémorable dans la vie
» d'un chrétien; elle est souvent le plus
» grand effort, comme la dernière res-
» source de la bonté divine, pour éclai-
» rer les esprits que les passions avoient
» aveuglés, toucher les cœurs que les
» vices avoient rendus insensibles. Elle
» décide presque toujours de l'impor-
» tante affaire du salut, c'est-à-dire, du
» bonheur ou du malheur éternel.

» La mission qui va s'ouvrir au milieu
» de vous sera, pour un grand nombre,
» la dernière ; avant même qu'une année
» ait terminé son cours, il est probable
» que plusieurs descendront dans la tom-

» be, et iront entendre prononcer sur
» leur sort l'irrévocable sentence. Quel-
» les seront les victimes de la mort? Ses
» coups tomberont sur ceux qui s'y atten-
» dent le moins; elle frappera peut-être
» les plus coupables. Pécheurs qui depuis
» long-temps outragez votre Dieu, nous
» vous exhortons, à l'exemple du grand
» Apôtre, à ne pas rendre infructueuse la
» grâce qui vous est offerte en ces jours de
» salut. Voici le moment favorable : la mi-
» séricorde vous appelle; quelles qu'aient
» été la grandeur de vos offenses et la du-
» rée de vos égaremens, elle vous demande
» le repentir et vous promet le pardon.
» N'opposez pas une plus longue résis-
» tance; c'est la dernière fois, peut-être,
» qu'elle parle à votre cœur ».

Cette même annonce portoit que la mission devoit s'ouvrir le premier dimanche du carême, 11 mars, par une procession générale. En effet, ce dimanche étant venu, vers les neuf heures du matin, tout le clergé, toutes les autorités de la ville, tous les corps constitués se rendirent

à l'église cathédrale; toutes les paroisses y allèrent aussi en procession. Elles avoient mis au jour tout ce qu'elles avoient de plus riche et de plus beau. Bientôt cette église ne put plus recevoir dans sa vaste enceinte la foule innombrable qui s'y portoit avec affluence. Alors on disposa le peuple sur deux rangs, et la procession se mit en marche. Elle suivit les rues Saint-Sacrement, la Blanquerie, Cannau, l'Aiguillerie, de là la place Neuve, Saint-Guilhem, la Triperie-Vieille, le Plan du Palais, et ensuite la place appelée *Canourgue*; arrivée là, elle s'arrêta. Dans un instant, et, avant que la procession y fût toute rendue, cette place fut remplie. Cependant, la file ne discontinuoit pas. La multitude s'agitoit, se pressoit; on s'entre-poussoit de toute part et en tout sens. Il n'y avoit pas assez d'espace pour contenir tout le monde. Les avenues de la place étoient pleines; tous les balcons, toutes les fenêtres garnies. Les murailles offroient l'étrange coup d'œil d'une tapisserie mouvante. Lorsque le trouble

parut cesser, Mgr. l'évêque monta sur le balcon de la mairie, qui donne sur le milieu de la place; les missionnaires y montèrent aussi, et avec eux une grande partie du clergé. Alors notre vénérable prélat prononça quelques mots avec le zèle le plus touchant. Son cœur étoit fortement ému, et son ame enthousiasmée nageoit dans une sainte joie. Il nous dit qu'il vouloit lui-même être compté parmi les missionnaires, qu'il en rempliroit les fonctions, et qu'il feroit tous ses efforts pour contribuer à la sanctification de son peuple. Quand il eut cessé de parler, les missionnaires étant tombés à genoux devant lui, il les revêtit de son pouvoir et de tous ses droits. Cette courte cérémonie eut quelque chose de majestueux et d'imposant qui donna aux spectateurs une grande idée de la mission. Les missionnaires s'étant relevés, le chef jeta les yeux sur son immense auditoire, et parla à peu près en ces termes :

« Chrétiens, ce n'est pas au nom des » puissances de la terre, ce n'est pas au

» sollicité pour son peuple le bienfait de
» la mission. Vous en trouverez dans la
» personne de ces dignes magistrats qui,
» dans une parfaite harmonie avec les mi-
» nistres du Seigneur, concourront de
» leur autorité et de leur exemple à l'or-
» dre et à l'édification. S'il faut de grands
» exemples, vous en trouverez dans les
» membres de cette célèbre université de
» médecine, jaloux d'imiter la conduite
» admirable que tinrent autrefois leurs
» illustres prédécesseurs, pendant la mis-
» sion du père Bridayne; dans la personne
» de ces braves militaires, héritiers de la
» bravoure et de la piété des anciens preux.
» Je sais qu'après s'être couverts de lau-
» riers au service de leur patrie, ils tra-
» vailleront avec non moins d'ardeur au
» salut de leurs ames, pour mériter la
» couronne immortelle. Chrétiens, écou-
» tez l'invitation que Dieu vous fait au-
» jourd'hui par notre bouche; n'endurcis-
» sez point vos cœurs, soyez dociles à la
» voix qui vous rappelle. Vous étiez ac-
» cablés d'inquiétudes, de peines, de cha-

» grins; nous venons vous délivrer de tous
» nos maux et vous apporter la paix; tou-
» tes vos haines, toutes vos inimitiés vont
» s'éteindre. Ces époux aigris depuis
» long-temps l'un contre l'autre vont se
» réconcilier avec transport; ce père ir-
» rité contre son fils va sentir renaître
» au fond de son cœur toute sa tendresse,
» et va pardonner à ce fils désormais soumis
» et docile; ces familles divisées vont se
» réunir au sein de la paix. Il me semble
» entendre cette épouse s'écrier : Ah!
» nous la voudrions bien cette paix qui
» faisoit jadis le charme de notre vie! mais
» comment l'acquérir? le germe de nos
» dissensions se reproduit tous les jours.
» Comment l'acquérir, mes frères? eh!
» il est bien facile; écoutez nos avis, sui-
» vez les exercices de la mission, et vous
» l'obtiendrez cette paix que votre cœur
» désire avec tant d'ardeur. Et vous tous,
» qui que vous soyez, nous vous adres-
» sons la même invitation; suivez les exer-
» cices de la mission, venez nous enten-
» dre, profitez de nos instructions, vous

» trouverez le calme et le bonheur; nous
» vous le promettons au nom de ce Dieu
» qui nous envoie parmi vous ».

Voilà, mon cher oncle, tout ce que je pus recueillir; la distance où je me trouvois ne me permit pas d'en entendre davantage. Mais plût à Dieu qu'en vous rapportant ce morceau ma mémoire plus fidèle eût pu rappeler les propres expressions du missionnaire! plût à Dieu que je susse vous le dépeindre lui-même, se livrant à son zèle persuasif, et faisant retentir avec éloquence sa forte et agréable voix! En le voyant entouré de plus de vingt mille personnes, j'éprouvai des sentimens qu'il n'est pas facile d'exprimer; il me sembloit voir le prince des apôtres, monté sur le Capitole, tenant en main une croix, et évangélisant les Romains étonnés.

Après ce discours, Mgr. l'évêque prit encore la parole pour inviter à son tour les auditeurs à suivre la mission, et, lorsqu'il eut terminé son invitation pathétique, ils descendirent tous du balcon pour se rendre à un autel qu'on avoit élevé à

une des extrémités de la place : là il donna la bénédiction au peuple rassemblé, et la cérémonie fut finie. Dès ce moment on eut de la mission une toute autre idée qu'auparavant ; la solennité qu'on venoit d'avoir sous les yeux en avoit imposé à tout le monde, l'impiété conçut quelques craintes, les consciences coupables commencèrent à éprouver quelques troubles ; chacun se retira percé d'un trait qui le suivoit partout.

Cependant les missionnaires, prêts à commencer leurs travaux, se distribuèrent aux différentes paroisses. Après vêpres, il y eut une instruction dans toutes les églises. M. Guyon nous exposa, à la cathédrale, les moyens qu'il falloit mettre en usage pour bien profiter de la mission. Je suis fâché que l'étendue de cette notice ne me permette pas de vous retracer tout ce qu'il nous dit ; il étoit beau dans les moindres choses. L'église contenoit au moins cinq mille personnes, qui se retirèrent toutes pleines d'admiration pour ses talens et pour son éloquence,

Depuis lors ils nous donnèrent tous les jours trois exercices, un à cinq heures du matin, pour les hommes et les femmes indistinctement; un autre, qui avoit lieu à dix heures avant midi, n'étoit que pour les femmes; enfin, le dernier se faisoit à six heures et demie du soir, et il étoit réservé aux hommes exclusivement. C'est à celui-ci seul que mes occupations me permettoit d'aller. J'y assistai le lendemain (lundi 12 mars), et j'y entendis prononcer par M. Guyon le plus beau discours que j'aie jamais entendu. Ah! mon cher oncle, que je regrette que vous n'ayez pu l'entendre! Que de fois je pensai à vous pendant la durée de ce discours! Dans l'enthousiasme où j'étois, je pris vingt fois la résolution de le retenir pour pouvoir ensuite vous le transcrire; je le retins assez bien en effet, mais quelques heures après, lorsque je mis la plume à la main, et que je voulus l'exiger de ma mémoire, je m'aperçus que quelques expressions m'avoient échappé : alors, craignant de le défigurer, je renonçai à mon dessein.

Le désir, inné dans l'homme, de trouver la félicité, en fit le sujet. Il dépeignit les hommes de tous les âges courant après le bonheur, qui fuit devant eux. Ses tableaux étoient d'une ressemblance frappante; ils laissoient voir à chaque instant des traits puisés dans la plus profonde connoissance du cœur humain. Ses descriptions pleines de goût et de génie faisoient image. Pendant qu'il parloit, chaque auditeur croyoit voir devant soi tous les humains se remuer, s'agiter, s'inquiéter, semblables à ces insectes ailés qui voltigent dans les airs et s'agitent en tous sens. Il démontra dans la seconde partie l'impossibilité de trouver le bonheur ailleurs que dans la vertu. Voilà toute l'idée que je puis vous donner de cet admirable discours; mais faites-vous-en une de l'orateur lui-même. Représentez-vous un homme de trente-six ans, d'une belle taille, d'une physionomie noble et majestueuse, réunissant sur sa figure la vivacité de la jeunesse et toute la gravité de l'âge mûr, s'exprimant toujours avec justesse et élégance; un homme

dont toutes les paroles sont claires, précises et harmonieuses, dont la voix est forte, agréable et sonore, les gestes gracieux, naturels et aisés; un homme enfin doué de toutes les qualités qui peuvent exciter l'admiration des autres hommes; tel est M. Guyon : sa parole éclaire l'ignorant, plaît à l'homme instruit, et touche le cœur le plus insensible. Daigne le Seigneur le conserver à la France, et bientôt on verra la foi renaître, la charité régner partout, l'impiété *s'évanouir*, la vertu reprendre son premier empire!

Tandis que ce ministre zélé nous nourrissoit plusieurs fois par jour du pain de la parole de Dieu, ses dignes coopérateurs, non-moins infatigables que lui, le distribuoient dans les autres paroisses avec la même abondance. Ici on développoit les principaux dogmes de la foi; là on prêchoit la morale; ailleurs on instruisoit les fidèles sur la prière et sur tous les devoirs de la religion; dans un autre endroit, on combattoit l'incrédulité, on exhortoit à la charité, à l'amour du prochain, à la bienfaisance;

bienfaisance; en un mot, la grâce du Seigneur pleuvoit de partout. Telle qu'une rosée bienfaisante se répand uniformément sur tous les points d'une terre sèche et aride, ainsi cette grâce tomboit du ciel avec profusion, et portoit avec elle la fécondité et la vie. Ce qui causoit la plus grande joie aux amis de la religion, c'est que tous les cœurs la recevoient avec avidité. Trois heures avant que les exercices commençassent, on voyoit le peuple accourir en foule dans les églises pour y prendre place; toute la ville étoit en mouvement, tout couroit; quiconque ne s'y prenoit pas à bonne heure ne trouvoit plus à se placer, tant le concours étoit grand. L'église de Saint-Pierre, surtout, étoit toujours remplie jusqu'à la porte; les chapelles étoient encombrées, le chœur même étoit toujours plein jusque derrière l'autel et dans la sacristie. C'étoit un empressement dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Tel homme qui se moquoit naguère de ses amis, quand il les voyoit sacrifier une heure du dimanche à enten-

dre un prédicateur, et qui ne se présentoit lui-même dans nos temples qu'une fois l'année, ne balançoit pas alors à se tenir fixé sur une chaise pendant trois ou quatre heures pour attendre l'instruction. Cet artisan, ce laboureur qui auparavant n'auroit pas cru avoir bien rempli sa tâche, s'il n'eût employé au travail une partie du dimanche, quittoit avec plaisir, celui-ci son champ, celui-là son atelier, pour aller entendre la parole divine. Une fois réunis, on chantoit des cantiques; jeunes et vieux, tous unissoient leurs voix au concert commun. Rien de plus touchant que d'entendre six mille hommes répétant tous à la fois ce refrain d'un cantique : *Seigneur! Seigneur! ah! reçois, reçois encore mes soupirs et ma douleur*. Tels devoient être, ce me semble, les chants des Israélites, lorsqu'après un égarement, ils revenoient sincèrement à Dieu. En entendant ces cris élevés vers le ciel, on éprouvoit une émotion douce et tendre, un saisissement profond, un transport inexprimable qui exaltoit l'ame

et la dégageoit des affections terrestres.

Tant de choses donnèrent bientôt l'élan ; on vit sous peu de jours un remuement général ; chaque individu éprouvoit en soi un changement subit, toutes les consciences étoient agitées ; un trouble secret, mais salutaire, s'empara de tous les cœurs ; chacun sortant de son assoupissement, comme d'un sommeil profond, voyoit briller à ses yeux la lumière, et brûloit de la suivre ; on surmontoit les obstacles avec gaîté, on brisoit ses chaînes, le respect humain étoit foulé aux pieds. Il étoit curieux de voir des hommes de tout âge, de toute condition, éloignés des sacremens, quelquefois depuis plus de trente ans, rentrer tout à coup en eux-mêmes, et tomber aux pieds d'un confesseur ; les fruits de la mission ne se firent pas long-temps attendre. Les premiers jours furent des jours de succès. Les conversions devinrent si nombreuses, que les confesseurs furent peu à peu en trop petit nombre. Mgr. l'évêque se vit obligé d'appeler au secours des missionnaires trente

prêtres des environs, et ceux-ci, en moins de huit jours, furent chargés d'occupations. Les pécheurs entouroient le tribunal de la pénitence, et s'y pressoient comme autrefois les malades autour de Siloë; tous vouloient entrer les premiers; les paralytiques de trente-huit ans, plus impatiens que les autres, s'écrioient qu'il n'y avoit pas assez de piscines; et en effet, il fallut qu'on en fît construire de nouvelles; tout devenoit insuffisant, jusqu'aux églises qui étoient trop petites.

Pendant que les choses alloient ainsi, nos apôtres, insatiables du salut des ames, faisoient un appel solennel à ceux que les passions retenoient encore sous leur joug: Venez, pécheurs, s'écrioient-ils, venez à la mission, et vous ne résisterez pas à ses effets; quelque criminel que vous soyez, suivez nos exercices, et vous serez convertis; nous vous le disons avec assurance, parce que l'expérience nous l'a appris. Et vous, qui êtes incrédules, venez aussi à nos instructions; si vous vous y rendez avec assiduité, vos yeux seront enfin des-

sillés, vous verrez briller la lumière. Mais, vous écriez-vous déjà, vous flattez-vous de faire ce que tant d'autres n'ont pas pu? Vous croyez-vous plus instruits ou plus saints que les prêtres de cette ville? Ah! mes frères, à Dieu ne plaise que cette idée tombe jamais dans notre esprit; les missionnaires savent qu'ils sont les très-humbles serviteurs des prêtres de cette ville, qu'à leur place, ils n'auroient pas fait la moindre partie du bien qu'ils ont fait eux-mêmes; aussi ce n'est ni sur leur sainteté, ni sur leurs talens qu'ils comptent, lorsqu'ils osent se promettre quelque succès; mais ils savent aussi qu'une mission est un moyen divin, une ressource de la miséricorde du Seigneur, pour retirer les pécheurs de l'iniquité, et les mettre sur la voie du salut.

Tel, et mille fois plus attrayant encore, étoit le langage dont ils se servoient; aussi attiroient-ils à eux jusqu'aux ennemis acharnés de la religion. Les uns alloient les entendre pour les critiquer ou pour les tourner en ridicule; d'autres,

poussés par la seule curiosité, vouloient juger de leur éloquence, et tous finissoient par se laisser prendre dans les filets de ces admirables pêcheurs. Mais il en restoit encore de plus opiniâtres, de plus entêtés, je veux dire ces hommes qui trouvent tant de difficultés, qui reproduisent toujours des objections auxquelles on a tant de fois répondu : il étoit à propos de les inviter en particulier. C'est ce que fit M. Guyon; il annonça qu'il se proposoit de traiter des discussions, et qu'il répondroit aux plus fortes objections des incrédules. En effet, il consacra à cet objet cinq discours, dont je vais vous faire connoître le plan.

Premier discours.

Pour être incrédule de bonne foi, il faut avoir rempli quatre conditions indispensables :

Ire. CONDITION. Avoir lu les livres qui prouvent la vérité de la religion. — Après avoir parcouru les ouvrages qui attaquent

la religion de Jésus-Christ, qui lancent contr'elle les traits les plus malins, qui renferment les calomnies les plus odieuses, seroit-il conforme à la justice de ne vouloir pas prendre connoissance de ceux qui la défendent, qui la justifient? Que diroit-on d'un juge qui écouteroit l'un après l'autre, et bien attentivement, tous les témoins à charge, et qui refuseroit d'entendre ceux qui voudroient témoigner en faveur de l'accusé? que penseroit-on de lui, surtout si, au moment où il va prononcer la sentence, il se présentoit devant lui plusieurs témoins reconnus pour des hommes intègres et vertueux qui lui disent: Suspendez votre jugement, nous venons vous révéler une chose qui justifiera pleinement l'accusé, en le rendant tout-à-fait innocent aux yeux de tout le monde; et que ce juge les renvoyât ignominieusement sans vouloir écouter leur déposition? Qu'en penseroit-on? Ne crieroit-on pas que c'est une infamie?

IIe. CONDITION. Avoir étudié la religion sans passion, et d'une manière im-

partiale.—Tout le monde convient que, pour porter un jugement sain, il faut faire taire ses passions, sans quoi on *s'expose* à s'égarer. Nos penchans nous font prononcer en faveur de ce qui nous plaît; il est donc nécessaire de les mettre de côté, lorsqu'on veut juger sainement d'une chose.

Il faut chercher la vérité avec *le désir* sincère de la trouver, et être dans la ferme résolution de l'embrasser quand on l'aura trouvée, quoi qu'il en coûtè, quelque contraire qu'elle puisse être à nos penchans. Si on n'est pas dans ces sentimens, c'est une preuve qu'on ne cherche pas la vérité de bonne foi. Car alors on craint de la rencontrer dans ce qui contrarie nos inclinations, et on désire, au contraire, de la trouver dans ce qui nous flatte; de là, une partialité capable d'égarer le jugement. Combien n'y en a-t-il pas qui la cherchent de cette manière? qui ne lisent l'Écriture que pour y trouver quelque chose à redire, afin d'être en droit de la rejeter!

IIIe. Condition. Avoir suivi la loi connue, c'est-à-dire, avoir pratiqué la religion naturelle. — Dieu, en créant les hommes, l'a gravée au fond de leur cœur, en sorte qu'ils ne peuvent pas la méconnoître ; ils sont donc tenus à s'y conformer. Mais, s'ils l'ont méprisée, ils ont mérité par là leur aveuglement, car Dieu a été en droit d'envelopper la vérité d'épaisses ténèbres pour les punir de n'avoir pas observé la religion qu'ils portoient au fond de leurs consciences : et de quel droit un incrédule exigeroit-il de Dieu de nouvelles connoissances, quand il a dédaigné celles qu'il avoit déjà ?

IVe. Condition. Avoir mis en usage la prière. — Il n'est pas question ici des matérialistes, ce sont des hommes sans principes, sans bases ; par conséquent on ne peut, ni on ne doit jamais discuter avec eux ; mais le déiste, l'incrédule doit avoir demandé à Dieu qu'il l'éclairât, et qu'il lui fît connoître si la religion chrétienne est divine.

Nous ne sommes que poussière aux yeux

...

de Dieu ; si nous avons en nous quelque chose de bon, nous le tenons de lui ; nous devons lui demander les lumières dont nous avons besoin pour découvrir la vérité.

PÉRORAISON. Tous ceux qui se disent incrédules, ont-ils pris la peine d'étudier les preuves de la religion ? en est-il beaucoup qui aient cherché la vérité avec le désir sincère de la trouver et de l'embrasser ? Combien y en a-t-il qui aient observé la religion naturelle ? Où sont ceux qui dans la bonne foi de leurs cœurs aient ardemment demandé à Dieu de leur faire connoître la vraie religion ?

CONCLUSION. Il y a peu d'incrédules de bonne foi, parce qu'il y en a très-peu qui aient rempli les quatre conditions indispensables.

Deuxième Discours.

Peut-on découvrir la vérité quand on la cherche de bonne foi ?

Supposons un homme qui est étranger

à tous les préjugés, qui ne fait partie d'aucune société religieuse, et qui paroît tout à coup dans le monde. En examinant ce qui se passe autour de lui, il se voit environné d'une foule de sectes qui toutes pensent différemment, et qui croient toutes avoir pour elles la vérité. Il est au centre d'un grand cercle, dont toute la circonférence est bordée d'erreurs, excepté un seul point de cette circonférence qui est occupé par la vérité. Les rayons qui conduisent à l'erreur sont sans nombre; celui qui aboutit à la vérité est seul. Que deviendra cet homme? quel rayon suivra-t-il?—Au moyen d'une réflexion sérieuse, d'un examen impartial, cet homme à la seule inspection dira : C'est dans la religion catholique, apostolique et romaine, que se trouve la vérité. Et voici les caractères auxquels il peut la reconnoître.

Ier. Caractère. Cet homme se dira : Ceux qui ont une religion ont des temples, un code de morale, et surtout un symbole de croyance qu'ils puissent se faire passer de père en fils, et au moyen

duquel ils fissent leur foi. Mais les philosophes n'ont ni temples, ni code de morale, ni symbole de foi. Ils flottent dans l'incertitude, ils ne savent quels principes donner à leurs enfans. Tel article qui est admis par quelques-uns d'entr'eux est rejeté par d'autres; cependant la vérité est une. Ce n'est donc pas chez les philosophes qu'il faut la chercher.

IIe. CARACTÈRE. La vérité doit se trouver là où il y a plus de grandes vertus, ou bien, la vérité doit être dans cette religion de laquelle on s'approche davantage à mesure qu'on devient plus vertueux. Or il est de fait que, lorsqu'il se rencontre dans les différentes sectes des personnes de grande vertu, ces personnes se rapprochent davantage de la religion catholique; et, si elles l'embrassent, elles deviennent ordinairement des modèles de vertu. Au contraire, à mesure qu'on devient mauvais catholique, on penche davantage vers les sectes, et, s'il arrive que des catholiques passent à quelques sectes, à la protestante, par exemple, ils

sont tous de mauvais protestans. Ajoutons encore une chose qui est on ne peut pas plus remarquable ; c'est que, plus on devient vertueux dans la religion catholique, loin de se rapprocher des autres religions, on s'affermit dans la sienne.

III°. Caractère. La vérité doit être là où l'on voit le plus grand dévoûment, là où se font les plus grands sacrifices. — Ici le caractère est tranchant. J'en ai pour garans ces missionnaires qui abandonnent leurs parens, leurs plaisirs, leur fortune, pour aller prêcher l'Évangile dans les Indes, et parmi des sauvages : ils vont se perdre dans des déserts, s'ensevelir dans une obscurité profonde ; on ne parlera plus d'eux ; le monde ne saura rien du bien ; des sacrifices qu'ils auront faits. Que dis-je? ils vont peut-être s'offrir à une mort violente ; néanmoins ils partent. Je puis encore citer ces vierges pieuses qui sacrifient leur jeunesse et leur vie entière au soulagement des malheureux, qui s'arrachent volontairement aux plaisirs que leur offroit le monde, pour

aller respirer l'air infect des hôpitaux, et se livrer à des fonctions pénibles et dégoûtantes. Quelques sectes ont aussi voulu avoir des missionnaires, mais ils n'avoient ni le même zèle, ni le même dévoûment; aussi leur ministère a-t-il été frappé de stérilité. Et vous, philosophes, montrez-nous les vôtres : quels sont entre vous les hommes zélés qui renoncent à eux-mêmes pour aller prêcher le philosophisme parmi des barbares, ou qui sacrifient leur santé à secourir l'humanité souffrante?... Votre système est le système de l'égoïsme.

IV°. Caractère. La vraie religion doit être celle qui a été défendue par des hommes intègres, éclairés, justes, dont les mœurs ont été pures. Or, la religion catholique a plus de pareils défenseurs qu'aucune autre religion. Elle compte parmi les anciens, les Tertullien, les Origène, les Augustin, les Jérôme, etc.; parmi les modernes, les Newton, les Leibnitz, les Pope, les Corneille, les Racine, les Despréaux, les Bossuet, les Fé-

nélon, les Pascal, et une foule d'autres.

V°. Caractère. On peut regarder comme la véritable religion celle qui a été attaquée par toutes les autres, celle dont les détracteurs ont été des libertins, des hommes de mœurs dissolues. C'est précisément ce qui est arrivé à la religion catholique. Elle a pour elle la vérité qui n'est qu'une; les erreurs sont multipliées à l'infini, elles se déclarent toutes contre elle. En second lieu, ses ennemis les plus acharnés ont tous été des hommes soumis à leurs passions, portés à tous les vices... Dieu auroit-il détrompé de préférence les méchans, tandis qu'il laisseroit les justes gémir dans l'erreur?

Enfin, ce qui prouve encore en faveur de la religion catholique, c'est que presque tous ses ennemis, arrivés au moment de la mort, se sont convertis à elle. En vain objectera-t-on que dans ce moment les facultés de l'ame sont affoiblies, que les préjugés de l'enfance se réveillent, que c'est la peur qui fait revenir à la religion; l'homme de bonne foi conviendra

toujours qu'on n'a pas peur de ce qu'on ne croit pas; que, s'il étoit vrai que les préjugés de l'enfance se réveillassent au moment de la mort, un homme qui auroit été élevé dans la philosophie, et qui se seroit converti dans la suite, se voyant sur le point de mourir, voudroit retourner à la philosophie, et c'est ce qui n'arrive pas: qu'un catholique qui auroit été *protestant* dans sa jeunesse, sentant approcher sa dernière heure, voudroit revenir au protestantisme, et cela n'arrive pas : au contraire, l'expérience apprend que cet homme veut rendre son dernier soupir dans la religion catholique.

CONCLUSION. Il est donc possible à un homme qui cherche sincèrement la vérité, de la trouver au milieu des erreurs qui l'entourent.

Troisième Discours.

Dieu peut-il manifester des mystères? en les manifestant peut-il exiger que nous les croyons sans les comprendre? les croire

sans les comprendre répugne-t-il à la raison?

1°. L'intelligence de Dieu étant infinie et celle de l'homme infiniment bornée, il s'ensuit qu'il y a des choses que Dieu comprend et que nous ne pouvons comprendre. Il peut donc nous révéler des mystères. On peut même dire qu'il le doit; car la religion reposant sur ses attributs, qui sont infinis, elle doit renfermer des choses qui soient nécessairement au-dessus de l'intelligence humaine.

2°. Dieu ne peut pas nous tromper. Lors donc que nous sommes sûrs qu'il nous a révélé quelque chose, nous devons le croire aveuglément; il a droit de l'exiger de nous.

3°. Les mystères qui paroissent et qui sont les plus inconcevables, sont la Trinité et l'Eucharistie. Mais, malgré l'obscurité qui les couvre, on ne peut pas dire qu'ils répugnent à la raison; seulement ils sont au-dessus de la raison. La religion ne nous dit point : trois dieux ne font qu'un dieu, ce seroit absurde; mais trois

personnes ne font qu'un dieu, et cette proposition n'a rien qui répugne. Quant au mystère de l'Eucharistie, tout impénétrable qu'il est, il n'offre non plus aucune absurdité. Le corps de Jésus-Christ ne peut-il pas avoir une manière d'être, un mode d'existence qui nous soit inconnu, et qui lui permette de se trouver présent sous les espèces du pain?... Et puis, quelle est la religion qui sera sans mystère? Que le matérialiste nous explique la matière pensante et agissant par elle-même. Que l'athée nous la fasse comprendre éternelle ou se donnant l'existence à elle-même. Lui supposera-t-il une faculté créatrice? où réside-t-elle? Hors de la collection? C'est un Dieu lui-même que vous admettez, lui dirons-nous. Dans la collection? Il admet alors qu'elle s'est créée elle-même, et conséquemment qu'elle existoit avant d'être; car, pour se donner l'être, il faut exister. Il quitte la religion catholique à cause de ses mystères, et il embrasse des systêmes qui le forcent à dévorer des absurdités.

Conclusion. La raison, loin d'être révoltée par les mystères, commande aux hommes de les admettre, parce qu'il est dans l'ordre qu'ils se soumettent à une raison supérieure à la leur.

Quatrième Discours.

La révélation étoit-elle nécessaire? la raison seule ne suffisoit-elle pas pour rendre l'homme heureux?

Iᵉʳ. Point. Tableau du monde avant Jésus-Christ, lorsqu'il étoit sous l'empire de la raison. Erreurs des sages de l'antiquité, orgueil de Socrate, de Platon, d'Aristide, d'Alcibiade. Vanité de Solon, de Zénon. Leur égoïsme, leur folie, leur extravagance dans le culte des idoles. Cruauté, férocité du peuple. Préférence du bien particulier au bien général.

La révélation arrive, tout change : les ténèbres sont dissipées, et la clarté brille. L'orgueil fait place à l'humilité évangélique; la croyance est fixée : aux extravagances du paganisme succèdent des cérémo-

nies touchantes et majestueuses. Une récompense infinie est promise à la vertu : le vice est menacé d'une punition éternelle ; le désespoir n'est plus la seule ressource de l'innocence opprimée ; des consolations lui sont réservées dans une autre vie : la charité prend la place de l'égoïsme ; l'intérêt général passe avant le bien particulier ; en un mot, la doctrine *de Jésus-Christ* établit partout le calme, la paix *et* le bonheur.

IIe. Point. Tableau de la France sous un nouvel empire de la raison sur la fin du dix-huitième siècle. Renversement de toutes les lois ; désordres effroyables ; licence effrénée ; abus monstrueux. Sentimens d'Helvétius, de J. J. Rousseau, de Voltaire, de Diderot, de Raynal : extravagances, horreurs révoltantes de leurs systêmes. Conséquences de leurs principes.

Péroraison. Invitation à se mettre au niveau des lumières du siècle, mais dans un sens inverse pour les abhorrer. Il faut tout oublier, mais de cœur et non de mé-

moire; tout pardonner, mais se rappeler tout pour s'en faire une leçon. Haine à la philosophie; amour, indulgence aux philosophes. La philosophie possède une lumière vive; oui, c'est un flambeau élevé au sommet d'un rocher, d'un écueil, pour avertir les navigateurs de s'en tenir éloignés. C'est l'enseigne de la mort qui nous crie : *Ne vous approchez pas, ici on périt d'un funeste naufrage.*

Cette péroraison fut un chef-d'œuvre dans le genre sublime.

Cinquième discours.

Les preuves qui établissent la divinité du christianisme sont, la sainteté de la vie de Jésus-Christ, le changement arrivé à la face de l'univers, les martyrs, les miracles. Arrêtons-nous à ce dernier genre de preuves.

1°. Qu'est-ce qu'un miracle? C'est un acte qui déroge aux lois de la nature. Dieu seul peut en être l'auteur : si nous voyions un homme marcher sur la surface des

eaux, d'un pied aussi ferme que nous marchons nous-mêmes sur la surface de la terre, nous nous écririons : Voilà un miracle. Si, lorsque la mer est en courroux, quelqu'un se présente et dit à la mer de se calmer, et que tout à coup la mer cesse de soulever ses vagues, nous dirons : C'est un miracle.

2°. Jésus-Christ pouvoit-il faire des miracles? Il est clair que celui qui a posé les lois peut les enfreindre. Dieu a établi des lois constantes et uniformes, mais il peut s'être réservé le droit d'y déroger. quand il le trouveroit bon. Il est le maître.

3°. Les miracles de Jésus-Christ étoient-ils bien des miracles?

On présente à Jésus-Christ un paralytique couché dans son lit. Jésus le regardant lui dit : Mon ami, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Alors les docteurs de la loi disent en eux-mêmes : Cet homme blasphême. Mais Jésus connoissant ce qui se passoit en eux leur dit : Pourquoi faites-vous en vous-mêmes des jugemens injustes? Qu'est-ce qu'il est plus

facile de dire : Vos péchés vous sont remis; ou bien, levez-vous et marchez ; or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et marchez.

Le malade se lève et s'en retourne à sa maison. Cela peut-il se faire sans un miracle? a-t-on jamais connu une manière de guérir les malades sans les toucher, sans les approcher?

Dans une autre circonstance un homme va trouver Jésus, et le prie d'aller chez lui pour guérir son fils qui se mouroit. Jésus lui répond : Votre fils se porte bien. Et en effet, à l'heure même où Jésus avoit parlé, le fils, qui étoit loin de là, fut guéri. N'est-ce pas un miracle? La science humaine la plus éclairée peut-elle opérer une pareille guérison à une distance considérable?

Jésus étant monté sur une montagne, une grande multitude de peuple vint à lui : or, voulant faire un miracle, il dit à ses disciples : Il y a trois jours que ces gens ne me quittent point, j'ai compassion

d'eux, je ne veux pas les renvoyer qu'ils n'aient mangé.

Aussitôt il fait asseoir le peuple: il prend sept pains, et quelques petits poissons que les disciples avoient là, et il en rassasia quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. N'est-ce pas là un prodige? — Mais il avoit fait apporter des vivres auparavant. — Comment! il y avoit fait apporter des vivres sans qu'on s'en aperçût? sans que personne s'en doutât? Pense-t-on qu'il soit facile de faire apporter des provisions sur une montagne? Les militaires savent le train et les bagages qu'il faut pour charrier de quoi nourrir plus de quatre mille personnes; et tout cela se seroit fait sans que personne l'eût vu!

Un homme distingué, riche, qui avoit beaucoup de parens, beaucoup d'amis, et qui étoit connu d'un grand nombre de personnes, étoit mort. Depuis quatre jours, il avoit été mis dans un tombeau. Jésus va chez lui, il arrive dans sa maison. Un grand nombre de juifs qui y étoient allés

pour

pour consoler les parens du défunt, se trouvoient présens. Ayant vu arriver Jésus, ils ne le quittoient pas, ils le suivoient partout, épiant tout ce qu'il faisoit : ils se disoient à eux-mêmes : Voyons ce qu'il fera ; cet homme a une grande réputation, il se flatte de faire des prodiges, suivons-le de près, examinons. Cependant, Jésus demandé qu'on l'amène au tombeau ; on l'y conduit. Arrivé là, un grand nombre de personnes se rangent autour de lui, attentives à ce qu'il alloit faire. Il fait ôter la pierre qui fermoit le cercueil, aussitot il en sort une odeur infecte ; alors Jésus lève les yeux au ciel, et adresse quelques paroles à son Père. Ayant ensuite jeté les yeux sur le mort, il l'appelle par son nom : *Lazare, s'écrie-t-il, sortez*. Le mort se lève, on le délie, il marche. Pourra-t-on dire que ce n'est pas là un miracle? Incrédules, connoissez-vous quelque moyen de rendre subitement la santé à un homme qui depuis trente ans est étendu sur un lit sans pouvoir remuer, et de la lui rendre sans atten-

chement, sans remèdes? avez-vous un procédé par lequel vous puissiez guérir une maladie grave à une distance considérable? possédez-vous le secret de ressusciter les morts? — Mais tout cela n'est pas certain. — Ah! cela n'est pas certain! Cependant un grand nombre de personnes étoient présentes; toutes avoient les yeux fixés sur Jésus, pour voir ce qu'il alloit faire : elles étoient instruites de sa réputation; la plupart n'étoient là que pour voir s'il feroit un miracle, et prenoient toutes les précautions nécessaires pour ne pas se laisser tromper : le miracle arrive; elles le voient et se convertissent. C'étoit pourtant des juifs acharnés contre Jésus-Christ qui cherchoient un moyen de le trouver en défaut, qui se tenoient sur leur garde, et qui n'auroient pas manqué de découvrir l'imposture, s'il y en eût eu. Qu'arrive-t-il? c'est qu'ils vont répandre dans toute la ville de Jérusalem ce qu'ils venoient de voir. Ils n'avoient aucun intérêt à publier un mensonge, puisqu'ils étoient les ennemis de Jésus. Et quand ils

l'auroient voulu, comment se seroient-ils accordés dans les récits? L'un auroit raconté d'une façon, l'autre de l'autre, tandis qu'ils disent tous la même chose : aussi personne ne doute; les juifs croient, et, ne pouvant pas combattre la vérité de ce fait, ils prennent la résolution de faire mourir Jésus.

Mais voici un autre fait qui certainement est un miracle, et qui seul suffiroit pour prouver la divinité du christianisme: Les juifs mettent Jésus à mort; ils se rappellent qu'il a dit qu'il ressusciteroit dans trois jours; alors ils se disent entre eux : Ses disciples sont dans le cas de venir enlever son corps, et de dire ensuite qu'il est ressuscité; prenons des mesures pour empêcher que cela n'arrive, parce que la fin seroit pire que le commencement; mettons une bonne garde autour de son tombeau. Aussitôt le bruit de cette démarche se répand dans Jérusalem, tout le monde en est instruit; la garde même est informée de ce qu'on veut prévenir. Elle est donc placée autour du tombeau de

Jésus-Christ. Les apôtres, de leur côté, se rassemblent et se communiquent entre eux ces pensées : Jésus a fait en notre présence de grandes choses, tout annonce que c'est un envoyé de Dieu ; cependant, s'il ne ressuscite pas, nous avons été trompés. Il a dit qu'il seroit mis à mort, et il l'a été ; il a dit aussi qu'il ressusciteroit dans trois jours : attendons. Ils attendent donc ; et, lorsque le troisième jour est arrivé, Jésus sort du tombeau. Tout à coup la garde est saisie de frayeur, elle se disperse ; on accourt, et on ne trouve plus le corps de Jésus. Alors, ne pouvant pas se refuser à l'évidence, les juifs qui étoient de bonne foi se convertissent : mais les princes des prêtres et les sénateurs enjoignent aux gardes de publier que, pendant qu'ils dormoient, ses disciples sont venus l'enlever. Pendant qu'ils dormoient! Ces gardes étoient des soldats accoutumés aux veilles et à la fatigue, élevés à une dure discipline. Ils sont instruits de ce qui se passe, ils savent que de leur témoignage dépend la

croyance de tout Jérusalem. Ils sont en grand nombre : et ils s'endorment tous! Pas un ne veille ; non, ils sont tous ensevelis dans un profond sommeil!.... Et comment ont-ils pu voir ce qui se passoit? S'ils dormoient, peut-on croire ce qu'ils disent? Dans les tribunaux ajouteroit-on foi au témoignage d'un homme qui diroit : *Je dormois profondément pendant que ce que j'atteste avoit lieu?* Et les apôtres, ces hommes simples et peu rusés, comment ont-ils pu tromper la vigilance des gardes? On supposera peut-être qu'ils ont creusé un souterrain pour arriver au tombeau, et enlever ainsi le corps de leur maître? mais le sépulcre étoit taillé dans le roc : comment, dans si peu de temps, et sans être vus de personne, auroient-ils pu creuser sur une pierre dure, et s'y faire un passage d'une longue distance? Supposez, contre toute raison, qu'ils l'eussent pu ; à l'ouverture du tombeau, n'auroit-on pas aperçu les traces de ce passage? et, si les juifs en avoient vu quelques traces, ne l'auroient-ils pas dit? Ce-

pendant ils ne l'ont pas dit; donc cela n'étoit pas. Dira-t-on que les apôtres l'ont enlevé de force? Quoi! ces hommes foibles, dont le plus intrépide a été naguère déconcerté par une servante, seront devenus tout à coup assez guerriers pour aller lutter contre une garde bien armée? Combien étoient-ils pour cela? Douze, douze pêcheurs sans armes, sans soutien, sans protection. Mais encore, si cela étoit, les gardes ne l'auroient-ils pas dit? n'auroient-ils pas avoué qu'ils avoient été trop foibles pour résister, et qu'ils avoient été dispersés ou vaincus? cependant ils ne l'ont pas dit; donc cela n'étoit pas.

Quelque temps après, les disciples étant assemblés dans un lieu dont toutes les portes étoient fermées, Jésus paroît au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous, *pax vobis*. Ils étoient au nombre de cinq cents. Si, au lieu de Jésus-Christ, c'eût été un fantôme, auroient-ils tous été dupes de cette illusion? Thomas étoit absent, on le lui raconte; il dit : Je n'en crois rien : on insiste; il répond : Je ne le

croirai que lorsque je l'aurai vu ; et encore, de peur de me laisser éblouir, je voudrois mettre ma main dans son côté, et mes doigts dans les plaies de ses mains et de ses pieds. Huit jours après, comme il étoit présent, Jésus paroît encore : *Pax vobis*. Thomas, mettez vos doigts dans mes plaies, voyez mes mains et mon côté. Thomas s'approche, touche, s'en assure, et tombe à ses pieds : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*, s'écrie-t-il. Jésus passa ensuite quarante jours avec ses disciples, qui étoient au nombre de cinq cents. Ils ne pouvoient certainement pas être tous induits en erreur, il n'est pas possible non plus qu'ils se soient accordés tous à vouloir tromper l'univers ; mais, s'ils l'eussent voulu, auroient-ils pu ?

Supposons qu'après trois jours d'attente les apôtres aient été trompés ; que Jésus-Christ ne soit pas ressuscité. Ils se rassemblent, et le chef prenant la parole s'exprime ainsi : Mes amis, nous voilà tous trompés ; Jésus-Christ avoit promis qu'il ressusciteroit, il ne l'a pas fait ; donc il

eaux, d'un pied aussi ferme que nous marchons nous-mêmes sur la surface de la terre, nous nous écririons : Voilà un miracle. Si, lorsque la mer est en courroux, quelqu'un se présente et dit à la mer de se calmer, et que tout à coup la mer cesse de soulever ses vagues, nous dirons : C'est un miracle.

2°. Jésus-Christ pouvoit-il faire des miracles? Il est clair que celui qui a posé les lois peut les enfreindre. Dieu a établi des lois constantes et uniformes, mais il peut s'être réservé le droit d'y déroger, quand il le trouveroit bon. Il est le maître.

3°. Les miracles de Jésus-Christ étoient-ils bien des miracles?

On présente à Jésus-Christ un paralytique couché dans son lit. Jésus le regardant lui dit : Mon ami, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Alors les docteurs de la loi disent en eux-mêmes : Cet homme blasphême. Mais Jésus connoissant ce qui se passoit en eux leur dit : Pourquoi faites-vous en vous-mêmes des jugemens injustes? Qu'est-ce qu'il est plus

facile de dire : Vos péchés vous sont remis; ou bien, levez-vous et marchez ; or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et marchez.

Le malade se lève et s'en retourne à sa maison. Cela peut-il se faire sans un miracle? a-t-on jamais connu une manière de guérir les malades sans les toucher, sans les approcher?

Dans une autre circonstance un homme va trouver Jésus, et le prie d'aller chez lui pour guérir son fils qui se mouroit. Jésus lui répond : Votre fils se porte bien. Et en effet, à l'heure même où Jésus avoit parlé, le fils, qui étoit loin de là, fut guéri. N'est-ce pas un miracle? La science humaine la plus éclairée peut-elle opérer une pareille guérison à une distance considérable?

Jésus étant monté sur une montagne, une grande multitude de peuple vint à lui : or, voulant faire un miracle, il dit à ses disciples : Il y a trois jours que ces gens ne me quittent point, j'ai compassion

d'eux, je ne veux pas les renvoyer qu'ils n'aient mangé.

Aussitôt il fait asseoir le peuple; il prend sept pains, et quelques petits poissons que les disciples avoient là, et il en rassasia quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. N'est-ce pas là un prodige? — Mais il avoit fait apporter des vivres auparavant. — Comment! il y avoit fait apporter des vivres sans qu'on s'en aperçût? sans que personne s'en doutât? Pense-t-on qu'il soit facile de faire apporter des provisions sur une montagne? Les militaires savent le train et les bagages qu'il faut pour charrier de quoi nourrir plus de quatre mille personnes; et tout cela se seroit fait sans que personne l'eût vu!

Un homme distingué, riche, qui avoit beaucoup de parens, beaucoup d'amis, et qui étoit connu d'un grand nombre de personnes, étoit mort. Depuis quatre jours, il avoit été mis dans un tombeau. Jésus va chez lui, il arrive dans sa maison. Un grand nombre de juifs qui y étoient allés pour

pour consoler les parens du défunt, se trouvoient présens. Ayant vu arriver Jésus, ils ne le quittoient pas, ils le suivoient partout, épiant tout ce qu'il faisoit : ils se disoient à eux-mêmes : Voyons ce qu'il fera ; cet homme a une grande réputation, il se flatte de faire des prodiges, suivons-le de près, examinons. Cependant, Jésus demande qu'on l'amène au tombeau ; on l'y conduit. Arrivé là, un grand nombre de personnes se rangent autour de lui, attentives à ce qu'il alloit faire. Il fait ôter la pierre qui fermoit le cercueil, aussitot il en sort une odeur infecte ; alors Jésus lève les yeux au ciel, et adresse quelques paroles à son Père. Ayant ensuite jeté les yeux sur le mort, il l'appelle par son nom : *Lazare*, s'écrie-t-il, *sortez*. Le mort se lève, on le délie, il marche. Pourra-t-on dire que ce n'est pas là un miracle? Incrédules, connoissez-vous quelque moyen de rendre subitement la santé à un homme qui depuis trente ans est étendu sur un lit sans pouvoir remuer, et de la lui rendre sans attou-

quelques hérétiques : que la confession est une innovation de l'invention des prêtres. Il la combattit par ce dilemme : que, si la confession étoit une innovation, il falloit qu'elle se fût établie peu à peu ou d'une manière subite; et que ces deux suppositions étoient insoutenables. Voici à peu près le sommaire de son raisonnement : Si un jour un prêtre, soit dans une ville, soit dans un village, étoit monté en chaire, et avoit dit à ses paroissiens : Mes frères, jusqu'à présent vous vous êtes contentés d'avouer vos fautes à Dieu, cela ne suffit plus, il faut que vous veniez les confesser à moi; il se seroit infailliblement trouvé plusieurs personnes dans son auditoire qui lui auroient dit : Mais nos pères ne se confessoient pas; avant vous aucun prêtre ne s'est avisé d'exiger une confession auriculaire. Supposé que les habitans de cette ville ou de ce village se fussent soumis sans rien dire; comment cet usage auroit-il pu s'établir dans les villes où il y a ordinairement beaucoup de gens instruits? comment n'auroit-il trouvé au-

cun contradicteur? comment se seroit-il répandu dans toutes les villes de la France, dans toute l'Europe et dans les autres parties du monde? car on se confesse dans tout l'univers catholique. Une autre raison qui paroît bien forte, c'est qu'aucun historien n'a parlé de l'époque où cet usage auroit commencé à s'introduire. Les faits les moins essentiels ont été consignés dans l'histoire; comment celui-là, qui étoit d'une aussi haute importance, n'auroit-il pas été cité? personne n'en a parlé. Voici encore une raison qui est frappante : Dans tous les siècles de l'Eglise il y a eu des hérétiques qui ont fait guerre ouverte à l'Eglise, qui lui ont reproché tout ce qu'ils ont pu; comment ont-ils laissé passer cette innovation sans rien dire?

Il n'est pas plus admissible que la confession se soit établie tout d'un coup chez tous les peuples catholiques; car il faudroit dire que les prêtres de tous les pays se sont mis cela dans la tête le même jour pour exiger du peuple une confes-

sion jusqu'alors inconnue ; et cet accord général seroit un miracle qui prouveroit incontestablement que la confession auroit Dieu pour auteur.

Enfin les dispositions relatives à la solennité de l'amende honorable finirent. Tout fut prêt ; les femmes furent invitées à se présenter les premières devant le trône du Juge redoutable pour *le fléchir* et le désarmer ; elles nous préparèrent la voie, et le disposèrent à écouter les cris de notre douleur et de notre repentir. Le lendemain, ce fut notre tour ; nous nous rendîmes à l'église tous munis d'un cierge. En y arrivant, nous vîmes qu'on y avoit élevé près de la grande porte un autel magnifique, surmonté d'un dôme riche et précieux, tout garni de guirlandes et de fleurs. Tout le monde étant rendu, M. Guyon monta en chaire, et commença à nous entretenir de la cérémonie qui alloit avoir lieu. Il n'eut pas de peine à nous disposer au recueillement; nous étions déjà concentrés en nous-mêmes par la seule vue des préparatifs. Il

nous fit l'énumération de nos égaremens en les mettant en parallèle avec ceux du peuple juif. Dieu! que d'idées nouvelles pour nous! que de fautes auxquelles nous n'avions jamais fait attention! que d'offenses graves commises avec légèreté! Le tableau de nos prévarications déroulé devant nous, nous inspiroit je ne sais quelle horreur pour notre conduite passée. La liste des grâces méprisées, étalée à nos yeux, nous indignoit contre nous-mêmes. Déjà nous sentions naître dans nous le besoin de réparer tant d'outrages, et de demander pardon de notre malice, quand tout à coup nous vîmes sortir du chœur une longue file de prêtres qui, les yeux baissés et la face consternée, se dirigeoient vers le fond de l'église. Ils précédoient Mgr. l'évêque, qui portoit le saint Sacrement, et qui se rendoit à l'autel dont je vous ai déjà parlé. Pendant que Jésus-Christ passoit ainsi au milieu de nous, tout le monde se prosternoit la face contre terre. Les prêtres chantoient le verset *Parce, Domine,* et le peuple répon-

doit : *Grâce, grâce, suspends l'arrêt de tes vengeances, etc.* Aussitôt que Jésus-Christ, caché sous les voiles eucharistiques, fut arrivé sur le trône qu'on lui avoit préparé, l'église fut toute illuminée; nos cierges furent allumés en un clin-d'œil. Cette réunion de six mille flambeaux parsemés au milieu de l'église, présentoit l'image du firmament dans une *belle* nuit d'été. Alors M. Guyon reprit la parole.

Chrétiens, nous dit-il, le voilà votre Dieu : vous brûlez de lui demander pardon; mais pouvez-vous espérer qu'il vous l'accorde, si vous conservez vous-mêmes quelques inimitiés entre vous? Ce Dieu qui ne vous a promis d'oublier vos fautes qu'autant que vous oublieriez celles de vos frères, exige que vous remplissiez cette condition. Vous pardonnez-vous les uns les autres? *Oui, je pardonne; nous nous pardonnons tous,* s'écria tout le peuple à la fois, d'une voix forte et assurée. Eh bien! mes très-chers frères, puisque vous vous pardonnez mutuellement, espérez que le Seigneur vous pardonnera

aussi. Exprimez-lui sincèrement votre repentir, demandez-lui grâce du fond de vos cœurs, et il oubliera toutes vos iniquités. Êtes-vous fâchés des outrages qu'il reçoit tous les jours dans ce sacrement, de ceux que vous lui avez fait vous-mêmes? lui en demandez-vous pardon? Oui, répond encore le peuple, emporté par le même élan, *nous lui en demandons mille fois pardon; pardon, ô Jésus! pour tout l'univers!* Qui pourroit jamais rendre ce qu'éprouva tout l'auditoire dans ce moment? les larmes couloient de tous les yeux, les cœurs les plus durs étoient attendris. Que ne vous trouviez-vous là, impies, vous qui promenez languissamment votre ennui, et qui entrez quelquefois dans nos temples pour vous amuser un instant, et tourner nos cérémonies en ridicule; votre ame, quoique insensible aux douces impressions, en eût peut-être été émue, et vous vous seriez dit: Sortons de ce lieu, ce n'est pas ce que nous cherchions.

Le zèle de M. Guyon ne lui permit pas

d'en rester là ; il écouta son transport, et, se faisant l'organe de tout le peuple présent, il offrit à Jésus-Christ toute la contrition et l'amertume de nos cœurs. Après lui, Mgr. l'évêque nous fit encore une exhortation appropriée à la circonstance, et, aussitôt qu'elle fut terminée, les prêtres précédant leur prélat et le saint Sacrement, s'acheminèrent vers le chœur. Cette solennité, ainsi que tous les exercices du soir, fut accompagnée de la bénédiction épiscopale.

Tant de grandes choses pouvoient-elles ne pas produire de grands effets? Il auroit bien fallu que les cœurs fussent enfoncés dans le plus profond endurcissement ; mais il n'en étoit pas ainsi, les habitans de Montpellier prouvèrent, dans tout le cours de la mission, que leur égarement n'étoit qu'une erreur momentanée, et qu'il ne leur falloit qu'une occasion pour être ramenés à la vérité. Cependant, me direz-vous, ils avoient auparavant les exhortations de leurs pasteurs, qui, non contens de les appeler à la vertu, leur en

fournissoient eux-mêmes l'exemple. Cela est vrai ; mais savez-vous qu'une voix qui s'est si souvent fait entendre, finit par faire moins d'impression ? tandis qu'une mission est un moyen nouveau, un pouvoir irrésistible qui remue les cœurs, comme un souffle impétueux agite l'Océan jusqu'au fond de ses abîmes.

Quoique les choses tendissent vers leur fin et la promissent heureuse, les missionnaires ne lâchoient pas leurs mesures : c'étoient toujours de nouveaux moyens qu'ils mettoient en œuvre. Ils nous proposèrent une retraite de huit jours, pendant laquelle ils nous exhortèrent à méditer sur les quatre fins dernières ; et, pour nous fournir une ample matière, M. Caillau nous donna un discours sur la mort. Il nous fit considérer ce qu'elle a de commun pour tous les hommes, et de spécial pour chaque individu. Il finit en nous faisant remarquer la différence épouvantable qu'il y a entre la mort du juste et celle de l'impie.

Le lendemain, M. Guyon appela notre

attention sur le péché considéré par rapport à Dieu et par rapport à l'homme ; il conclut que le péché rend l'homme coupable envers Dieu, de révolte, d'ingratitude et de déicide ; et que, par rapport à lui, il le rend malheureux.

Les deux discours suivans furent prononcés par le même missionnaire, et avoient pour sujet le jugement et l'enfer. Je ne puis résister au désir de vous en présenter quelques fragmens.

Le jugement.

1er. POINT. Les pécheurs dont toutes les actions seront dévoilées.

Réveil des morts, leur appel devant Dieu. Leurs crimes dévoilés. *Ignominiam tuam et nuditatem tuam revelabo.*

2e. POINT. Le pécheur sans appui, sans ressource, sans espérance. Plus de miséricorde, le temps en est passé; plus d'excuses, plus de protecteurs, toutes les créatures contre lui. Incrédule, qu'as-tu à répondre? dira le souverain Juge. — *Je*

voulois croire, mais je n'ai pas pu. — Tu n'as pas pu! Mais la gloire des méchans, l'opprobre des justes, le triomphe du vice, l'humiliation de la vertu; tout cela ne te disoit-il pas assez qu'il devoit y avoir une autre vie? qu'as-tu fait pour croire? as-tu seulement pris la peine d'étudier la religion que tu tournois en ridicule? Tu as passé tes jours dans les plaisirs, tu as critiqué la religion, les prêtres; tu as calomnié les missionnaires; tu n'as pas même daigné suivre la mission. En vain te disoit-on : Suivez la mission; vous vous détromperez. — *Qu'ai-je besoin de mission*, répondois-tu? Mais pardon, ô mon Dieu! je vous mets en discussion avec les incrédules!

Et vous, dont la foi n'a pas été éteinte, chrétiens, qu'aurez-vous à répondre? quelle excuse apporterez-vous? Lorsque Dieu jugera la ville de Montpellier, il appellera les missionnaires. Venez ici, dira-t-il; qu'avez-vous prêché à ce peuple? *reddite rationem villicationis vestræ.* Et toi, peuple, qu'as-tu fait de la mis-

sion? comment en as-tu profité? Mes frères, faudra-t-il que nous ouvrions la bouche pour votre condamnation?

L'enfer.

Dieu dit un jour au prophète : Fils de l'homme, écoutez ce que je vais vous dire, retenez-le bien, et allez le raconter au peuple ; ne lui dissimulez rien, dites tout ce que vous aurez entendu. Mes frères, ne suis-je pas aujourd'hui à la même place que le prophète? Oui, je viens vous dire, de la part de Dieu, de grandes choses, vous annoncer de grands malheurs, dont quelques-uns d'entre vous seront peut-être les tristes victimes. Mais suis-je ici pour vous apprendre qu'un affreux incendie vient de consumer votre maison et les richesses qu'elle contenoit? Ah! de plus grands malheurs encore. Vais-je vous dire qu'un détracteur odieux a déchiré votre réputation au point que vous ne pourrez jamais plus vous remettre dans l'estime de vos amis? qu'un compétiteur

adroit vous a enlevé la place que vous occupiez, et à laquelle vous deviez le rang que vous teniez dans le monde? que la mort vient de frapper l'objet de vos plus douces et de vos plus légitimes affections? Ah! de bien plus grands malheurs encore. Je vais vous parler de l'enfer,...,. de l'enfer! A ce mot, l'incrédulité moderne laisse échapper un dédaigneux sourire. L'enfer, chimère pitoyable, invention industrieuse de la politique, propre à effrayer les enfans. — Mes frères, il n'y a point ici d'enfans; ce n'est donc pas pour eux que je vais traiter cette question, c'est pour vous, et, tout hommes que vous êtes, vous en serez effrayés. Je vais examiner s'il y a un enfer, s'il est nécessaire qu'il y en ait un; s'il est éternel, et s'il est nécessaire qu'il soit éternel; quatre propositions qui font le sujet de cet entretien. Je n'appuierai mes raisonnemens que sur la raison.

1re. Proposition. Dans tous les temps, dans tous les lieux, tous les peuples de l'univers se sont accordés à admettre

l'existence d'un lieu de tourment, réservé à ceux qui ont été méchans sur la terre. Les anciens païens croyoient qu'après leur mort les hommes qui avoient vécu dans l'injustice, seroient mis dans un lieu de supplice, qu'ils appeloient Tartare. Les Chinois, dans leur code de croyance, parlent d'un enfer destiné à devenir le séjour des méchans. Lisez les poëtes anciens : Thésée est représenté subissant de justes châtimens en punition de ses crimes; tous ceux qui comme lui avoient commis quelque action criminelle, étoient regardés comme voués à des tourmens. Platon, rapportant le dialogue de Socrate, dit que les dieux punissent après leur mort ceux qui les ont méprisés. Voyez le peuple juif, il a cru l'existence d'un enfer; cela est prouvé par ces paroles du Prophète : *Quomodo poteris habitare cum igne devorante?* Comment pourrez-vous habiter dans les flammes dévorantes? La religion catholique croit un enfer; toutes les sectes qui s'en sont séparées s'accordent sur ce point; donc

donc tous les peuples anciens et modernes ont cru un enfer; or, cet accord général est une preuve qu'il existe. *In omni re consensio firma gentium omnium est vox naturæ, et argumentum veritatis*, dit Cicéron.

Si Dieu eût fait accorder tous les hommes sur ce point, sans qu'il existât d'enfer, Dieu lui-même nous auroit trompés.

Ce lieu de tourment est-il nécessaire? Aucune réunion d'hommes ne peut exister sans lois; toute société a besoin de lois qui commandent, et celles-ci exigent des lois qui répriment. Dieu nous a donné des lois pour nous gouverner; or, il ne pouvoit nous donner ces lois régissantes sans en établir d'autres pour punir ceux qui les violeroient. A quoi serviroit-il que Dieu nous eût donné certaines lois, s'il n'eût menacé d'en punir les infracteurs? On se seroit moqué de ces lois, puisqu'il n'y auroit eu rien à craindre de les violer. Mais, comme la sagesse éternelle fait bien tout ce qu'elle fait, elle a dit : Voilà la règle que vous devez suivre; voilà mes com-

mandemens : si vous vous en écartez, un juste châtiment vous est réservé.

On peut encore dire que l'enfer est nécessaire s'il tient à l'existence de Dieu. Or, il tient visiblement à l'existence de Dieu. Parmi les hommes qui vivent sur la terre, il en est qui gardent les commandemens de Dieu; d'autres, infidèles à les suivre, commettent toutes sortes d'injustices. Dieu, qui est infiniment juste, doit une récompense aux premiers, et est contraint, par sa justice, à punir les autres. Il ne peut voir d'un même œil le vice et la vertu, l'homme innocent et l'homme coupable; celui qui dépouille son frère, et celui qui exerce les œuvres de bienfaisance; celui qui respecte les auteurs de ses jours, et celui qui se souille d'un horrible parricide. Et s'il traitoit l'un comme l'autre, où seroit sa justice? et sans justice y auroit-il de Dieu? Donc l'enfer tient à l'existence de Dieu.

Enfin l'enfer est nécessaire, si, en supposant qu'il n'existe pas, le bien est confondu avec le mal, le vice avec la vertu

Or c'est ce qui arrive. Otez l'enfer, ce qui étoit vice devient vertu, ce qui étoit vertu est un vice. L'homme n'a plus de raison pour éviter celui-ci et pour pratiquer celle-là. Supposez qu'aujourd'hui je vinsse me présenter à cet auditoire, et que je vous dise : Mes frères, jusqu'à présent on vous a prêché un enfer, mais il n'en existe point, j'en ai la certitude; et qu'en même temps je vous le prouvasse sans réplique; chrétiens, je vous le demande, la mission ne seroit-elle pas finie pour vous? ceux qui auroient déjà commencé leur Confession diroient : Il n'y a point d'enfer, je ne me confesse plus. D'autres : Je vais renouer mon intrigue. Puisqu'il n'y a rien à craindre dans l'autre vie, je vais commettre les mêmes injustices qu'auparavant : voilà ce qui arriveroit. Descendez au fond de vos consciences; j'en appelle à votre bonne foi. N'est-ce pas là ce que vous pensez? il est donc nécessaire qu'il y ait un enfer.

Nous avouons maintenant, me dira-t-on peut-être, qu'il y a un enfer, et que cet enfer est nécessaire; mais est-il éternel?

Mes frères, pour résoudre cette question, il n'y a qu'à suivre la marche que j'ai pris dans la première proposition, et m'appuyer sur l'accord universel des hommes. Les païens ont cru que les peines des méchans, dans le Tartare, ne finiroient jamais. On trouve, dans Platon, que les tourmens de ceux qui ont méprisé les dieux ne finiront point. L'impie Lucrèce, qui faisoit tous ses efforts pour détruire la religion, disoit que le plus sûr moyen d'y réussir seroit de faire entendre aux hommes, si on le pouvoit, que les supplices destinés aux méchans n'étoient pas éternels. Les païens croyoient donc ces supplices éternels. Il en est de même des juifs. Vous trouverez dans leurs livres cette expression d'un prophète : *Quomodò Poteris habitare cum igne devorante et flammis sempiternis?* Ouvrez l'Evangile, vous y trouverez *le feu éternel*, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. Il n'y a là aucune ambiguité. Enfin toutes les sectes, toutes les hérésies même ont respecté la vérité qui concerne

l'éternité de l'enfer : *Consensio firma gentium omnium est vox naturæ, et argumentum veritatis*. L'enfer est donc éternel.

J'ajoute même qu'il est nécessaire qu'il soit éternel. Quoi! dira-t-on, Dieu doit-il punir par une éternité de supplices un péché qui n'a duré qu'un instant? Mes frères, le châtiment ne se mesure pas sur la durée du crime; les lois humaines vous le démontrent tous les jours. Combien de temps faut-il pour égorger un homme? une seconde. Cependant, ce crime sera puni par une peine de cinquante ans, de cent ans, et de deux cents ans même, si le coupable vivoit deux cents ans. La loi n'est-elle pas juste? voilà ce qu'il faut examiner.

Lorsque des législateurs s'assemblent pour établir une loi réprimante, ils font en sorte que cette loi suffise pour arrêter le crime. Une loi réprimante qui ne réprimeroit pas, seroit inutile. Ceux qui l'auroient établie auroient manqué leur but. Un enfer non éternel ne suffiroit pas pour réprimer l'audace des pécheurs; et

tel que la religion nous le présente, fait-il plus que réprimer? dépasse-t-il le but que s'est proposé la souveraine Sagesse? Pécheurs, c'est vous qui répondez à cette question. Malgré les menaces que vous fait votre Dieu, de vous précipiter dans des supplices éternels, ne vous laissez-vous pas aller à vos débauches, à vos crimes? et si l'enfer n'étoit pas éternel, ce seroit bien autre chose encore. Voyez quelle impression fait sur les hommes la crainte du purgatoire, qui, selon quelques docteurs de l'Église, ne diffère de l'enfer que par sa durée. Cette impression empêche-t-elle le pécheur de se livrer aux désordres? Mais quoi! Dieu est si bon, si miséricordieux! voudroit-il nous voir pendant toute une éternité en proie à des flammes dévorantes? Dieu est bon, pécheurs : eh oui, il est bon! vous le savez par ce qu'il a fait pour vous. Mais il est juste; dans cette vie il vous ouvre tous les trésors de sa bonté; après la mort, vous ne trouverez que sa justice. Sa miséricorde enchaîne aujourd'hui sa justice;

dans l'éternité, sa justice enchaînera sa miséricorde. Il punira, il frappera ceux que sa miséricorde avoit épargnés, et le pécheur en tombant s'écriera : *Rectum est judicium tuum.*

Pécheurs, je vous avoue que ces vérités me font frissonner; d'où vient que tant d'hommes ne les croient pas? Comment sont-ils parvenus à se persuader qu'il n'y a point d'enfer? Incrédules, dites-nous votre secret. Quels moyens avez-vous mis en usage pour arriver au point de nier avec tant de sécurité l'existence de l'enfer? Est-ce l'étude, l'instruction? mais tout ce qu'il y a eu de grands savans, les Newton, les Leibnitz, les Descartes, les Mallebranche, les Pascal, ont cru un enfer. Est-ce la prière? mais la plupart d'entre vous n'en adressent jamais au ciel. Est-ce la pratique des vertus, la pureté des mœurs? Ah! venez donc, hommes chastes, venez m'avouer si c'est là votre secret. Vous ne voulez pas? vous refusez de me le dire? eh bien, je le sais, et je vais le révéler. Ce jeune homme, à

l'âge de quinze ans, croyoit un enfer; il pratiquoit, pour l'éviter, toutes les vertus. On le vit s'approcher, pour la première fois, de la table sacrée, plein de modestie et de candeur; son maintien édifioit tout le monde, sa conduite faisoit le bonheur de ses fortunés parens, qui s'écrioient souvent, dans le transport de leur joie : Oh! que notre fils nous donne de consolations! qu'il *adoucit* nos peines, qu'il nous rend la vie douce! Ce jeune homme est lancé dans le monde, il est reçu dans les sociétés. Peu à peu il contracte une passion coupable; il n'est pas assez prompt à la réprimer; elle augmente et l'entraîne dans le désordre. Alors réfléchissant sur la religion, il se dit : Est-il bien vrai qu'il y ait un enfer? *chimère que l'enfer! absurdité que l'enfer!*

Celui-ci avoit passé sa jeunesse dans l'innocence. Après avoir long-temps cherché, il avoit eu le bonheur de trouver une compagne digne de lui, qu'il avoit amenée devant un ministre du Seigneur;

pour recevoir, avec elle, la bénédiction nuptiale. Il avoit jeté dans le mariage les fondemens d'un vrai bonheur; il faisoit toute la joie de celle que son cœur adoroit; il partageoit ses peines, et la consoloit dans les afflictions. Cependant il est appelé dans le monde, dans quelques sociétés. Peu à peu il sent naître dans son cœur une inclination déréglée; il la favorise, il s'y livre tout entier, et devient adultère. Alors il se dit à lui-même : Est-il bien vrai qu'il y ait un enfer? *chimère que l'enfer ! absurdité révoltante que l'enfer !*

Ce négociant n'avoit rien à se reprocher dans son commerce; jamais il n'avoit connu les voies de l'injustice; sa probité étoit à toute épreuve. Il se disoit, en se rendant compte : Ce que je possède est bien acquis, je n'ai jamais agi contre ma conscience. Tout à coup il se présente une affaire qui lui offre un gain considérable. Il s'agit d'une vente, d'un achat illégitime; mais personne n'en saura rien, sa réputation n'en souffrira pas, il se dé-

cide. Aussitôt il s'interroge; mais qui sait s'il est bien vrai qu'il existe un enfer? *non, non, chimère que l'enfer!* Incrédules, voilà le secret qui rend le chrétien semblable à vous; voilà ce qui vous a rendus vous-mêmes incrédules : n'est-ce pas vrai? j'en appelle au témoignage secret de votre conscience; je sais que vous ne pouvez pas ici me répondre, mais en vous-mêmes vous en convenez. Vous vous souvenez fort bien que vous n'avez pas cessé de croire à l'enfer, quand vous avez acquis une nouvelle vertu, mais bien lorsque vous avez contracté un nouveau vice; et vous voudriez devoir à ces moyens la faveur que Dieu vous auroit faite de vous éclairer! Dieu auroit-il attendu, pour vous délivrer d'une crainte importune, le moment où vous êtes devenus libertins, adultères, injustes?....

Cette retraite fut à peine finie, que les missionnaires en proposèrent une aux militaires qui sont maintenant dans cette ville:

ils reçurent fort bien l'invitation qui leur étoit faite, et se rendoient tous les jours à la cathédrale au son de leur musique; les chefs donnèrent l'exemple, et procurèrent à M. Guyon beaucoup de consolation et de joie. Ce missionnaire, qui sait si bien prendre le ton qui convient à chacun, les animoit à la vertu par l'exemple des Crillon, des Bayard, des Turenne, et leur faisoit comprendre qu'il falloit savoir vaincre leurs passions comme ils savoient vaincre les ennemis.

Ce n'est pas tout encore; il existoit des malheureux qui, quoique retranchés de la société, n'en étoient pas moins pour cela des hommes. Leurs crimes les avoient fait reléguer dans ces demeures affreuses où ils ne goûtent ni la liberté, ni le doux commerce de leurs semblables; il falloit bien leur apporter quelques consolations, et diminuer l'horreur de leur sort présent, par la promesse d'une délivrance future; c'est ce que faisoient les missionnaires. Ils alloient les trouver dans leur séjour d'infortune, ils relevoient leur ame

abattue, et leur offroient des ressources que ces malheureux ne pouvoient trouver que dans la religion. En sortant de ces retraites obscures, ils alloient dans quelqu'autre asile de l'affliction, pour y apporter le calme, en exhortant les victimes de la douleur à appliquer à leurs maux les remèdes de la patience et de la résignation.

C'est ainsi que s'y prenoient ces hommes apostoliques, pour que les bienfaits de la mission se répandissent sur toutes les classes. Mais que d'autres démarches ils faisoient encore! tantôt ils faisoient choix de quelques hommes distingués par leurs lumières et leur probité, et les prioient d'accommoder les différends, pour rendre la paix aux familles divisées : tantôt se rendant eux-mêmes juges et arbitres, ils terminoient par la seule voie des remontrances d'anciennes contestations. De cette manière, ils détruisoient tous les obstacles, attiroient vers Dieu les pécheurs, et leur aplanissoient le sentier de la vertu. . . . .

Bientôt nous fûmes appelés à une nouvelle solennité, celle du renouvellement des vœux du baptême. Tout ce qu'on peut imaginer de pompeux, de touchant et d'auguste, concourut à la rendre brillante et majestueuse. Pendant la fête qui avoit précédé, on nous avoit vu, le cœur plein d'amertume et de repentir, courber nos fronts humiliés, avancer tristement sous les étendards de la captivité, vers le trône de la majesté suprême, et chercher à fléchir, par l'humiliation et les larmes, sa justice irritée. Les décorations, et tous les objets sur lesquels tomboient nos regards, n'avoient été pour nous que des figures qui nous parloient un langage amer, et nous reprochoient vivement la perte de notre pureté primitive : mais, dans celle-ci, tout se présenta d'une manière bien différente. L'allégresse régnoit dans nos cœurs, la sérénité étoit peinte sur notre visage. Nous marchions en triomphe au-devant du Père des miséricordes, pour lui offrir nos résolutions, et prendre l'engagement solennel d'être tou-

jours ses enfans. Les couleurs sombres qui avoient été autrefois les signes de notre servitude avoient disparu, pour faire place aux marques de la liberté et à la blancheur de l'innocence ; tout applaudissoit à notre joie, tout s'accordoit avec notre transport. Mgr. l'évêque nous félicita sur le privilége que nous avions d'être les enfans de Dieu, et immédiatement après, M. Guyon monta en chaire. Aussitôt un des missionnaires commença à chanter l'Evangile. Lorsqu'il eut fini, il prit le livre sacré, et, l'élevant dans ses mains, il le présenta au peuple, en disant : Chrétiens, croyez-vous aux vérités qui sont contenues dans cet Evangile? *Oui, nous les croyons, nous les croyons*, nous écriâmes-nous à plusieurs reprises. Ensuite nous récitâmes à haute voix les commandemens de Dieu, ceux de l'Eglise, et les articles de foi contenus dans le Symbole. Le missionnaire nous demanda encore si nous renoncions au démon et à ses œuvres ; nous lui répondîmes toujours avec les mêmes sentimens. Enfin, il nous adressa ces dernières paroles : Mes

frères, il se présente à vous deux maîtres, Jésus-Christ et le monde ; lequel voulez-vous servir? *Jésus-Christ, Jésus-Christ!* Vous avez bien choisi, mes très-chers frères, nous dit M. Guyon; puissiez-vous persévérer dans cette résolution tout le temps de votre vie. Tout de suite on entonna le *Credo*, qui fut chanté avec beaucoup de gravité ; puis on donna la bénédiction, et la cérémonie fut terminée.

Un hommage étoit dû à la sainte Vierge; les missionnaires ne l'oublièrent pas. Ils consacrèrent deux jours à sa fête, qui fut célébrée aussi solennellement que les précédentes. Les vieillards, les jeunes gens, les femmes, les filles, tout le monde courut s'offrir à la mère de Jésus-Christ. Les petits enfans furent portés dans les temples pour être consacrés à cette mère de pureté; ceux qui pouvoient marcher seuls, et d'autres un peu plus âgés furent la prendre pour protectrice, et firent une procession à son honneur. C'étoit tout-à-fait charmant de voir cette troupe innocente marcher sous les bannières de Marie, et

chanter déjà les louanges du Seigneur.

Quelques jours auparavant le ciel avoit ajouté un nouveau bienfait aux grâces que nous avions déjà reçues. Il avoit envoyé vers nous M. de Rauzan. La réputation de cet homme recommandable par ses talens et par ses vertus, l'avoit précédé. On savoit généralement qu'il étoit un des ornemens du clergé de France, et la gloire du corps dont il est le chef; c'est pourquoi le bruit de son arrivée avoit répandu la joie dans toute la ville. Lorsqu'on annonça qu'il étoit ici, chacun voulut le voir, tout le monde témoigna le désir de l'entendre. Il satisfit au vœu général, et prêcha d'abord à la cathédrale, ensuite dans deux autres églises. Ses discours sont des chefs-d'œuvre d'éloquence; ils réunissent toutes les beautés de l'art et toutes les grâces du naturel. On y remarque la clarté, la justesse, la précision, et surtout la grandeur des idées. Le style en est fleuri et harmonieux, mais le brillant n'y est jamais préféré au solide. Quelle force dans les pensées! quel tour dans les expres-

sions! quel génie! En l'entendant, on se sent saisi, frappé, consterné.

Il séjourna dans nos murs jusqu'à la fin de la mission, participa aux travaux, et fut témoin du succès.

Enfin, l'œuvre alloit être couronnée; le but auquel avoient tendu tant de travaux, tant d'efforts, étoit atteint. Le festin des noces étoit prêt, il ne restoit plus qu'à faire asseoir les convives. Les serviteurs du Roi des cieux étoient allés par les rues pour inviter tous ceux qu'ils rencontreroient. Le nombre en étoit prodigieux, les salles du festin se trouvèrent trop petites. Il fallut célébrer une autre fête, et préparer un autre festin pour ceux qui s'étoient présentés les derniers, et qui n'avoient pu être admis. Quinze mille femmes et plus de douze mille hommes furent s'asseoir au banquet sacré. Dans ce nombre étoient beaucoup de militaires, parmi lesquels on comptoit cent quatre-vingts officiers. Quel spectacle édifiant! quelle assemblée auguste! mais, surtout, quel recueillement parfait! O ciel, avez-vous

quelque chose de plus grand? vos habitans prosternés devant le trône du Dieu trois fois saint, se tiennent-ils dans un plus respectueux silence? Nos ames avoient pris leur essor vers le ciel; elles goûtoient une joie inexprimable, elles nageoient dans un océan de bonheur. Nos cœurs enivrés de félicité étoient inondés de délices. Transportés dans les régions les plus élevées, nous voyions la terre sous nos pieds, nous dédaignions ses plaisirs charnels, les nôtres étoient purs comme ceux des anges.

La postérité ignorera-t-elle tant de merveilles? En perdrons-nous nous-mêmes le souvenir? Ah! n'en craignez rien, mon cher oncle: un monument a été dressé pour en perpétuer à jamais la mémoire; c'est la croix de la mission. Elle fut plantée, le 26 avril, avec une pompe et une magnificence inouie. La veille nous vîmes arriver ici les habitans de tous les pays d'alentour; il en venoit surtout un nombre prodigieux de Nîmes, de ses environs, de Marseille, et de presque toute la Pro-

vence. Les voitures couvroient tous les chemins, et, arrivées à Montpellier, elles étoient en trop grand nombre pour y être toutes logées ; la plupart restèrent hors de la ville et dans les champs. Tous les hôtels, toutes les auberges se trouvoient pleines. Les maisons particulières étoient elles-mêmes remplies d'étrangers. Le lendemain, lorsque le jour fut à peine levé, toute la ville fut en mouvement ; la procession qui alloit avoir lieu occupoit tout le monde. Deux mille quatre cents hommes qui avoient été choisis pour porter la croix, parcouroient la ville en chantant des cantiques. On ne voyoit personne qui ne fût en activité. Les rues furent tapissées avec une promptitude extrême ; on voyoit çà et là des inscriptions, des devises où chacun s'étoit plu à retracer l'expression abrégée de ses sentimens envers la religion, et de son affection pour les missionnaires. Des pavillons industrieusement formés de branches d'arbres furent construits avec beaucoup d'art, de distances en distances, aux lieux où la croix

devoit être posée. La terre étoit jonchée de feuillage et de verdure; tout annonçoit la plus belle et la plus auguste des solennités. Enfin, l'heure étant venue, la procession se mit en ordre. Une troupe de chasseurs à cheval la précédoit et lui ouvroit le passage; à leur suite, et à la *tête* de la procession, étoient la congrégation des *pénitens* blancs, les enfans *des hospices* et les sœurs de l'hôpital. On voyoit venir après celles-ci, sur deux doubles rangs et dans la contenance la plus modeste, six mille cinq cents filles vêtues de blanc, portant chacune à la main un petit oriflamme. Elles étoient suivies d'une longue série de femmes habillées de noir, munies aussi d'un oriflamme, mais d'une couleur différente. Vers le milieu étoient des *pénitens* bleus et les religieuses des différentes communautés. Ensuite venoit la garde nationale, qui escortoit la croix, et les autres divisions composées chacune de deux cents hommes destinés à la porter.

Chaque division réunissoit des hommes de la même classe. Les militaires eux-mê-

mes en avoient formé une à part. Mais celle des jardiniers se distingua parmi toutes les autres, en ce qu'ils portèrent la croix pieds nus.

Enfin, le bout étoit occupé par le clergé, l'évêque, les juges, les officiers municipaux, les professeurs de la faculté des sciences, et ceux de l'école de médecine. Ce cortége immense descendit par la rue Saint-Pierre, suivit les boulevards de la porte de Nîmes, se dirigea du côté de l'Esplanade, et entra au Champ de Mars. Là on s'arrêta un instant pour bénir la croix. Ce moment de repos offrit le coup d'œil le plus ravissant. La blancheur des vêtemens et le contraste qui résultoit des différens costumes, présentoit un spectacle qui ne peut être comparé à rien, et qu'aucune combinaison de mots ne sauroit rendre. Peu après, la procession se mit de nouveau en marche, et alla passer par la grande rue, qu'elle parcourut dans toute sa longueur. De là elle descendit jusqu'à l'église de Saint-Denis; ensuite, se repliant sur elle-même, elle vint repren-

quelques pierres les unes sur les autres, et d'en faire une espèce de monument. Lorsqu'ils l'eurent construit, il leur dit: Si quelque jour vos enfans vous demandent ce que cela signifie, vous leur répondrez que ce monceau de pierre a été placé là pour rappeler le miracle que Dieu vient de faire en votre faveur. Mes frères, je vous adresse aujourd'hui les mêmes paroles. Un jour vos enfans, ces mêmes enfans que vous portâtes à l'église, il n'y a que quelques jours, pour les consacrer à la mère de Dieu, vous demanderont ce que signifie cette croix. Alors vous leur répondrez par les mêmes paroles, et vous leur direz : Elle a été placée là pour éterniser la mémoire d'un grand miracle que Dieu fit autrefois en faveur de la ville de Montpellier. Cette ville alloit être entraînée par le torrent des passions ; Dieu, pour la sauver, en suspendit le cours.

Lorsque cette idée eut été entièrement développée, M. Guyon invita le peuple à la reconnoissance envers Mgr. l'évêque, qui

qui avoit sollicité les bienfaits de la mission ; envers les magistrats, dont la conduite avoit donné tant de bons exemples. Il témoigna sa satisfaction aux militaires et à la garde nationale. Le peuple répondoit à chaque fois par les cris de *vive Monseigneur! vivent les magistrats! vivent les militaires!* Il nous exhorta ensuite à l'union, à la paix et à la charité.

Enfin, comme on étoit à la veille de célébrer la fête du baptême du duc de Bordeaux, M. Guyon, qui tire parti de tout, prit de là occasion de recommander ce prince à nos prières, et de nous montrer combien la religion s'allie avec le royalisme. Il fut interrompu mille fois par le peuple, qui répétoit toujours *vive le Roi! vivent les Bourbons! vive le duc de Bordeaux!* et ce fut par ces acclamations que se termina la cérémonie.

Dès ce moment, leurs travaux étant finis, les missionnaires se disposèrent à partir. Jusque là leur ministère n'avoit eu pour objet que les vivans : ils voulurent qu'il fût aussi salutaire aux morts.

vant donc de quitter la ville, ils firent
un service général. Toutes les personnes
qui avoient à pleurer quelque parent ou
quelque ami furent invitées à assister à
une messe solennelle, qui fut dite pour
le repos de leurs ames. Elles se rendirent
en procession, et en habits de deuil, dans
les différens cimetières. Arrivés dans ce
séjour lugubre et silencieux, chacun sen-
tit réveiller au fond de son ame des sou-
venirs tristes et affligeans. Vous auriez vu
çà et là des épouses, des maris, des fa-
milles entières réunies sur le tombeau où
reposoient les restes de quelque chère vic-
time. Tous les cœurs étoient dans une
profonde affliction : la douleur étoit peinte
sur tous les visages. Que de pleurs je vis
couler en ce jour! que d'images sombres
vinrent s'offrir à mon imagination!

Tel fut le commencement de cette jour-
née; mais il se préparoit pour le soir un
nouveau sujet de tristesse. Lorsque l'heure
de l'exercice fut venue, nous nous y ren-
dîmes comme à l'ordinaire. M. Guyon,
étant monté en chaire, nous entretint

quelque temps sur la persévérance finale. Lorsqu'il nous eut engagés, par les motifs les plus puissans, à persister dans le bien jusqu'à la fin de notre vie; lorsqu'il nous eut montré combien nous serions plus coupables après que nous ne l'étions auparavant, si nous avions le malheur de retomber dans le péché; il s'arrêta tout à coup : nos cœurs nous palpitoient, nous prévoyions ce qu'il alloit nous dire. Après un instant de pause, il continua ainsi : « Voilà, mes très-chers frères, tout ce que j'avois à vous exposer ce soir. Il ne me reste plus rien à vous dire; dailleurs, mes forces m'abandonnent, je sens que je ne pourrois continuer à vous parler : il faut donc que je vous quitte; il faut donc enfin nous dire adieu! Ah! que ne puis-je retarder ce moment fatal, si douloureux pour moi! que ne m'est-il permis de paroître encore quelquefois au milieu de cet auditoire où j'ai trouvé tant de consolation! Mais notre mission est finie; nous avons accompli ce que le Seigneur demandoit de nous; d'autres peuples nous

appellent à leur secours ; il faut que nous nous séparions de vous. Adieu donc, vénérable prélat qui nous avez comblés de tant de bienfaits, adieu ! Vous nous avez appelés vos enfans ; toujours nous nous estimerons heureux de pouvoir vous regarder comme notre père : nous conserverons à jamais le souvenir des bontés que vous avez eues pour nous, et des bons exemples que vous nous avez donnés. Avant d'avoir le bonheur de vous connoître, nous avions souvent entendu parler de vous ; oui, plusieurs fois dans la capitale, nous avions entendu exalter ce prélat qui autrefois y faisoit si souvent retentir sa voix éloquente. Mais nous savons maintenant combien les louanges qu'on donne à vos vertus sont au-dessous de vos mérites. Vous nous avez édifiés, vous serez le modèle que nous proposerons toujours à notre conduite. Quel zèle n'avez-vous pas montré pour le salut de votre peuple ! Dans nos entretiens secrets, nous vous avons vu verser des larmes en apprenant les succès de la mission. Adieu

encore une fois; les missionnaires sont convaincus que c'est à vous qu'ils doivent la plus grande partie des fruits de leurs travaux, et qu'ils n'ont recueilli que ce que vous aviez semé..... Adieu, digne clergé, modèles des prêtres, vous qui nous avez si bien secondés, adieu! recevez par ma bouche celui de tous les missionnaires, qui vous quittent avec le plus grand regret. Et vous, brave général, vous dont les exemples ont édifié la ville, digne héritier des vertus des Crillon, des Bayard, adieu! Vous avez montré, comme eux, que vous saviez allier les devoirs d'un bon chrétien à ceux d'un vrai François. Adieu, magistrats de la ville de Montpellier, hommes à jamais dignes de louanges! nous vous proposerons pour modèle dans toutes les villes où nous donnerons la mission; nous vous remercions du zèle que vous avez mis dans ce que nous vous avons prié de faire pour le bonheur du peuple. Puisse le Dieu juste vous en récompenser, non par des richesses, vous les dédaignez, mais en répandant

sur vous toutes sortes de grâces et de bénédictions... Adieu, garde nationale, qui avez montré tant d'empressement à tout ce qui pouvoit nous faire plaisir! nous vous en témoignons notre reconnoissance. Adieu, vous tous, habitans de la ville de Montpellier, adieu pour toujours! Une mission est une chose qui n'a lieu que très-rarement. Qui sait quand nous en reverrons encore? peut être jamais. Dussions-nous revenir à Montpellier dans un certain nombre d'années, il est probable qu'un grand nombre de ceux qui sont ici maintenant auront quitté la vie : nous ne les reverrons donc plus. Adieu! adieu!....

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que tout l'auditoire fondit en larmes. Lorsqu'il eut cessé de parler, et qu'il descendoit de la chaire, Mgr. l'évêque, qui étoit assis avec tout le clergé près de la sainte table, se leva précipitamment, et lui adressa ces paroles frappantes. Quoi! missionnaire chéri, vous nous dites adieu pour jamais! Vos paroles sont-elles irrévocables? Vous nous laissez sans espoir

de retour. Eh bien! si vous nous quittez pour toujours, si vous abandonnez mon peuple, *j'abandonne mon diocèse*. Mais nous avons ici votre chef, nous ne le laisserons pas partir; non, nous ne le laisserons pas partir, sans qu'il nous ait promis solennellement de revenir dans quelque temps, et de nous accorder quelques jours de retraite. — Ces paroles prononcées avec feu et d'une voix de tonnerre surprirent tous les auditeurs. Mgr. l'évêque donna la bénédiction, et nous nous retirâmes.

C'est ainsi que se termina la mission, et c'est maintenant seulement qu'on peut se faire une idée de ses effets. La ville est entièrement changée de face. Ses habitans n'ont qu'une ame et qu'un cœur; leurs sentimens sont confondus. L'allégresse règne parmi eux comme chez un peuple qui sort de l'esclavage; les maisons, les ateliers retentissent de chants de joie; les cantiques du Seigneur sont chantés jusque dans les rues; à toutes les heures du jour, on voit prosternés aux pieds de la

croix des hommes, des femmes, des filles, des jeunes gens. On entend raconter tous les jours quelque nouvelle merveille. Tantôt c'est une restitution de plus qui vient d'avoir lieu. Tantôt c'est une réconciliation entre des personnes depuis longtemps ennemies; ou bien, c'est la conversion de quelque pécheur scandaleux. En un mot, tout présente un nouvel *aspect*, tout édifie. Parmi mes condisciples même on remarque un changement visible. Quelques-uns de ceux qui avoient été égarés par des sophismes artificieux sont revenus à la vérité, et confessent leurs erreurs; d'autres qui chanceloient autrefois sont maintenant fermes et résolus; loin de rougir, comme auparavant, de leur croyance, ils s'en montreroient les défenseurs, si l'occasion le demandoit : mais jamais cela n'arrive; les attaques contre la religion ne se reproduisent plus, chacun se conduit à sa façon, et nous vivons tous dans l'harmonie la plus parfaite. Toutes les classes à l'envi s'excitent à la persévérance; elles organisent des congrégations,

forment des sociétés religieuses, et mettent en œuvre mille autres moyens pour soutenir le zèle qui les anime. De là naît une communication générale, une certaine fraternité qui fait de cette ville un séjour de paix, de bonheur et de délices.

RÉFLEXIONS

SUR LA MISSION MILITAIRE

DONNÉE A VERSAILLES.

ALORS que le philosophisme moderne, unique et dernier héritier de toutes les erreurs, de toutes les hérésies, de tous les schismes, eut conçu le hardi projet d'attaquer dans son ensemble la religion catholique, apostolique et romaine, que dix-sept siècles d'attaques partielles n'avoient pu ébranler, les chefs de la secte comprirent de quelle importance il étoit pour eux de commencer leur croisade antichrétienne par la conquête du royaume de saint Louis, l'exemple, le modèle, le régulateur de tous les autres, dont la langue devenue universelle, et qui, par cela seul, exerçoit sur l'Europe entière une

influence souveraine, une irrésistible suprématie.

Ces hommes comprirent aussi que, pour assurer le succès de leur entreprise, ils devoient d'abord enrôler sous leur bannière les premières classes de la société, assurés que, la séduction qui vient d'en haut étant toujours la plus puissante, bientôt toutes les classes inférieures lutteroient de zèle et d'empressement à répondre à l'appel de leurs chefs, et à suivre leurs pas dans la carrière nouvelle qu'ils venoient de leur ouvrir.

Ce double calcul ne fut pas trompé. L'entraînement devint général, la corruption universelle, le blasphème unanime, l'impiété européenne. La religion remonta au ciel, abandonnant les hommes à l'exécrable idole que leur *raison* s'étoit faite. Et alors, comme au jour du déicide, les ténèbres couvrirent la terre, ténèbres de l'intelligence que l'orgueil épaissit incessamment; la terre trembla, et les trônes s'écroulèrent avec les autels: les tombeaux s'ouvrirent, non pour ren-

dre, comme jadis, les morts qu'ils renfermoient, mais pour engloutir des milliers de cadavres. Le voile du temple se déchira, et à la place du Seigneur absent, l'horrible néant apparut aux nations qui l'avoient nommé leur Dieu!...

Vingt années de crimes et de désastres, dont les fastes du monde n'offrent point d'exemple, furent les fruits de cette religion nouvelle; les hurlemens des bourreaux et les cris des victimes furent les hymnes qui retentirent à sa gloire; les larmes de l'innocence furent l'oblation de ses sacrifices; des ruines, des décombres furent ses monumens.

Enfin les bourreaux s'entr'égorgèrent: cela les dégoûta du sang; ils s'arrêtèrent. Le monde respira, et le nom du vrai Dieu sortit de quelques bouches.

Mais la Providence devoit satisfaire à la justice avant d'écouter la miséricorde. Le mal étoit venu des grands et des puissans; il falloit que les grands et les puissans réparassent le mal. Ce furent eux en effet qui éclairés les premiers par une expérience

qu'ils avoient plus chèrement achetée que personne, poussèrent vers le ciel un cri de repentir, et abjurèrent les doctrines funestes qui les avoient entraînés dans l'abîme, et les peuples avec eux. Ainsi commença le retour à la foi; ainsi l'on vit par degrés les hommes les plus distingués par leur naissance, leur rang, leur éducation, rouvrir d'abord leur cœur à la religion de leurs pères, puis la confesser hautement, bientôt en pratiquer les devoirs, et insensiblement, par leurs discours et leur exemple, la prêcher, la propager, la remettre en honneur dans toute la France. Quand les personnes bien nées et bien élevées furent redevenues chrétiennes, les hommes simples et sans culture aspirèrent à le devenir aussi. Pendant cinquante ans, ils n'avoient vu l'impiété qu'ornée du faux éclat dont les grands de la terre et les beaux esprits du siècle l'avoient revêtue; pendant cinquante ans elle avoit été l'idole *à la mode*, la folie du *beau monde*; mais sitôt que le prestige qui l'environnoit, que l'engouement qui la soutenoit furent éva-

nouis, elle parut à tous telle qu'elle étoit: hideuse, absurde, désolante. Chassée des salons, elle traversa les antichambres qui même n'en vouloient plus; et de chute en chute, d'humiliations en humiliations, elle alla s'ensevelir dans ces sales repaires où un vil troupeau de vagabonds sans mœurs, de factieux sans noms, d'écrivassiers sans pudeur, lui offrent encore leur honteux et flétrissant hommage. C'est là qu'elle croupit, dépouillée de tout, reniée de ses anciens partisans, rougissant d'elle-même, dévorée d'impuissance, et ne conservant de tout ce qu'elle a possédé qu'un peu d'or mal acquis dont elle affermit le bras de l'assassin, et un peu de fer dont elle forge le poignard du régicide.

Cependant l'impiété se flattoit encore de nous cacher son opprobre et son désespoir, et avoit essayé d'un dernier mensonge. A l'entendre, elle régnoit encore dans les camps; c'étoit sous la tente de nos guerriers qu'elle s'étoit réfugiée. Son nom, disoit-elle, brilloit toujours sur leurs étendards; ils la reconnoissoient pour leur reine, et

chaque jour ils couronnoient son front des lauriers qu'ils avoient cueillis au champ d'honneur. Elle le disoit, et plusieurs le croyoient, et peut-être l'auroient cru long-temps. Mais Dieu n'a pas permis que les fidèles défenseurs du royaume très-chrétien demeurassent sous le poids de cette atroce calomnie : il a voulu que la France connût leur piété comme l'Europe connoît leur vaillance ; il a voulu prouver qu'aujourd'hui comme jadis seul il est le Dieu des armées. Tout à coup il s'est manifesté au milieu de nos braves, et nos braves ont reconnu, ont nommé, ont adoré leur Dieu.

Non, jamais l'impiété n'a reçu un démenti plus éclatant, plus solennel. Et de qui Dieu s'est-il servi pour lui en infliger la honte? d'un humble missionnaire. Et combien lui a-t-il fallu de temps pour combattre et dompter sa superbe ennemie? quelques jours ; que dis-je? quelques heures consacrées à faire entendre sa parole, à développer les vérités de sa religion sainte, à exposer la sublimité de ses dog-

mes, l'autorité de sa doctrine, la pureté de sa morale, la douceur ineffable de ses consolations; à dérouler le magnifique tableau de ses pompes publiques, ou à révéler le charme secret de ses mystérieuses inspirations; à la montrer partout et toujours amie de l'ordre, mère de la concorde, protectrice de l'autorité, compagne du courage, source de l'héroïsme, faisant enfin, même ici-bas, notre gloire et notre félicité, en attendant qu'elle récompense d'une éternité de bonheur ceux qui, en passant sur la terre, se laisseront rendre heureux par elle.

Telles sont les grandes questions que le ministre de Dieu a offertes aux méditations de ses braves auditeurs. Pour plusieurs elles étoient nouvelles; d'autres les avoient oubliées; mais tous sentoient intérieurement le besoin d'apprendre la vérité, ou de s'en souvenir.

Le premier jour, pourtant, une centaine d'officiers et de soldats seulement composoient l'auditoire. Le respect humain en avoit éloigné un grand nombre; aussi le

respect humain fût-il le sujet du premier discours du missionnaire. Il le représenta comme un crime aux yeux de Dieu, comme une lâcheté aux yeux des hommes. O noble indignation des cœurs françois! A ce mot de *lâcheté*, répété de caserne en caserne, trois régimens de la garde royale se levèrent tout entiers, et le lendemain l'église étoit pleine.

Depuis ce moment le pieux orateur a marché de victoire en victoire, de conquête en conquête. A sa voix on s'est précipité en foule au tribunal de la pénitence. Les plus vieux soldats en ont montré la route aux plus jeunes; car c'est un droit des vieux soldats de marcher toujours les premiers au chemin de l'honneur. Dès-lors rien n'a pu résister à la puissance de cette impulsion; l'indifférence a été vaincue, les préjugés déracinés, les penchans, les habitudes, les passions, tout a été immolé:

Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.....

Ah! qui nous dira de quels prix ces ac-

tes de courage ont été récompensés? qui dira combien elles sont douces ces larmes que le monde croit si amères? qui dira combien de cœurs se sont étonnés de la source de bonheur qu'ils renfermoient sans le savoir? qui décrira ces scènes touchantes de repentir et de pardon, d'aveux et d'oubli, de crainte et d'amour, qui n'ont eu pour témoins que le ministre des autels et les anges du ciel? enfin, qui saura jamais de quelle joie a tressailli le cœur du père de famille au retour de tant d'enfans prodigues, et quels trésors de miséricorde, dès long-temps amassés pour eux, ces enfans ont retrouvés dans la maison paternelle?

Mais c'est là le secret du sanctuaire: respectons-le, et ne cherchons à regarder ici que ce que Dieu nous a permis d'examiner. C'en sera bien assez pour reconnoître sa puissance, pour adorer sa bonté.

Aux sermons du matin succédoient le soir, dans le jardin du séminaire, des conférences plus familières, et peut-être plus touchantes, en raison même de cette

familiarité. En effet, là paroissoient plus intimement unies encore la simplicité et la science, l'humilité et la gloire; là se promenoient comme une famille de frères, prêtres et officiers, séminaristes et soldats; les uns interrogeant sur ce qu'ils brûloient d'apprendre, les autres répondant sur ce qu'ils étoient heureux d'enseigner. Les casques, les sabres, les épées brilloient suspendus aux branches des arbres, pliant sous ce fardeau inaccoutumé, et l'humble asile du silence et de la méditation s'étonnoit de ces bruits étrangers et de ces trophées élevés dans la maison des lévites par la main des guerriers.

Non, jamais ce spectacle ne sortira de la mémoire, ou, pour mieux parler, du cœur de ceux qui l'ont vu, qui l'ont senti; jamais ils n'oublieront ces mots heureux, ces sentimens naïfs échappés dans l'abandon de ces doux entretiens; ils n'oublieront pas surtout l'épisode touchant de ce jeune soldat soudainement saisi de violentes douleurs, qui bientôt dégénèrent en horribles convulsions. En vain ses camara-

des, secondés des ecclésiastiques, lui prodiguent tous leurs soins; ses souffrances augmentent; elles sont portées au plus haut degré : un mois plus tôt peut-être le désespoir les eût rendues sans remède; mais la religion est entrée dans son cœur, et la patience avec elle. A la plainte énergique du soldat a succédé le soupir résigné du chrétien. Il s'afflige, il *est vrai*, il se tourmente, il craint la mort; mais seulement parce qu'elle vient *un peu trop tôt*. Il ne demande au ciel qu'une grâce, c'est de lui donner encore *quelques jours* de vie; car il n'a qu'un désir : c'est de participer avec ses frères d'armes à la communion générale.

Le ciel l'exauce, et ce grand jour arrive. Il doit être consacré aussi au baptême de dix catéchumènes, à la confirmation et au renouvellement des vœux du baptême, la plus solennelle des cérémonies des missions, et dont aucune description ne peut donner l'idée. Six cents militaires de toutes armes, de tous grades, à la tête desquels marchent deux lieu-

tenans-généraux et quatre maréchaux de camp, précédés de la musique des différens corps, partent processionnellement du séminaire, et se rendent à la cathédrale. C'est alors que la religion déploie toutes ses magnificences; c'et alors qu'après avoir touché les cœurs, éclairé les esprits, elle veut aussi parler aux yeux; qu'après avoir enseigné le *Dieu caché*, elle veut manifester le *Dieu de gloire*. L'église, ornée par le zèle pieux et le goût éclairé de ses administrateurs, offre de toutes parts d'ingénieux emblêmes. Des drapeaux, des étendards, des faisceaux d'armes, attestent le triomphe du Dieu des armées, tandis que des écussons portant les noms des Godefroy, des Duguesclin, des Turenne, des Condé, semblent inviter la gloire ancienne à assister à la fête de la gloire nouvelle. Partout les lis de la délivrance sont unis à la croix de la rédemption; le panache de Henri IV couronne la bannière de saint Louis, et l'épée de Bayard semble s'incliner devant ces guerriers que l'honneur a toujours,

trouvés *sans peur*, et que la religion proclame *sans reproche*.

Cependant le temple retentit de fanfares, et le sacrifice commence. La voix du missionnaire se fait entendre plus forte, plus puissante que jamais. Le moment est venu pour lui de remplir l'engagement qu'il a pris au commencement de la mission; car il a promis le bonheur à ceux qui l'écouteroient. Il vient tenir sa promesse. A un signal donné par lui, tous les fronts se découvrent, toutes les armes tombent à la fois; les guerriers se lèvent, et, deux à deux, dans un silence solennel, s'en vont chercher à la table sainte le bonheur annoncé. Dieu les y attend pour dégager la parole de son ministre; ils se prosternent; le ciel est tout entier dans toutes les ames; et les guerriers, les mains fortement croisées sur leur cœur, s'en reviennent muets de ravissement, enivrés de délices inconnues, et étonnés à force de félicité.

Terminons ici ces réflexions; car que pourrois-je ajouter à un pareil tableau?...

Mais on s'étonnera sans doute qu'en racontant tant de merveilles je n'aie rien dit de celui qui les a opérées. Eh! sait-on si je suis libre de le faire? ce silence forcé ne peut-il pas être *une pénitence* qu'il m'aura imposée? Non, je ne rendrai pas un hommage public au talent du missionnaire dont la parole a fait tant de miracles. Son nom même ne se trouvera pas sous ma plume. Mais je dirai seulement que, pendant ces trois dernières semaines, j'ai cru entendre tantôt le grand Apôtre révélant aux hommes le Dieu juste et terrible, et tantôt le disciple bien-aimé les convertissant au Dieu d'amour et de charité. Voilà ce que je dirai, et le missionnaire ne pourra m'en vouloir : j'ai pu le peindre, mais je ne l'ai pas nommé.

FIN.

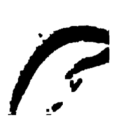
TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.




3 2044 010 413 219